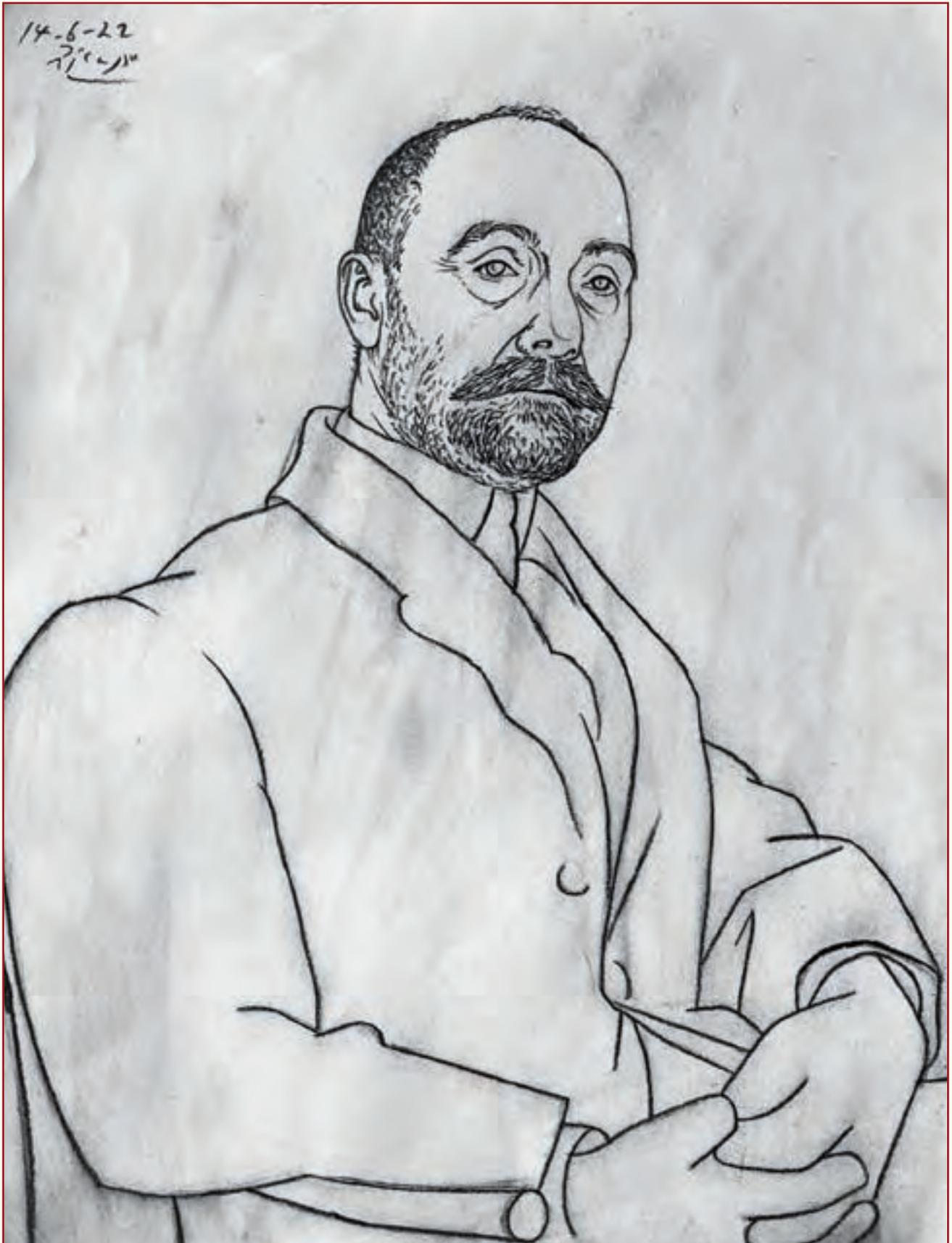


ALDE



Correspondance Élie Faure

lundi 30 octobre 2017

P. Signac

Iturrino

Thonnard

Antoine Maillot

Valery

Suzanne Labrousse

Antoine
Léon

Armand

Raoul Dufy

Ignacio Zuloaga

Paul Gauguin

*Que les peintres soient glorifiés. Ils ont le pouvoir d'animer ce qui semble inerte.
Ils ont l'orgueil de rendre l'étendue plus large et d'intensifier la lumière
alors que l'ombre du passé s'accumule et que la distance décroît entre l'heure actuelle et la mort.
Et la joie qu'ils nous donnent se répand comme une eau plus calme à mesure qu'ils pénètrent plus avant dans la douleur.
Élie Faure. Préface du catalogue de l'exposition Van Dongen. Paris, Bernheim Jeune & C^{ie}, 1911.*

Correspondance Élie Faure

Élie Faure était un magnifique esprit du temps où la France avait encore une magnifique élite – Je l'ai bien connu, je l'aimais beaucoup et puis nous nous sommes séparés stupidement et je l'ai regretté sur des questions idiotes de politique. Il était très communisant, sionisant, etc... Il se défendait rageusement d'être critique d'art. Il se voyait philosophe, messianique, inspiré, etc... tout mais pas critique d'art.

Louis-Ferdinand Céline : *Lettres à Milton Hindus*, Les Cahiers de la NRE, Gallimard, 2012.

Il est à la fois exalté et maîtrisé, c'est une anomalie, un Beethoven des Gaules, un grand médecin de l'âme, un éclair zébrant la nuit. Il suit le soleil comme le tournesol, absorbant la lumière, éclatant et débordant de vitalité. Ni optimiste ni pessimiste, pas plus que l'océan ne peut être considéré comme bienveillant ou malveillant. Un fidèle croyant en la race humaine, qu'il augmente d'une coude, en lui conférant sa dignité, sa force, son besoin de création.

Henry Miller, *Tropic of capricorn*, 1939 (td. J.H.)

Élie Faure avait pris la place d'un clairvoyant. Tension violente ici, perte de voltage là, sommeil ou mort ailleurs (...) L'Art n'était pas qu'un jeu de couleurs et de formes. Derrière les réalités plastiques immobilisées sur une génération coulait l'histoire – ses faits annonciateurs et ses destins irrémédiables.

Le Corbusier, « Élie Faure », *Europe* n° 180, 1937



87

Experts

ALAIN NICOLAS
Expert près la Cour d'Appel de Paris

PIERRE GHENO
Archiviste Paléographe

Librairie Les Neuf Muses
41 quai des Grands Augustins 75006 Paris
Tél. 01 43 26 38 71 - neufmuses@orange.fr

EXPOSITION À LA
LIBRAIRIE GIRAUD-BADIN
22 rue Guynemer 75006 Paris
Tél. 01 43 26 38 71
contact@giraud-badin.com - www.giraud-badin.com

du lundi 23 octobre au samedi 28 octobre tous les jours
de 9 h à 13 h et de 14 h à 18 h (jusqu'à 16 h uniquement le samedi 28 octobre)

EXPOSITION PUBLIQUE À L'HÔTEL AMBASSADOR
le lundi 30 octobre de 10 h à 12 h

Conditions de vente consultables sur www.alde.fr

ALDE

Maison de ventes spécialisée

Livres-Autographes-Monnaies

Correspondance Élie Faure

Vente aux enchères publiques

Lundi 30 octobre 2017 à 14 h 30

Hôtel Ambassador

Salon Mogador

16, boulevard Haussmann 75009 Paris

Tél. : 01 44 83 40 40

Commissaire-priseur

JÉRÔME DELCAMP

ALDE BELGIQUE

PHILIPPE BENEUT

Boulevard Brand Withlock, 149

1200 Woluwe-Saint-Lambert

contact@alde.be - www.alde.be

Tél. +32 (0) 479 50 99 50

ALDE

MAISON DE VENTES AUX ENCHÈRES

1, rue de Fleurus 75006 Paris

Tél. 01 45 49 09 24 - Fax 01 45 49 09 30

contact@alde.fr - www.alde.fr

Agrément 2006-587



Nadar

Le demiurge transparent

J'ai découvert Élie Faure à l'âge de 17 ans. J'ai dû lire son beau chapitre sur Chardin, et je me suis dit qu'un grand homme avait déjà fait ce que je voulais faire dans la vie. Je me suis alors arrêté de lire Élie Faure, pour me lancer au bout de ma tentative illusoire de m'attaquer, moi aussi, à toute l'histoire de l'art.

Bref, je ne suis pas un grand connaisseur d'Élie Faure — qui est mon Dieu. J'ai vite compris qu'il n'était pas historien d'art mais critique d'art, au sens de juge et de poète où j'emploie ce mot, même s'il fait le plus souvent de la critique d'art à l'intérieur de l'histoire de l'art. Sa prose fabuleuse ne sert pas à nous faire comprendre un tableau, mais à nous le faire aimer, ce qui est bien plus difficile. Alors que l'historien nous apprend des choses qu'on ignorait, le critique d'art nous rend sensible à l'art de tel ou tel artiste, ce qui est fort différent. Et Élie Faure est de loin le plus grand de tous.

Quand je dis « rendre sensible », je veux dire définir l'esthétique particulière d'un grand artiste. Non pas dire pourquoi c'est beau, mais en quoi ça l'est, où ça se passe, qu'est-ce qu'il faut regarder, et ce qui fait que Rubens et Vélasquez sont uniques alors que leurs sujets sont tellement rebattus... Contre les iconographes qui vont chercher le « sens caché » des images, Élie Faure fait voir l'évidence des œuvres, dont la singularité est si délicate à circonscrire avec des mots. À ceux qui pensent qu'il y a, d'un côté, le style, et de l'autre, la signification des images, Élie Faure donne du sens au style — car là est la critique d'art.

Sa meilleure prose n'est pas philosophique, ni anthropologique, ce n'est pas celle qui jongle avec l'histoire des civilisations pour en faire le grand récit spirituel que je peux trouver parfois grandiloquent. Sa meilleure prose est esthétique : être au plus près des œuvres à partir desquelles il s'agit de reconstruire la totalité d'un monde, et qu'on appelle banalement « l'univers de l'artiste ». Élie Faure travaille cet univers dont les sujets ne font qu'un avec la manière de les peindre, et dont chaque œuvre picturale, ou sculpturale, n'est plus qu'un détail de l'œuvre peint ou sculpté, au masculin singulier cette fois. De chacune des propositions qui composent la longue phrase élifaurienne, les détails perçus par le critique finissent par composer un seul tableau synthétique dont Élie Faure reconstruit l'autonomie, et dans laquelle une pomme, un toit, une action d'éclat, un moment intime, la nuit ou l'existence de Dieu participent d'un même tout — qui devient familier au lecteur. Sa prose magistrale couvre d'innombrables champs esthétiques qui n'ont rien à voir entre eux, comme si chacun était la seule passion de sa vie — et c'est en cela qu'Élie Faure est un génie. Il lui a suffi de regarder tout ce que les musées de son époque donnaient à voir de l'œuvre de Van Eyck, ou de celle de Titien, pour nous livrer quelques pages définitives sur chacun comme s'il avait vu le monde avec les yeux de Van Eyck, ou de Titien, ou de cinquante autres...

Et quelle n'a pas été ma surprise de retrouver cet Élie Faure, celui en qui je salue le reconstructeur demiurge et transparent des œuvres d'autrui, en lisant les lettres que ses contemporains lui adressaient et dont le présent ouvrage publie un inestimable choix. « *Michelet est partout présent dans les pages lyriques que vous lui consacrez, votre style est animé de sa vie propre, et l'on vous aime de si bien l'aimer* » lui écrivait Joachim Gasquet, l'ami et confident de Cézanne. Ou Georges Duhamel : « *Vous parlez magnifiquement des grands hommes. Vous avez une façon de les voir par le dedans, de vous mêler à leur substance et de jeter sur leurs pensées secrètes une lueur chaude, une façon, dis-je, qui m'enchanté et m'exalte. [...] Savant ou poète ? Vous êtes heureusement l'un et l'autre, et c'est nécessaire.* » (26 février 1926). Ou la poétesse Anna de Noailles qui lui écrivait le 19 juin 1918 : « *Ce sont non seulement des faits et des lieux pathétiques, mais tous les aspects de la vie et de la mort qui s'éclairent à ce grand incendie de votre vision lucide et lyrique.* »

Par ailleurs, il est remarquable qu'Élie Faure ait souvent dépassé le stade du goût personnel qu'il laisse aux simples amateurs, et qu'on appelle la « tasse de thé ». Car son devoir est d'aimer et de faire aimer tout ce qui est bon, et tout ce qui est bon est toujours singulier. Il est protestant avec les protestants, japonais avec les Japonais, libertin avec les libertins. Bref, Élie Faure c'est Zelig, le héros du film de Woody Allen qui se métamorphose avec son environnement... Et même Céline, admirateur de la première heure, allait presque jusqu'à mieux se reconnaître dans la prose qu'Élie Faure avait écrite à son sujet que dans sa propre prose : « *Cherami, j'ai lu *Germinal* ! [Élie Faure venait de publier son éloge du *Voyage* dans ce périodique anarchiste]. Quel article ! Quelle leçon aussi ! Vous allez bien plus loin que moi dans la vérité. Je traîne empêtré dans toutes espèces d'émotions. Mais tant pis...* » (24 juillet 1933)

Le voilà, le grand sport de la critique d'art, s'oublier dans l'incarnation des esthétiques les plus contradictoires, et en faire son miel.

Hector Obalk

octobre 2010 + septembre 2017

Cher Monsieur Taine
 Je vous envoie votre lettre et son
 content de l'avis par la destination
 me l'avez écrit le jour de la destination
 quand j'étais à Paris. C'est pour moi
 l'occasion de vous en dire un peu
 avec la réception de votre lettre
 je cherchais 3000 - j'en avais
 perdu l'argent en ce moment. aussi ne
 vous jettez pas trop sur le monde
 et pas Besson ne peut pas occuper
 de l'argent - j'en ai peut-être
 l'occasion. Bien à vous
 Bressant
 56 rue Moltke Paris

Cher Monsieur Taine
 Je vous envoie votre lettre et son
 content de l'avis par la destination
 me l'avez écrit le jour de la destination
 quand j'étais à Paris. C'est pour moi
 l'occasion de vous en dire un peu
 avec la réception de votre lettre
 je cherchais 3000 - j'en avais
 perdu l'argent en ce moment. aussi ne
 vous jettez pas trop sur le monde
 et pas Besson ne peut pas occuper
 de l'argent - j'en ai peut-être
 l'occasion. Bien à vous
 Bressant
 56 rue Moltke Paris

METTRE LE
 LE
 194
 Paris

Cher Monsieur Taine
 Je vous envoie votre lettre et son
 content de l'avis par la destination
 me l'avez écrit le jour de la destination
 quand j'étais à Paris. C'est pour moi
 l'occasion de vous en dire un peu
 avec la réception de votre lettre
 je cherchais 3000 - j'en avais
 perdu l'argent en ce moment. aussi ne
 vous jettez pas trop sur le monde
 et pas Besson ne peut pas occuper
 de l'argent - j'en ai peut-être
 l'occasion. Bien à vous
 Bressant
 56 rue Moltke Paris

Cher Monsieur Taine
 Je vous envoie votre lettre et son
 content de l'avis par la destination
 me l'avez écrit le jour de la destination
 quand j'étais à Paris. C'est pour moi
 l'occasion de vous en dire un peu
 avec la réception de votre lettre
 je cherchais 3000 - j'en avais
 perdu l'argent en ce moment. aussi ne
 vous jettez pas trop sur le monde
 et pas Besson ne peut pas occuper
 de l'argent - j'en ai peut-être
 l'occasion. Bien à vous
 Bressant
 56 rue Moltke Paris

Monsieur Elie Taine
 Membre major de la 2^e classe
 10 rue de Seine
 Paris

Cher Monsieur Taine
 Je vous envoie votre lettre et son
 content de l'avis par la destination
 me l'avez écrit le jour de la destination
 quand j'étais à Paris. C'est pour moi
 l'occasion de vous en dire un peu
 avec la réception de votre lettre
 je cherchais 3000 - j'en avais
 perdu l'argent en ce moment. aussi ne
 vous jettez pas trop sur le monde
 et pas Besson ne peut pas occuper
 de l'argent - j'en ai peut-être
 l'occasion. Bien à vous
 Bressant
 56 rue Moltke Paris

Correspondance Élie Faure

1. **AJALBERT** (Jean). Lettre autographe signée à Élie Faure. Beauvais, 11 avril 1919. 2 pp. in-16 oblong, en-tête gravé de l'Académie Goncourt, enveloppe. 100 / 150

Éloge du roman *La Roue*, consacré à la Grande Guerre, qu'Élie Faure venait de publier en 1919. : « *J'aime la vigueur passionnée de votre livre. La Roue tourne et vous entraîne dans un bel engrenage de pensée et d'art. On n'a pas le temps de souffler. Cela court, se précipite, se heurte avec une prodigieuse vie tragique. J'en suis tout remué, longtemps après la lecture. Excusez-moi de vous jeter tout cela si grossièrement, et croyez à ma vive et sincère admiration...* »

Écrivain membre de l'Académie Goncourt, alors administrateur de la Manufacture de tapisserie de Beauvais, Jean Ajalbert avait professé, comme Élie Faure, des opinions dreyfusardes, libertaires et anarchistes. Il avait perdu son fils à la guerre, en 1917.

2. **ANARCHISME.** – Deux lettres à Élie Faure. 1905 et 1911. 150 / 200

Neveu par sa mère des frères Élisée et Élie et Reclus, anarchistes, Élie Faure se mêla lui-même dans sa jeunesse aux mouvements anarchisants et leur resta toujours fidèle. Cette expérience le rendit méfiant à l'égard des organisations politiques, et, s'il se rapprocha ensuite du parti communiste, il n'adhéra jamais, préférant conserver sa liberté de pensée.

– **MALATO** (Charles). Lettre autographe signée. Maison d'arrêt de la Santé à Paris, 24 septembre 1905. « *Je me refuse à demander ma mise en liberté... Il me convient par dignité de demeurer prisonnier jusqu'au jour du jugement qui, malgré toutes les manœuvres qu'on a faites et celles qu'on fera encore, verra ma libération définitive...* »

Le journaliste anarchiste Charles Malato de Cornet (1857-1938) fut mêlé en juin 1905 à l'attentat de la rue de Rohan contre le roi d'Espagne : arrêté, il bénéficia lors de son procès du soutien de nombreuses personnalités et fut acquitté. Élie Faure avait fréquenté Malato dans les années 1890, et, avec le poète symboliste anarchiste Pierre Quillard, était trésorier du groupe constitué pour le soutenir durant son procès de 1905. **Joint**, 2 lettres de Pierre Quillard à Élie Faure concernant ce procès.

– **MERLE** (Eugène). Lettre autographe signée. Clairvaux, 18 octobre 1910. « *J'ai pris connaissance ce matin... de votre magistral article des "Hommes du jour" [sur la guerre italo-turque]... Évidemment, c'est un pavé dans la mare révolutionnaire, mais il n'y aura que les "révolutionnaires" qui vivent dans la lune, les révolutionnaires à la mie de pain, si j'ose dire, pour ne pas sentir à la lecture de votre article la thèse formidablement juste que vous exposez...* »

Journaliste anarchiste et pacifiste, Eugène Merlo dit Eugène Merle (1884-1946) fut un des fondateurs avec Gustave Hervé de *La Guerre sociale* (1907), et, après la guerre devint un véritable patron de presse.

*« Un jardin plein de citrons
où nous pouvons nous coucher sur l'herbe et les brindilles de bois... »*

3. **AUDOUX** (Marguerite). 4 lettres autographes signées à Élie Faure. 2 enveloppes, avec cachets aux dates de 1911 et 1913. 150 / 200

« *Villa du comte de May* » à Saint-Jean-sur-Mer [actuellement Saint-Jean-Cap-Ferrat], s.d. « *... Ici tout va bien, les enfants sont aussi méchants que possible, Agathe [épouse du décorateur Francis Jourdain] qui a une extinction de voix, ne peut se faire entendre d'eux. Francis est toujours paisible comme un Dieu malgré les petits ennuis du voyage et nos plaintes de bonne femme... Cela n'empêche pas que nous ayons une vue splendide sur la mer, un temps magnifique qui nous permet de déjeuner dehors, et un jardin plein de citrons où nous pouvons nous coucher sur l'herbe et les brindilles de bois...* » — Paris, s.d. « *... Je dois bientôt partir, et du diable si je sais quand je reviendrai. Sans blague, il y a au moins un an que je vous ai vu, et cela m'ennuiera de foutre le camp sans vous embrasser. À samedi donc, et en attendant, pensez un peu que je vous aime bien...* »

D'origine très modeste, Marguerite Audoux entra par l'intermédiaire de son compagnon Michel Yell dans le groupe de Charles-Louis Philippe, Léon-Paul Fargue, Valéry Larbaud, Léon Werth, Francis Jourdain. C'est ce dernier qui transmet le manuscrit de *Marie-Claire* à Octave Mirbeau, ce qui permit à Marguerite Adoux d'être publiée et de rencontrer le succès.

*« C'est désormais sur l'exemple de la Russie nouvelle...
que je tablerais pour présenter... l'image d'un "monde meilleur"... »*

4. **BARBUSSE** (Henri). Lettre autographe signée à Élie Faure. Miramar dans les Alpes-Maritimes, 26 décembre 1927. 1 p. ½ in-folio, en-tête imprimé à ses nom et adresse. 200 / 300

Très belle lettre sur son voyage en U.R.S.S., vibrante de foi optimiste, dix ans avant les critiques du *Mea culpa* de Céline et du *Retour de l'U.R.S.S.* de Gide. Pacifiste puis socialiste et enfin communiste, à partir de 1923, l'écrivain et journaliste Henri Barbusse prônait avec sa revue *Monde* le rassemblement des intellectuels communistes ou sympathisants et des écrivains prolétariens.

« ... La documentation que j'ai recueillie dans l'Union soviétique où j'ai passé trois mois non pas à chercher des théories et des dogmes, mais à contrôler des résultats et à mesurer des réalisations, me permet de me rendre compte des possibilités pratiques du socialisme, du côté positif de la question. Même sous les formes encore imparfaites où se présente la société nouvelle insérée dans un univers arriéré et hostile (et qui pèse de tout son poids sur elle), elle a en elle, matériellement et idéologiquement, humainement et logiquement, tous les éléments et toutes les raisons de la vie.

l' exemple de la Russie nouvelle

C'est désormais sur l'exemple de la Russie nouvelle, sur la leçon (ce n'est plus une expérience) de la révolution d'octobre que je tablerais pour présenter à ceux qui veulent bien me faire confiance, l'image d'un "monde meilleur"... »

Joint, un texte autographe d'Élie Faure concernant l'U.R.S.S. (1937).

5. **BARBUSSE** (Henri). 4 lettres signées dont 2 avec quelques corrections autographes, adressées à Élie Faure. 1926-1929. Feuillettes avec quelques défauts marginaux. 150 / 200

Miramar, 15 février 1927 : « ... Il n'est certainement pas qu'un point ou deux sur lequel nous puissions nous trouver solidement d'accord. Je pense que cet accord s'éclaircirait si on pouvait déterminer nettement (et cela me paraît possible) la **démarcation entre le progrès considéré sur un plan métaphysique et absolu et le progrès rationnel et pratique**, chiffrable et si je puis dire "accumulable" d'une organisation collective ; en d'autres termes éviter l'interpénétration de la métaphysique, à laquelle je crois comme à une religion et de la science sociale à laquelle je crois comme à un agencement automatique de faits et d'efforts... » — Miramar, 14 février 1928 : « Permettez-moi de venir vous importuner instamment au sujet de notre revue *Monde* !... J'avais pensé... que vous pourriez faire quelque chose sur les similitudes, saisissantes à mon avis et même émouvantes, sur la parenté qui unit les conceptions de tous ceux qui furent de vrais primitifs. Cette idée m'est venue en en relevant des analogies curieuses dans le mode de simplification et d'expression directe entre des dessins d'hommes primitifs, certaines silhouettes archaïques égyptiennes, et d'autres silhouettes de la tapisserie de Bayeux... » — Miramar, 10 novembre 1929 : « Je vous ai adressé le 17 octobre un appel dans le but de **constituer un comité pour la défense de la liberté de pensée...** »

Joint, une lettre autographe de l'écrivain et journaliste communiste André Ribard, collaborateur d'Henri Barbusse à *Monde*, sollicitant la collaboration d'Élie Faure à cet hebdomadaire.

*« Je serai toujours plus proche d'un sceptique ou d'un incrédule de cœur
que d'un catholique sans cœur... »*

6. **BERGAMÍN** (José). Lettre signée à Élie Faure. Paris, 31 mai 1937. 1 p. ½ in-folio dactylographiée, en-tête armorié imprimé du Conseil pour l'expansion de la culture espagnole à l'étranger. 100 / 150

Républicain engagé, d'une haute stature intellectuelle et morale, l'écrivain José Bergamín résidait alors à Paris comme attaché culturel à l'ambassade de la République espagnole en guerre. Il y noua de nombreuses relations avec des intellectuels français comme André Malraux. À la victoire de Franco, il partit pour un exil de près de vingt-cinq ans.

Soutien indéfectible de la République espagnole en guerre, Élie Faure présidait le Groupe des amis de l'Espagne depuis 1934 et son engagement en faveur de l'insurrection révolutionnaire des Asturies réprimée par les troupes coloniales de Franco. Il publia nombre d'articles sur la situation espagnole, qu'il réunit en 1937 dans un recueil intitulé *Méditations catastrophiques*.

« ... Votre amitié espagnole. Je vous en suis si reconnaissant qu'il me semblait presque inutile de vous le dire. Comme je vous l'ai dit, j'ai lu votre Essai. Je dois vous dire loyalement que dans l'ensemble je ne suis peut-être pas d'accord avec vous sur la manière dont vous mettez au point la question. Mais pour ce qui est de votre anticléricalisme, je le suis entièrement... Car pour moi – croyant – est encore plus douloureuse l'attitude de lâcheté morale de tant de catholiques ici. Comme partout. Et le plus terrible pour moi, ce n'est pas l'attitude officielle de l'Église, du Vatican politique et de toute la pourriture immorale dont il s'alimente, le plus terrible est l'attitude de certaines minorités de catholiques conscients vis-à-vis de l'Espagne... Je serai toujours plus proche d'un sceptique ou d'un incrédule de cœur que d'un catholique sans cœur. Vous le savez. Et c'est pourquoi je reste véritablement votre lecteur et ami reconnaissant dans notre Espagne... »

Joint : FAURE (Élie). Brouillon autographe signé de la lettre (s.l., mai 1937) à laquelle José Bergamin répond ci-dessus : « Comment ! Il a fallu attendre **Guernica** pour que les catholiques français s'émeuvent !... » — **ALBORNOZ** (Alvaro de). Pièce signée en qualité d'ambassadeur d'Espagne en France. Paris, 1^{er} août 1936. Laissez-passer valable sur le territoire de la République espagnole, délivré à Élie Faure, qui partait visiter le front avec sa traductrice espagnole Margarita Elken, militante socialiste, et faire une conférence à Madrid.

*« Ce que je veux et ce que je sens n'est pas encore éclos,
mais j'y vais insensiblement... »*

7. **BERNARD** (Joseph). Correspondance de 6 missives autographes signées, soit 4 lettres et 2 cartes. 1922-1928. 150 / 200
3 enveloppes conservées.

Belle correspondance artistique du sculpteur : Boulogne-Billancourt, 22 avril 1922 : « ... J'ignorais votre sympathie pour mon labeur. J'aime trop mon art pour ne pas être touché de ce que vous pensez de mes efforts... » — Boulogne-Billancourt, 22 février 1923 : « Je vous suis très reconnaissant de m'avoir fait envoyer l'ouvrage de W[illiam] Cohn sur La sculpture hindoue. Les belles choses qu'il renferme me donnent confiance. Je me sens aussi pur et plein de courage ; **ce que je veux et ce que je sens n'est pas encore éclos, mais j'y vais insensiblement...** » Écrit sur une carte postale portant au recto une vue photographique d'un de ses bas-reliefs. — Boulogne-Billancourt, 26 janvier 1926 : « Vous m'avez fait la bonne surprise de m'envoyer votre récent ouvrage. J'en lis quelques pages après mon labeur. **Quand j'ai la journée entière imaginé, créé des images selon mon rêve de vie, je rentre avec vous dans une pensée circonscrite et inattendue sur des sujets éternels...** » — Boulogne-Billancourt, 19 mai 1927 : « J'ai reçu L'Esprit des formes [dernier volume de L'Histoire de l'art]... Votre œuvre féconde enrichit l'histoire de l'art, et à ce titre vous êtes aimé des artistes et de moi-même en particulier... »

8. **BESNARD** (Albert). 2 lettres autographes signées à Élie Faure. 1905. 100 / 150

Concernant la loterie organisée par Élie Faure en faveur des familles des révolutionnaires russes tués lors du « dimanche rouge » (22 janvier 1905). [Paris], 19 juin 1905 : « ... Je ne comprends pas grand chose à cette affaire qui a commencé par une odieuse tombola et qui va finir par un ridicule marchandage. Pour me résumer et vous guider vous-même, sachez que **si vous vendez cette tête moins de quinze cents francs vous me désobligerez beaucoup** et à tel point que jamais, jamais je ne donnerai une œuvre à aucune tombola, eût-elle pour objet d'empêcher l'effondrement complet de la Russie. Merci pour vos chaleureuses paroles au sujet de mon exposition [tenue du 9 juin au 9 juillet 1905 à la galerie parisienne de Georges Petit], excusez le ton de ma lettre (écrire est pour moi le supplice), et recevez l'expression de mes meilleurs sentiments... » — S.l., 22 juin 1905 : « Je vois par votre lettre que je vous ai peiné... Je vous fais toutes mes excuses. **Acceptez pour les braves gens dont vous faites le soutien moral, cette petite somme, et me donnerez ainsi la joie de coopérer à votre œuvre...** »

Joint : une lettre autographe signée de l'épouse d'Albert Besnard à Élie Faure sur le même sujet, et le brouillon autographe de la lettre d'Élie Faure en réponse à celles du peintre et de son épouse : « ... Les vrais amis de la Russie sont ceux qui travaillent à la débarrasser de ses parasites, et non ceux qui cherchent à consolider le joli régime qu'elle subit... »

*« Ma peinture commence à être
plus consciente de son but et un peu plus sûre de ses moyens... »*

9. **BISSIÈRE** (Roger). 3 lettres autographes signées à Élie Faure. 1921-1922. 150 / 200

Belle correspondance éclairant les débuts de ce peintre, alors fortement influencé par le cubisme, et proche de Georges Braque, André Lhote, Le Corbusier et Amédée Ozenfant.

[Paris], « lundi » [29 novembre 1921]. « ... **Il me semble que maintenant ma peinture commence à être plus consciente de son but et un peu plus sûre de ses moyens.** Ainsi, si vous voulez un jour me faire le plaisir de venir passer un moment à mon atelier, je vous montrerai les quelques toiles que j'ai et vous prierai d'en retenir une que je serai heureux de vous offrir, car elle me permettra d'imiter le joli geste que vous eûtes jadis pour un peintre inconnu et très jeune. **J'ai été très touché des éloges que vous voulez bien me faire et de la sincérité avec laquelle vous écarterez les questions de doctrine pour ne retenir que la peinture.** La plupart des critiques d'art devraient bien agir ainsi et au lieu de nous chicaner sur des moyens qui ne regardent que nous, s'intéresser uniquement au résultat. **Les moyens passent comme une mode, comme un costume qu'on est obligé de porter puisqu'on vit à une époque donnée, seule demeure l'humanité de l'œuvre,** et en dernier ressort quand nos querelles seront apaisées par le temps, c'est elle seule qui témoignera de l'utilité ou du néant de notre effort. **Je sais que j'ai encore beaucoup à apprendre et que je suis à peine au début du chemin, mais j'ai bon espoir car je crois passionnément à ce que je fais et bon ou mauvais j'y mets le meilleur de moi-même.** Si je suis un homme, il en demeurera quelque chose qui atteindra le cœur des autres. Mais les hommes vraiment dignes de ce nom sont rares et clairsemés au cours des siècles, il serait vain d'espérer être un d'entre eux. Aussi je travaille pour me satisfaire moi-même et n'espère rien de l'avenir, si ce n'est la joie d'avoir travaillé humblement à la besogne pour laquelle j'étais né... ».

*« Mon ambition serait que, sortant de cette pièce,
les spectateurs ne trouvent plus le monde à leur dimension... »*

10. BLOCH (Jean-Richard). 6 missives autographes signées, soit 5 lettres et une carte, adressées à Élie Faure. 1922-1937. 150 / 200

Belle correspondance littéraire de cet écrivain socialiste qui prônait un « art révolutionnaire », engagé. Il fut un des fondateurs, avec son frère Pierre Abraham, de la revue *Europe*, et dirigea avec Louis Aragon le quotidien *Ce Soir*.

Abbaye de Varennes, 20 novembre 1927. « ... **Georges Canguilhem. Retenez ce nom. Il marquera. Il a déjà marqué. Âme brûlante, esprit singulier, nature haute, conscience exigeante et non conformiste, intelligence aiguë, narquoise, à qui on ne la fait pas, mais à qui on ne la fait pas non plus dans le sens des refus d'enthousiasme... Je suis anxieux de ce que vous penserez de mon travail actuel : un coup à se casser le cou. Faire vivre, au théâtre, pendant quatre actes, dans une action réelle, rapide, dramatique, un monde de demi-dieux humains, tels que Michel-Ange en a placé, pour sa joie... au fond de la Sainte Famille des Offices, et tels qu'il en a couvert le plafond de la Sixtine.** Je n'évoque M.-Ange que pour me faire comprendre. Le point de départ n'a pas été là. Le rapprochement n'a été fait qu'aujourd'hui, par quelqu'un qui a traversé ma solitude et à qui je lisais les pages écrites. Ce rappel m'a frappé. C'était bien cela que mon inconscient recherchait. Concevez cela : sortir, s'évader des salles à manger du théâtre naturaliste... faire éclater ce cadre étouffant, et, sans verser dans le faux héroïsme ni le faux grand, rejoindre l'humain, le véritable humain dans une surhumanité plastique de géants enchaînés, de héros douloureux, de captifs aussi beaux que ceux du Louvre. **Mon ambition serait que, sortant de cette pièce, les spectateurs ne trouvent plus le monde à leur dimension, et que cette vision d'une soirée, agissant sur eux, pendant de longs jours, les tienne, pendant tout ce temps-là, suspendus au-dessus d'eux-mêmes. Pendant que j'écris, une mouche prise dans une toile d'araignée fait entendre son bruit de mort, et l'horrible et magnifique bête vient la toucher précautionneusement du bout de ses antennes. Une énorme souche d'ormeau crache en brûlant dans le feu. Le vent d'Est, appelé par la chute verticale du baromètre, s'engouffre dans la vallée, avec un grondement mythologique. Je suis seul, avec une vieille femme, dans une maison où la mort m'a pris ma plus grande affection terrestre. Tout lutte, combat, incitation à une vie plus puissante, à un sursaut de l'âme. Vous êtes des vivants qui entendez ces voix... »**

Joint, le brouillon autographe signé d'une lettre d'Élie Faure à Jean-Richard Bloch (Paris, 24 mai 1935), concernant les rapports entre culture et révolution : Élie Faure y critique le choix de l'A.E.A.R. (Association des écrivains et artistes révolutionnaires, à laquelle Bloch avait adhéré) de restreindre son action aux écrivains et aux artistes, c'est-à-dire d'exclure les autres catégories d'intellectuels, notamment scientifiques. Il propose de « *participer à créer une culture nouvelle* » et de ne concevoir toute entreprise révolutionnaire qu'avec le concours des masses.

*« Toute la guerre a été caricature. Au sens le moins honorable du mot.
On sera toujours au-dessus de la vérité... »*

11. BOFA (Gustave Blanchot, dit Gus). 7 lettres autographes signées à Élie Faure. 1926-1929 et s.d. 600 / 800

Sur son illustration pour *Don Quichotte* de Cervantès (1926), et sur un projet d'édition illustrée pour Élie Faure.

– Paris, « jeudi soir », [7 octobre 1926] : « **La Société des "Amis de Don Quichotte" n'existe pas en fait, mais elle existe moralement et je vous ferai très volontiers le petit dessin que vous me demandez au nom de cette compaternité. Je suis très heureux que le bouquin vous ait plu et vous remercie d'avoir pris la peine de me le dire...** » — Paris, « mercredi », [24 novembre 1926] : « **Vous êtes très aimable d'avoir pensé à traduire en "plaisirs de gueule" le Don Quichotte que j'avais dessiné, si volontiers, pour le plaisir simplement, à votre intention...** »

– Paris, « lundi soir », [1929]. « **Toute la guerre a été caricature. Au sens le moins honorable du mot. On sera toujours au-dessus de la vérité.** La difficulté n'est pas là, pour le moment, mais dans le temps à trouver pour faire les illustrations. Je suis prisonnier de 4 bouquins qui représentent une quantité de gravures. C'est un petit problème qu'il faudra essayer de résoudre lorsque nous nous verrons. Pour aujourd'hui je veux seulement vous dire a priori que j'aurai grand plaisir à le résoudre... » — [Paris], « dimanche », [1929] : « J'ai donc vu Crès cette semaine [Georges Crès, éditeur habituel d'Élie Faure]. Nous n'avons pu nous mettre d'accord que sur un point : que nous n'entendions pas du tout l'édition de luxe de la même manière. Je crois que la sienne n'est pas la bonne, mais là n'est point la question. Je vous écris ce mot pour vous dire que je regrette de ne pas illustrer, finalement, votre beau livre que j'ai relu en partie et lu, sans arrêt, et que je trouve excellent parce qu'il est exactement marqué de sa date, qui lui donne son véritable sens... » — [Paris], « mercredi soir », [1929] : « ... Pour le reste, que voulez-vous qu'on ajoute à votre texte ? Et pour le public auquel il doit s'adresser, à entendre Crès ! **On peut toujours dessiner un livre nouveau en marge d'un livre écrit. Mais lorsque le livre écrit est complet et dit ce qu'il veut dire, est-ce utile d'y ajouter quoi que ce soit d'autre qu'un décor, à l'usage des lecteurs pauvres d'imagination...** » Il lui recommande alors entre autres l'illustrateur Alexandre Alexeïeff : « **Il fait des bois et des lithos d'une abstraction un peu naïve, faussement naïve et faussement insensée** ».



11

*« Votre album est à Paris, pas commencé,
il faudra que j'y fasse un chef-d'œuvre pour racheter ma négligence... »*

12. **BONNARD** (Pierre). Correspondance de 7 missives autographes signées, soit 5 lettres et 2 cartes, adressées à Élie Faure. 1912-années 1930. 2 enveloppes conservées. 800 / 1 000

– Saint-Germain-en-Laye, 13 novembre 1912. « ... Je m'excuse de vous avoir occupé de ma personne alors que vous voguiez pour la Grèce avec probablement d'autres sujets de pensée que ceux qu'on a à Paris, et je vous remercie de toutes les réflexions beaucoup trop louangeuses que vous faites sur mon compte et de l'obligeance que vous mettez à accepter une demande d'article [Élie Faure publierait le mois suivant un article concernant le refus de la légion d'honneur par plusieurs artistes dont Bonnard]. Je profiterai certainement de vos bonnes dispositions, très heureux de voir votre critique s'exercer sur mon compte... J'espère qu'une autre occasion se présentera et que j'aurai recours à votre talent... »

– Paris, s.d. « **Je ne sais pas trop où vous trouverez les Méditerranée** [triptyque réalisé sur commande du collectionneur russe Ivan Morozov ; Élie Faure préparait une exposition à la librairie Georges Crès consacrée à la Méditerranée]. **En tous cas, j'ai un paysage chez moi que je mettrai à votre disposition, si vous ne trouvez mieux... »**

– Paris, « dimanche ». « **Le paysage sera à votre disposition** et j'aimerai encore cette fois que vous le fassiez prendre car j'ai une semaine horriblement chargée et j'aurai à apporter le cadre qui est à mon atelier et qu'il vous suffira d'avoir au dernier moment. Tout à vous... La toile est de moyenne grandeur, du 15 environ. »

– Villa « L'Oustalet » à Saint-Tropez, janvier 1921. « Bien reçu votre envoi. Merci pour vos souhaits, je vous en retourne autant de tout cœur. Je viens d'écrire à Crès qui veut me restituer le tableau Méditerranée. Je lui dis de le garder ou le déposer chez vous car je suis installé ici à S'-Tropez pour quelques mois. Si votre livre n'est pas encore parti, envoyez-le moi à ma nouvelle adresse. J'espère que mon concierge fera suivre. Vous êtes un grand producteur et je voudrais bien être aussi travailleur que vous. J'ai de la peine à m'y mettre – ex. : votre album est à Paris, pas commencé, il faudra que j'y fasse un chef-d'œuvre pour racheter ma négligence. Bien à vous... »

Un panneau décoratif pour l'appartement d'Élie Faure

13. **BONNARD** (Pierre). Correspondance de 7 lettres autographes signées à Élie Faure. 1913-1920. 2 enveloppes conservées. 1 000 / 1 500

– La Roulotte à Vernon, 8 juillet 1913. « ... Je vous remercie d'abord de tous vos compliments dont je suis bien confus. **Pour ce qui est du travail que vous me proposez, je suis toujours content de faire ces sortes d'ouvrages mais ne puis promettre de l'exécuter de suite. Il faudra que je voie l'emplacement, l'agencement de la pièce peut me soutenir beaucoup.** Comme je compte bien être à Paris cet automne, ce sera facile. Une décoration de cette taille environ peut valoir entre 2500 et 3000. **Je suis content d'avoir de bonnes nouvelles de Renoir. Lui avez-vous soumis votre définition de la peinture ? Elle s'appliquerait certainement à quelques-unes de ses œuvres...** »

– Antibes, 5 février 1919. « ... **Pour la décoration, elle existe quelque part dans mon atelier. J'y ai travaillé à plusieurs reprises et puisque vous ne l'avez pas oubliée, je la finirai à mon prochain séjour à Paris.** En ce moment, je suis à Antibes, hôtel de l'Ilette pour jusqu'au printemps, mais je viendrai à Paris fin février pour quelques semaines, et si vous y êtes vous-même je pourrai vous donner un rendez-vous... »

– Paris, 13 octobre 1919. « Je suis rentré à Paris depuis le commencement d'octobre et, au reçu de votre lettre, **j'ai installé votre décoration dans mon atelier.** Je pensais vous donner un rendez-vous ces jours-ci, mais je vais m'absenter encore une dizaine de jours. À mon retour, je me promets le plus grand plaisir de vous retrouver et causer avec vous... »

– Paris, 8 décembre 1919. « **La Femme au lapin [tableau de Pierre Bonnard] n'a pas figuré aux Indépendants mais peut-être chez Le Barc de Bouteville** [galeriste parisien]. Je ne vous oublie pas mais je suis spécialement occupé par des travaux urgents. **Je pourrais peut-être vous livrer la peinture dans l'état où elle se trouve, quitte à la retoucher plus tard,** mais il vaudrait mieux que ce soit fait de suite. Je vous convoquerai un jour à l'atelier pour la venir voir... »

– Paris, 1^{er} janvier 1920. « Pouvez-vous venir mardi prochain à mon atelier 22 rue Tourlaque, atelier 10. **Vous verrez votre décoration terminée avant que je la fasse envoyer chez vous.** Vous voyez que j'ai pensé à vous et que j'ai agi. **Pour la petite toile des Indépendants, elle n'est pas à vendre, je le regrette...** »

– Paris, 29 janvier 1920. « **Votre panneau vous sera livré mercredi après-midi, peut-être avant, mais c'est peu probable.** En tous cas, prévenez qu'on reçoive le tableau. Je pense partir au commencement de la même semaine et voudrai voir l'objet en place à mon prochain passage à Paris... »

– Arcachon, 15 mars 1920. « J'ai bien reçu votre lettre et suis **content de savoir que la décoration va bien dans la pièce.** J'irai la voir quand je serai rentré, c-à-d. fin mars. Pour le prix, restons-en où nous sommes convenus et, pour être d'accord avec la vie chère, entre 2500 et 3000 je choisirai 3000. **Je ne vais pas parler d'argent en ce moment, ainsi ne nous parlez pas non plus pour les nus** [probablement en rapport avec l'exposition de nus qu'Élie Faure organisait alors à la librairie Georges Crès]. Vraiment, d'ici, je ne puis m'en occuper... »

Reproduction page 6

*« Je suis content que mon travail ait pris suffisamment de corps...
Je vous suis reconnaissant de m'aider à croire que ça existe... »*

14. **BONNARD** (Pierre). Correspondance de 4 lettres autographes signées à Élie Faure. 1913-1921. 3 enveloppes conservées. 600 / 800

Sur des commandes de dessins par Élie Faure.

– La Roulotte à Vernon, 30 juillet 1913. « **Vous pouvez compter sur moi pour le dessin de frontispice.** Je l'exécuterai au trait de sorte qu'il n'y aura qu'à le cliquer [Bonnard fournit un dessin pour le frontispice du chapitre concernant Lamarck dans l'ouvrage d'Élie Faure *Les Constructeurs* qui paraîtrait chez Crès en 1914]... **Je suis content que mon travail ait pris suffisamment de corps pour vous suggérer d'intéressantes réflexions. Je vous suis reconnaissant de m'aider à croire que ça existe...** »

– Paris, 4 mars 1920. « **J'ai fait le dessin pour vous et Mr Joubin** [le peintre Georges Joubin] pendant un trop court séjour à Paris pour essayer de vous rencontrer. Je serai rentré tout à fait à la fin du mois. Je dépose chez mon concierge le paquet qui vous est destiné... » (déchirure marginale portant atteinte à quelques lettres).

– [Paris], 1^{er} juin 1921. « **J'ai fait votre dessin. Excusez s'il n'est pas bon, mais c'est une des choses les plus difficiles qui soient d'entreprendre un dessin sur une page imposante de livre.** J'apporterai le livre chez Bernheim vendredi prochain à 4 h. 1/2 5 heures et j'espère vous rencontrer [Pierre Bonnard exposait alors à la galerie parisienne Bernheim jeune]. Je serai content de bavarder un peu avec nous. Apportez-moi le tableau là – c'est ce qu'il y a de plus pratique... »

*« Vous voyez les choses et vous raisonnez après.
Il y a tant de gens qui font le contraire... »*

15. **BONNARD** (Pierre). Correspondance de 5 lettres autographes signées à Élie Faure. 1918-1926. 4 enveloppes conservées. 600 / 800

Éloges des ouvrages d'Élie Faure.

– Paris, 31 mars 1918. « *Je viens de terminer la lecture de votre livre La Sainte Face* [souvenirs et réflexions sur son expérience de la guerre comme médecin militaire, paru en 1917]. *Combien je vous envie d'avoir vécu le grand drame. Tout au moins vous aurez été pour ceux qui n'en ont pas été, un témoin sincère clairvoyant en qui on a tout de suite confiance. Vous voyez les choses et vous raisonnez après. Il y a tant de gens qui font le contraire...* »

– Paris, 29 décembre 1921. « *Vous m'envoyez des étrennes tout à fait de mon goût. Je vais donc avec vous confronter tous ces monuments de pays si différents – quelle bonne leçon* [Élie Faure publia plusieurs ouvrages en 1921]. *Merci et sincère amitiés et souhaits... Je n'ai pas encore déposé mon tableau chez Rosenberg. J'y fais encore de petites retouches mais il est prêt...* »

– Paris, 18 avril 1922. « *Merci, cher ami, pour votre volume de L'Art renaissant* [troisième volume de son *Histoire de l'art*, probablement dans la seconde édition augmentée de 1921] *que je vais relire, je l'ai feuilleté – très bonne idée de reproduire des fragments d'œuvres...* »

– Villa « Le Rêve » à Cannes, 7 février [1926]. « *Merci pour l'envoi de votre nouveau livre* [Montaigne et ses trois premiers-nés : Shakespeare, Cervantès, Pascal]. *J'aime beaucoup Montaigne et j'apprécie la place que vous lui faites dans le monde. Je suis comme tous les hivers dans le Midi où l'on travaille et où on lit...* »

Joint, des notes autographes d'Élie Faure concernant la réédition d'un de ses ouvrages, probablement *L'Art renaissant* en 1921.

*« C'est directement du sang de Ferrer
que surgissent tous les monuments à sa mémoire... »*

16. **BOURDELLE** (Antoine). Lettre autographe signée en deux endroits, « E. A. Bourdelle » et « Bourdelle ». Paris, 16 janvier 1910. 2 pp. in-4. 800 / 1 000

Sur un projet de monument en mémoire de l'anarchiste Francisco Ferrer (1859-1909) qui avait été condamné à mort et exécuté en octobre 1909 à la suite des émeutes ouvrières de Barcelone (« *semana trágica* ») – auxquelles il n'avait pas participé mais dont il avait été jugé responsable moralement en raison de son action militante de longue haleine. Le sort de cet intellectuel qui avait été un temps exilé à Paris, avait mobilisé des intellectuels français comme Anatole France ou Élie Faure, au sein d'un comité de soutien.



« *“Camarades... c'est directement du sang de Ferrer que surgissent tous les monuments à sa mémoire. Ce sang généreux mué en or d'offrande. Je n'y veux pas puiser, je ne veux de paiement aucun, ainsi que j'eus l'honneur de vous l'écrire en octobre 1909. J'offre de nouveau de mettre en état mon projet en travail d'un monument à Ferrer, mais, ce projet-là qui en ma pensée est avant tout un acte de foi, je le veux laisser absolument gratuit et absolument en dehors de tout concours, de tout jury... Camarades, de toute manière, mon projet paraîtra et sera répandu, je n'ai donc aucune sorte d'avantage à vous en faire don ici. Je tiens à souligner cela, car mon projet se fait et je le répandrai largement, en don aux amis, aux artistes du pays et des autres nations. C'est simplement que pour Francisco Ferrer, pour sa cause, mes droits d'artiste s'effacent devant mes convictions d'homme. Je demeure toujours avec le même émotion profonde qu'au lendemain du drame...”*

Voilà, cher ami Faure, ce que j'ai bâclé et envoyé à la Ligue des droits Homme et citoyen. Ils m'ont fait le grand honneur de m'élire pour être l'un des concurrents pour un projet de monument. Il y a Maillol, Bloche et Lefèvre, bibi, E. Desré, Loriaud, Séraphin, Véra Tchérémissinof, Malric. Je ne mange pas de cette cuisine : pas de concours, ils doivent faire confiance à quelqu'un et voilà, le concours c'est réactionnaire. Ô ! Ligue des droits de l'Homme... J'aime mieux, à mon temps, à l'idée de ma tête et de mon cœur, faire un Ferrer pour moi. S'il y a de la flamme, il ira vivant par le monde. Tout est là. Je me refiche de tous leurs moyens d'école. Je demeure isolé. Tant mieux !...

Allons assez bien. Et vous et les vôtres ? Venez, on causera, et bientôt buste en chantier [le buste de l'écrivain Charles-Louis Philippe, mort en 1909, qui fut installé à sa mémoire en 1911 dans son village natal de Cérilly]. À vous, aux autres... »

Antoine Bourdelle dessina vers 1908 un portrait de la fille d'Élie Faure, Marie-Zéline, dite Zizou.

brodant...
la dame que...
si elle n'est...
si elle n'est...
si elle n'est...



Mlle Faure docteur
rue Notre-Dame-des-Champs
191.

Paris

ce bon service. D'aller voir
ceci ce bon service. D'aller voir

Nos bons
Madame Faure
à demain
et de pas

vous rendre à Paris
vous rendre à Paris
vous rendre à Paris
vous rendre à Paris
vous rendre à Paris

27 Juin 1903

Si rien ne se
thérapeutique.
on note pour
Il vous reste
destinée à accomplir
la source - source
à votre bon espoir
des enfants de la
à Paris sans de
en pensant que
vraie amitié
de votre amitié
sabilité de vous
en toute
mais vous savez
que vous do

de l'année c'est
après que note
est votre
il m'a deux
c'est à vous
que je dois
et aussi la
attitude. Je
avoir que mon
est en lieu

Cher ami

Veuillez vous et pour vous.
Je m'en souviens
Je suis au café Mazarin
au Boulevard Italien
Dolci...

Mon cher ami
Je n'ai cessé de
et aux vôtres. J'étais
alors vos vôtres. J'étais
lettre. Je sais combien
pour moi et combien
partager de leur joie. et
chacun n'est pas
faute la profession
et la continuité
aide que vous faites
votre conscience. Ce
qui nous rendent
et en partie
l'année a été
ou vous m'avez

Eugène CARRIÈRE

Le peintre Eugène Carrière fut l'artiste dont Élie Faure put se dire le plus proche, de 1902 à 1906. Entrés en contact à la suite de critiques d'art élogieuses parues dans *L'Aurore*, ils se lièrent étroitement, dans une amitié renforcée par un même goût pour les spéculations philosophiques sur l'art et sur l'Homme. Ils furent cofondateurs en 1903 de l'Université populaire « La Fraternelle », dans laquelle Élie Faure dispensa les cours qui formèrent la base de sa célèbre *Histoire de l'art*. Ils se rendirent en outre des services mutuels : d'un côté, Eugène Carrière fit rencontrer Rodin et Bourdelle à Élie Faure, et, de l'autre, c'est grâce à Élie Faure si Eugène Carrière put être sauvé une première fois d'un cancer. Médecin attentif, Élie Faure lui prodigua continuellement des soins, demanda un diagnostic à Ilya Metchnikov, futur prix Nobel de médecine, alors employé à l'Institut Pasteur, et fit opérer le peintre par son frère le chirurgien Jean-Louis Faure.

Eugène Carrière peignit des portraits des trois enfants d'Élie Faure.

« *Ne devoir rien qu'à ses seuls efforts et... être d'accord avec sa véritable nature...* »

17. CARRIÈRE (Eugène). Lettre autographe signée à Élie Faure. [Paris], 27 avril 1902. 4 pp. in-12, enveloppe.

400 / 500

« *Je vous prie de me croire très touché de la sympathie d'art que vous avez exprimée dans L'Aurore [où Élie Faure tenait la critique d'art, et où il avait consacré à Eugène Carrière des passages de deux comptes rendus du Salon des Beaux-Arts, les 21 et 27 avril 1902]. La qualité de votre esprit critique me rend votre approbation précieuse et je vous en remercie de tout cœur. Dans un esprit que nous estimons, tout nous est sensible.*

Vous ne serez pas étonné si je répons à ce que vous dites de l'influence de Armand Berton sur ma vie d'artiste [en commentant les envois de Berton au Salon, Élie Faure avait évoqué une probable « décisive influence » de celui-ci sur Carrière]... Je n'ai fait la connaissance de Berton qu'en 1886. Je le connaissait très vaguement avant. Par la rue. J'avais exposé depuis 1876. Mes envois furent remarqués en 1880, en 1884, 1885 et en 1886 où je devins le voisin de Berton qui exposait la même année une Vénus dans le goût de Raphaël Collin dont il était l'ami. J'avais exposé en 85 l'Enfant malade et 1886 Le premier voile. Je recueillis les sympathies et les anthipaties nécessaires.

C'est à ce moment que Berton se laissa entraîner dans ma voie. Je l'y aidais d'ailleurs affectueusement et je pense que déjà il a dû protester près de vous d'une affirmation qui a dû faire souffrir son amitié d'une gratitude qui m'a toujours touché.

Je ne sais ce qui adviendra de mon travail lent et persévérant vers une compréhension plus complète : je n'en suis pas juge.

Mais j'ai des enfants qui me voient vivre, auxquels je veux laisser la confiance dans leurs espoirs. La foi en une justice réelle. Quoique je la sais relative et imparfaite, mais il faut de la foi pour vivre et je tiens à ce qu'ils l'aient. Il faut donc qu'ils aient conservé de l'exemple que je sais leur avoir donné de ne devoir rien qu'à ses seuls efforts et d'être d'accord avec sa véritable nature. J'ai fait mon possible pour répondre à cette pensée. C'est la seule récompense à laquelle je tiens, la seule que réellement je réclame... »

« *Se rapprocher, ... s'unir aux forces évidentes qui nous traversent...* »

18. CARRIÈRE (Eugène). Lettre autographe signée à Élie Faure. [Paris], 2 juillet 1902. 2 pp. in-12, enveloppe.

200 / 300

« *J'aurais dû déjà vous écrire, vous dire l'émotion que j'éprouve devant une âme jeune et forte comme la vôtre... J'ai eu L'Aurore de ce matin et j'y retrouve la nouvelle preuve de votre sympathie si généreuse. Je voudrais mériter ce que vous dites. Je sais que vous indiquez le sujet de mes aspirations, et cela me réjouit. Comme aussi je m'intéresse à l'esprit fécond de votre pensée sur les artistes. Répandre les quelques vérités essentielles, montrer à l'homme quel doit être son point de départ véritable et son véritable effort, de se rapprocher, de s'unir aux forces évidentes qui nous traversent, c'est là tout un enseignement. Il justifie ceux qui en ont le sens, éveille chez les êtres de bonne volonté le désir de la vraie vie. On serait presque heureux si par l'accord avec les lois de la nature on découvrait l'accord avec soi-même. Nous causerons de tout cela, cher ami – laissez-moi vous appeler de ce titre qui indique si bien les êtres qui sont notre repos et notre désir d'action... » Eugène Carrière entretient également Élie Faure de sa santé, en évoquant l'aide que lui a apportée le médecin et biologiste Ilya Metchnikov.*

*« Dès qu'on lui parle d'une chose essentielle,
[l'homme] prend peur et s'effarouche... »*

19. CARRIÈRE (Eugène). Lettre autographe signée à Élie Faure. S.l., « 26 juillet » [probablement 1902]. 2 pp. ¾
in-12. 200 / 300

« ... Ce que vous me dites de vos correspondances ne m'étonne pas. Si vous ne mettiez aucun sens dans vos écrits, vous n'[exciteriez] aucune contradiction. L'homme aime par habitude à vivre dans la confusion et passe sa vie à ruser avec la réalité. Dès qu'on lui parle d'une chose essentielle, il prend peur et s'effarouche, il se sent menacé dans son erreur qui est devenu sa seconde vie. Il lui faudrait tout recommencer, la force lui fait défaut, il ne peut secouer sa torpeur.

Il me paraît indispensable que vous gardiez votre tribune à L'Aurore [Élie Faure y avait cessé récemment sa collaboration], que librement vous affirmiez votre forme de pensée. Vous parlez à un milieu composé, des gens simples s'y trouvent que vous ne retrouveriez pas ailleurs... Les revues sont des chapelles, on y moisit. La foule est le véritable élément où les différences s'affirment. C'est là qu'il faut vivre et agir. Il me semble qu'il faut s'attendre à la contradiction, elle est naturelle dès que l'affirmation apparaît – ne vous y montrez sensible que dans la mesure d'une indication d'action. Ceux qui ne disent rien, on les laisse tranquilles. Félicitez-vous d'agiter les esprits et continuez en face de vous-même comme si vous étiez votre seul lecteur... »

*« Les forces vitales... le véritable héritage et l'accumulation des énergies
vers l'harmonie des êtres enfin retrouvés dans la conscience humaine... »*

20. CARRIÈRE (Eugène). Lettre autographe signée à Élie Faure. Mons, 30 novembre 1904. 4 pp. in-8. 200 / 300

Sur la préparation du banquet organisé en son honneur par Élie Faure, qui se déroulerait le 20 décembre 1904 sous la présidence de Rodin.

« ... Je pense... que [c'est] Roger Marx, qui est mon plus ancien ami et le premier qui ait parlé de moi dans la presse, qui doit prendre la parole [critique d'art qui défendit les impressionnistes et l'art moderne de son temps]... C'est une réparation aussi pour lui, pour beaucoup d'injustices qu'il a dû subir et auxquelles je n'ai pas pu faire l'obstacle voulu. Je pense aussi, pour le comité, au peintre Agache et à... Pontremoli, Gallimard, et je pense que Bernheim vous donnera la liste des souscripteurs au Christ qui vous rappellerait très vite les oubliés [allusion à la souscription lancée en 1903 pour l'achat et le don au musée du Luxembourg du Christ mort d'Eugène Carrière]. Roger Marx, Hamel et Dolent qui a un sens si juste des choses. Bonheur me dit son désir d'avoir des jeunes artistes dans le comité. Cela me paraît aussi heureux.

Je vous donne un mal que je crois devoir augmenter... et je compatis pour tous les ennuis éprouvés et prévus qui vous attendent. Peu de gens aiment les mains qui préparent des lauriers. Celles qui manient la charpie sont plus recherchées, et les ambulances regorgent de volontaires, mais le chemin de la gloire est solitaire et les vœux qui accompagnent celui qui s'y aventure sont souvent des adieux déguisés. Il faut que ceux qui forment les mêmes projets dans l'ardeur de la jeune espérance tendent les mains à celui qui revient des Enfers. Nous partons avec des illusions qui sont des vérités non expérimentées, notre première expérience nous les contredit. Mais notre seconde ignorance nous les fait découvrir comme des vérités définitives. Ce sont les forces vitales, celles qui forment le véritable héritage et l'accumulation des énergies vers l'harmonie des êtres enfin retrouvés dans la conscience humaine. Vous êtes comme ceux que j'aime dans cet espoir. J'espère ne jamais le perdre, et c'est par ce sentiment que je vous embrasse bien tendrement... »

*« Cette clarté intérieure qui se réunit à toute l'essence de l'univers
et que nous portons momentanément en nous... »*

21. CARRIÈRE (Eugène). Lettre autographe signée à Élie Faure. [Mons, vers 1905]. 3 pp. in-8. 300 / 400

« ... Je travaille beaucoup à finir un grand portrait de Devillez et de sa mère [son ami le sculpteur Louis-Henri Devillez]. Je n'ai rien de prêt pour la vente russe [la tombola organisée par Élie Faure pour venir en aide aux familles de révolutionnaires russes tués lors du « dimanche rouge » le 22 janvier 1905]. Je pense qu'il nous reste encore un peu de temps. Je vous le donnerai donc pour la date que vous me direz...

J'ai pris les rayons à de longs intervalles. Il n'y a rien de changé dans l'état général [il souffrait d'une rechute de son cancer, qui l'emporterait en 1906]. Je donne à cette partie de mon individu l'attention qu'elle comporte sans exagération d'aucune sorte. J'aimerais sentir plus de bonheur chez ceux que j'aime mais je garde grand espoir pour tous. La première sensation de l'être est le mensonge de l'irréparable. C'est aussi la certitude de l'intelligence, malgré les désastres que nous apporte l'ignorance. Ce n'est pas la loi méconnue qui abolit la loi. C'est pour cette haute raison qui m'est toujours plus sensible, que je pense au devoir de soutenir ceux qui doivent continuer le chemin et grandir par ce que la vie leur a confié de puissance d'activité héroïque. Je vous donnerai... le souvenir d'un jour où la raison d'espérer nous fait prouver à tous aussi que penser avec foi à ses semblables était notre sauvegarde et notre propre

salut. Nous avons reçu largement ce que nous avions si modestement semé : continuez dans votre effort avec une âme croyante en elle et en tous. Je me dis la même chose. Elle est notre raison de vivre. Car je le sens bien, ce n'est pas le corps qui est l'essentiel. Il est indispensable mais dans l'intérêt de cette clarté intérieure qui se réunit à toute l'essence de l'univers et que nous portons momentanément en nous. Nous sommes à un carrefour de l'humanité où le crime et la vraie foi font également leur preuve. Mais rien n'arrête la vraie lumière et sa victoire est sûre... »

« N'ai-je pas raison de croire à la puissance de la vie ? »

22. **CARRIÈRE** (Eugène). Correspondance de 33 missives (32 autographes signées et une autographe), soit 29 lettres et 4 cartes, adressées à Élie Faure. 1899-1905 et s.d. Plusieurs enveloppes conservées. 3 000 / 4 000

Très belle correspondance artistique et philosophique.

– [Paris], 2 mai 1902. « ... **Comme vous, je pense qu'un homme sans passé est sans avenir.** Vous vous méfiez avec juste raison d'une plante sans racines. Les miennes n'étaient pas là où vous pouviez le croire. C'est ce que j'ai voulu dire. Elles sont plus dans le passé qui m'a initié à la vie présente. Votre salon m'a vivement intéressé par le goût et la mesure, et la jolie forme d'expression, si correspondante à l'émotion ressentie. Je ne savais pas que c'était votre première critique écrite, mais le vif sentiment de l'art et la justesse de votre esprit me disait bien combien vous vous étiez préparé au droit de dire vos émotions. J'aurais grand plaisir à vous connaître plus complètement... »

– [Paris], 31 décembre 1902. Lettre écrite après l'opération réussie de son cancer : « Je ne puis finir ni commencer ces deux années ans [sans] penser à vous avec une émotion bien sincère. Nos actes sont le véritable enseignement dont nos paroles ne sont quelquefois que la broderie. Si les hommes plus avancés dans la vie que leurs semblables sont portés à la présomption de l'expérience, combien sont-ils surpris et charmés, s'ils sont de bonne volonté, que la sagesse en activité leur est présentée par des êtres nouveaux, plus jeunes et à la fois plus vieux. Comme les saisons sont plus nouvelles et aussi plus âgées que les précédentes, mais seules les floraisons sont aimables et fécondes. Puis-je être pessimiste. **N'ai-je pas raison de croire à la puissance de la vie ?** Lorsque la bonté est fécondée par l'amour, nous sentons autour de nous et en nous-mêmes ce mouvement sourd que nous paraît avoir la terre à l'approche des instants où sa vitalité veut reparaître. C'est par vous aussi, cher ami, que s'est accru ma confiance, votre bonté affectueuse pour moi m'a été si douce. Je n'oublierai pas les jours et les nuits de la rue Méchain... »

– Saint-Valéry-sur-Somme, 24 août 1904. « ... **J'ai passé 2 jours à Londres... J'ai revu les choses qui parlent de la pensée éternelle de l'humanité (autant que l'éternité est promise à l'homme).** Je me suis senti toujours aussi ému et fortement impressionné qu'à tous les instants où je me suis trouvé en communion de cette haute révélation. **Ce sont les vrais bienfaiteurs de l'humanité, ceux qui nous réunissent à la vie générale.** Il faut aussi relier à elle tout ce qui nous arrive de bien et de mal, l'action de la vie. C'est à cette condition que nous pouvons reprendre haleine, mettre de la proportion dans les événements trop proches de nous... **J'espère en la logique que la vie qui force chaque chose à reprendre sa vraie place...** »

– [Paris], 27 septembre 1904. « ... Je n'ai pu vous demander de venir déjeuner avec moi, car je me suis trouvé à la fois occupé de choses et de gens. **Mon tableau, surtout, qu'il fallait avancer au milieu de toutes ces diverses occupations...** Voulez-vous... après-demain vendredi m'attendre au café Mazarin à midi au boulevard Montmartre ? Nous passerions un moment ensemble et vous viendriez avec moi voir mon tableau... »

– Mons, 24 novembre 1904. « ... **C'est ainsi la critique moderne... créatrice d'un sens nouveau de l'unité. Il y a une date sur la critique spécialiste. Je suis très heureux de pouvoir vous dire combien l'avènement de cette forme de collaboration m'est sensible et me paraît vraie. Que vous en soyez le représentant m'est aussi bien cher.** Vous m'aimez, cher ami, et vous le faites voir. Je ne sais si je mériterai jamais ce que vous pensez de moi. Il est vrai que vous exprimez votre opinion et non la mienne sur mon labeur. Heureusement peut-être pour moi. Nous aurions des différences à constater qui ne seraient pas en ma faveur. Comme je ne suis pas juge, je veux vous remercier simplement et vous dire que je suis heureux de vous avoir inspiré du bien sur mon compte et que vous ayez cru pouvoir le dire... »

– Une belle évocation **du géographe anarchiste Élisée Reclus, oncle d'Élie Faure** (12 juillet 1905), un long et magnifique éloge du critique d'art Gustave Geffroy (s.d.), etc.

Joint, 6 pièces, soit 2 billets autographes d'Eugène Carrière dont un illustré d'un dessin original (s.d., mine de plomb, 11 x 7 cm), probablement de ceux que, rendu aphone par son opération de 1902, il écrivait pour communiquer avec ses interlocuteurs : « Ils provoquent les sentiments et les passions naturelles. [dessin d'un personnage, probablement un prêtre]. Il gardait ses gens à l'église. » – « Je me promets de faire à Mons un joli album avec René, Lucie, Nelly [trois de ses enfants] et que j'appellerai Jeunesse. C'est un souvenir de [illisible]. Quel dommage que cette maladie [illisible]. Incurable sans espoir. » — Fragments autographes d'Eugène Carrière (1904, 2 ff., fentes aux pliures), notes de lecture sur l'ouvrage Velazquez d'Élie Faure, et réflexions philosophiques et morales sur l'Homme. — Un dessin représentant une femme en robe espagnole à volants (mine de plomb, 10 x 7 cm, sur un feuillet in-16 avec en-tête imprimé au nom d'Élie Faure). — Notes manuscrites présentant une synthèse sur Velázquez (20 pp. in-16 oblong). — Une lettre autographe signée d'une des filles d'Eugène Carrière, Nelly Choublier, adressée à Élie Faure (s.l., 14 novembre 1908), le félicitant pour l'ouvrage qu'il venait de faire paraître sur son père.

la fuite vers l'abstrait et
la cachette même de l'artifice.
La désertion - le congé est
la mort - le louange sur
collier - j'ouï j'ell' ricœur.

J ne veux pas être le premier
parmi les hommes, j veux être
le premier au bordel - les
hommes j les ennuient tous,
et plus disent n'a aucun sens -
Il faut se donner entièrement à
la chose à soi - ni au peuple -
ni au best Lyonnais. à personne
Bon affect - Louis Helene

Louis-Ferdinand CÉLINE

D'un intérêt fondamental, la correspondance de Céline à Élie Faure est « unique dans son genre et par son ton » (Gaël Richard, Éric Mazet, Jean-Paul Louis, *Dictionnaire de la correspondance de Louis-Ferdinand Céline*, Tusson, Du Lérot, 2012, p. 300). Les lettres qui la composent furent écrites de 1932 à 1935, dans une période difficile de la vie de Céline, marquée par le succès inouï mais polémique du *Voyage*, l'écriture difficile de *Mort à crédit*, une remise en cause idéologique personnelle, et la rupture définitive avec son grand amour Elizabeth Craig, dédicataire de *Voyage au bout de la nuit*.

Céline, qui connaissait les travaux d'Élie Faure, lui adressa un exemplaire du *Voyage*, ce qui fut le point de départ d'une forte amitié. Les deux hommes partageaient une expérience commune de la guerre, de la médecine, et se vouaient une admiration littéraire réciproque.

« **Il est familier des grands secrets** » (Céline au sujet d'Élie Faure). Même s'il n'est pas certain qu'il ait lu les livres d'Élie Faure aussi intégralement et avec autant de ferveur qu'il l'a dit, Céline voyait en Élie Faure « un critique d'art de grande envergure, un grand homme très certainement », comme il l'écrivait en septembre 1934 au traducteur anglais du *Voyage*, John Marks, ajoutant : « J'ai pour lui beaucoup d'admiration. Il a le sens de la création. Il sait comment se forment et se passent les choses. Il est familier des grands secrets. »

« **J'ai fait la connaissance d'un Roi** » (Élie Faure au sujet de Céline). De son côté, Élie Faure affirmait à son fils, en mars 1933 : « J'ai fait la connaissance d'un Roi [...]. Il s'appelle L.-F. Céline et a écrit *Voyage au bout de la nuit*. Succès de scandale, naturellement. Mais, comme toujours en pareil cas, livre pur, d'un homme pur. [...] C'est ce que nous avons eu de plus fort depuis Proust, plus humain que Proust. Et je suis fier qu'il soit venu à moi. » C'est dans cet esprit qu'Élie Faure publia en juillet 1933 « l'article le plus élogieux et le plus approfondi qui ait paru à l'époque sur le roman » (Henri Godard) – article qui serait intégré en 1936 dans son recueil *Regards sur la terre promise*.

Controverse puis rupture idéologique. La relation unissant Céline à Élie Faure fut régulière jusqu'à l'été 1935, plus espacée ensuite, et s'acheva en 1936 sur des divergences politiques : convaincu de la nécessité d'un engagement contre la montée de l'extrême droite, Élie Faure affirma plus ouvertement ses sympathies de gauche : il milita en 1934 en faveur des révolutionnaires socialistes des Asturies, en 1936 pour les républicains espagnols, pour le Front populaire en France, pour le régime communiste russe. Or Céline, jusque là proche de la gauche, opérait à partir de 1934 un virage idéologique, fondé sur son pessimisme vis-à-vis des partis socialistes et, plus fondamentalement, vis-à-vis de l'homme. Il se refusait à idéaliser le peuple et considérait que les hommes éduqués s'abandonnaient lâchement à la théorie, à l'abstraction, et s'avéraient coupés de la vraie vie.

Céline adressa encore un exemplaire de *Mort à crédit* à Élie Faure (nominatif sur papier japon), et, si celui-ci exprima en privé des réserves sur les aspects scabreux du livre, il n'envoya pas moins à l'auteur un commentaire dithyrambique de sa lecture du roman. Céline ne semble pas avoir répondu. Il allait bientôt entrer dans la mêlée en publiant des pamphlets fort éloignés des idées d'Élie Faure.

Les lettres de Céline à Élie Faure offrent, dans les années 1934-1935, le témoignage le plus éloquent de son évolution idéologique, comme le souligne Henri Godard : « Les réactions et positions idéologiques de Céline à cette époque se trouvent explicitées avec une continuité et une netteté exceptionnelles dans les lettres à Élie Faure, qui coïncident très exactement avec la composition de *Mort à crédit*. Avec Élie Faure, si proche de lui à tant d'égards, mais qui s'engage alors dans la lutte contre le nazisme menaçant, Céline s'attache à se situer sans passion, ni surenchère, en une dizaine de lettres l'une après l'autre consacrées à ces questions. Ce qui s'en dégage est d'abord une distance prise par rapport aux hommes et au discours politique traditionnel de la gauche. Si Céline a pu en 1932 paraître un moment ne pas exclure qu'un changement de régime soit capable d'améliorer le sort des hommes, dès ces premiers mois de 1933, il s'acharne auprès d'Élie Faure à dénoncer la démagogie, voire l'hypocrisie, des promesses révolutionnaires et à dissiper le malentendu de ceux qui l'y ont cru rallié. Ce qui le sépareit d'eux, c'est-à-dire une certaine conception de l'homme, a été masqué à leurs yeux par la très forte dénonciation sociale que contenait *Voyage au bout de la nuit*. Très vite, devant Élie Faure, Céline éprouve le besoin de lever l'équivoque et de laisser paraître sa défiance. Contre ceux qui lui semblent sinon flatter du moins idéaliser le prolétariat et qui attendent de la révolution un changement de l'homme même, il est amené à exprimer de la manière la plus brutale ce refus d'illusion : "Je ne crois pas aux hommes", écrit-il à Élie Faure, mettant tour à tour en avant dans ces lettres les deux faces de son désespoir : tantôt "Je vois très bien [...] toute notre dégueulasserie commune, de droite et de gauche, d'homme", tantôt [...] "l'homme est maudit [...] Dès l'ovule il n'est que le jouet de la mort" » (dans Louis-Ferdinand Céline, *Romans*, Paris, Gallimard, Nrf, bibliothèque de la Pléiade, t. I, 2012, p. 1333).

*« Votre jugement sur le Voyage m'a fait un immense plaisir...
«Humanité directe», comme vous l'avez écrit, définitivement... »*

23. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « *Destouches-Céline* » à Élie Faure. S.l., « le 21 », [novembre 1932]. 1 p. ½ in-8, en-tête imprimé des « Dispensaires municipaux » de la ville de Clichy ; fentes à la pliure, petites déchirures marginales. 3 000 / 4 000

Lettre faisant suite à l'envoi de *Voyage au bout de la nuit* à Élie Faure, peu après sa publication le 15 octobre et sa mise en vente le 20 octobre 1932.

« Cher Monsieur, vous avez reçu mon livre parce que depuis toujours je lis les vôtres, tous les vôtres et avec quelle joie ! quelle passion, même ! Je n'aime pas à parler d'art. Je n'en parle jamais. Je suis loin, depuis toujours de l'Art et des artistes. Sauf votre livre, je n'ai jamais eu aucun contact avec eux. C'est ma Bible.

Votre jugement sur le Voyage m'a fait un immense plaisir. À mon sens, ce que vous dites est définitif, vous ne pouvez pas vous tromper.

*Aucun danger que je sorte de mon obscurité besogneuse. J'y suis maintenu par 39 années de miteuses habitudes et de "petite extract" [réminiscence de « La Ballade des pendus » de François Villon, dans *Le Testament*].*

J'écris, en crachant

Je vis aussi comme vous voulez bien trouver que j'écris, en crachant, d'un jour sur l'autre. Vous comprenez tout cela et je vous en remercie, du fond du cœur.

"Humanité directe", comme vous l'avez écrit, définitivement. Bien sincèrement... » Il s'agissait là d'une expression empruntée à l'*Histoire de l'art* d'Élie Faure, expression qu'il reprendrait encore à son compte dans deux autres lettres de 1933.

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres*, édition établie par Henri Godard et Jean-Paul Louis, Paris, Gallimard (Nrf, bibliothèque de la Pléiade), 2009, n° 32-37.

*« Il faut se placer délibérément en état de cauchemar
pour approcher du ton véritable !... »*

24. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « *Destouches* » à Élie Faure. Paris, [fin novembre ou début décembre 1932]. 1 p. in-folio, en-tête à son adresse du 98 rue Lepic. 3 000 / 4 000

Lettre écrite peu après la publication de *Voyage au bout de la nuit*, le 15 octobre, et sa mise en vente le 20 octobre 1932.

« Cher Maître et confrère, c'est avec un très grand plaisir que je fais parvenir mon bouquin à notre confrère Béliard [le docteur et homme de lettres Octave Béliard]. Je vais en Allemagne pour un mois prochainement [voyage subventionné par la S.D.N., en Suisse, en Allemagne et en Autriche]. À mon retour, je vous ferai visite, si vous me le permettez, et nous nous entendrons pour aller voir Mr Béliard.

Vous avez trop raison en ce qui concerne la hideur du fond humain, il faut se placer délibérément en état de cauchemar pour approcher du ton véritable !

Bien sincèrement et cordialement à vous... »

*Sur le succès de Voyage au bout de la nuit
et son adaptation cinématographique en projet par Abel Gance*

25. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « *Destouches* » à Élie Faure. Paris, [mars 1933]. 2 pp. in-folio, en-tête imprimé à son adresse du 98 rue Lepic, enveloppe. 1 200 / 1 500

Élie Faure, qui connaissait le cinéaste Abel Gance et avait préfacé un ouvrage de lui en 1930, *Prisme*, l'encouragea à entreprendre l'adaptation cinématographique du *Voyage*, lui écrivant que c'était un « chef-d'œuvre », une « orgie littéraire », une « épopée multitudinaire ».

C'est dans l'entourage de Cendrars, à la revue *Eurêka*, que Céline avait rencontré Abel Gance. Il le perdit longtemps de vue, puis lui envoya un exemplaire dédicacé du *Voyage*. Poussé par Élie Faure, il avait renoué avec lui dans la perspective d'une adaptation à l'écran. Le 4 mars 1933, Abel Gance signa avec Denoël une option sur les droits cinématographiques du roman, et un scénario fut même établi pour lui par Francis Norman. Mais Céline, même s'il était flatté, n'était pas prêt à accepter, et laissa le projet s'enliser. Il demeura en relations directes avec Abel Gance jusque vers 1936, lui demandant par exemple de l'aide pour placer son ballet *Naissance d'une fée*. Par la suite, le lien ne fut maintenu que

par le peintre Henri Mahé, ami intime de Céline qui, recommandé par celui-ci, réalisa des décors pour Abel Gance jusqu'en 1943. En privé, Céline reprochait alors à Abel Gance son manque de sérieux et ses origines juives supposées.

« Cher Maître, je venais à peine de retrouver votre adresse (par mon éditeur) et voulais vous demander où vous rencontrer, q[uan]d j'ai reçu votre lettre.

J'ai vu Gance hier et "artistiquement" je me suis très bien entendu avec lui au sujet de l'adaptation. Demeure la question matérielle que Gance est en train, je le pense, de régler en ce moment. De ce côté donc tout va bien.

Je voudrais bien vous voir. J'ai ce désir depuis longtemps.

Succès, oui, vous pouvez le dire. Les Galeries Lafayette m'ont fait offrir aujourd'hui même 1000 francs par heure pour signer mon livre chez eux ! Que puis-je demander d'autre ?

Enfin tout ceci est pour rire et je suis à votre disposition q[uan]d vous voudrez, où vous voudrez. Le soir après dîner, toute cette semaine (sauf jeudi). Croyez, je vous prie, à mes sentiments respectueux et amicaux... »

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres*, op. cit., n° 33-26.

*« Ce qui nous entraîne déjà...
vers plus de niaiserie, plus de férocités banales... »*

26. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « Destouches » à Élie Faure. S.l., 5 mars [1933]. 1 p. ½ in-8, en-tête imprimé des « Dispensaires municipaux » de la ville de Clichy, bas de page autographe à son adresse parisienne du 98 rue Lepic ; infimes fentes à la pliure. 800 / 1 000

« **Bien cher ami, je me couvre de cendres ! de pire !** Je ne vous ai pas oublié du tout. Je pense à vous quotidiennement mais je suis littéralement ligotté dans les obligations médicales et paramédicales assommantes. Je veux aller vous voir ou vous téléphoner très prochainement et vous parler de cent choses et de **ce qui se passe et qui nous entraîne déjà vers plus de contrainte encore, si possible, plus de niaiserie, plus de férocités banales.** À bientôt, cher ami, bien affectueusement et bien fidèlement... »

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres*, op. cit., n° 33-29.

*« Si je vous intimide,
ce doit être la partie crétine beaucoup plus que l'autre... »*

27. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). 2 lettres autographes signées à Élie Faure. 1933. 1 500 / 2 000

Concernant l'article qu'Élie Faure se proposait décrire sur Voyage au bout de la nuit, mais qu'il aurait dû mal à faire publier : d'abord prévu pour *Hippocrate*, puis pour *Europe*, de ligne communiste, cet article paraîtrait finalement dans l'hebdomadaire anarchiste *Germinal* en juillet 1933, sous le titre « D'un Voyage au bout de la nuit ».

– Paris, [16 mars 1933]. « **Vous me faites délirer d'aise ! Quel honneur ! Et quelle indignité ! Je suis transi !** Tout de suite j'ai mis en marche l'éditeur (ébloui lui-même) et il est en train de négocier avec "Europe", qui nous paraît convenir mieux qu'un autre à ce que vous voulez dire (lisez, je vous prie, "Candide" de ce jour). [Ce 16 mars 1933, Céline avait fait paraître dans *Candide*, hebdomadaire de tendance maurassienne, une « Postface au Voyage au bout de la nuit. Qu'on s'explique... »]. *Hippocrate n'était pas mal, mais Europe sera mieux. Voici mon avis et mon grand merci. Si je vous intimide, ce doit être la partie crétine beaucoup plus que l'autre.*

Mon Dieu comme je regrette que votre Histoire de l'art n'ait pas 35 volumes ! Alors la vie serait autre. Voilà ce que je pense.

Je vous dois beaucoup de courage. Bien cordialement et très sincèrement L. Destouches... » (2 pp. in-folio, en-tête autographe à son adresse du 98 rue Lepic, enveloppe).

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres*, op. cit., n° 33-32.

– Paris, 19 mars 1933. « **Cher ami, rayons "Europe" !** Je m'inquiète d'une autre colonne digne de cet article. Je vais vous donner la réponse sous peu. J'irai vous voir en personne. Mille reconnaissances et bien sincèrement. L. Destouches » (1 p. in-12, adresse au dos).

« La vie est là, pas ailleurs, hélas !... »

28. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « Destouches » à Élie Faure. Londres, « le 22 » [mai 1933]. 2 pp. in-8, en-tête imprimé du Cranston's Kenilworth Hotel. 1 000 / 1 500

Céline revenait d'un séjour d'une semaine à Londres, du 18 au 25 mai 1933. Il s'était rendu aux éditions Chatto & Windus, concernant la traduction anglaise de *Voyage au bout de la nuit*, à paraître l'année suivante. Il avait également fait une visite à son ami Joseph Garcin, personnage louche lié au milieu londonien, pour l'interroger sur cet aspect de Londres qu'il avait lui-même connu en 1915-1916 et qui formerait une grande part de son futur roman *Guignol's band*.

.../...

« Cher ami, me voici bientôt de retour et bien content de vous revoir. J'espère que votre santé est tout à fait bonne à présent.

Ce séjour en Angleterre fut un enchantement. Quel culte de la beauté physique ! Quels admirables music-halls ! Quelles jambes ! Quels cosmiques fantaisistes !

Ah ! comme on se sent ennuyeux, insipide, fatigué à côté de ces clowns musculaires !

La vie est là, pas ailleurs, hélas !

Bien affectueusement et à bientôt... »

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres*, op. cit., n° 33-53

« **Crever pour le peuple, oui, quand on voudra, où on voudra, mais pas p[ou]r cette tourbe haineuse, mesquine...** »

29. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « L. F. Destouches » à Élie Faure. Paris, [fin mai 1933]. 8 pp. in-folio, en-tête autographe à son adresse du 98 rue Lepic. 4 000 / 5 000

Extraordinaire et longue lettre politique, d'une extrême virulence.

« Très cher ami, je crois qu'en effet il ne faut mieux plus insister auprès des journaux intellectuels. Votre nom semble leur faire peur. Réserveons cet article pour Hippocrate et nous nous en trouverons mieux. [Cet article d'Élie Faure, sur le Voyage, paraîtrait finalement dans l'hebdomadaire anarchiste *Germinal*, en juillet 1933.]

Le mien dans Candide m'a valu des menaces de mort précises, ce qui ne me serait pas arrivé dans un journal de gauche [Céline venait de publier le 16 mars 1933 dans l'hebdomadaire *Candide*, de tendance maurassienne, une « Postface au Voyage au bout de la nuit. Qu'on s'explique... »]. J'ai demandé quel était le quotidien le plus lu. C'est tout et mon seul souci, toucher le maximum de lecteurs et à tout prendre je préfère ceux de droite. Ceux de gauche sont si certains de leur vérité marxiste qu'on ne peut rien leur apprendre. Ils sont bien plus fermés qu'à droite. Nul canard ne m'a plus abîmé que *Le Populaire* au nom de la "valeur et de la dignité humaine" !!!! Daudet m'a fort bien compris [l'écrivain, publiciste et critique maurassien Léon Daudet]. Le Canard enchaîné ne peut résister à répandre auprès de tous un peu de terreur en attendant davantage... "On ne contente personne." Tous ces gens me dégoûtent, pêle-mêle, ils sont avides de pouvoir et non de vérité. Hypocritement ils déguisent l'un en l'autre. Abominable inversion !

La gauche, qu'est-ce que ça veut dire par les temps qui courent ? RIEN, moins que rien.

Au fascisme nous allons, nous volons. Qui nous arrête ? Est-ce les quatre douzaines d'agents provocateurs répartis en cinq ou six cliques hurlantes et autophagiques ? Ça, une conscience populaire ? Vous rigolez, ami ! Je ne vois (et je les connais bien) dans cette sinistre mascarade que de ridicules ou surnois velléitaires dégénérés de tous les idéals, dont la trahison elle-même ne veut plus rien dire.

Il ne faut plus commettre les fautes de 71. Crever pour le peuple, oui, quand on voudra, où on voudra, mais pas p[ou]r cette tourbe haineuse, mesquine, pluridivisée, inconsciente et fainéante mentalement jusqu'au délire. Le mur des fédérés doit être un exemple non de ce qu'il faut faire mais de ce qu'il NE FAUT PLUS FAIRE [la cérémonie célébrée annuellement par les organisations de gauche au mur des Fédérés du Père-Lachaise, eut lieu le 28 mai, en 1933, et connut une ampleur particulière en raison du contexte international, Hitler étant parvenu au pouvoir en Allemagne]. Assez de sacrifices vains, de siècles de prison, de martyres gratuits. Ce n'est plus du sublime, c'est du masochisme. Regardez ce qui se passe en Allemagne. Une déliquescence générale de la gauche. En France, Napoléon et 10 minutes... Il n'y a personne à gauche, voilà la vérité. La pensée socialiste, LE PLAISIR socialiste n'est pas né. On parle de lui, c'est tout. S'il y avait un plaisir de gauche, il y aurait un corps.

Si nous devenons fascistes, tant pis. Le peuple l'aura voulu. IL LE VEUT. Il aime la trique.

Je ne suis pas aigri. Je suis lucide.

Tous ces agités socialisants se trémoussent dans le vide, à moins que roublards (la majorité) ils ne cherchent en vous que de nouvelles idées pour repeindre leur devanture. Je les connais, ami, je les connais bien et je les méprise encore plus que je les connais.

Ils pourvoieraient n'importe quelle tuerie pour obtenir 20 voix de plus. Ah ! les putrides histrions ! Il se peut qu'ils jouent un rôle mais ce doit être celui de l'asticot sur le cadavre du capital. Utile, certes, indispensable, mais dans la partie la plus hideuse du cadavre.

Nous sommes tous en fait dépendants de notre société. C'est elle qui décide notre destin.

Pourrie, agonisante est la nôtre. J'aime mieux ma pourriture à moi, mes ferments à moi que ceux de tel ou tel communiste.

Je me trouve orgueilleusement plus subtil, plus corrodant. Hâter cette décomposition, voici l'œuvre. Et qu'on n'en parle plus ! Parade de morts. Qu'importe après tout la guitare ou le tympanon. Les individus délabrés, sanieux, qui prétendent rénover par leur philtre notre époque irrémédiablement close, me dégoûtent et me fatiguent. Le pus leur sort par tous les orifices et les voici qui ne parlent que de printemps prochain ! Nous ne sommes pas faits pour sentir ces choses-là !

À nous la mort, camarade ! Individuelle !

Bien affectueusement... »

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres*, op. cit., n° 33-54.

*« Nous avons fini notre vie, ami,
qui bien heureusement ne fut surtout pas littéraire... »*

30. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « *Louis D.* » à Élie Faure. Paris, « *le 13* » [« *12* » corrigé en « *13* », probablement juillet 1933]. 2 pp. in-8, en-tête imprimé du « *Pigall's tabac* » ; enveloppe jointe, datée du 12 juillet, à en-tête du même bar-tabac. 1 000 / 1 500

Lettre écrite au retour de deux voyages : en Angleterre et en Belgique (mai 1933), puis en Suisse, en Autriche et en Tchécoslovaquie (juin 1933).

« Cher ami, c'est entendu, je vous téléphonerai lundi pour prendre rendez-vous. »

Je vais me précipiter sur Germinal que je n'ai pas lu, étant absent comme vous le savez depuis 2 mois ! [Élie Faure venait de publier son éloge du Voyage dans ce périodique anarchiste.]

Nous n'avons ni l'un ni l'autre les orgues de la littérature à notre service. Elles sont réservées et ne tournent guère que pour les velléités laborieuses de quelques groupes.

Mais nous avons fini notre vie, ami, qui bien heureusement ne fut surtout pas littéraire. Alors au fond c'est justice. Bien affectueusement... et à bientôt. »

« Je ne suis qu'un courageux infirme émotif... »

31. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « *L. Destouches* » à Élie Faure. Paris, [24 juillet 1933]. 2 pp. in-folio, en-tête imprimé à son adresse du 98 rue Lepic ; enveloppe. 1 500 / 2 000

Superbe lettre sur sa psychologie profonde et sa conscience de la fragilité de son succès.

« Cher ami, j'ai lu Germinal ! Quel article [Élie Faure venait de publier son éloge du Voyage dans ce périodique anarchiste]. Quelle leçon aussi ! Vous allez bien plus loin que moi dans la vérité. Je traîne empêtré dans toutes espèces

*conscience de la brièveté
de notre miracle personnel*

d'émotions. Mais tant pis.

Je ne suis qu'un courageux infirme émotif. Il y a bien des années que je n'ai pas dormi, ce qu'il peut s'appeler dormir. Et puis nous avons en commun cette conscience de la brièveté de notre miracle personnel, de notre incroyable fragilité.

Les autres parlent comme des bûches. Ils ne "savent" pas. Nous, Élie, nous "savons" que ce qu'ils racontent n'a pas de sens – aucun sens. Ils meurent sans le savoir. Bien affectueusement... Je téléphone lundi. »

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres, op. cit.*, n° 33-77.

32. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Correspondance de 3 lettres autographes signées à Élie Faure. 1933-1934. 1 000 / 1 200

– Paris, 19 décembre 1933. « *Cher ami, je me suis engagé très sottement pour vendredi !*

Dabit vient ce jour-là chez moi. Ceci est convenu depuis 8 jours ! Je suis à vos ordres pour le soir qui vous plaira et où il vous plaira après vendredi, ici ou là-bas. Bien affectueusement. L. Destouches » (1 p. in-12, en-tête imprimé à son adresse du 98 rue Lepic, adresse au dos). Céline et Eugène Dabit se vouaient une admiration littéraire réciproque : Céline lui dédicça un exemplaire du *Voyage*, et Dabit en publia une critique élogieuse. Céline lui dédia ses *Bagatelles pour un massacre* en 1937, un an après sa mort, et présenterait plus tard le succès d'*Hôtel du Nord* d'Eugène Dabit comme à l'origine de sa propre vocation de romancier.

– Paris, 29 décembre 1933. « *Cher et bienveillant ami, me voici tout honteux et tout confus !*

Je n'ai pas pu quitter mon quartier l'autre jour à temps. J'étais pris par 2 typhoïdes qui m'éreintèrent et m'abrutirent encore après le Dispensaire ! Vous m'avez pardonné ! Faites-moi pardonner par votre fille ! Je me couvre de cendres ! Quand je n'aurai plus peur de vous téléphoner, je vous demanderai rendez-vous. Mille pardons encore et très sincèrement à vous. Destouches » (1 p. in-12, en-tête imprimé à son adresse du 98 rue Lepic, adresse au dos).

– 25 mai 1934. « *Cher ami, voulez-vous me pardonner encore pour ce soir. Je ne me sens pas bien et dois encore voir 20 malades ! Bien affectueusement, Destouches.* » (1 p. in-16, adresse au dos).

déclaré imbuvable, immonde
 et dans des termes à peu près identiques -
 J'ai pas pu faire ce que vous
 avez fait - J'ai tout bien
 mais par là, j'ai raison - Tout
 système politique est une entité prise
 un néoconservateur hypocrisie lui
 connaît à regret l'opinion
 personnelle et les adhérents de son
 système ou les "autres"
 Je vis très bien, j'adore, se
 proclame haut, émotivement
 et fait toute notre dégueulasserie
 commune, se note - se fauche
 d'homme - cela on ne le
 me pardonnera jamais -
 Depuis que les gens sont morts
 de monde et est plus que
 toujours - on flayonne la
 merde sans arrêt - on refuse
 la responsabilité et un autre
 à l'extérieur et de phrases -

PIGALL'S TABAC Paris, le 193
 BCL. Propriétaire
 Place Pigalle et 22, Boulevard de Clichy
 TABACS DE LUXE
 Consommations de Choix
 TÉLÉPHONE PARIS-PROVINCE
 N° 1001 - 1001
 Approuvé du Commerce - N° 1001, 200

J'ai plus d'enthousiasme
 et j'ai plus de chance de succès et
 d'espérance - Espérez-vous ?
 pas la merde ou se mettre
 à sentir bien -
 Ça lui dit, je ne t'admire
 personne, je ne connais rien
 à personne - on me
 fera peut-être. (un père
 à meurtre alors !)
 L'homme aura été plus
 napoléon ou nait plus
 d'après - et on fait la
 justice à peu et hurle à
 la prison - même - ça

*« Je proclame haut, émotivement et fort
 toute notre dégueulasserie commune, de droite et de gauche d'Homme.
 Cela, on ne me le pardonnera jamais... »*

33. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « LFC » à Élie Faure. Paris, « le 18 » [mars 1934]. 4 pp. in-8 sur 2 ff. à en-tête imprimé du « Pigall's tabac », enveloppe conservée. 4 000 / 5 000

« *Je suis anarchiste, jusqu'aux poils...* » Lettre écrite peu après les émeutes du 6 février 1934, à la suite desquelles Élie Faure avait signé *L'Appel à la lutte* lancé par André Breton et les surréalistes, et avait invité Céline à s'engager politiquement contre la montée de l'extrême droite.

« *Bien cher ami, vous savez combien j'admire, je m'enthousiasme, je vénère tout ce que vous avez pensé, donné, écrit. Je me suis servi énormément de votre œuvre. J'ai pillé, appris, épilé dans votre texte. Je le fais encore, je le ferai toujours.*

Vous êtes un de mes rares maîtres - et sans doute le plus intime, le plus direct.

Alors ? [La] question n'est pas là, q[uan]d je m'insurge contre vos directives actuelles. Je me refuse absolument, tout à fait à me ranger ici ou là.

Je suis anarchiste, jusqu'aux poils. Je l'ai toujours été, je ne serai jamais rien d'autre. Tous m'ont vomis, depuis les Inveszias [pour Izvestia, organe de presse officiel du gouvernement soviétique] jusqu'aux nazis officiels [le parti nazi, au pouvoir, avait interdit en mai 1933 la traduction et la publication en Allemagne du Voyage, et l'avait placé dans l'autodafé organisé par Goebbels]. Mr de Régnier, Comœdia, Stavinsky, le président Dullin, tous m'ont déclaré imbuvable, immonde, et dans des termes à peu près identiques. Je ne l'ai pas fait exprès mais c'est un fait. Je me trouve bien ainsi parce que j'ai raison. [Henri de Régnier, dans le Figaro, et un critique du périodique Comœdia avaient exprimé des opinions méprisantes voire insultantes sur le Voyage, de même, aux dires de Céline, que l'escroc Alexandre

Stavisky, mort en janvier 1934. Le juge Albert Dullin, président alors la 12^e Chambre correctionnelle de Paris, avait également critiqué vertement le *Voyage* dans un jugement rendu en janvier 1934 en faveur des écrivains Rosny aîné et Roland Dorgelès – ceux-ci avaient assigné deux journalistes en diffamation pour des articles critiques sur l'attribution du prix Goncourt à Guy Mazeline plutôt qu'à Céline.]

Tout système politique est une entreprise de narcissisme hypocrite qui consiste à rejeter l'ignominie personnelle de ses adhérents sur un système ou sur les "autres". Je vis très bien, j'avoue, je proclame haut, émotivement et fort toute notre dégueulasserie commune, de droite et de gauche d'Homme. Cela, on ne me le pardonnera jamais. Depuis que les curés sont morts, le monde n'est plus que démagogie, on flagorne la merde sans arrêt. On repousse la responsabilité par un artifice d'idéologie et de phrases. Il n'y a plus de contrition, il n'y a plus que des chants de révolte et d'espérances? Espérer quoi? Que la merde va se mettre à sentir bon ?

Mon bon ami, je ne trahis personne, je ne demande rien à personne. On me fusillera peut-être (on prendra des numéros, alors !).

Lénine aussi bien que Napoléon ont raté leur affaire. Ils ont fait des pointes de feu et hurlent à la guérison. Nenni. Tout ce système révolutionnaire (PAS LE VÔTRE) n'est que vulgaire, éternel égoïsme, armé de nouveaux subterfuges.

Qu'il s'organise dans le communisme vous en avez de belles ! Plus sordide que l'ancien, vous dis-je ! Je les connais bien les apôtres et les héros, de droite, de gauche. Depuis 30 ans je vis jour et nuit avec eux. Révolution. Tout de suite. Mais d'eux-mêmes d'abord. Pas ces fainéants d'âmes et d'esprits, cocktail ou Picon ? Pourquoi choisir. Bien affectueusement... »

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres*, op. cit., n° 34-8

« Je suis anarchiste depuis toujours... Je ne crois pas aux hommes... »

34. CÉLINE (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « L. F. Céline » à Élie Faure. S.l., « le 14 » [1934, peut-être avril]. 2 pp. in-folio, fentes aux pliures dont une grande ; quelques taches. 4 000 / 5 000

Superbe lettre, très virulente, contre les radicaux de tous bords, notamment contre Aragon. Celui-ci avait adhéré au parti communiste en 1927, et, s'il avait plutôt apprécié *Voyage au bout de la nuit* et suivi le travail de traduction russe mené sur le roman par sa femme Elsa Triolet, il avait publié à l'automne 1933 une critique défavorable de la pièce de Céline *L'Église*. En janvier 1934, il avait ajouté des commentaires acides en publiant dans le périodique *Commune* la réponse de Céline à l'enquête adressée aux hommes de lettres, intitulée « Pourquoi écrivez-vous ». Il le sommait par voie de presse de prendre parti pour les exploités contre les exploités, de rejoindre les communistes.

« Je suis anarchiste depuis toujours, je n'ai jamais voté, je ne voterai jamais pour rien ni pour personne.

Je ne crois pas aux hommes.

Pourquoi voulez-vous que je me mette à jouer du bigophone soudain parce que douze douzaines de ratés m'en prient ? Moi qui joue pas trop mal du grand piano ? Pourquoi ? Pour me mettre à leur toise de rétrécis, de constipés, d'envieux, de haineux, de bâtards ? C'est plaisanterie en vérité. Je n'ai rien de commun avec tous ces châtrés, qui vocifèrent leurs suppositions balourdes et ne comprennent rien.

Vous voyez-vous penser et travailler sous la férule du supercon Aragon, par exemple ? C'est ça, l'avenir ? Celui qu'on me presse de chérir, c'est Aragon ! Pouah ! S'ils étaient moins fainéants, tous, s'ils étaient si bons de volonté qu'ils disent, ils feraient ce que j'ai fait au lieu d'emmerder tout le monde avec leurs fausses notes. Ils la reculent leur révolution au lieu de la faciliter. Ils ressemblent à ces mâles qui n'ont plus d'instincts, qui blessent les femelles et ne les font jamais jouir. Ne sentez-vous pas, ami, l'Hypocrisie, l'immonde tartufferie de tous ces mots d'ordre ventriloques !

Le complexe d'infériorité de tous ces meneurs est palpable. Leur haine de tout ce qui les dépasse, de tout ce qu'ils ne comprennent pas, visible. Ils sont aussi avides de rabaisser, de détruire, de salir, d'émonder le principe même de la vie que les plus bas curés du Moyen Âge. Ils me fusilleront peut-être, les uns ou les autres.

*Les nazis m'exècrent autant que les socialistes et les communards itou, sans compter Henri de Régnier ou Comœdia ou Stawinsky [Henri de Régnier, dans le *Figaro*, et un critique du périodique *Comœdia* avaient exprimé des opinions méprisantes voire insultantes sur le *Voyage*, de même, aux dires de Céline, que l'escroc Alexandre Stavisky, mort en janvier 1934.] Ils s'entendent tous quand il s'agit de me vomir.*

Tout est permis sauf de douter de l'Homme. Alors c'est fini de rire. J'ai fait la preuve. Mais je les emmerde aussi. Tous. Je ne demande rien à personne. Affectueusement à vous, grand ami... »

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres*, op. cit., n° 34-10.

*« Tout nous pousse et tout change. La poussière elle-même vieillit.
Il y a de moins en moins de voiles sur la mer... »*

35. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « *Destouches* » à Élie Faure. Dinard, « *le 11* » [août 1934]. 1 p. ½ in-folio. 1 000 / 1 500

Belle lettre sur la mélancolie du temps qui passe, illustrée par la disparition de la marine à voile. De retour d'un voyage aux États-Unis, Céline était habité par une profonde détresse, ayant découvert là-bas que son grand amour Elisabeth Craig, à qui il avait dédié *Voyage au bout de la nuit*, lui avait menti et s'était attaché à un nouveau compagnon. Les voiliers, si présents dans son imaginaire et parfois dans son œuvre, étaient pour lui associés à un lyrisme sentimental, une vision optimiste de la vie, mais étaient aussi l'image, par leur disparition, d'un monde qui sombrait, d'une jeunesse qui s'enfuyait...

« Cher ami, vous étiez trop nerveux à Paris pour que j'insiste et vous rende visite, mais je suis inquiet par votre état. Sans doute êtes-vous à la campagne en ce moment. Toute ennuyeuse qu'elle puisse être, elle a ceci de bon qu'elle est en général bonne régulatrice du cœur.

*Je suis ici auprès de ma fille [Colette Destouches, qu'il eut de sa première épouse la dessinatrice Édith Follet, et pour qui il écrivit un livre d'enfants, *Le Petit Mouck*].*

Tout nous pousse et tout change. La poussière elle-même vieillit.

Il y a de moins en moins de voiles sur la mer. Les messieurs à lorgnettes et pantalons retroussés sont tous morts déjà. C'est ça qu'ils guettaient à l'horizon. Nous aussi. Bien affectueusement à vous... »

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres, op. cit.*, n° 34-36.

« L'homme est maudit. »

36. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « *L. F. Destouches* » à Élie Faure. [Bad Gastein, dans les Alpes autrichiennes], « *le 22* » [juillet 1935]. 4 pp. in-folio, une tache claire. 4 000 / 5 000

Sur son travail d'écrivain, et sur la malédiction mortelle qui s'attache à l'Homme.

Première des trois lettres de juillet et août 1933 qui marquent « un tournant capital non seulement dans les relations de Céline avec [Élie Faure], mais encore dans l'évolution de ses idées, en tout cas de la conscience qu'en prend Céline. La solennité du ton, voire la rhétorique, et cette adresse répétée à son ami par son prénom à résonnance prophétique, qui ne se retrouve dans aucune autre lettre, disent de leur côté l'importance qu'ont pour lui ces aveux » (Henri Godard, dans Louis Ferdinand Céline, *Lettres*, p. 1696). Cf. *infra* les deux autres lettres, n° 37 et 38.

*« Votre lettre est émouvante. Vous le dites, je vous aime beaucoup, mais je ne vous comprend pas toujours. Vous n'êtes pas du peuple, vous n'êtes pas vulgaire, vous êtes aristocrate, vous le dites. Vous ne savez pas ce que je sais. Vous avez été au lycée [passage proche de certaines pages de *Bagatelles pour un massacre*]. Vous n'avez pas gagné votre pain avant d'aller à l'école.*

Vous n'avez pas le droit de me juger, vous ne savez pas. Vous ne savez pas tout ce que je sais. Vous ne savez pas ce que je veux. Vous ne savez pas ce que je fais.

Vous ne savez pas quel horrible effort je suis obligé de faire chaque jour, chaque nuit, surtout, pour tenir seulement debout, pour tenir ma plume. Quand vous serez à l'agonie, vous me comprendrez entièrement, et là seulement.

Je parle le langage de l'intimité des choses. Il a fallu que je l'apprenne, que je l'épèle d'abord. J'ai tout jaugé.

Rien de [ce] que je dis n'est gratuit. Je sais. Je ne suis.

Je demeure un imagier truculent, rien de plus. Je ne veux rien être de plus.

Ce que je pense du peuple, j'aurais la pudeur de n'en jamais rien dire. Cela aussi fait partie de ma viande. Savoir me taire. Ne pas baver comme un juif, faire l'article, pour vendre, exposer ce qui doit rester secret, pour le vendre.

Je vous parle brutalement, cher Élie, parce que vous êtes de l'autre bord, malgré vous. Vous ne parlez pas notre langue et vous aimez l'entendre.

On regrettera les guerres, Élie...

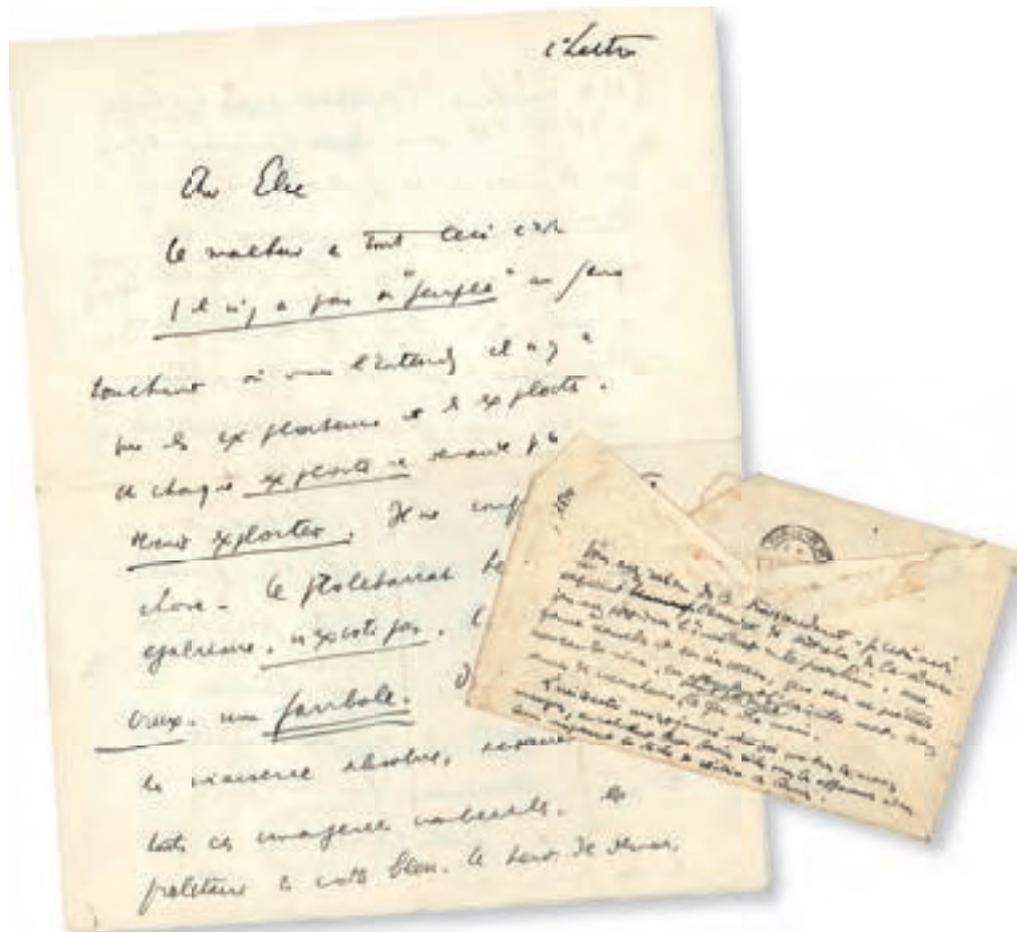
L'Homme est maudit. Il inventera des supplices mille fois plus effrayants encore pour les remplacer...

Dès l'ovule il n'est que le jouet de la mort.

Bien affectueusement à vous... »

Du 4 juillet au 2 août 1935, Céline voyagea en compagnie de son amie la pianiste Lucienne Delforge, en Belgique, en Scandinavie, puis en Autriche où, à Bad Gastein, il travailla à son roman *Mort à crédit*.

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres, op. cit.*, n° 35-20.



*« La fuite vers l'abstrait est la lâcheté même de l'artiste.
Sa désertion... »*

37. **CÉLINE** (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « *Louis F. Céline* » à Élie Faure. [Bad Gastein dans les Alpes autrichiennes, 22 ou 23 juillet 1935]. 4 pp. in-folio, enveloppe, celle-ci portant des notes préparatoires d'Élie Faure à sa réponse. Joint, un brouillon de la réponse d'Élie Faure à Céline. 4 000 / 5 000

Lettre majeure, une des trois plus importantes parmi celles adressées à Élie Faure en juillet et août 1933 (cf. *supra* et *infra*, n° 36 et 37). Elle porte la mention autographe « 2^e lettre » et faisait suite à celle du 22 juillet 1935 ci-dessus. Céline la fait porter sur sa vision pessimiste de l'Homme, sur sa critique de la notion de peuple, de prolétariat, sur sa jeunesse laborieuse, sur son exigence artistique qui a éloigné de lui la richesse, sur l'Art en général.

« Cher Élie, le malheur en tout ceci, c'est qu'il n'y a pas de "peuple" au sens touchant où vous l'entendez, il n'y a que des exploités et des exploités, et chaque exploité ne demande qu'à devenir exploitateur. Il ne comprend pas autre chose. Le prolétariat héroïque, égalitaire, n'existe pas. C'est un songe creux, une FARIBOLE, d'où l'inutilité, la niaiserie absolue, écœurante de toutes ces imageries imbéciles, le prolétaire en cote bleu, le héros de demain, et le méchant capitaliste repu à chaîne d'or...

Ils sont aussi fumiers l'un que l'autre. Le prolétaire est un bourgeois qui n'a pas réussi. Rien de plus. Rien de moins. Rien de touchant à cela. Une larmoyerie gâteuse et fourbe. C'est tout. Un prétexte à congrès, à prébendes, à paranoïsmes... L'essence ne change pas. On ne s'en occupe jamais.

On bave dans l'abstrait. L'abstrait, c'est facile, c'est le refuge de tous les fainéants. Qui ne travaille pas est pourri d'idées générales et généreuses. Ce qui est beaucoup plus difficile, c'est de faire rentrer l'abstrait dans le concret.

Demandez-vous à Brughel, à Villon, s'ils avaient des opinions politiques ?... J'ai honte d'insister sur ces faits évidents...

Je gagne ma croûte depuis l'âge de 12 ans (douze). Je n'ai pas vu les choses du dehors mais du dedans. On voudrait me faire oublier ce que j'ai vu, ce que je sais, me faire dire ce que je ne dis pas, penser à ma place. Je serais fort riche à présent si j'[avais] bien voulu renier un peu mes origines. Au lieu de me juger on devrait mieux me copier au lieu de bavarder ces platitudes – tant d'écrivains écriraient des choses enfin lisibles...

La fuite vers l'abstrait est la lâcheté même de l'artiste. Sa désertion. Le congrès est sa mort, la louange son collier, d'où qu'elle vienne.

Je ne veux pas être le premier parmi les hommes, je veux être le premier au boulot. Les hommes, je les emmerde tous, ce qu'ils disent n'a aucun sens. Il faut se donner entièrement à la chose en soi. Ni au peuple, ni au Crédit lyonnais. À personne.

Bien affectueusement... »

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres, op. cit.*, n° 35-21.

Élie Faure a inscrit de sa main au verso de l'enveloppe des éléments de réponse à Céline, qu'il intégrerait et développerait dans sa lettre : « *Vous avez raison dans le transcendant. Je crois avoir exprimé l'essentiel de tout cela dans La Danse [son ouvrage La Danse sur le feu et l'eau, paru en 1920]. Vous avez tort dans l'immédiat sur le prochain. Une forme nouvelle est en instances, qui sera un prétexte nouveau de vivre, en attendant l'irrésistible mort. Nous sommes des accoucheurs debout près du lit, le fer à la main... »*

Joint, le brouillon autographe de la réponse d'Élie Faure à cette lettre (s.l., 30 juillet 1935) : « *... Admirable monstre que vous êtes. Vous avez raison... Raison dans le transcendant. Raison en face de la mort. Donc raison sur toute la ligne... Je crois maintenant qu'il faut se battre, contre des hommes, viande contre viande, direz-vous... Je n'appartiens et n'appartiendrai, non plus que Villon et Breughel, à aucun parti politique... On se bat dans la rue. Je regarde de quel côté sont les gendarmes, de quel côté sont les pauvres bougres et je me mets avec les pauvres bougres. Vous me direz que les gendarmes sont aussi de pauvres bougres. Certes, mais ils sont bien nourris, et je n'ai que dégoût pour ceux qui sont bien nourris alors que d'autres le sont mal. Pour moi-même en particulier. Là peut-être est la source de mon amour pour "le peuple". Car il existe, le peuple. J'ai écrit un jour qu'il était "la réserve d'innocence de l'espèce". J'entends par innocence non pas l'abstention du vice – seriez-vous, Céline, un moraliste ? – mais l'innocence... qui suppose précédemment sinon l'immoralité, du moins l'amoralité. Vous-même m'avez écrit un jour, "j'aime le peuple"... On n'aime les êtres que par l'illusion qu'on éprouve de leur dispenser du bonheur... Ne pensez-vous pas qu'il est des souffrances que l'homme qui souffre se doit d'éviter à l'homme, surtout au petit d'homme. Et c'est facile, très facile, vous le savez bien, Céline, vous, médecin, médecin des faubourgs, des banlieues, des taudis, de la faim, des orgies de crasse et de misère. Facile. La socialisation de la propriété, les crèches, les écoles claires..., l'eau fraîche, les infirmeries. Les Russes sont sur la voie du bonheur physique, du départ égal pour tous les enfants. Ce n'est pas tout. C'est beaucoup. Ils se débrouilleront plus tard, pour le reste. Je parle des enfants devenus hommes. Exploités voulant devenir exploités ? Certes. Il y a un moyen d'éviter cela, Céline... La force au service du faible. "Le prolétaire est un bourgeois qui n'a pas réussi." Certes. Je veux qu'il en ait le moyen. Non pour devenir un bourgeois, mais pour que le bourgeois disparaisse... Nihiliste, vous êtes, je le répète, dans le vrai, métaphysiquement parlant. Mais, humainement parlant, c'est la foule qui veut un prétexte de vivre qui a raison, et, prenez-y garde, qui aura raison... Au surplus, l'homme n'a jamais construit que sur l'illusion, et non sur la réalité. Votre réalisme transcendant, vous le savez bien, et c'est pour cela que vous y tenez farouchement, aboutit exclusivement à la mort, ce qui peut être pour un individu puissant un outil de développement magnifique – c'est votre cas – mais ne peut frapper les multitudes, dont nous avons besoin parce qu'elles sont l'engrais, qu'au front et au cœur... Nous ne pouvons pas les condamner, comme nous avons le droit de nous condamner nous-mêmes, au suicide surnaturel alors qu'elles vont d'un pas encore chancelant, mais ivre, et peut-être chancelant parce que ivre, vers une vie nouvelle sur le chemin d'une illusion collective nouvelle... »*

« On n'existe que dans l'intimité muette des hommes et des choses.

On circonscrit, on ne définit pas. »

38. CÉLINE (Louis-Ferdinand Destouches, dit). Lettre autographe signée « *Louis D.* » à Élie Faure. [Paris], « *le 3* » [août 1935]. 4 pp. in-8, enveloppe. 4 000 / 5 000

Lettre majeure, une des trois plus importantes parmi celles adressées à Élie Faure en juillet et août 1933 (cf. *supra* n° 36 et 37). Céline la fait porter sur la nature humaine et sur son travail d'écrivain.

« Bien cher ami, mais bien sûr que j'ai raison, dix mille fois raison !

"L'amour" n'est pas un propos d'homme. C'est une formule niaise pour gonzesse ! L'Homme va au fond des choses, y reste, s'installe, y crève.

Vous n'avez pas un langage d'ouvrier. Vous êtes emmené par les femmes, vous parlez femme et midi. En avant la barcarolle ! [Ce mépris du discours amoureux serait un des thèmes de Bagatelles pour un massacre]

L'Homme intérieur n'a pas de langage, il est muet. Il faut promener l'Homme devant le panorama muet. Il faut cesser de bavarder.

On n'existe que dans l'intimité muette des hommes et des choses. On circonscrit, on ne définit pas. Sentir et se taire. Vous parlez tous beaucoup trop. Ce qui est dit n'existe pas. Vous savez bien tout cela, g[ran]d ami.

Vous savez combien il faut peu, infiniment peu, d'impudeur pour que "l'endroit" où les choses chantent et se donnent se rétracte, se souille, s'empâte et meure sous le regard, sous le mot, sous le doigt. Ce n'est pas la brutalité qui viole "ceci", c'est la prétention, et la raison raisonnée. Qu'importe que vous, moi, soyons mille fois plus méprisés, plus malheureux, plus grotesques.

Si un jour les hommes ne nous retrouvent pas dans la chaîne des temps, dans l'intimité du boulot, alors il n'y a pas eu d'Hommes, dans l'intimité des choses. Rien que des lâches et des fuyards, des tambours de défaite. Ils ne me regardent pas, peuple ou pas... »

Louis-Ferdinand Céline, *Lettres, op. cit.*, n° 35-23.

[CÉZANNE (Paul)]. Cf. *supra* GASQUET (Joachim), n° 55.

39. CLEMENCEAU (Georges). 3 cartes de visites autographes signées de son paraphe, adressées à Élie Faure. S.l.n.d. 2 enveloppes conservées adressées à « Monsieur Élie Faure, étudiant en médecine » aux dates de 1898 et 1899.

400 / 500

Élie Faure fréquentait alors *L'Aurore* de Georges Clemenceau, et militait en faveur du capitaine Dreyfus : il y publia en 1898 une lettre ouverte pour protester contre l'exil de Zola. Il deviendrait un collaborateur régulier de journal en 1902, reprenant la critique d'art.

« *Merci, cher Monsieur, de vos bonnes paroles. Je suis tous les jours à L'Aurore à 6 h. J'aurai plaisir à vous serrer la main...* » – « *Ma plus cordiale poignée de main, avec mes souhaits les meilleurs...* » – « *Affectueuse poignée de main...* »

Joint : GOHIER (Urbain). Lettre autographe signée à Élie Faure. Paris, 19 octobre 1900. Alors un des premiers journalistes de *L'Aurore*, il accepte de rencontrer Élie Faure au journal. — **VAUGHAN** (Ernest). Lettre autographe signée à Élie Faure. Paris, 16 mai 1903. « *Je ne veux pas quitter L'Aurore sans vous remercier de votre affectueux concours et à vous dire tout le regret que j'éprouve à me séparer de vous. L'Aurore a, grâce à vous, le plus merveilleux des critiques d'art. Il serait fâcheux pour son bon renom qu'elle le perdît. Si vous êtes de mon avis, vous verrez tout de suite Clemenceau qui, je le sais, vous apprécie à votre valeur. Je vous donnerai de vive voix les détails sur les péripéties de ma dégringolade...* » À ce moment-là, Ernest Vaughan cessait son activité d'homme de presse et Georges Clemenceau revenait à *L'Aurore* qu'il avait quittée en 1899, mais Élie Faure allait cesser sa collaboration au journal.

« *L'homme Cézanne, que j'ai connu, vous l'avez fait très ressemblant...* »

40. DENIS (Maurice). 4 missives autographes signées, soit 2 lettres et 2 cartes, adressées à Élie Faure. 1904-1923 et s.d.

800 / 1 000

– Lettre autographe signée. Saint-Germain-en-Laye, 3 décembre 1904. **Sur le banquet en l'honneur du peintre Eugène Carrière** organisé par Élie Faure et qui se tiendrait le 20 décembre 1904 sous la présidence de Rodin : « *Vous recevrez, j'espère avant dimanche, cette réponse à un mot de Laprade [le peintre Pierre Laprade] qui me demande de votre part ma participation au banquet Carrière. Je n'aime pas beaucoup, je l'avoue, les manifestations de ce genre, mais j'accepte bien volontiers si c'est le meilleur moyen de rendre hommage à notre grand ami Carrière. Parmi les fidèles de Carrière dont la notoriété servirait votre banquet, inscrivez Adrien Mithouard, conseiller municip[al] et direct[eu]r de L'Occident. Je garantis qu'il acceptera...* »

– Lettre autographe signée. Saint-Germain-en-Laye, 1905. **Sur un nouveau projet de Salon** : « *Il est impossible d'adhérer à l'improviste au projet que vous avez bien voulu me soumettre. Permettez-moi de réfléchir. Dès maintenant, je ne vois que trop que les objections faites au projet de Ch. Morice s'adressent aussi à votre projet, avec cette différence que je connais Ch. Morice depuis l'époque du symbolisme, et que je suis excusable, n'est-ce pas ? de souhaiter vous connaître mieux. Je ne sais ce que mes amis Bonnard, Vuillard, Sérusier, etc. penseront de ce nouveau groupement. Mais je doute qu'ils adhèrent ; nous sommes tous fort attachés et depuis longtemps, aux Indépendants. Il faudrait donc les quitter pour vous suivre ? Car c'est à peine si la production annuelle, même excessive, hélas ! de chacun de nous peut suffire aux expositions toujours trop nombreuses de Paris, à celles de la province et de l'étranger. Que serait-ce s'il fallait encore donner des ouvrages à ce cercle aristocratiquement fermé que vous proposez ? Je vous remercie d'avoir pensé à moi et des sentiments de sympathie que vous m'exprimez...* »

– Carte de visite autographe signée. S.l., juin 1910. « *Votre Cézanne est excellent. Je l'avais lu avant que vous ne me l'eussiez envoyé, et je l'ai préféré tout de suite à ce que j'avais précédemment lu de vous. Il y a là des précisions, des réalités. L'homme Cézanne, que j'ai connu, vous l'avez fait très ressemblant. Encore merci, et croyez à mes sentiments très distingués...* » Élie Faure consacra plusieurs études à Paul Cézanne, un premier article dans *Portraits d'hier* du 1^{er} mai 1910, dont il est question ici (intégré en 1914 dans son recueil *Les Constructeurs*), un second article dans *L'Art décoratif* du 5 octobre 1911, et une monographie complète parue chez Crès en 1923.

– Carte de visite autographe signée. S.l.n.d. « *Avec mes remerciements pour l'hommage de votre livre que je trouve à mon retour d'Italie, et mes meilleurs compliments...* » Élie Faure publia plusieurs ouvrages en 1910.

- 41 DERRAIN (André). 4 lettres autographe signées à Élie Faure. 1935 et s.d. 2 enveloppes. 800 / 1 000

– S.l., « dimanche ». « Cher ami, **je suis au café des Deux-Magots tous les jours de sept à huit**. j'y serai demain lundi ou si vous préférez un autre rendez-vous, mon nouveau téléphone est Gob 56-16. Demain après-midi je serai dérangé chez moi par des visiteurs embêtants, c'est pour cela que je ne vous dis pas de venir. Mais je pense en avoir fini à 5 heures 1/2 au plus tard. Téléphonez-moi... »

– Paris, « le 7 janvier » [1935]. « Cher ami, je suis désolé de ce contretemps, ma sonnette ne marche pas d'habitude, la grille est ouverte et on frappe avec le marteau de la porte d'entrée. Je vous souhaite un prompt rétablissement et craint d'être involontairement l'auteur de votre indisposition.

Je n'ai plus mes toiles pour un mois environ, j'ai une exposition à Stockholm et j'ai envoyé beaucoup des choses que j'avais ici. Je vous serre bien cordialement la main et je vous prie de m'excuser... » Derain allait exposer le mois suivant à la Svensk-Franska Konstgalleriet à Stockholm.

– Paris, 10 juin 1935. « **Je vous remercie d'avoir vu mon exposition**. Je n'ai malheureusement pas grand chose d'autres ou tout au moins de mieux. Je vais commencer de grands travaux cet été que je vous ferai voir en cours de route. Votre ami... » André Derain venait d'exposer en mai 1935 à Paris à la galerie Renou et Colle.

42. DUFY (Raoul). Lettre autographe signée à Élie Faure. Paris, 21 novembre 1921. 1 p. 1/2 in-12, enveloppe. 600 / 800

« Je vous fais toutes mes excuses du retard que je mets pour vous dire que je tiens à m'associer à la bonne action dont vous m'entretenez dans votre lettre.

Voulez-vous me dire où et quand je dois déposer mon tableau et où je pourrai prendre des billets de la tombola, non dans l'espoir de regagner ma toile mais dans celui d'aider un camarade en risquant la chance d'une bonne fortune... »

Aide au peintre Francisco Iturrino. L'artiste espagnol, qui avait subi un temps l'influence du fauvisme (comme Raoul Dufy) et introduit cette esthétique en Espagne, avait effectué des séjours prolongés à Paris avant guerre et y avait noué diverses amitiés dans le milieu artistique. Amputé d'une jambe en 1921, il connut de graves difficultés financières, mais Élie Faure organisa alors une tombola à son profit avec des tableaux donnés par leurs amis peintres.

*« Voilà, je ne crois pas du tout à l'histoire...
Mais je crois à l'imagination créatrice, et je l'aime... »*

43. DUHAMEL (Georges). Correspondance de 20 lettres autographes signées, soit 15 lettres et 5 cartes, adressées à Élie Faure. 1920-1934 et s.d. 400 / 500

Georges Duhamel partageait avec Élie Faure une expérience de médecin militaire durant la Grande Guerre, mais n'était pas animé par la même radicalité et n'avait pas subi comme lui l'influence nietzschéenne. Ces rapprochements et divergences traversent la présente correspondance, d'une grande richesse.

Il commente ici les ouvrages d'Élie Faure. **LA DANSE AVEC LE FEU ET L'EAU** : « Ne croyez-vous pas qu'il est inquiétant de **confondre le principe d'antagonisme** [allusion à certains aspects de la philosophie nietzschéenne adoptés par Élie Faure], qui, même dans ses manifestations les plus cruelles, est à la base même de la vie et une grande source d'inspiration pour les arts, **avec les entreprises de destruction imbéciles et industrialisées** dont la guerre 1914-1918 fut le plus parfait modèle ? » (16 juillet 1920). – NAPOLÉON : « ... Voilà, **je ne crois pas du tout à l'histoire**. J'ai assez de mal à me représenter les gens que je vois tous les jours depuis vingt ans pour mettre l'histoire à son plan et à sa place. Mais je crois à l'imagination créatrice, et je l'aime. Votre portrait est d'un poète... » (3 mai 1921). – **LES CONSTRUCTEURS**, livre qui évoque les hautes figures de Cézanne, Dostoïevski, Lamarck, Nietzsche et Michelet : « Quel beau livre ! Comme il reconforte et désespère à la fois ! Quel hymne à la gloire de notre malheureuse humanité ! Quelle grandeur dans la faiblesse !... » (8 janvier 1922). – **L'ART MÉDIÉVAL** : « [un livre qui « permet de savoir ce qu'un homme ardent, passionné, pieux, peut faire en faveur de la civilisation morale dans une époque qui meurt de civilisation matérielle... » (8 janvier 1922). – **HISTOIRE DE L'ART** : « ce livre bouillonnant, presque haletant, où les idées se suivent, se bousculent, s'enchaînent finalement » (23 septembre 1927).

Georges Duhamel évoque également les idées développées dans son propre ouvrage *Géographie cordiale de l'Europe* : « Je n'attribue aucune vertu profonde aux conquêtes militaires... **Nietzsche et Wagner ont conquis la France bien mieux que les armées...** Imaginez l'Allemagne asservissant la France ou vice-versa. Quel bénéfice pour l'esprit ?... » (28 mars 1931).

Il se réjouit de l'influence encourageante qu'Élie Faure exerce sur lui : « Vous êtes, sachez-le, un des très rares esprits généreux et hardis, un des porteurs de flamme dont j'admire et l'œuvre et le caractère... » (15 juillet 1924). « ... Il me semble, à vous lire, que je mérite de vivre encore longtemps & de travailler. Il me semble, à vous écouter, que je ne suis pas indigne de cette langue et de cet esprit qu'ont honorés tant de grands hommes. Je fais des projets, je ne sent plus mes limites, la source de courage jaillit, roule, inonde tout... » (28 février 1926). Il aborde aussi leurs divergences concernant l'action politique et le régime communiste : « J'ai, l'un des premiers, écrit que le phénomène russe était considérable et qu'il fallait, justement, le considérer avec respect. Je me suis fait couvrir d'injures et de menaces... Aujourd'hui, des gens comme Gide viennent manger les marrons que nous avons tirés du feu... Vous dites que je m'engage dans une impasse. Pourquoi ? Parce que je veux, Français que je suis, comprendre et discuter... » (7 août 1932).

Joint, 2 pièces : brouillon autographe d'une lettre d'Élie Faure à Georges Duhamel (s.l., probablement 1932), sur des questions politiques. – Lettre autographe signée de Georges Crès à Élie Faure (Paris, « mardi », probablement 1928), concernant un projet de préface d'Élie Faure pour un ouvrage de Georges Duhamel.

44. **DUNOYER DE SEGONZAC** (André). 8 missives autographes signées, soit 5 lettres et 3 cartes, adressées à Élie Faure. 1921 et s.d. 200 / 300

S.l.n.d. : « *Voici une épreuve du dessin auquel je pensais pour votre livre* [un dessin d'André Dunoyer de Segonzac servit au frontispice d'un chapitre du livre *Les Constructeurs* qu'Élie Faure publia en 1914]. *Je communique en même temps le dessin...* » — Chaville [actuels Hauts-de-Seine], « *lundi* », [1919] : « *C'est entendu pour votre exposition. J'ai prévenu Marseille pour la petite toile de nu, j'y joindrai 2 dessins à l'encre de Chine. Je préfère, vraiment, ne pas exposer la grande dont les dimensions soulignent encore les lacunes. Je dois me faire un peu une loi d'exposer beaucoup moins, quel que soit le plaisir que j'aie à me trouver avec mes camarades. En effet, je suis démobilisé depuis 10 mois et j'ai beaucoup de mal à réaliser...* » — Chaville, [1921] : « *J'ai été... très heureux aussi de ce que vous avez bien voulu dire de ma peinture dans L'Art moderne* [quatrième volume de son *Histoire de l'art*, paru en 1921]... » — Paris, « *lundi matin* » [7 novembre 1921] : « *Excusez mon retard à avoir répondu. J'ai été complètement débordé au moment de cette organisation si précipitée du Salon d'automne, et j'ai un peu perdu la tête. Bien entendu, je vous donnerai un dessin pour la vente de ce pauvre Iturrino – dont j'aime le beau talent et dont j'ai vu une exposition au Salon d'A[utomne] autrefois...* » Élie Faure organisait une tombola en faveur du peintre espagnol Francisco Iturrino, tombé dans la misère, qui se tiendrait en 1922. — Chaville, « *mercredi* » [1935] : **Sur son exposition à New York** : « *... Je croyais vous avoir envoyé un mot de N[ew] York, mais j'ai été tellement bousculé par cette vie ahurissante de l'Amérique, que j'ai oublié bien des choses. Je n'ai guère quitté N[ew] York, et n'ai pas vu la personne dont vous m'avez parlé. Du reste, une exposition à San Francisco, si intéressante, ne m'était pas possible à organiser : les toiles que j'avais à New York m'étant prêtées presque toutes, et seulement jusqu'à fin février, date de la fin de mon exposition chez Brummer... Si je peux un jour organiser une exposition aux États-Unis avec des œuvres dont je puisse disposer librement, j'irais bien volontiers à San Francisco. L'intérêt que l'on porte là-bas et dans tous les États-Unis à tout ce qui touche l'art et en particulier à la peinture contemporaine étant très encourageant et réconfortant.* »

45. **ELLIS** (Havelock). Correspondance de 6 lettres autographes signées, en français, adressées à Élie Faure. 1919-1927. 2 vestiges d'enveloppes. 200 / 300

Belle correspondance de l'écrivain et psychologue concernant la question de la violence chez l'homme, et ses Études de psychologie sexuelles. Havelock Ellis, dont la notoriété en Europe fut un temps supérieure à celle de Freud, fut le premier à élever la sexualité au rang de sujet scientifique. Élie Faure l'avait rencontré vers la fin de 1917 par l'intermédiaire du peintre Jean-Paul Lafitte dont la mère, Françoise, était devenue en 1917 la compagne d'Ellis.

Londres, 26 août 1920. « *J'ai lu, lentement et à loisir, La Danse [La Danse sur le feu et l'eau qu'Élie Faure venait de faire paraître en 1920], y trouvant partout de belles choses qui me réjouissent, mais ne partageant pas tout à fait votre apologie de la violence dans le vie... Moi, j'admets, j'affirme même... le conflit dans la vie biologique et dans les arts, surtout visible dans l'art fondamental, l'architecture et dans la danse, autre art fondamental ; c'est, je le crois, aussi la loi de l'art de vivre. Mais je n'admets pas que la violence, ou la guerre, soit dûment et nécessairement de l'essence du conflit. Je voudrais préserver le conflit mais éliminer la violence de tout les arts, et surtout de l'art de la vie...* »

Ellis commente également les œuvres d'Élie Faure. **NAPOLÉON** : « *Je n'aimais pas beaucoup Napoléon (je ne dis pas qu'il était pour moi, comme pour notre H. G. Wells, simplement un scélérat) et dans vos belles pages je le vois pour la première fois surgir en véritable artiste de l'action...* » (8 juillet 1921). — **L'ARBRE D'EDEN** : « *Je sens que je suis ici en communion plus que partielle avec vos idées. Dans mon nouveau livre, je cite deux passages de L'Arbre, surtout sur la danse...* » (9 novembre 1922). — **L'ESPRIT DES FORMES** : « *Le grand élan de votre pensée, avec cette vision des "passages" est bien séduisant...* » (15 août 1927).

Il évoque par ailleurs un projet personnel de préface à une traduction anglaise en Amérique de *La Sainte face* d'Élie Faure (15 mars 1919), et ses propres ouvrages : *The Danse of Life*, les nouvelles « *Kanga Creek* » et « *Little Essay* » (3 janvier 1924), ainsi que ses *Études de psychologie sexuelle* (« *J'espère vous envoyer, sous peu, la continuation en français de mes Études sexuelles...* », 15 août 1927).

46. **FÉNÉON** (Félix). 3 missives autographes signées, soit 2 lettres et une carte. 1923-1936. Une enveloppe.

150 / 200

Éditeur et marchand d'art (chez Bernheim jeune), un temps secrétaire de la *Revue blanche*, Félix Fénéon fut, comme Élie Faure, critique d'art et lié un temps aux mouvements anarchistes.

Carte autographe signée. Florence, 10 décembre 1923 : « *Au Bargello [musée à Florence], un buste, par Franc[esco] da Sangallo, de Jean des Bandes Noires [condottière de la famille des Médicis], m'a paru ressembler assez exactement aux portraits que vous avez donnés de Derain...* ». — Lettre autographe signée. Paris, 13 février 1928 : « *Me voici tout heureux d'avoir le Rubens et le Baudelaire de la Collection dyonisienne. Excellentes éditions et comme on vous y reconnaît bien !...* » De 1922 à 1927, Élie Faure dirigea aux éditions Georges Crès une « *Collection dyonisienne* » consacrée aux œuvres majeures de la pensée esthétique, publiées avec préfaces personnelles. — Lettre autographe signée. S.l., 6 août 1936 : « *Je lis vos articles dans la presse bien teintée. Ce fut aujourd'hui (Regards) votre émouvant portrait de Dolores Ibarruri [dite « La Pasionaria », militante communiste espagnole]. Mais où je me plais, me baigne et nage, c'est dans ce vaste livre publié après votre retour de partout [Mon Périple, 1931]. Je viens de relire "D'autres terres en vue" [ouvrage publié par Élie Faure en 1932] et suis tout étonnement et reconnaissance...* »

47. **FLANDRIN** (Jules). Lettre autographe signée à Élie Faure. Paris, 25 août 1907. 1 p. in-12, vestige d'enveloppe. 100 / 150

« *Je vous réponds, un peu tardivement, à propos de décorations à l'hôpital Cochin dont me parle Charles Guérin dans une lettre. Je regrette de n'avoir actuellement ni l'espace ni le temps de m'en occuper, et vous prie de m'excuser auprès du docteur Faure comme je m'excuse auprès de vous...* » Médecin et chirurgien, futur membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des Sciences, le frère d'Élie Faure, Jean-Louis Faure, était alors en poste dans le service de gynécologie de l'hôpital Cochin.

Le peintre Jules Flandrin, élève de Gustave Moreau, fut en partie influencé par Maurice Denis et ailleurs proche des Fauves dont il n'appliqua cependant pas les principes.

48. **FORT** (Paul). Lettre autographe signée à Élie Fort. Paris, 24 mai 1905. 1 p. ½ in-8, enveloppe. 100 / 150

Le lancement de la revue *Vers et prose* : « ... Nous avons eu l'honneur de vous faire parvenir le premier tome de "Vers et prose". Nous serions très heureux... que notre effort vous intéressât en effet et vous parût nécessaire, à une époque où n'existe plus aucune revue, aucun recueil qui soit **uniquement consacré à la plus noble part des Lettres françaises : le lyrisme en prose et en poésie**. C'est pour combler cette lacune que nous avons entrepris avec les poètes dont vous verrez les noms au sommaire – **Maurice Maeterlinck, Henri de Régnier, Jean Moréas, Émile Verhaeren, etc.** – et qui sont des meilleurs de ce temps, l'œuvre à laquelle nous vous prions de vouloir bien accorder votre sympathie... »

49. **FOUJITA** (Fujita Tsuguharu, dit Léonard). Lettre autographe signée. Paris, 14 février 1922. 1 p. in-8, enveloppe ; 2 petites fentes marginales dues à l'ouverture. 200 / 300

« *Voici 10 frs pour la demande du Salon d'automne au sujet de Mr Iturrino. Je joins dans ma lettre les 10 francs. Recevez mes sentiments distingués...* »

Aide au peintre Francisco Iturrino. L'artiste espagnol, qui avait subi un temps l'influence du fauvisme (comme Raoul Dufy) et introduit cette esthétique en Espagne, avait effectué des séjours prolongés à Paris avant guerre et y avait noué diverses amitiés dans le milieu artistique. Amputé d'une jambe en 1921, il connut de graves difficultés financières, mais Élie Faure organisa alors une tombola à son profit avec des tableaux donnés par leurs amis peintres.

« *J'aurais voulu comme Essenine l'écrire avec mon sang...* »

50. **GANCE** (Abel). 2 lettres autographes signées et une carte de visite autographe à Élie Faure. Vers 1923, 1927 et s.d. 150 / 200

S.l., [vers 1923]. **Sur son film *La Roue*** : « *Permettez-moi de vous remercier vivement de votre autorisation de me servir du titre de votre roman pour mon film & son adaptation. Il n'y a d'ailleurs similitude que dans le titre, & de très bonne foi je l'avais adopté avant de connaître votre beau livre...* » Sur un feuillet à en-tête imprimé des « Films Abel Gance » avec bas de page illustré d'une reproduction de gravure ancienne représentant des scènes de torture avec roues. Élie Faure avait fait paraître en 1919 un roman intitulé *La Roue*, et Abel Gance livrerait en 1923, sous le même titre, un de ses films majeurs. — Beauvallon (Var), 27 septembre 1927 : « **MERCI, j'aurais voulu comme Essenine l'écrire avec mon sang** [le poète russe s'était suicidé en 1925, laissant sur un mur un poème écrit de son sang], *mais sa vibration n'aurait été ni plus profonde ni plus angoissée – et vous n'avez au reste pas besoin de signes extérieurs pour évaluer...* »

Élie Faure consacra plusieurs articles au cinéma, qu'il considérait comme un art à part entière.

Le cinéma : « un art qui n'a pour l'instant que des sentiers de chevriers... »

51. **GANCE** (Abel). Lettre autographe signée à Élie Faure. S.l., 20 mai 1927. 1 p. in-folio, bas de page imprimé à son adresse de l'avenue Kléber à Paris. 200 / 300

« *Mon cher ami, pendant mes prochaines vacances, en juin, j'espère, je vais lire avec un plaisir infini le gigantesque travail que vous avez eu la délicate pensée de m'adresser. Vos livres sont, sur ma table, comme un jardin des Hespérides, pour ma pensée fatiguée & alourdie par la **constance d'un effort en ligne droite dans un art qui n'a pour l'instant que des sentiers de chevriers...*** »

*« Je travaille à la fin de l'épopée "De Waterloo à Sainte-Hélène".
J'essaie de construire, avec ce thème magnifique, une symphonie visuelle... »*

52. GANCE (Abel). Lettre autographe signée à Élie Faure. Beauvallon (Var), 20 septembre 1927. 4 pp. in-folio, bas de page imprimé à son adresse de l'avenue Kléber à Paris ; enveloppe. 400 / 500

Extraordinaire et longue lettre sur Napoléon, le cinéma, l'histoire de la pensée, la société...

« Bien cher ami, trop de pensées se pressent en foule dans mon esprit. "Milliers d'oiseaux d'or, ô future vigueur" dit Rimbaud [citation approximative du « Bateau ivre »] – pour que je puisse leur ouvrir la cage, et cette lettre ne vous apportera de moi qu'un lointain bruit d'aile. Mais aussi, depuis que je fais du cinéma, les mots n'obéissent plus chez moi à la loi d'attraction qui les attirait sur le papier. Tout cela pour vous apprendre que je voudrais vous dire mille choses mais que mon style est en grève.

Et cependant, sous l'emprise d'une violente émotion intellectuelle provoquée à nouveau par une seconde lecture de votre Napoléon [publié par Élie Faure en 1921], j'aurais aimé sertir ma pensée entre des mots pour qu'elle vous apporte autre chose qu'une sensation de force aveugle. Je ne le ferai pas aujourd'hui, je le répète, car il y a aussi en moi trop de fatigue, et trop de grands abîmes bleus pour que je puisse canaliser cette force dans le monde des idées précises. Si je pouvais vous écrire avec de la musique, ou des actes, que ne vous dirais-je pas ?

Je travaille à la fin de l'épopée "De Waterloo à Sainte-Hélène". J'essaie de construire, avec ce thème magnifique, une symphonie visuelle dans l'esprit de ce que vous avez aimé de mon premier travail, mais les yeux sont encore si loin de moi que je crains de tomber à force de me pencher vers tous les publics du monde, aveugles naïfs qui ne savent pas encore épeler les étoiles. Donc, depuis un mois, de Thiers à Madelin, de Marco St-Hilaire à Masson, de Gourgaud à Chateaubriand, d'O'Meara à Stendhal, de Walter Scott à Ludwig, d'Henry Houssaye à Aldanov, de Lord Rosebery à Léon Bloy, de Carlyle à Élie Faure, je plonge dans des océans d'histoire et je reviens à la surface à chaque fois avec une gerbe d'étincelles. Avec votre Napoléon : c'est du feu que je rapporte du fond de l'histoire.

Aidé du triple écran, je crois faire là quelque chose de bien si mon enthousiasme n'est pas freiné en cours de route. Il n'y a en effet que ce sentiment pour allumer les autres, c'est la bougie des moteurs, hélas bien rare à notre époque de valérisme.

Mais nous manquons de respiration morale, il y a de la tuberculose psychologique partout autour de nous, et nous en sommes en partie atteints. Les grands problèmes ne se présentent plus par le pôle "sensibilité", mais seulement par le pôle "intelligence" : s'ils perdent à ce départ toute leur propulsion où la sensibilité crée l'aile, l'intelligence ne crée que l'avion !

Rien de définitif ne se construira en Europe si un grand orage ne réveille pas les sensibilités assoupies, et orage ne veut pas dire cataclysme, mais modification brusque de l'atmosphère des esprits par apports nouveaux & inconnus. Le cinéma est un de ces apports : n'êtes-vous pas de mon avis ?

Je me fais l'effet d'un fauve en cage en vous disant ces quelques paroles brumeuses en hâte et à bâton rompu, je sens ce qu'il faudrait penser, mais je n'ai pas la force physique ni le courage moral et je reste immobile et désemparé sur mon radeau à côté d'un Eldorado... De ce point de vue, la politique actuelle m'apparaît mesquine et asthmatique. On ne voit que les petits dangers, pas les grands. L'Amérique et la Russie n'interviennent qu'accessoirement alors que c'est de ces peuples qu'il faudrait s'inquiéter un peu... etc.

Entraîné fort loin en arrière par les grands courants d'idées de la Révolution, j'ai été amené ces derniers temps à examiner de près l'évolution de la pensée : depuis le X^e siècle à travers la philosophie médiévale de Thomas d'Aquin, Averroès, Siger de Brabant, Roger Bacon, Raymond Lulle, Guillaume d'Occam & quelques autres. Je suis après parvenu à Baruch Spinoza & Descartes jusqu'à Laplace & Lamarck.

Je crois avoir fait dans ce voyage quelques remarques importantes dont je vous entretiendrai quelque jour sur les relativités psychologiques & physiologiques de notre cerveau qui, somme toute, suivent parallèlement celles, mathématiques d'Einstein. Ces considérations me permettent de mettre au point avec plus de rigueur & de précision les graves problèmes de notre époque. Je ne dis pas : solution, mais cet exposé ne sera-t-il pas déjà un pas en avant ? Excusez cette digression trop hachée... N'y voyez que l'explication de mon silence à votre lettre du 17 octobre. Comment n'y pas donner suite quand vous faites retentir de telles louanges ? J'ai une trop vive admiration de votre personnalité pour ne pas vous écouter religieusement.

Certes, dès ma rentrée... je verrai votre protégé. Je suis à peu près certain que nous trouverons quelques accommodements pratiques & concrets. Je mets un mot à ce monsieur pour le lui dire. Mais – & là aidez-moi – je ne voudrais pas qu'il se leurre, qu'il n'aperçoive qu'un phare là où je suis, sans se rendre compte que je suis au milieu de milliers d'écueils, & que le phare n'en est lui-même qu'un peu plus grand quand le découragement l'éteint. Les manœuvres sont rudes, les mirages disparaissent quand on touche les charbons de la lanterne.

La fatalité joue chez nous un jeu plus serré que dans les autres arts. Notre muse cherche un martyr pour ressembler aux autres, et comme elle est jeune, elle est plus cruelle... Votre ami pourra-t-il mourir cent fois à lui-même & à ses plus chères illusions ? Quel aloès en vérité faut-il être pour résister dans notre Sahara... Les épines poussent chez nous longtemps avant les roses... Prévenez-le bien... »

*« Un peu de cette lumière magnétique
qui force mon esprit à se tourner toujours vers les Étoiles... »*

53. **GANCE** (Abel). Lettre autographe signée à Élie Faure. S.l., [1930]. 2 pp. in-8, bas de page à son adresse de l'avenue Kléber à Paris. 150 / 200

*« Buraud vous a parlé de mes carnets, sorte de journal que peut-être je vais intituler **Prismes** [le scénariste Georges Buraud était l'assistant d'Abel Gance].*

***Nul mieux que vous ne pourrait m'écrire l'introduction.** Le tremplin de votre préface jettera les lecteurs dans l'esprit adéquat. Sans vous à l'entrée du livre, ils seront longs à s'y reconnaître.*

***Peut-être trouverez-vous aussi dans ces pages de mon journal un peu de cette lumière magnétique qui force mon esprit à se tourner toujours vers les Étoiles** alors que mes yeux ne regardent devant moi que les trois dimensions... Et vous me direz, n'est-ce pas, profond ami, si, par les fissures du cœur d'où s'échappa ce livre, j'ai pu répandre un peu de ce "baume de Galaad" sur la détresse poignante des hommes d'aujourd'hui... »*

Préfacé par Élie Faure, Prisme est l'ouvrage théorique majeur du cinéaste : paru en 1930, ce journal tenu de 1908 à 1929 recueille réflexions et notes de lecture éclairant sa vie intellectuelle et son processus créatif.

*« Quel est ce besoin impérieux qui m'oblige
à transformer une simple averse en typhon ? »*

54. **GANCE** (Abel). Lettre autographe signée à Élie Faure. Hôtel de La Vanne-Rouge à Montigny-sur-Loing en Seine-et-Marne, [1930]. 150 / 200

*« Ce que vous avez rajouté à votre préface me comble d'aise. La porte du livre s'ouvre mieux [préface d'Élie Faure à **Prisme**, ouvrage majeur d'Abel Gance paru en 1930]. **Je nage dans la concrétisation impossible de La Fin du monde** [film d'Abel Gance qui sortirait sur les écrans en 1931].*

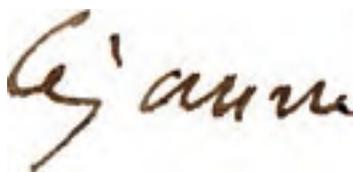
J'ai un petit dieu malin en moi qui me guide chaque fois dans le labyrinthe des centaures & qui m'y laisse seul. Où est le jour ? – et quel est ce besoin impérieux qui m'oblige à transformer une simple averse en typhon ?... Mais je vous verrai à Paris dès mon retour pour que vous jugiez l'état de ma maladie d'étoile – & en attendant je vous embrasse en vous remerciant bien affectueusement... »

Extraordinaire lettre sur son ami Cézanne

55. **GASQUET** (Joachim). Lettre autographe signée à Élie Faure. [Paris, 18 août 1910]. 12 pp. in-12, enveloppe. 1 500 / 2 000

Membre du félibrige, écrivant en provençal et en français, le poète et critique d'art Joachim Gasquet était le fils d'Henri Gasquet, un camarade d'école de Cézanne, et devint lui-même son ami. Il fréquenta assidûment le peintre de 1896 à 1900, puis s'en éloigna. Vers 1912-1913, il écrivit sur lui des souvenirs, publiés en 1921 : malgré les difficultés d'interprétation qu'il pose, *Cézanne* de Joachim Gasquet demeure une des sources majeures sur la personnalité du peintre.

Paul Cézanne peignit des portraits d'Henri Gasquet, de Joachim Gasquet et de l'épouse de celui-ci, la femme de lettre Marie Girard, filleule de Frédéric Mistral.

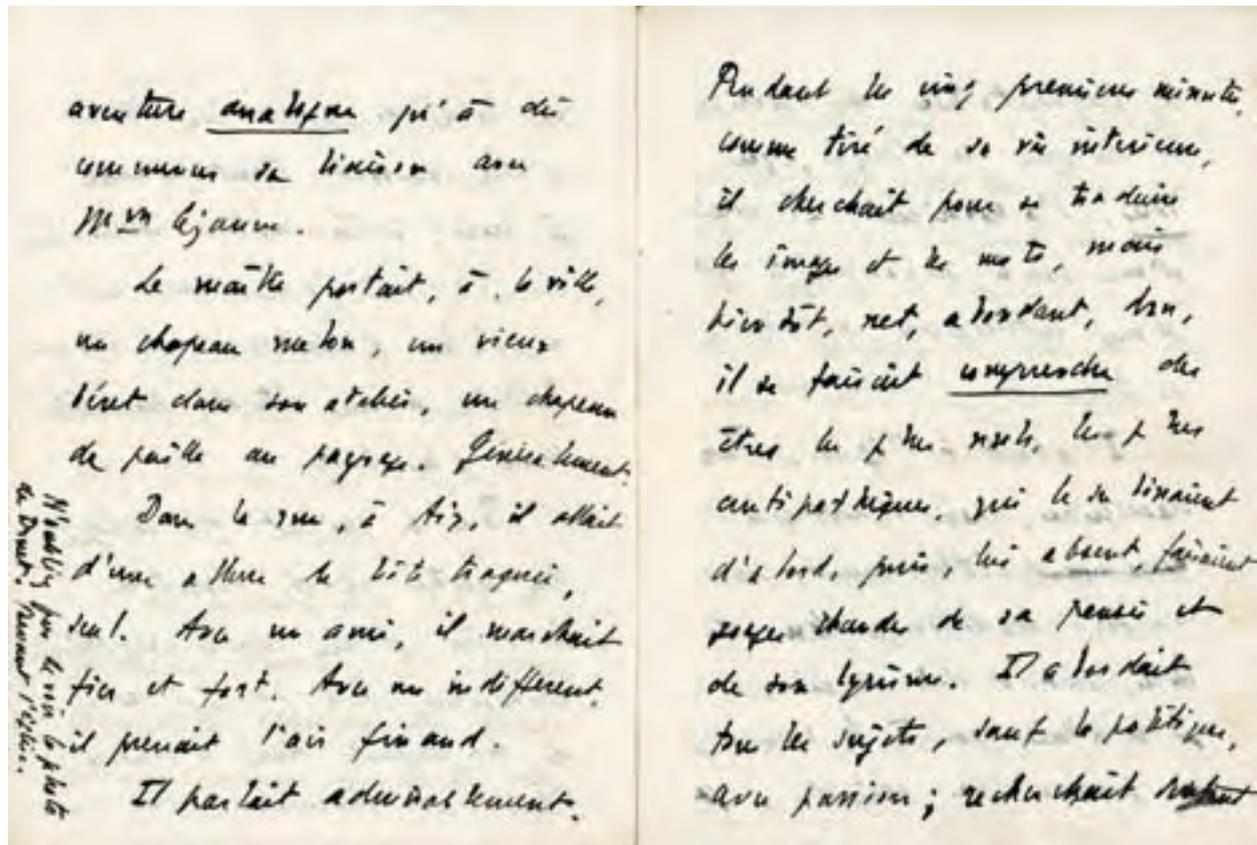


*« ... J'attends à présent votre Cézanne avec impatience. [Élie Faure consacra plusieurs études à Paul Cézanne : un premier article dans *Portraits d'hier* du 1^{er} mai 1910, dont il est question ici et qui serait intégré en 1914 dans son recueil *Les Constructeurs* ; un second article dans *L'Art décoratif* du 5 octobre 1911 ; et une monographie complète en 1923, chez Crès.] Ne croyez pas que je ne veuille vous parler de lui. Nous devons, nous, mettre nos idées en commun ; puisque nous ne pouvons encore partager notre pain, donnons au moins tout ce qu'on ne cadastre pas, nos pensées, nos amours, notre vertu.*

Je ne crois pas que Cézanne soit allé en Espagne. Ni lui, ni les siens n'ont jamais fait allusion à ce voyage.

***Mais il connaissait Greco. Il m'a notamment parlé un jour de L'Enterrement du comte d'Orgaz, à propos de Manet.** À mon avis, pourtant, il n'avait vu que très peu de reproductions du Greco et je ne crois pas qu'il l'ait subi. **Ce qui paraît être de Greco en lui, lui viendrait plutôt de Signorelli pour qui il avait un véritable culte** [le peintre italien Luca Signorelli, vers 1450-1523].*

***Le dessin du Louvre, l'homme portant l'autre, était cloué dans sa chambre, à Aix. Il me le montrait avec des larmes d'enthousiasme.** Mais ces questions d'influence sont si mystérieuses.*



Les dernières années de sa vie, il méditait surtout le Poussin. Il voulait composer de grands paysages animés, à la manière du grand classique, en y ajoutant tout le frisson moderne. Il y a notamment, chez Bernheim (à leur hôtel), une moisson d'une plénitude dorée qui se rapproche beaucoup de cet idéal. Le château du Diable, des environs d'Aix, y est stylisé au-dessus d'une grande plaine en travail, qui m'a toujours fait penser à L'Été du Louvre [de Poussin].

La méditation vivante des frères Lenain, les paysages devant la cheminée du Louvre [Famille de paysans dans un intérieur], et des Joueurs de cartes dans un corps de garde, du musée d'Aix, surtout, l'ont amené, je crois, à la sublime composition des paysans jouant aux cartes du Salon d'automne [Les Joueurs de cartes] et dont Pellerin a une étude, peut-être encore plus belle [l'industriel collectionneur de Renoir Auguste Pellerin].

Pour ce qui est du collage de Lantier et de Christine, la scène, d'une vérité psychique prodigieuse, n'a pas, je crois, de fondement dans la réalité [allusion au roman de Zola L'Œuvre, où celui-ci s'est inspiré de son ami Cézanne pour le personnage du peintre raté Claude Lantier]. Mais c'est sûrement, par une aventure analogue qu'a dû commencer sa liaison avec Mme Cézanne.

Le maître portait, à la ville, un chapeau melon, un vieux béret dans son atelier, un chapeau de paille au paysage. Généralement.

Dans la rue, à Aix, il allait d'une allure de bête traquée, seul. Avec un ami, il marchait fier et fort. Avec un indifférent, il prenait l'air finaud.

Il parlait admirablement... Pendant les cinq premières minutes, comme tiré de sa vie intérieure, il cherchait pour se traduire les images et les mots, mais bientôt, dru, il se faisait comprendre des êtres les plus nuls, les plus antipathiques, qui le subissaient d'abord, puis, lui absent, faisaient gorges chaudes de sa pensée et de son lyrisme. Il abordait tous les sujets, sauf le politique, avec passion; recherchait la fréquentation des ouvriers et des gens du peuple, qui, tous, l'adoraient. Il était d'une bonté rayonnante et d'une intelligence védique; je ne trouve pas d'autre mot.

Il allait à l'église. Par classicisme, pour s'appuyer, éthiquement, sur une forte tradition.

"Non de Dieu, a-t-il dit un jour, si je n'allais pas à la messe, je ne pourrais pas peindre". Une autre fois: "C'est la douche et la messe qui me tiennent droit". Il suivait les sermons du Carême. Mais il y a là mille complexités. Une de ses sœurs était sous la coupe absolue des jésuites, qui voulaient lui acheter le Jas de Bouffan, auquel tenait beaucoup Cézanne. Vous savez qu'il était le fils d'un banquier. Il avait lu Balzac, Le Cabinet des antiques, Le Curé de Tours... ?? [roman et nouvelles décrivant la mesquinerie de personnages respectables dans des villes de province.]

Il était carrément antidreyfusard. Ce qui n'empêcha pas Rochefort d'écrire sur lui un infâme article (parce qu'il était l'ami de Zola) et que les nationalistes glissèrent nuitamment sous deux ou trois cent portes, à Aix... Voilà, je crois, à peu près ce que vous me demandez... »

56. **GASQUET** (Joachim). 4 missives, soit : 3 autographes signées et une dictée à son épouse Marie avec apostille autographe signée. 1910-1921 et s.d. 400 / 500

Paris, 10 mars 1910 : « ... Je vais lire le Michelet. Merci. » Élie Faure avait fait paraître cette étude le 1^{er} novembre 1909 dans le périodique *Portraits d'hier*, et l'intégrerait en 1914 dans son recueil *Les Constructeurs*. — S.l.n.d. **Lettre comprenant un poème de 5 quatrains** : « *Ami, grand, sublime ami, j'ai passé la nuit à lire votre livre, votre livre... et à l'aube, voici : Les yeux fermés, les mains ouvertes, / Bouddha sans rêver m'a souri... / Non. Non. Coupez les palmes vertes. / C'est dans la sève qu'est l'esprit...* ». — Paris, [1919] : « **J'ai achevé mon livre sur la guerre [Les Hymnes, 1919]. Je voudrais vous le montrer. Ce sont neuf grandes hymnes, d'une technique toute nouvelle. J'ai essayé pour dire ces terribles, sublimes et tendres émotions, de trouver une matière plastique qui leur corresponde, une "matière poétique". Vous verrez. "L'Hymne au vin" vous est dédiée. Je veux que le nom de ceux que j'aime et admire soient mêlés à cette œuvre où j'ai mis toute mon âme. Le livre paraîtra en novembre...** » — Paris, 1^{er} mai 1921. **Lettre écrite 5 jours avant sa mort** : « [Dicté à sa femme :] *On se décide à m'opérer... J'en suis très content car je pourrai enfin reprendre ma vraie vie. J'emporte avec moi votre "Histoire de l'art" et votre Napoléon. Je l'ai déjà commencé. Quel grand livre ! Comme c'est beau ! Comme c'est vous !* [De sa main :] *Sentez bien combien je vous aime. Je vous embrasse fraternellement...* » Joachim Gasquet avait épousé la femme de lettres Marie Girard, filleule de Frédéric Mistral.

Joint : **Magallon** (Xavier de). Lettre autographe signée à Élie Faure. Paris, 22 avril 1922. Le félibre évoque la Société des amis de Joachim Gasquet, qui venait de voir le jour, et le texte d'Élie Faure, qui devait être lu à une cérémonie d'anniversaire funèbre.

57. **GEFFROY** (Gustave). Correspondance de 13 lettres autographes signées à Élie Faure. 1902-1907 et s.d. 200 / 300

Correspondance révélant l'estime réciproque qui unissait les deux hommes. Gustave Geffroy aida notamment Élie Faure à publier un recueil de ses articles, démarchant Henri Floury et Pierre-Victor Stock.

Paris, « samedi », [probablement le 22 novembre 1902] : « ... **J'aimerais bien... vous envoyer tous mes volumes... Avez-vous L'Enfermé ?... Vous m'avez donné grand espoir...** » — Paris, 19 janvier 1903 : « *Vous avez écrit à propos de moi et sur moi une page de belle poésie, d'humanité ardente et inquiète, et aussi de bon compagnonnage, de forte amitié. J'en ai une grande émotion, comme en aurait tout homme qui verrait une main si loyalement tendue et entendrait une telle parole de bon accueil. Je ne suis pas fatigué de la route parcourue, et j'irai jusqu'au bout, l'usant autant qu'elle m'usera, mais que je suis heureux... de faire l'étape avec vous, dont j'aime le savoir et l'enthousiasme...* » — Paris, 8 janvier 1904 : « ... **Je vous ai envoyé deux livres, mais vous m'en avez envoyé un qui est bien beau, bien neuf, la preuve que l'on ait écrit à fond sur le mystérieux et simple Vélasquez, le plus grand peintre, en effet, très probablement qui ait jamais existé.** » Élie Faure venait de faire paraître en 1904 son étude *Velázquez*. — Gustave Geffroy évoque également à deux reprises la santé du peintre Eugène Carrière, opéré d'un cancer en 1902.

Ami de Zola et de Monet, l'écrivain et critique d'art Gustave Geffroy (1855-1926) fut un ardent partisan des impressionnistes, de Degas, de Rodin, de Bourdelle. Très attaché aux questions de justice sociale, il défendit activement la mémoire d'Auguste Blanqui, qui passa nombre d'années en prison, et publia le récit de sa vie sous le titre *L'Enfermé* (1897, avec portrait-frontispice par Eugène Carrière).

58. **HALÉVY** (Daniel). 4 lettres autographes signées à Élie Faure. 1922-1923 et s.d. 150 / 200

Sur le projet de l'historien et essayiste d'éditer Élie Faure dans la collection des « Cahiers verts » qu'il dirigeait chez Bernard Grasset. Élie Faure envisagea un temps de publier aux « Cahiers verts » ses ouvrages *L'Esprit des formes* et *Montaigne et ses trois premiers nés : Shakespeare, Cervantès, Pascal*, mais il se brouilla avec Daniel Halévy et les fit paraître chez Georges Crès, respectivement en 1927 et 1926.

S.l., 24 mars 1921 : « ... **J'avais pris la plume à votre sujet sans penser à ce qui pouvait nous séparer. Et puis tout cela est revenu, si net, que je n'ai pu rien éluder. J'aurais voulu vous envoyer l'article moi-même, mais les bureaux de la revue sont loin. Quelques soient les agaçants abus, je tiens bienfaisante la versaillolâtrie. Pour les temps où nous sommes, Versailles est une bouée dont il ne faut pas se distraire ; un modèle de lyrisme achevé, conscient & réglé ; car le lyrisme n'est pas une modalité des choses entrevues, désirées, pressenties, comme vous semblez penser... Peut-être reviendrais-je à vous répondre, mais l'écart que je sens ne diminue nullement le désir que j'ai d'être votre éditeur...** » — S.l., 23 novembre 1922 : « *Je vous ai fait porter votre manuscrit, non sans regret. Je pensais que vous vous étiez rallié aux nécessités, car ce sont vraiment des nécessités, de ma publication. Un engagement de quatre portraits séparés ne pouvait être pris. Mais je compte bien que vous ne serez pas pour cela séparé de mes Cahiers... Pourrez-vous monter chez moi samedi ? Vous rencontreriez Thibaudet, et le jeune Drieu [l'historien et critique littéraire Albert Thibaudet, et l'écrivain Pierre Drieu La Rochelle] dont vous recevrez ces jours-ci un Cahier que vous lirez j'espère...* » — Jouy-en-Josas, 7 décembre 1923 : « *Le fait est qu'ayant relu votre écrit sur épreuves, mon impression n'a pas été bonne. Obligé d'autre part de resserrer mes Cahiers, je vous ai proposé un autre mode de publication. Rien de plus clair. Reste un passage de votre lettre auquel je dois répondre. Vous m'y exprimez un scrupule dont je peux, je pense, vous relever. Je tiens à vous dire que je vous considère comme tout à fait libre à mon égard. Salutations...* »

Joint, le brouillon autographe d'une lettre d'Élie Faure à Daniel Halévy (Paris, 2 décembre 1923), dans laquelle il exprime son mécontentement des atermoiements de son correspondant et de la manière « jésuitique » dont il refuse ses textes.

Beaux compliments de l'historien académicien, ancien diplomate et ministre : « ... J'ai déjà à moitié dévoré **le Gobineau**. **Je le lis, le relis, l'annote, me dispute avec vous, me remets, et finalement m'incline. Vous avez toujours raison. Quelle puissance, quelle science, quelle conscience ! Droiture intellectuelle dans la force. je voudrais vous revoir bientôt pour vous dire mon émotion... Le Rubens arrive à temps pour que je le cite dans l'étude que je prépare sur la Belgique.** J'insiste un peu plus que vous sur le diplomate manqué, mais il faut bien que nous, les diplomates retirés, nous nous vengions sur le magnifique grand homme qui s'est vengé à coups de chefs-d'œuvre... » (Paris, 30 octobre 1930). Élie Faure avait consacré plusieurs articles à l'œuvre de Gobineau, et les réunit en 1929 dans un recueil intitulé *Les Trois gouttes de sang*. Il considérait que l'histoire était comme un long métissage, et que l'Art véritable ne pouvait procéder que de ce métissage. Il avait par ailleurs publié en 1926-1927 une édition des écrits de Rubens avec préface personnelle.

*« Parce que je suis malade... j'admire les désordres sacrés de l'art
et les dépenses exagérées de vie et toutes les sortes d'amours religieux et autres... »*

60. HERVIEU (Louise). 25 missives (24 autographes signées et 1 autographe), soit 24 lettres et une carte, adressées à Élie Faure. 1921-1937 et s.d. Fentes à quelques plieurs, quelques lettres avec petits manques portant atteinte au texte. 300 / 400

Poignante correspondance de ce peintre et écrivain dont les souffrances physiques irradiant l'art, évoquant ses illustrations de Baudelaire, ses expositions, et son « roman de l'hérédité », *Sangs* – Louise Hervieu, affectée de multiples maux héréditaires, publia cette œuvre autobiographique en 1936 et fut ensuite à l'origine de l'instauration du carnet de santé en France.

Boulogne, 7 mars 1922 : « ... *Parce que je suis malade, retirée, économe et ménagère, j'admire les désordres sacrés de l'art et les dépenses exagérées de vie et toutes les sortes d'amours religieux et autres.* Il n'y a que les pauvres pour parler richesses... » — Boulogne, 22 mars 1922 : « ... Je me dis que les œuvres qui ne correspondent pas aux nécessités du temps du régime et qui ne ressemblent ni à l'homme ni à ses passions sont inutiles et dangereuses. Il y en a tant qui pèchent par excès d'intelligence là où il faut de la science, de la patience et du cœur... » — Boulogne, 28 mai 1922 : « Vous voudrez bien seulement me laisser jusqu'à mon expo. *l'étude que j'avais faite, pas trop malproprement, des "Bijoux" [de Baudelaire] de votre album.* Elle est à vous, mais, avec votre permission, je ne vous la porterai qu'au moment de cette expo. qui viendra toujours trop vite ! Elle devait avoir lieu en ce moment, mais elle a été retardée, à cause de ce que *Daragnès n'aura parachevé l'édition de "Spleen" que pour la rentrée.* Je peux bien le dire, car mes dessins y sont pour peu de choses ! Mais Daragnès a fait avec eux des illustrations en héliogravure que je trouve bien belles... » L'édition du *Spleen de Paris* de Baudelaire illustrée de cuivres d'après les dessins de Louise Hervieu paraîtrait en 1922 aux éditions de la Banderole dont le graveur Gabriel Daragnès dirigeait alors les tirages d'estampes. — Boulogne, 31 janvier 1933 : « ... Comment ne pas te rappeler ta bonté envers moi, ton assistance dans mes hôpitaux ! Te le rappeler avec tous les vœux d'un cœur et d'une mémoire à jamais fidèles. Ton souvenir, et malgré que tu veuilles t'en défendre, la grâce de ton indulgence, éclairent ma douloureuse retraite... J'ai envoyé au Grand Palais ce que j'ai fait de plus conséquent : un monumental "Éventail moucheté", et une *Venezia qui est aux dires des camarades mon dessin le plus "riche". Cette richesse des malheureux, ce festin de leurs rêves et leurs pauvres désirs jamais exaucés...* » — S.l., 23 janvier 1936 : « ... *De déroute en déroute, j'ai cependant mené aux deux tiers ce roman de l'hérédité [Sangs]... dont je t'avais bien sûr parlé car il centre mes pensées... Nous sommes des déçus, nous autres les incurables !... Notre Fénéon qui en a corrigé le premier volume a dit que c'était une immense entreprise... et Claude Roger-Marx se dit bouleversé [l'écrivain critique et marchand d'art Félix Fénéon, et le critique et historien d'art Claude Roger-Marx]. Il soutient de son pouvoir amical ta pauvre Louise...* »

Joint, 2 lettres autographes signées de Louise Hervieu à la veuve d'Élie Faure, pour lui présenter ses condoléances (10 novembre 1937), et pour la remercier de l'envoi d'un portrait de celui-ci (24 décembre 1937), et un reçu pour un chèque d'Élie Faure (25 mars 1922).

On joint une page manuscrite *Le Crime* et un tapuscrit de 60 pages environ *Conjuration*.

« Pour penser à notre course de toros... »

61. ITURRINO (Francisco). 3 lettres autographes signées. 1912-1922.

Peintre espagnol proche de l'avant-garde française, Francisco Iturrino fut formé en Belgique mais vint fréquemment à Paris avant la Première Guerre mondiale, où il se lia avec Matisse (qu'il rencontra au cours de Gustave Moreau, et qui grava son portrait), Picasso (qui exposa avec lui et qui peignit deux portraits de lui) ou encore Derain (qui peignit également son portrait). Il développa un style personnel, très coloré, influencé par Renoir, Cézanne, et le fauvisme dont il fut l'introduit en Espagne. Amputé d'une jambe en 1921, il bénéficia de l'aide d'Élie Faure qui organisa une tombola à son bénéfice avec des tableaux donnés par leurs amis artistes. Francisco Iturrino acheva sa vie à Cagnes-sur-Mer.

Málaga, 5 février 1912 : « ... *Je t'écris une lettre pour te dire où je suis dans ce beau pays de Málaga entourée du confort exquis, mais je dois te dire aussi que c'est inutile, il n'y a rien de parfait sur la terre. Me voilà très ennuyée et triste et c'est pour ce que mon travail c'est presque rien.* Je commence à faire quelques paysages seulement, ça ne souffit

pas et après, malgré que nous sommes dans un des meilleurs climats, il pleu aussi comme partout et je passe des jours à ne rien faire. Par contre je suis bien de santé, et grossi et je peux fumer tranquillement. Ami Faure, tu n'auras pas vu **Vollard le polisson**, il ne m'a pas envoyée les photographies, et après je voudrais que tu le verrais pour s'il te dit quelque chose qu'il puisse me faire plaisir. Je ne l'é pas écrit depuis que je suis sorti de Paris... Je ne suis pas le memme. Je crois qu'il me faudra passer une bon saison de nouveau à Paris pour me remettre, **ça ne marche pas à Bilbao, c'est très mauvès pour vivre la vie intellectuel**. Ton ami qui t'aime... » — Bilbao, 25 juin 1922 : « ... Les journaux de Bilbao, ils comencent à fair des articles de moi et considère avoir vu la salle de zexposicion comme **un grand trionfe** et je reçois beaucoup de félicitations. Maintenant je commence à me préocuper pour que ça veu si bien, mais, comme vous, fait grand confiance au succès, surtout si on choisit un certain nombre des toilles, juste les melleurs... Vous dites que nous pouvons nous voir deux ou trois fois si vous venez à Bilbao... De ça il ne faut parler que pour penser à **nottre course de toros** [un de ses sujets de prédilection] et après on regard bien pour que vous voyez ce que j'aurai fait d'ici là... » — Madrid, 12 novembre 1922 : « ... Figure-toi... que **je n'é pas encore, pas même montrée ici les eau-fortes** ; à Bilbao j'é vendue une pour 200 pesetas... »

62. JAMMES (Francis). 6 pièces (4 autographes signées et 2 autographes), soit : 3 lettres et 3 poèmes. 600 / 800

Le premier poème, autographe, intitulé « **Vers à madame Bonneville** », a été écrit en 1897 à l'occasion des noces de cette dame, et ici adressé au peintre Ernest Bordes, cousin par alliance d'Élie Faure (3 quatrains sur une p. in-4). Les deux autres poèmes, autographes signés, ont également été écrits en 1897 et adressés à Marie Reclus.

Francis Jammes, Élie Faure et Ernest Bordes étaient liés avec la célèbre famille Reclus. Francis Jammes habita longtemps, à Orthez, l'ancienne maison du pasteur Jacques Reclus dont Élie Faure était le petit-fils par sa mère Zéline Reclus. Ernest Bordes avait épousé la sœur de l'épouse de Paul Reclus, lequel avait une fille Marie Reclus.

– « **C'était affreux...** » : « *C'était affreux, ce petit veau qu'on traînait / tout à l'heure à l'abattoir et qui résistait // et qui essayait de lécher la pluie / sur les murs gris de la petite ville triste. // Ô mon Dieu ! Il avait l'air si doux / et si bon lui qui était l'ami des chemins en houx. // Ô mon Dieu ! Vous qui êtes si bon, / dites qu'il y aura pour nous tous un pardon // – et qu'un jour, dans le Ciel en or, il n'y aura / plus de jolis petits veaux qu'on tuera, // et, qu'au contraire, devenus meilleurs, / sur leurs petites cornes nous mettrons des fleurs. // Ô mon Dieu ! faites que le petit veau / ne souffre pas trop en sentant entrer le couteau...* » (7 distiques sur une p. in-4). Poème intégré en 1898 dans son recueil *De l'angélus de l'aube à l'angélus du soir*, avec dédicace « À Mademoiselle M. R. ».

– « **À Mademoiselle M[arie] R[eclus]** » : « *On dit qu'à Noël, dans les étables, à minuit, / l'âne et le bœuf, dans l'ombre pieuse, causent. / Je le crois. Pourquoi pas ? Alors, la nuit grésille ; / les étoiles font un reposoir et sont des roses ! // L'âne et le bœuf font ce secret pendant l'année. / On ne s'en douterait pas. Mais, moi je sais qu'ils ont / un grand mystère sous leurs pauvres fronts. / Leurs yeux et les miens savent très bien se parler. // Ils sont les amis des grandes prairies luisantes / où des lins minces aux fleurs en ciel bleu, tremblent / auprès des marguerites pour qui c'est dimanche, / tous les jours, puisqu'elles ont des robes blanches. // Ils sont les amis des grillons aux grosses têtes, qui chantent une sorte de petite messe / délicieuse dont les boutons d'or sont les clochettes / et les fleurs des trèfles les admirables cierges. // L'âne et le bœuf ne disent rien de tout cela, / parce qu'ils ont une grande simplicité / et qu'ils savent bien que toutes les vérités / ne sont pas bonnes à dire. Bien loin de là. // Mais moi, lorsque l'éti les piquantes abeilles / volent comme de petits morceaux de soleil, / je plains le petit âne et je veux qu'on lui mette / de petits pantalons en étoffe grossière. // Et je veux que le bœuf qui, aussi, parle au Bon Dieu, / ait, entre ses cornes, un bouquet frais de fougères / qui préserve sa pauvre tête douloureuse / de l'horrible chaleur qui lui donne la fièvre.* » (7 quatrains sur 1 p. 1/2 in-4).

*« La compréhension intelligente de la vraie tradition
ne peut être que révolutionnaire... »*

63. JOURDAIN (Francis). Correspondance de 17 missives autographes signées, soit 15 lettres et 2 cartes, adressées à Élie Faure (sauf une à un fils de celui-ci, Jean-Pierre), dont **3 illustrées au total de 5 croquis originaux** (encre et plume). 800 / 1 000

Peintre, décorateur et créateur de meubles, Francis Jourdain est le fils de l'architecte, écrivain et amateur d'art Frantz Jourdain. Un des membres fondateurs avec Robert Mallet-Stevens de l'Union des artistes modernes, il est le créateur du concept de « meubles interchangeables » désormais largement adopté. Anarchiste puis proche du parti communiste auquel il adhéra en 1944, il travailla pour des personnalités en vue mais s'attacha également à rendre ses meubles accessibles à la classe ouvrière.

– Paris, [1902, d'après une note postérieure d'une autre main]. « ... *L'intérêt que vous portez à mes essais me cause, je ne le cache pas, une joie toute spéciale qui trouve son explication dans l'estime que j'ai pour vous. Je suis le plus fidèlement possible vos belles études. Vous avez apporté dans la critique d'art, souvent si fastidieuse, des éléments de vie, d'humanité qui en font une philosophie très large, sortant même d'une étroite esthétique pour donner un ensemble d'idées générales sur le monde. Je vous aime parce que j'ai trouvé dans vos écrits, lumineusement exprimée, une morale (ou peut-être une amorale) qui est bien l'écho de ce que je ressens. Je vous aime parce que je sens chez vous non plus un critique, mais mieux qu'un critique, mieux qu'un artiste, un homme...* »

– S.l., [1904]. « *C'est un livre magnifique, mon cher ami, que celui que vous avez écrit sur Vélasquez. Je viens seulement de le lire et je tiens à vous dire mon enthousiasme. Je veux croire que vous me supposez incapable d'une basse flatterie. Vous pouvez être fier de cette étude si compréhensive, si humaine, tellement au-dessus d'une simple "critique d'art". C'est de la vie que vous étudiez à travers l'âme du grand peintre ; comme j'aime ce souci que vous avez eu de montrer un homme, tout près de nous, pas un dieu, un pauvre bougre d'homme qu'on peut, enfin, non plus idolâtrer, mais aimer et qui ne vous intimide pas avec son auréole. Et pourtant vous avez su éviter l'anecdote puérite, aussi bien que le cours du professeur d'esthétique. Je crois bien que vous êtes le seul qui parliez de l'art comme on parle de la vie. On a fait de l'art un paradis. Mais ce paradis-là et comme l'autre, le grand, il est temps de le remettre sur terre. Et comme on comprend mieux l'art quand, comme vous, on comprend et on aime la vie. Vous avez pu dire sur Vélasquez des choses jamais dites et profondément vraies, qui n'ont rien à voir avec le dilettantisme des terribles "gents de goût", des dangereux "amateurs d'art"...* »

– S.l., [1906, d'après une note postérieure d'une autre main]. « ... Comme il est dommage qu'il n'existe pas une revue pour défendre les idées que vous exposez avec tant de netteté ; car c'est tout un programme que cette conception du vandalisme révolutionnaire opposé au vandalisme conservateur. Et comme il serait intéressant de pouvoir dire, affirmer, répéter, prouver que – contrairement à ce qu'on dit – **les révolutionnaires ne méprisent pas le passé, qu'ils en sont les continuateurs respectueux et que la compréhension intelligente de la vraie tradition ne peut être que révolutionnaire.** Ces idées ne sont discutées nulle part. Elles sont seulement attaquées, raillées, avec une parfaite mauvaise foi, avec un jésuitisme ingénieux d'ailleurs et parfois talentueux par tous les catholiques de l'Occident et d'ailleurs... »

– Une lettre concernant les révolutionnaires espagnols des Asturies (s.l., vers 1934), une lettre concernant un projet d'exposition qu'Élie Faure voulait organiser à Alger, et pour lequel Francis Jourdain lui conseille de contacter les architectes André Lurçat, Georges-Henri Pingusson, Robert Mallet-Stevens, Le Corbusier, Willem Marinus Dudok et Jakobus Johannes Pieter Oud (s.l., 22 janvier 1936), etc.

Les dessins de Francis Jourdain représentent un peintre à son chevalet en extérieur, un détail champêtre, et, pour les trois autres, des maisons campagnardes.

Reproduction page 47

64. LAPRADE (Pierre). Lettre autographe signée à Élie Faure. S.l.n.d. 2 pp. in-8. 100 / 150

« *J'ai reçu votre beau livre qui m'a fait un vif plaisir. J'aime ce que vous dites et la façon dont vous l'exprimez. J'arrive d'un long voyage. D'abord Rome qui, avec le Palatin fleuri et son charme violent m'attire plus que tout. Puis Naples, avec son musée extraordinaire, et la vision de cette ville que je trouve dramatique. Je suis revenu par Marseille où j'ai également travaillé. Je viens d'y louer une maison (du moins dans une campagne voisine)...* »

Peintre gracieux héritier du XVIII^e siècle et de l'impressionnisme corrigé par Cézanne, Pierre Coffinhal-Laprade dit Pierre Laprade demeura en marge des courants avant-gardistes de son temps, à la manière de Pierre Bonnard. Pierre Laprade peignit vers 1912 un portrait de la fille d'Élie Faure, *Zizou au piano*.

« *Revendiquer pour le peintre le droit à l'attitude poétique...* »

65. LHOTE (André). 4 lettres autographes signées. 1923, 1934 et s.d. 300 / 400

Peintre, critique et théoricien d'art érudit, André Lhote joua un rôle important dans l'histoire du cubisme français, par son travail et sa pédagogie. Il exerça une influence déterminante sur des artistes de la génération suivante comme Alfred Manessier.

– Paris, s.d. « ... Je pense que vous avez lu mes articles de La Nouvelle revue française. En écrivant le dernier, j'ai beaucoup pensé à l'unique conversation que j'aie eu le plaisir d'avoir avec vous... en 1918. **Vous parlâtes de Renoir, de son esprit et de sa finesse.** J'ai essayé d'utiliser ces souvenirs dans ce petit article sur le grand disparu, que l'on essaie de faire passer pour un gâteux. Mais, vous me direz : "C'est une réponse de peintre que je désire". Voulez-vous me faire l'honneur de la venir prendre chez Druet [la galerie parisienne d'Eugène Druet]... ? **J'aimerais savoir ce que vous pensez de mon travail, et si le respect que j'ai pour les impressionnistes (les vrais) est suffisamment avoué...** »

– S.l., 14 mai 1923. « **Il y a bien longtemps que je voulais vous écrire pour vous remercier de la place que vous m'accordez dans votre histoire de l'art contemporain** [L'Art moderne, quatrième volume de son Histoire de l'art, paru en 1921]. Je vous affirme que seule la timidité m'en empêcha. Je serais très heureux de vous voir pour dissiper bien des malentendus... **Je sais que je ne vous convaincras pas, sur divers points, mais je pense cependant que revendiquer pour le peintre le droit à l'attitude poétique est une entreprise qui ne peut trop vous déplaire...**

– Paris, 4 mars 1934. « ... Je me sens bien sincèrement indigne des compliments que vous me faites. La presse, heureusement pour ma modestie, est là, pour me rappeler **la fragilité de ma position d'esthète amateur.** Vous me feriez un immense plaisir en venant me voir un jeudi après-midi... Je viendrais bien chez vous (si vous me le permettiez) mais je crois que l'on parle mieux devant un chevalet... J'aimerais bien vous dire **mes tourments plastiques, et mon idéal compliqué (que l'assurance feinte de mes chroniques ne dévoile peut-être qu'imparfaitement...** »

*« J'aime la vie furieusement
sans me soucier de la valeur morale des personnages qui la colorent... »*

66. **MAC ORLAN** (Pierre). 2 lettres autographes signées à Élie Faure. 1918-1919. 150 / 200

Brigneau (Finistère), 15 septembre 1918 : « ... Je ne me fais aucune illusion sur la portée de mes impressions littéraires ; quand elles me permettent de recevoir une lettre telle que celle que vous m'avez écrite, je suis récompensé au-delà de tous mes espoirs... **Je vous remercie de votre opinion sur Le Chant de l'équipage** [roman publié par Mac Orlan en 1918]. **J'aime la vie furieusement sans me soucier de la valeur morale des personnages qui la colorent.** J'aurais voulu développer à propos de votre beau livre, des thèmes qui me préoccupent... » — [Paris], 29 février 1919 : « ... Je repars pour l'Allemagne [poursuivre une série de reportages pour le journal *L'Intransigeant*, qu'il réunirait en fin d'année 1919 dans un recueil intitulé *La Fin*]. Je serai absent six semaines et dès mon retour je serai heureux de vous être présenté. Vous allez recevoir dans qq. jours un livre dont j'aime particulièrement les 50 dernières pages [probablement *Bob, bataillonnaire, roman d'aventures*]. **Toujours cette sacrée inquiétude de l'aventure...** »

67. **MAILLOL** (Aristide). 2 lettres autographes signées. 1904 et 1906. 800 / 1 000

– Marly-le-Roi (actuelles Yvelines), 25 novembre 1904. **Sur le banquet Carrière** organisé par Élie Faure et qui se tiendrait le 20 décembre 1904 sous la présidence de Rodin : « Excusez le retard apporté à ma réponse – la cause en est que je viens d'être subitement pris de rhumatismes, et cela m'empêchera de venir à Paris, surtout la nuit et avec ce froid. Je suis très honoré de votre lettre – si vous pouvez m'inscrire sans que je sois obligé d'assister à la réunion et au banquet, vous pouvez le faire et je serai très heureux de participer, si peu que ce soit, à ce banquet, mais je vois qu'il me sera impossible de quitter la chambre avant huit jours et de venir à Paris... »

– Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales), 17 janvier 1906. « Je réponds bien tard à votre lettre, mais avant de vous donner mon avis, qui était favorable, j'ai voulu causer avec **mes amis Roussel, Denis, Bonnard**, etc. – ils sont tous de l'avis que cela n'est point nécessaire. Je viens aussi de voir **Valtat**, qui est aussi de cet avis. **Je reste donc seul pour vous dire qu'une exposition des amis chez Durand-Ruel m'aurait convenu.** Recevez donc mes regrets et croyez-moi bien vôtre... »

« Il y a longtemps que les dévots de Puget-Thénières se plaignent... »

68. **MAILLOL** (Aristide). 3 lettres autographes signées. 1921. 1 200 / 1 500

Sur sa statue L'Action enchaînée, hommage à Auguste Blanqui. À l'initiative de Gustave Geffroy, auteur d'une biographie de Blanqui, *L'Enfermé* (1897), et avec l'appui de Georges Clemenceau et d'Octave Mirbeau, ce bronze monumental avait été commandé par la Ligue des droits de l'Homme pour être installé à Puget-Thénières, bourg natal du révolutionnaire dans les Alpes-Maritimes (1908). La nudité de cette allégorie, placée près de l'église, choqua les bien-pensants et amena les autorités à la déplacer.

– Banyuls-sur-Mer (Pyrénées-Orientales), 10 décembre 1921. « **Je reçois un télégramme de Matisse** me disant qu'il vient d'apprendre qu'il y a des pourparlers entre un particulier de Monaco et la ville de Puget-Thénières pour vendre un modèle de **la statue de Blanqui en bronze se trouvant à Puget-Thénières.** Matisse me dit qu'il vous a averti et me prie de vous envoyer des renseignements pour que vous puissiez agir... **Voici quelques renseignements au sujet de ma statue :** la statue a été fondue par [Jean-Augustin] Bingen et [François] Costenoble, dans le quartier de la rue d'Alésia [à Paris]... Cependant ce fondeur ne possède pas de modèle plâtre de ma statue, ce qui est indispensable pour fondre un bronze... Aucune commande ne m'a été faite de cette statue par l'État ni par aucune municipalité. **Il va sans dire que la ville de Puget-Thénières n'a aucun droit de vendre des modèles de ma statue.** D'autant plus que cette statue ne m'a pas été payée – j'ai accepté de la faire pour le prix de la fonte. J'ajoute que le plâtre qui a servi à la fonte m'a été acheté par l'État, par les soins de Gustave Geffroy [écrivain et critique d'art]. Dans le cas où ces pourparlers existeraient, je vous serai bien reconnaissant d'employer votre autorité pour les arrêter... »

– Banyuls-sur-Mer, 15 décembre 1921. « ... **Je vous ai écrit à la prière de Matisse** – et je n'ai pas hésité à le faire, ayant toute confiance aux motifs qui ont poussé Matisse à s'adresser à vous... Je réponds à votre questionnaire : 1° Les intentions du maire de P.-T., je ne les connais pas encore. 2° Le bronze se trouve sur place publique. 3° **Le bronze est parvenu à P.T. par la suite naturellement de la commande que m'en avait fait le comité de P.-T. par l'intermédiaire à Paris de G. Geffroy, Clemenceau et Mirbeau.** 4° Je ne sais lequel était le président. On m'a appelé chez Clemenceau, où j'ai accepté de faire le monument pour 7 mille francs, mais je n'en ai touché que 3 mille qui ont servi à payer la fonte. 5° Je ne vois pas d'inconvénient à la campagne de presse. Je la laisse à votre jugement... »

– Banyuls-sur-Mer, 25 décembre 1921. « Je sais enfin la vérité sur notre affaire. J'ai une lettre du maire de Puget-Thénières. Je vous l'envoie, cela m'obligera de vous l'expliquer – voici mon idée là-dessus. J'ai donné cette statue à condition qu'elle serait placée à mon goût. Le comité m'a assuré qu'elle ne serait pas déplacée. La place est admirable. Je lutterai pour la conserver. **Le ministre des Beaux-Arts [Léon Bérard] n'a aucun droit à changer ma statue, pour un buste, il me semble. La statue ne se trouve pas devant l'église, mais à côté où il n'y a pas de sortie.** C'est le mur doré de cette église qui m'a séduit. Les journaux de Paris ont parlé, en se moquant plusieurs fois de cette affaire, car **il y a longtemps que les dévots de Puget-Thénières se plaignent.** On se demande pourquoi ? Bien entendu, c'est pure question de politiquaille de village. Voyez vous-même si on peut encore en rire un peu dans ces journaux de Paris. Pour moi, je vais répondre au maire et tâcher de le convaincre... »

69. **MANGUIN** (Henri). Carte autographe signée à Élie Faure. Paris, 14 décembre 1904. 1 p. in-12 oblong, adresse au dos. 100 / 150

« *Je vous envoie mon adhésion au banquet Carrière, ainsi que celles de Mrs Matisse (Henri), Marquet et Braut. Veuillez agréer, Monsieur, mes sincères salutations...* » Ce banquet en l'honneur du peintre Eugène Carrière était organisé par Élie Faure et se tiendrait le 20 décembre 1904 sous la présidence de Rodin.

Peintre fauve, Henri Manguin (1874-1949) avait été le condisciple d'Henri Matisse et d'Albert Marquet aux Beaux-Arts et aux Arts décoratifs, de même qu'à l'académie Camillo, où Eugène Carrière enseignait, et où ils rencontrèrent le peintre Albert Braut. Henri Manguin accueillit souvent ses amis Matisse et Marquet dans son atelier de la rue Boursault, et exposa avec eux au Salon d'automne de 1905, événement qui fut l'acte de naissance du fauvisme. Henri Manguin, demeura fidèle à cette esthétique, notamment dans ses nombreux paysages provençaux.

70. **MARDRUS** (Joseph-Charles). Lettre autographe signée à Élie Faure. Noisy-le-Grand (actuelle Seine-Saint-Denis), 4 août 1932. 1 p. in-8. 100 / 150

Belle lettre élogieuse du docteur Mardrus, écrivain orientaliste, auteur d'interprétations des textes bibliques et surtout des *Mille et une nuits*, ouvrage dont la parution lança une mode qui inspira Ravel ou Diaghilev.

« *Pour notre Élie Faure, après lente lecture du "Périple" et du "Montaigne" [Montaigne et ses trois premiers nés et Mon Périple : tour du monde, 1931-1932, ouvrages d'Élie Faure parus respectivement en 1926 et en 1931]. J'avais préparé une longue lettre, et déjà six pages très serrées étaient écrites, quant j'ai eu honte d'être si inférieur à ce que je ressentais ; et, terrifié également de peser lourdement sur les ailes de l'oiseau Simourg qui venait de faire le tour du monde intelligible, du monde intellectuel et de la Voie lactée, j'ai préféré m'abstenir. J'étais devenu un point d'exclamation. Il me semblait que je ne m'exprimais plus que par poppysmes et glossolalie... (Mais je tiens à la disposition de notre Élie Faure cet essai, modèle de ce que peut donner un esprit excessif et tranquillement effervescent.) Voudrait-il quand même me considérer, de confiance, comme son derviche et son affidé séide ?... »*

71. **MARGUERITTE** (Paul). 2 lettres autographes signées à Élie Faure. 1918. 100 / 150

Nice, 1^{er} avril 1918 : « *Je viens d'achever la lecture de La Sainte Face [souvenirs et réflexions d'Élie Faure sur son expérience de la guerre comme médecin militaire, paru en 1917]... Il est trop certain que nous payons nos fautes ; le manque d'enfants, l'alcoolisme, un déplorable système électoral & parlementaire, la vénalité & l'ignorance de la presse, l'inertie de nos capitalistes placeurs d'argent à l'étranger, à l'étranger qu'ils enrichissent & fortifient aux dépens de leur pays ; et notre veulerie industrielle, administrative, tant d'autres plaies !... La guerre, qui a fait jaillir de l'individu les suprêmes énergies, galvanisera-t-elle après la paix notre patrie ?... C'est sans doute parce que je ne suis, par mon âge & ma mauvaise santé, pas un combattant, que je vous suis mal dans votre altruisme vis-à-vis de l'ennemi... Votre point de vue, d'ailleurs élevé, tient à la conception métaphysique que vous vous faites de ce grand drame cosmique qu'est la guerre... » — « Clair-Bois » à Hossegor (Landes), [16] juillet 1918 : « *... J'ai foi, comme vous, dans les énergies secrètes & profondes d'où nous viendra une rénovation indispensable, si, après les tueries, nous voulons vivre, c'est-à-dire croître en valeur...* »*

Joint, un fragment autographe d'Élie Faure, passage d'un des ses livres sur la Grande Guerre, probablement *La Sainte Face* (inscrit au verso d'une lettre reçue d'un médecin militaire en 1916).

« *Mon ami Matisse avec qui j'ai toujours exposé...* »

72. **MARQUET** (Albert). 2 lettres autographes signées à Élie Faure. 1906-1919. 300 / 400

Marquet et Matisse : condisciples aux Arts décoratifs, aux Beaux-Arts dans la classe de Gustave Moreau, et à l'académie Camillo où enseignait Eugène Carrière, les deux peintres nouèrent une forte amitié, qui dépassa la simple camaraderie d'atelier, mais aussi une fructueuse relation de travail : à la fin des années 1890 et dans les années précédant la Première Guerre mondiale, ils eurent des ateliers voisins, peignirent souvent côte à côte, notamment sur les bords de la Seine ou à Collioure. Ils exercèrent une influence réciproque décisive pour la naissance du fauvisme, et firent partie du groupe exposé au Salon d'automne de 1905 marquant la naissance officielle de cette esthétique. Le style de Matisse demeura très proche de celui de Marquet jusqu'au début des années 1920.

Élie Faure connaissait bien Albert Marquet : c'est chez lui, quai Saint-Michel à Paris, qu'il venait en permission durant la guerre.

Marseille, « mercredi », 3 janvier 1906 (enveloppe datée du lendemain) : « *Je suis très flatté et vous remercie beaucoup de votre invitation, mais le plaisir avec lequel j'accepte serait encore plus grand si vous pouvez inviter mon ami Matisse avec qui j'ai toujours exposé et qui ferait certainement honneur à votre exposition...* » Henri Matisse n'avait

véritablement atteint une certaine notoriété qu'avec sa participation au Salon d'automne l'année précédente. — Marseille, « jeudi » [1919] : « ... **Le printemps à Paris est plus beau que partout ailleurs, quant à l'été que je connais trop bien, il est parfois un peu terrible, j'ai senti bien souvent le bitume du pont des Arts coller après mes chaussures. Soyez tranquille, je n'ai pas oublié le pont Royal, je l'ai peint plusieurs fois.** Descaves (l'officier de paix) doit en posséder encore quelques exemplaires [il s'agit du commissaire Eugène Descaves, frère du romancier et critique, qui collectionnait les œuvres des peintres contemporains]. **Je suis né en 1875 et Matisse en 1869. Il fait un temps superbe à Marseille, de mes fenêtres je vois des tas de gens se baigner... Avez-vous vu l'exposition Matisse ? On dit qu'elle a beaucoup de succès. Et la triennale ?...** [Albert Marquet fait ici allusion à l'exposition *Cœuvres récentes de Henri Matisse* tenue à la galerie Bernheim jeune du 2 au 16 mai 1919, et *La triennale, exposition d'art français*, tenue à l'École des Beaux-Arts du 5 mai au 30 juin 1919] »

*« Avant de quitter Nice, j'ai vu Renoir plein d'ardeur...,
ce qu'il fait est de plus en plus beau... »*

73. MARQUET (Albert). 2 lettres autographes signées à Élie Faure. 1919. 300 / 400

Marquet admirait profondément Renoir, et possédait de lui un *Paysage de Cagnes*, peint en 1915.

Marseille, 20 mars 1919 : « Me voici enfin arrivé à Marseille... Je suis actuellement à [l'hôtel] "La Réserve" (promenade de la Corniche), il y a de ma chambre une vue magnifique ; si le courage peut arriver, le travail ne manquera pas... **Avant de quitter Nice, j'ai vu Renoir plein d'ardeur et dans une bien meilleure santé que l'année dernière, ce qu'il fait est de plus en plus beau...** » C'est en compagnie d'Henri Matisse et de Pierre Bonnard qu'Albert Marquet venait de rendre visite à Auguste Renoir le 27 avril 1919. — [Paris, 13 décembre 1919] : « C'est la déveine, la fatalité ou le Bon Dieu ou je ne sais quoi qui suscite tous les obstacles possibles chaque fois que je dois aller voir **la collection Gangnat**. Je dois partir dans une huitaine. À mon retour, si vous voulez bien, **nous ferons encore une tentative pour voir ces Renoirs**, peut-être que ma persévérance lassera le mauvais sort. [L'ingénieur et industriel Maurice Gangnat, 1856-1924, beau-frère de Paul Gallimard, réunit une des plus importantes collections d'art de son temps, et fut le plus grand amateur d'œuvres de Renoir. Le catalogue de la vente aux enchères de sa collection, en 1925, fut préfacé par Robert de Flers et par Élie Faure.] **Le tableau que vous avez vu chez Blot représente la porte de St-Cloud et date de 1903 ou 4, quant au Pont-Neuf, il a dû être fait deux ans plus tard** [œuvres d'Albert Marquet, probablement exposées à la galerie Eugène Blot]. Aurai-je le plaisir de voir cette exposition avant mon départ ? Quand venez-vous ? Mes bonnes amitiés... »

« Je rentre d'un magnifique voyage dans le Sud algérien... »

74. MARQUET (Albert). 6 missives autographes signées, soit 5 lettres et une carte. 1913-1921 et s.d. 600 / 800

Marquet africain. Artiste voyageur fasciné par la lumière de Méditerranée, Albert Marquet fit de fréquents séjours en Afrique du Nord, notamment les hivers à partir de 1920 quand Élie Faure le lui conseilla pour raisons médicales. Il vint ainsi deux fois au Maroc, en 1911 et 1913, deux fois en Tunisie, en 1923 et 1926, et surtout douze fois en Algérie, en 1920, 1921, 1922, 1924, 1925, 1927, 1929, 1932, 1934, 1937, 1939 et de 1940 à 1945.

Villa de France à Tanger, 16 août 1913 : « ... **Je suis déjà depuis quelque temps à Tanger et tout ce que je fais et tout ce que je vois est assez loin de Dostoïevsky. Je crois quand même que le grand désir que j'ai de vous être agréable me fera faire votre petit dessin, je vous l'enverrai dans les premiers jours d'octobre...** » Un dessin d'Albert Marquet servit de frontispice au chapitre consacré à Dostoïevski dans l'ouvrage d'Élie Faure *Les Constructeurs*, paru en 1914. — Tanger, 2 octobre 1913 : « **Je reviens d'un voyage dans le sud du Maroc et dans les péripéties assez mouvementées de ce voyage il ne m'a pas été possible de songer au dessin que je vous avais promis. Je pars demain pour la France et ne vois pas la possibilité de faire avant mon arrivée à Paris un dessin qui puisse être digne de votre livre...** » — Alger, 26 janvier 1920 : « **Il fait un temps merveilleux à Alger. J'y vois de bien belles choses et je pense y travailler. Amitiés...** » Sur une carte postale portant, au recto, une vue photographique du port d'Alger. — Alger, [14 mai 1921] : « **Je rentre d'un magnifique voyage dans le Sud algérien et trouve vos deux livres. Je suis ravi que vous ayez pensé à moi et vous en remercie bien sincèrement. Ils vont charmer les longues heures du voyage, je m'embarque ces jours-ci pour la France et, après un petit séjour à Marseille, j'irai voir le quai S'-Michel. Si cela ne vous dérange pas trop, je pourrai vous y montrer les quelques petites choses que je rapporte de mon voyage...** » — La Goulette [près de Tunis], « 31 mars » : « ... **Je travaille en ce moment en Tunisie à La Goulette, un endroit très beau et une population abominable. Je serai à Paris vers la fin mai et j'espère avoir le plaisir de vous voir et de vous montrer mes nouvelles productions...** » — [Paris], s.d. : « **Rentré depuis peu de temps, j'espère avoir, pendant mon court séjour à Paris, le plaisir de vous voir souvent. J'expose chez Druet une quantité de toiles africaines et je serai heureux si elles pouvaient vous plaire...** »



75

75. **MARQUET (Albert)**. Correspondance de 21 missives autographes signées, soit 13 lettres et 8 cartes. 1910-1927 et s.d. 2 000 / 3 000

Marseille, « mercredi » 26 janvier 1916 : « **Je suis vraiment très flatté de l'empressement et de l'ardeur que vous mettez pour posséder mon tableau et je serai très heureux de vous satisfaire.** La mort de Druet [le galeriste parisien Eugène Druet] m'oblige de rentrer à Paris plus tôt que je ne le désirais ; je serai chez moi à la fin de cette semaine. Si vous avez un moment de libre la semaine prochaine, venez me voir et il est probable que nous pourrions nous arranger. Si vous tenez à payez absolument le prix de Druet, il m'est assez difficile de vous le dire en ce moment car Druet, commerçant méticuleux, me payait mes toiles au mètre et je ne me souviens plus des dimensions de la toile en question... » — Paris, 1^{er} avril 1916 : « Entendu pour mardi, suis enchanté de voir les tableaux de **Vollard**... » — Paris, 9 janvier 1917 : « Je suis revenu voilà plus d'un mois dans les brouillards du quai S^t-Michel, laissant Marseille et son beau soleil. **Après une longue période de paresse, je me suis remis à travailler. J'opère en ce moment sur les boulevards.** Quand vous passerez à Paris, j'aurai pas mal de choses nouvelles à vous montrer... » — Nice, 18 avril 1919 : « ... **Il fait un temps merveilleux, c'est déjà l'été, des toilettes claires, des ombrelles et des chapeaux de paille. Je commence à avoir envie de peindre...** » — Herblay [actuel Val-d'Oise], 18 juin 1916 : « Comme il fait très beau, j'en profite pour travailler... Connaissez-vous Herblay ? Si vous aviez le temps un de ces jours, venez y déjeuner, vous verrez un très joli pays. Bonnes amitiés... » Sur une carte postale portant, au recto, une vue photographique d'Herblay. — Marseille, s.d. : « Me revoilà à Marseille, jouissant d'un temps magnifique et d'une bonne chaleur. **Les dames de la rue Buterie [prostituées] sont tout à fait à leur aise et des dames plus honnêtes montrent aux baigneurs Catalans [plage marseillaise] tout ce qu'elles peuvent montrer.** Je me rince l'œil et m'apprête à travailler. Vous tenez-vous toujours au frais à plusieurs mètres sous terre ? Ne viendrez-vous pas faire un tour à Marseille ? Mes bonnes amitiés... » Sur une carte postale portant, au recto, une vue photographique du port marseillais de La Joliette. — Les Sables-d'Olonnes, s.d. : « Êtes-vous dans le Sud-Ouest ? Si vous ne connaissez pas les Sables-d'Olonnes, venez faire un tour par ici, c'est encore plus joli que La Rochelle. **Je suis ravi d'être venu par ici et je travaille beaucoup.** Mes meilleures amitiés... » Sur une carte postale portant, au recto, une vue photographique de La Chaume aux Sables-d'Olonnes. Albert Marquet fréquenta les Sables-d'Olonne de 1921 à 1933. — [Paris], « dimanche » : « Si vous avez ces jours-ci l'occasion de venir dans mon quartier, **je pourrai vous montrer ce que j'ai fait aux Sables.** Cela vous donnera peut-être une idée de ce pays. Je serai en même temps bien content de vous voir... »

Nice 21 Oct 1921

Cher Ami,

Je suis bien peiné de ce qui arrive
à ce pauvre Turcino que j'aime
beaucoup - j'ai passé à Seville
un hiver entier avec lui, et très
agréablement; nous travaillions
deux comme des nègres -

Vous pouvez compter sur moi
pour votre tombola, quand
voulez - vous la toile?

Rappelez moi au bon souvenir
de ce pauvre ami et croyez
moi votre tout dévoué

Henri Matisse

1 Place Charles Félix
Nice

*« À mon retour du Maroc,
j'espère avoir le plaisir de vous montrer un nouvel effort... »*

76. **MATISSE** (Henri). Carte autographe signée à Élie Faure. Tanger, 15 janvier 1913. 1 p. in-12 oblong ; au recto, une vue photographique de la mosquée de Tanger ; le timbre en a été ôté. 1 200 / 1 500

Belle lettre de Tanger. Henri Matisse effectua deux voyages au Maroc, de janvier à avril 1912 et d'octobre 1912 à février 1913 : ces séjours « le confirm[èrent] dans sa recherche de la couleur pure, de la forme schématisée, de l'organisation ornementale des surfaces » (Jacques Busse). Il l'expliqua lui-même à Tériade en ces termes : « Les voyages au Maroc m'aident à accomplir la transition nécessaire et me permirent de retrouver un contact plus étroit avec la nature que n'avait pu le faire l'application d'une théorie vivante mais quelque peu limitée, comme était devenu le fauvisme ».

Matisse présenta ses peintures du Maroc dans une exposition à la galerie Bernheim jeune en avril 1913.

« Cher Monsieur, je vous remercie de votre lettre dont j'ai été vivement touché.

Mes défauts que je connais me font cependant redouter votre enthousiasme.

Puisque vous vous intéressez à mon travail, à mon retour du Maroc, j'espère avoir le plaisir de vous montrer un nouvel effort.

Croyez-moi, cher Monsieur, bien vôtre... »

« Je pars samedi à Nice pour en fichier un coup... »

77. **MATISSE** (Henri). Lettre autographe signée à Élie Faure. [Probablement Étretat], 17 août 1921. 1 p. in-4, d'une écriture hâtive. 1 000 / 1 200

« J'ai fait le dessin que vous m'avez demandé sur votre album. Je crois prudent de garder ce dernier jusqu'à votre retour. Écrivez à la maison à cette époque et mon fils vous portera l'album [le futur galeriste Pierre Matisse].

Je pars samedi à Nice pour en fichier un coup. Cordialement à vous... »

À Étretat, où il passa ses vacances d'été en 1920 et 1921, Henri Matisse peignit une quarantaine de paysages. Depuis 1917, il partageait le reste du temps sa vie entre Paris et Nice, et, à la fin d'août 1921, allait emménager à sa nouvelle adresse niçoise, place Charles-Félix, cours Saleya. Il s'y consacrerait notamment à la peinture de sa série d'odalisques.

*« J'ai passé à Séville un hiver entier avec lui, et très agréablement,
nous travaillions tous deux comme des nègres... »*

78. **MATISSE** (Henri). Lettre autographe signée à Élie Faure. Nice, 21 octobre 1921. 1 p. in-8, quelques rousseurs ; enveloppe. 1 000 / 1 200

« Cher ami, je suis bien peiné de ce qui arrive à ce pauvre Iturrino que j'aime beaucoup.

J'ai passé à Séville un hiver entier avec lui, et très agréablement, nous travaillions tous deux comme des nègres. Vous pouvez compter sur moi pour votre tombola, quand voulez-vous la toile ? Rappelez-moi au bon souvenir de ce pauvre ami et croyez-moi votre tout dévoué... »

Condisciple de Matisse aux Beaux-Arts dans la classe de Gustave Moreau, le peintre espagnol Francisco Iturrino (1864-1924) fit de fréquents séjours à Paris avant la Première Guerre Mondiale. Il fut l'introducteur du fauvisme en Espagne, sous l'influence de Matisse avec qui il travailla en Andalousie de novembre 1910 à janvier 1911, puis à Tanger en 1912. Amputé d'une jambe en 1921, Iturrino connut une vieillesse difficile, achevée à Cagnes-sur-Mer. Pour lui venir en aide, Élie Faure organisa en 1922 la tombola dont il est question ici.

79. **MATISSE** (Henri). Lettre autographe signée à Élie Faure. Nice, 10 mars 1922. 1 p. in-folio, 10 mars 1922. 800 / 1 000

« Mon cher ami, je lis avec beaucoup d'intérêt le livre que vous m'avez envoyé [Élie Faure a publié et préfacé plusieurs ouvrages en 1921 et 1922]. Je viens de l'avoir en mains seulement ces jours-ci, car ma famille égoïste l'a gardé un certain temps.

J'espère que la tombola de ce bon Iturrino a donné un certain résultat. Veuillez lui présenter mes amitiés. Je vais, du reste, lui écrire – pour lui [dire] le plaisir que j'ai eu d'apprendre qu'il est en convalescence. Encore une fois merci, cher ami, et croyez-moi votre bien dévoué... »

Sur les rapports entre Iturrino et Matisse, cf. *supra* n° 78.

« *Le plus saisissant raccourci que je sache de l'histoire de l'esprit...* »

80. MAUROIS (André). Une lettre et une carte autographes signées à Élie Faure. 1921. 100 / 150

– Carte autographe signée. Neuilly, 10 février [1921]. « ... *J'ai donc emporté en voyage La Danse sur le feu et l'eau* [ouvrage d'Élie Faure paru l'année précédente]. *Quel livre admirable ; vous êtes peut-être le seul Français de ce temps qui ait le sens profond de l'Histoire, qui la voit comme vivante et pensante. Certaines de vos formules ont éclairé pour moi des groupes immenses de "faits obscurs". "L'homme, précipité hors de son propre cœur par la connaissance, erre en lui-même et sur la terre d'expérience en expérience pour y rentrer". C'est le plus saisissant raccourci que je sache de l'histoire de l'esprit. Fermant le livre, on se prend à dire de vous ce que vous dites de Montaigne, "admirable hasard et mon ami". On s'en excuse...* »

– Manoir de Saint-Nicolas à La Saussaye (actuelle Seine-Maritime), 15 mai 1921. « ... *Il est navrant de constater que le Mémorial, un des plus beaux livres de notre langue, auquel Stendhal doit le meilleur de sa force, n'est pas lu par les jeunes Français qui y apprendraient le dur, le solitaire métier de chef militaire et civil...* »

*Le futur prix Nobel de médecine diagnostique
le cancer du peintre Eugène Carrière*

81. METCHNIKOV (Ilya Ilitch). 4 lettres autographes signées à Élie Faure. 1902-1904. 200 / 300

Paris, 17 septembre 1902. « *Le fragment que vous avez apporté hier est un épithélioma tubuleux incontestable. Ce résultat est tout à fait navrant. Il n'y a pas de temps à perdre pour faire tout ce qui est possible pour sauver notre pauvre ami* [Eugène Carrière]. *Je regrette bien de ne pas vous avoir vu hier. Je suis rentré vers les 3 heures de la bibliothèque du Muséum qui n'est ouverte pendant les vacances que très rarement et pour peu de temps...* » À la suite de ce diagnostic, Eugène Carrière serait opéré avec succès par le propre frère d'Élie Faure, le chirurgien Jean-Louis Faure, en octobre 1902.

Deux des autres lettres concernent le banquet organisé par Élie Faure en l'honneur d'Eugène Carrière, qui se tint le 20 décembre 1904 sous la présidence de Rodin.

Médecin physiologiste et biologiste russe, Ilya Metchnikov fréquenta plusieurs universités européennes avant de devenir professeur de zoologie à Saint-Petersbourg puis à Odessa dont il dirigea l'Institut bactériologique. Fixé en France en 1887, Metchnikov se lia avec Louis Pasteur, entra dans son Institut et en devint sous-directeur. Il reçut le prix Nobel de médecine en 1908 pour ses travaux sur les phagocytes, défenseurs du corps.

« *Mille fois merci de m'avoir associé à votre œuvre de colère, de pitié et d'espoir...* »

82. MIRBEAU (Octave). 4 lettres, soit 3 autographes signées et une signée, adressées à Élie Faure. 1901-1916.

100 / 150

Lettre autographe signée. Paris, [début 1905]. « *Je vous envoie deux volumes, avec signatures. Excusez-moi de ne pas vous les avoir adressés plus tôt. C'est que je voulais vous trouver des exemplaires sur papier de luxe ; et je ne les ai que de ce matin. Mille fois merci de m'avoir associé à votre œuvre de colère, de pitié et d'espoir... Voulez-vous me dire à combien se montent les billets de tombola, et où il faut vous envoyer le montant...* » Élie Faure organisait une tombola **en faveur des familles de révolutionnaires russes tués lors du « dimanche rouge »** (22 janvier 1905).

Une des trois autres lettres, du 27 mai 1905, évoque le voyage en automobile qu'il effectua en Belgique, Hollande et Allemagne, et qui lui inspira son roman *628-E8* paru en 1907.

20 mars 1905

GIVERNY
PAR VERNON
EURE

Monsieur

Etant absent ce n'est
qu'aujourd'hui que j'ai
eu le temps possible de venir
vous le 300^e que
j'ai promis pour se-
couvrir la révolution
maison sur les V.
vous le envoi ci-
inclus vous priez
de m'en occuper comme
reception.
Je vous prie de m'excuser
pour l'indignité.

Claude Monet

M^{rs} Ellis Favre
121^{bis} - 110^e Avenue de
Champs
Paris

83. MONET (Claude). Lettre autographe signée « Claude Monet » à Élie Faure. Giverny, 14 février 1905. 2 pp. in-8, en-tête imprimé à son adresse de Giverny. 2 000 / 3 000

Le massacre du « dimanche rouge » (22 janvier 1905). Ce drame, qui vit l'armée tirer sur des manifestants pacifiques, donna le signal d'une première révolution en Russie, eut un retentissement international et suscita un large mouvement de soutien. C'est ainsi qu'Élie Faure organisa immédiatement à Paris une tombola en faveur des révolutionnaires russes.

« Monsieur, je vous prie de m'excuser de n'avoir pas répondu à l'appel qui m'a été fait, mais je suis surmené de travail en ce moment et, n'ayant pas de toiles à pouvoir donner, je n'ai pas le temps de rien terminer en dehors de ce que j'ai à faire en ce moment.

Je vous prie donc de m'inscrire pour la somme de 300 f. que je vous adresserai lorsque vous me le direz, vous priant de m'excuser auprès de votre comité de ne pouvoir faire mieux. Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués... »

« Pour secourir les révolutionnaires russes... »

84. MONET (Claude). Lettre autographe signée « Claude Monet » à Élie Faure. Giverny, 20 mars 1905. 1 p. in-8, en-tête imprimé à son adresse de Giverny, enveloppe avec 5 cachets de cire à ses initiales. 2 000 / 3 000

« Monsieur, étant absent, ce n'est qu'aujourd'hui qu'il m'est possible de vous adresser les 300 f. que j'ai promis pour secourir les révolutionnaires russes. Je vous les envoie ci-inclus, vous priant de m'en accuser bonne réception. Recevez mes salutations distinguées... »

« J'ai beaucoup donné pendant les guerres... »

85. MONET (Claude). Lettre autographe signée « Claude Monet » à Élie Faure. Giverny, 2 novembre 1921. 1 p. in-8, en-tête imprimé à son adresse de Giverny ; enveloppe. 2 000 / 3 000

« Monsieur, j'ai beaucoup donné pendant les guerres et suis à présent assez dépourvu de toiles à pouvoir donner. Je ne veux cependant pas rester sourd à votre appel, en faveur d'un confrère si cruellement touché. Je vous envoie donc ci-joint un billet de mille francs, qui lui sera utile de suite. Croyez, Monsieur, à mes meilleurs sentiments... »

Aide au peintre Francisco Iturrino. L'artiste espagnol, qui avait subi un temps l'influence du fauvisme (comme Raoul Dufy) et introduit cette esthétique en Espagne, avait effectué des séjours prolongés à Paris avant guerre et y avait noué diverses amitiés dans le milieu artistique. Amputé d'une jambe en 1921, il connut de graves difficultés financières, mais Élie Faure organisa alors une tombola à son profit avec des tableaux donnés par leurs amis peintres.

86. MORICE (Charles). 3 lettres autographes signées, soit 2 à Élie Faure et une à l'épouse de celui-ci, Suzanne Gilard. 1904-1907. 200 / 300

À l'épouse d'Élie Faure. Paris, [fin mars 1906]. Charles Morice lui communique le texte de **l'éloge funèbre qu'il allait lire sur la tombe d'Eugène Carrière** : « ... Celui qui croyait si fermement à l'éternelle suite, à l'indiscontinuité infinie des lignes des pensées, des sentiments, ne sera pas démenti par le destin. Sans cesse il rappelait que l'humanité ne veut pas finir, qu'elle ne se lassera jamais de marquer sa présence par d'impérissables monuments : n'est-il pas lui-même, par son œuvre admirable avec laquelle sa propre personne faisait une si indissoluble unité, l'un entre tous de ces monuments d'immortalité ? Et cette œuvre innombrable et cet exemple héroïque ne sont pas les seules assurances qu'il ait prises contre le malheur d'être venu et de ne pas rester. **Ce grand artiste était vraiment grand et vraiment artiste parce qu'il était une représentation totale et intense de l'honneur, parce qu'il était en relations constantes et profondes avec l'humanité entière, parce qu'il sentait passionnément vibrer en lui toutes nos craintes et toutes nos espérances. Certain du but où doivent tendre ses efforts, il ne cessait de nous l'indiquer par la parole comme par l'œuvre. Avec quelle éloquence il nous adjurait de réagir contre la dispersion et contre la violence, de nous unir dans la joie de nous aimer les uns les autres et de travailler ensemble !** Vous vous en souvenez encore... car c'est inoubliable, et vous le voyez encore comme vous l'entendez encore, debout, les traits tendus et frémissants, les yeux pleins de lumière, et sa parole, à la fois balbutiante et sûre, vous rencontrait tous, vous atteignait tous et – personne ne de fâchera que je le dise – vous grandissait tous !... ». Charles Morice publierait à la fin de l'année 1906 un essai sur Eugène Carrière. — À Élie Faure. S.l., 5 mai 1907 : « ... Nous sommes par là en quelque sorte l'expression vivante d'un temps qui commence à comprendre l'incomparable supériorité du monde de l'imagination sensible sur le monde de l'intelligence raisonnée... »

*« Ça m'est très bon de retrouver en toi ce qui est moi,
de penser comme tu penses, ce que tu penses... »*

87. **NADAR** (Félix Tournachon, dit). Correspondance de 32 missives (30 lettres et 2 cartes), soit 30 autographes signés et 2 autographes, dont 2 incomplètes. 1900-1905 et s.d. Dont 6 avec grand en-tête illustré à son nom et au ballon monté ; une quinzaine d'enveloppes conservées. 2 500 / 3 000

Nadar marseillais. Après la cession de son affaire parisienne à son fils Paul, en 1894, Nadar vint se fixer un temps à Marseille, en raison de l'état de santé de son épouse et pour tenter de remédier à ses difficultés financières. Il y fonda en 1897 une nouvelle maison de photographie, tenue par des employés, mais où il se réservait les prises de vue des personnalités. En juin 1899, il céda contre rente la direction de cet atelier à deux amies, Germaine Sallenave et Marie Gilard. Cette dernière, surnommée Miche, était la sœur de Suzanne Gilard, l'épouse d'Élie Faure. Le docteur Faure était par ailleurs le neveu d'Élisée Reclus, grand ami de Nadar depuis l'époque de la Commune. Un des célèbres portraits d'Élie Faure fut pris dans l'atelier Nadar de Marseille vers 1903.

Belle correspondance familière évoquant entre autre son atelier marseillais et ses souvenirs d'aérostier. Nadar et Élie Faure étaient très proches, comme le soulignent ici le tutoiement, les adresses « *mon Élie* » et les signatures « *Tonton Nadar* », et la présente correspondance parle de vacances communes, donne des nouvelles de la belle-sœur d'Élie Faure, évoque des envois de livres, des corrections d'épreuves d'articles de Nadar. Celui-ci annonce à Élie Faure qu'il va lui léguer ses papiers (octobre 1902) et lui demande de l'aide pour éviter Bicêtre à son frère cadet (« *il faut que mon amitié pour toi soit grosse, à tant abuser de la tienne !* », 16 décembre 1902).

– Marseille, septembre 1900. « *Des personnes ordinairement mal informées t'ont renseigné à mon endroit, mon Élie : défie-toi des gens qui cafardent. Quand il m'arrive, quatre ou cinq fois dans le mois de me donner la jouissance de voir, d'une chaise de café, le défilé de la canebière, pour payer, en toute justice, le loyer de ma chaise, je distille 8 à 10 gouttes de verdoyante [c'est-à-dire d'absinthe] dans un verre d'eau et ça me fait à peu près le même effet que si je prenais mon orgeat avec des lunettes vertes... Mais c'est cocasse tout de même de m'entendre, à mon retour d'âge, traiter de pochard, moi qui ai passé plus des trois quarts de mes quatre-vingts ans à ne boire que de l'eau, sans jamais – à la lettre – une goutte de liqueur ni de vin !... »*

– Marseille, octobre 1901. « *En très hâte, – un service à te demander d'archi-urgence... L'ami Borie [André Borie], correspondant du Monde illustré vient me voir et, en parlant du ballon de La Vaux [l'aéronaute Henry de La Vaux effectua des expériences en ballon à Paris en 1900], me demande pour son journal un article que j'étais à conclure et dont le clou est un souvenir d'Henri Rivière [le peintre], une bonne fortune d'actualité. Un autre gros illustré parisien avait devancé, mais comme ils ne me soufflèrent mot des conditions et que mes tout à l'heure 82 ans ne sont pas riches, fais ton possible pour courir présenter la chose à ce Monde... ou encore au Matin qui, je crois, ne demandera pas mieux. La publicité d'un quotidien porte mieux, mais auquel, pour ne pas frayer avec l'ennemi ? Avant tout, rien au Figaro, – et non plus sans la condition première, absolue, de l'ennui des épreuves que je retournerai dare-dare... Encore, au Petit journal, mais, mais ?... d'abord ça va prendre bien de la place... La dernière page, rétrospective et personnelle, fait longueur et le morceau devient un peu gros. Mais tu comprends que j'y tiens... »*

– Marseille, « 31^{8^{bre}} » [probablement 1902]. « *... Sans épouser à l'heure qui me sonne tes modernités de facture, oui, encore, très bon ton article de Zola [paru dans L'Aurore le 17 octobre 1902, peu après la mort de l'écrivain le 29 septembre 1902]. Ça m'est très bon de retrouver en toi ce qui est moi, de penser comme tu penses, ce que tu penses. J'aurais ajouté q.q. chose à ta pesée comparative de Balzac avec Zola. Ceci : autant ta conclusion de Zola est saine, humaine, vivifiante, autant de l'autre la résultante est desséchante, léthifère. L'un est resté stérilement tourné sur hier, la mort ; l'autre regarde et voit demain, la vie. Je crois essentiel d'insister sur la démoralisation, le découragement, la dissolution que nous laisse Balzac, monarchique et papiste. Et parfois que de sottise dans le tranchant de ses affirmations !... Comme je voudrais être avec toi, te tenir là, te dire... »*

Nadar évoque également ses portraits par les peintres **CAROLUS-DURAN** et Georges **MITA** (4 mars 1903), **SON ÉPOUSE ET COLLABORATRICE ERNESTINE** (« *Nous devons le témoignage à qui nous donna l'exemple* », 31 octobre, probablement 1902), Eugène **CARRIÈRE** (31 octobre 1902, 4 mars 1903), Honoré **DAUMIER** (18 juin 1901), Anatole **FRANCE** (1^{er} novembre 1900), Urbain **GOHIER** (19 juillet 1900), l'écrivain et homme politique Clovis **HUGUES**, ancien communiste marseillais (9 février 1904), l'homme politique et ethnologue anarchiste Élie **RECLUS** (9 février 1904), Laurent **TAILHADE** (19 juillet 1900), **L'EXPOSITION UNIVERSELLE** (7 novembre 1900), etc.

Joint : un brouillon autographe de lettre de Nadar au verso d'une page autographe d'un texte de lui sur Élisée Reclus (ce brouillon accompagnait la lettre de Nadar à Élie Faure du 2 octobre 1905). – Une carte de visite autographe signée de Nadar à Clovis Hugues devant servir de recommandation à Élie Faure auprès de lui (s.l.n.d.). – 2 cartes autographes signées de Nadar à des journalistes (dont une à Philippe Gille) par lesquelles il demande d'annoncer la vente aux enchères des collections de son ami l'écrivain et aquafortiste Aglaüs Bouvenne (toutes deux datées de Dax le 1^{er} novembre 1891). – Une lettre adressée à Nadar par un ami (1891).

Marcelle 31 8ème

Espace le papier : pas d'autre pour la soie
est un peu trop long pour que je veug d'écrire, mais à dire
de plus en plus vieux, plus malade et plus triste et plus d'effort
pour marcher, avec des gonflements et des douleurs etc.
Où est ton Corriere, note l'adresse, quel le service.
"Pauvre ?" ou "non ?"

Allevard 20 fév 1902

Quel poids tu m'as
- et que je te remercie ! - tu
ne peux s'empêcher comme j'ai fait
de t'écouter tout en tête et
affr malade (oppression, capsa.
- fatigue) - mais pour plus que les
connaître du côté législatif, je
l'adjoins un bon nombre, les
devenir un obstacle dans la tenue
assisté pour vous, tout disposé à
le recevoir pour tout. Je t'écris, par
la lettre, lui écrire de l'aller voir.
- Je ne t'ai, lui, par regard pour
la tradition catholique, et aussi
que vis avis de mes entretiens
civils, auquel d'autres personnes
se mêlent avec.
Merci, merci encore ! - en des
plus profonds de moi ...

Mon fils du Cal
Monsieur le Doct
Elié

Paris

me jelles du Calvair
17

Monsieur le Doct
Ché Faure

Nadar
17



lancement de
Nadar!!!



MARCELLE
31
Paris
mais que j'envoie à
à l'usage de qui est toi, les
l'adresse du trio d'écrit.
Toute ton
Allevard

Dimanche matin
Envoie le journal, au reçu
non, adresse de nouveaux souscripte
rival de Charrière.
L'adresse d'Allevard à tous
S. des Lettres.

Mon Elie,

En très hâte, - un service à te de
d'avoir un service. J'espérais fort à te de
de toi échant, mais m'as mis à te de
para plaisir, comme, serais à moi pour toi. Al
- alors, l'ami Barie, correspondance
Monsieur Musté vient me voir et en parlant
de ballon de la troupe, me demande pour son
un article que j'étais à conclure et dont le
chou est ton souvenir d'Allevard révisé, un bon
fortune d'actualité. Un autre gros Musté l'ancien avait de
mais comme ils ne me souffriront pas de l'ancien
et que mes tent à l'heure 82 ans ne font pas
riches, fais ton possible pour courir les routes
chou à ce monde, que l'Allevard 13 - ou
encore au Musté qui, si c'est, ne demandera pas
mieux. La publicité d'un quotidien porte mieux,
mais lequel, pour ne pas frayer avec l'ancien?
devenir tout rien au Figaro, - et non plus sans
la combat promise, absolue, de l'ancien de
éprouver que je retournais dans d
Encom, au d
mi

88. NOAILLES (Anna de). 4 lettres autographes signées à Élie Faure. 1905-1918.

200 / 300

Paris, « samedi » [1905]. **Sur Velázquez**, d'Élie Faure (1904) : « Je n'ai pu vous remercier plus tôt, étant souffrante, du beau livre que vous m'avez adressé, et où j'ai appris tout Vélasquez, si puissant, héroïque, lumineux et mystérieux, si visible au travers de l'admirable et lucide émotion que vous avez mis à nous le faire connaître... » — Paris, 26 juin 1907. **Sur Formes et forces**, d'Élie Faure (1907) : « J'emporterai précieusement à Athènes les belles pages que vous m'avez donné à lire, et qui m'enchantent par la grave et douce sérénité qui fortifie les vives et nobles descriptions... » — Paris, « mercredi » [19 juin 1918]. Probablement **sur La Sainte Face**, recueil de souvenirs et réflexions d'Élie Faure sur son expérience de la guerre comme médecin militaire, paru en 1918 : « Je vous écris ces mots en achevant la lecture de votre magnifique livre ; j'ai l'esprit multiplié et tout résonnant de ces profondes sonorités intellectuelles et sensibles ; quelle vérité perpétuelle et d'un coloris si fort dans cette diversité de vision, de rythme et de ton ! Ce sont non seulement des faits et des lieux pathétiques, mais tous les aspects de la vie et de la mort qui s'éclairent à ce grand incendie de votre vision lucide et lyrique. Écrire un livre qui a les puissantes pulsations de la fièvre, et où pourtant rien ne ment, où, de la base au sommet, tout est humain, voilà un miracle à quoi ne nous ont pas habitués tant de volumes composés dans le tumulte écarlate, et qui n'ont pas cette franchise, cette étendue, cette solidité. Vous avez beaucoup d'admirateurs... mais aucun ne saura mieux que moi tout ce qu'il y a de beauté dans tant de pages qui s'égalent elles-mêmes... »

Le Docteur Faure embauma en 1933 son amie poétesse et conserva un temps son cœur sur la cheminée du 147, boulevard Saint-Germain.

« Vous êtes souvent prophète... »

89. OZENFANT (Amédée). Lettre autographe signée à Élie Faure. S.l., 17 novembre 1934. 1 p. in-folio, quelques fentes marginales.

200 / 300

« Je n'ai pas voulu vous remercier de votre livre sans avoir pu le lire. Certain de vos articles m'avait, il y a quelques années, choqué. Vous montriez la chute d'un art, et d'un monde. C'était tragique. Maintenant, ces mêmes idées, situées dans votre livre parmi de tels espoirs, s'acceptent parfaitement. D'ailleurs, j'avais déjà, il y a deux ans, retranché du manuscrit de mon prochain livre, l'article violent qui vous répondait. Car j'avais moi-même évolué sous la pression des faits. Vous êtes souvent prophète. Et toujours le grand poète que j'admire... »

Peintre et théoricien du « purisme », Amédée Ozenfant joua un rôle important dans l'histoire des idées artistiques au sein des revues *L'Élan* avec Apollinaire (1915-1917) et surtout *L'Esprit nouveau* avec Le Corbusier (1920-1925), puis au sein d'écoles et d'ateliers fondés à Paris (1932), à Londres (1935), New York (1939-1955) puis Cannes (1955-1966).

« Et puis quand je n'écrivais pas, j'avais tant de talent !... »

90. PHILIPPE (Charles-Louis). Correspondance de 14 missives autographes signées, soit 12 lettres et 2 cartes, adressées à Élie Faure. 1907-1909. Une lettre avec manque dû à l'ouverture portant atteinte au texte.

300 / 400



Bien amicalement,
Charles Louis Philippe
31 quai Bourbon
Mes amitiés chez vous.

Correspondance pétillante d'humour caustique et d'autodérision picaresque.

Paris, 1^{er} septembre 1907 : « ... Je suis un type dans le genre de la fourmi. J'ai beaucoup travaillé ce printemps et cet été, et c'est ensuite que je me suis aperçu qu'il valait mieux ne pas utiliser ce que j'avais fait. En attendant, il faut que vous arrachiez madame Milie [Émilie Millerand], ma future veuve, aux maux qu'elle continue à avoir dans le ventre. Est-ce que vous pourriez lui écrire un mot, 31 quai Bourbon, pour lui dire quel jour elle pourrait vous rencontrer chez vous ? Elle irait vous consulter. Vous seriez bien aimable. Je vous consacrerai dans mes souvenirs ou plutôt dans mes mémoires tout un long chapitre. J'émettrais à votre sujet des idées neuves sur les médecins. Je m'engage à déclarer que vous aurez été un précurseur. J'ai fait de la peinture chez Francis [le peintre et écrivain

Francis Jourdain]. *Je suis très ennuyé. Je croyais du premier coup lancer l'art contemporain dans des voies nouvelles. Eh bien, je ne puis pas y arriver. Est-ce que par hasard les peintres auraient autant de mérite que nous ? Je pars lundi soir pour mon pays. Il y a déjà une statue. Ça m'ennuie. J'aurais préféré être tout seul. Si c'est vous qui avez à vous occuper de la mienne, faites-la déboulonner. Je vous rendrai la pareille si c'est moi qui [aie] à m'occuper de la vôtre... »* Avec un croquis original le représentant nu sur un socle portant la légende « À L. Philippe. Sa patrie ». — [Paris], 18 février 1908 : « Je n'ai pas pu aller vous voir samedi dernier parce que tous ces temps-ci j'étais encore bien fatigué le soir. Dites-moi donc quand je pourrai aller vous remercier de m'avoir guéri. Je suis en train d'écrire une petite chose pour vous. Je dis que la maladie m'a tenu lieu d'un beau voyage et que c'est bien triste de ne plus être malade. Je vous montrerai ça quand ce sera terminé, et vous me traiterez d'hypocrite. **Je travaille pour l'administration et je trouve que j'étais très bien au lit malgré la fièvre et la diète. Et puis quand je n'écrivais pas, j'avais tant de talent !...** »

Joint, une lettre et deux cartes de la mère de Charles-Louis Philippe, adressées à Élie Faure (1910 et s.d., les cartes postales portant au recto une vue photographique du monument funéraire de Charles-Louis Philippe).

*Le dictateur Primo de Rivera
embaumé par un médecin anarchiste*

91. PRIMO DE RIVERA (José Antonio). Carte autographe signée, en français, adressée à Élie Faure. Madrid, 25 mai [1930]. 2 pp. in-16 oblong, liseré de deuil. 150 / 200

« Veuillez m'excuser si, à cause des nombreuses obligations que j'ai sur moi depuis la perte de mon père, je n'ai pas trouvé un moment pour répondre à vos lettres. Je le fait maintenant pour vous remercier vivement les gentillesse que vous avez eu pour nous, et pour vous dire que Maître Federico Diez... vous enverra un de ces jours le montant de vos honoraires... »

Le docteur Élie Faure avait mené à bien les opérations d'embaumement du corps du général Miguel Primo de Rivera, mort à Paris le 16 mars 1930. En 1923, celui-ci avait institué un régime dictatorial en Espagne avec l'assentiment du roi, et était resté au pouvoir jusqu'en janvier 1933. Ayant perdu ses soutiens, il avait alors démissionné et s'était exilé en France.

Fondateur de la Phalange en 1933, l'avocat et homme politique José Antonio Primo de Rivera était le fils du dictateur. Il mourrait exécuté sur décision d'un tribunal populaire au début du soulèvement militaire de 1936.

*« Un encouragement à persévérer dans notre effort,
même impuissant, mal coordonné, promettant beaucoup et donnant peu... »*

92. PUY (Jean). Une lettre et 2 cartes, autographes signées. 1910-1921. 200 / 300

Talloires (Haute-Savoie), 15 juin 1910 : « Errant dans les rues d'Annecy, j'avais acheté un opuscule sur Cézanne [article paru le 1^{er} mai 1910 dans le périodique *Portraits d'hier*], et ce fut un double plaisir pour moi quand j'ai vu que vous en étiez l'auteur. Depuis, j'ai reçu celui que vous aviez eu l'amabilité de m'adresser. J'ai donc communiqué avec vous toute une soirée, le temps de vous lire attentivement. **J'ai été à la fois ému et enthousiasmé par la physionomie que votre écrit prêtait à Cézanne. Cet homme admirable qui savait sa valeur, mais souffrait de ne pas dire plus, ou d'une façon plus compréhensible pour tous, vous l'avez raconté comme seulement saurait parler du Dieu le grand prêtre, avec un amour et une joie d'apôtre. Nous sommes à Annecy, beau pays, noble et riant à la fois, très semblable aux paysages de "Hiero Huygie" ? le Japonais [Hiroshige], par ces temps de pluies battantes et de brumes vaporeuses...** » — Paris, 2 janvier 1921 : « **Vous m'avez comblé avec le dernier envoi de votre livre d'Histoire de l'art. La suite complète est une collection magnifique des œuvres des hommes, – et quel texte ! Comme c'est vu et senti d'un point élevé. On s'y sent angoissé par le mystère de la destinée et le problème de la raison qui porte les hommes à produire inlassablement des œuvres d'art. Bien plus, pour nous autres modernes, c'est un encouragement à persévérer dans notre effort, même impuissant, mal coordonné, promettant beaucoup et donnant peu ; car nous ne sommes que des chaînes involontaires ; une force extérieure nous mène ; nous ne sommes responsables ni de notre génie, ni de notre sottise. Produire et nous efforcer, c'est notre but et notre raison d'être ; et qu'importe ce que nous produisons. Le tri des œuvres bonnes se fera de lui-même. Voilà le réconfort et la philosophie que je tire de votre livre. Est-ce la course à l'abîme, en tout cas au mystère éternel...** »

Peintre fauve, Jean Puy avait fréquenté en 1899 l'académie Camillo, où enseignait Eugène Carrière, et s'y était lié avec Derain, Manguin, et surtout Matisse. Il avait fait partie de leur groupe à l'exposition du Salon d'automne de 1905 qui fut l'acte de naissance du fauvisme.

93. RAMUZ (Charles-Ferdinand). 3 lettres autographes signées à Élie Faure. L'Acacia à Lausanne, 1918-1919.

400 / 500

– 28 avril 1918. « Votre lettre m'arrive avec quelque chose comme deux mois de retard et je tiens à vous en accuser réception, sans être bien sûr que cet accusé de réception vous arrive. **Peut-être ferais-je mieux de le confier au Rhône qui s'attarde longuement sous mes fenêtres avant de reprendre, non loin d'ici, sa grande magnifique course vers la mer** : j'use de moyens moins romantiques, quoique peut-être moins sûr... Ne me remerciez pas... de ce pauvre petit article : ce n'est rien. Je n'y ai rien indiqué d'essentiel, parce que je n'ai pas su. Et puis c'est aussi que je n'aurais pu le faire sans prendre un ton beaucoup plus personnel qui m'eût été sans doute interdit ; **nous avons une pudeur qui nous empêche de toucher publiquement aux choses qui nous sont le plus précieuses ; il faut se comprendre sans s'expliquer.** J'aime... votre ferveur et la qualité surtout de cette ferveur. Vous avez parlé du Midi comme personne n'en a parlé ; c'est que vous appartenez à ce Midi-là et c'est ce Midi-là que j'aime. Et je me flatte, moi aussi, riverain du Rhône, d'y appartenir quelque peu... »

– 10 mars 1919. « ... **J'en suis venu au point que pour des raisons essentielles de divergences d'opinion toute espèce de débouché m'est fermé dans ce pays qui est apparemment le mien.** J'aurais aimé signaler aux quelques personnes que je sais qui vous admirent ici, la nouvelle source de ferveur et d'idées qu'est votre roman. Elles le découvriront bien, j'espère, sans moi. Vous devinez peut-être... l'horreur que j'ai des phrases et combien je m'en voudrais de vous écrire une lettre "d'auteur", vous devinez aussi combien peu je me reconnais le droit de "critiquer" ; **toute espèce de livre est pour moi une confrontation d'homme à homme.** J'ai l'impression d'être en votre présence et les pensées que nous avons pu échanger sont difficilement exprimables, tellement elles sont nombreuses et complexes, sur une pauvre feuille de papier à lettres... »

– 20 septembre 1919. « ... **Je ne m'occupe de cette "revue" que de façon "officiuse"** [les Cahiers vaudois, dont il était le principal animateur et contributeur]. Si j'ai consenti pourtant à jouer ce rôle et si M. de Weck [l'écrivain et diplomate fribourgeois René de Weck, alors en poste à Paris, qui tenait une chronique des lettres romandes au *Mercur de France*], sur ma demande, a pris la liberté de solliciter votre collaboration, c'est que je vois très bien les services qu'une entreprise de ce genre pourrait rendre (surtout en ce moment-ci). Il y a un public considérable de lecteurs, généralement mal renseignés et plus mal dirigés, mais plein de bonne volonté et qui achète et continue d'acheter, malgré la hausse ; beaucoup de jeunes gens susceptibles de se passionner, s'ils en trouvaient l'occasion ; **nous représentons malgré tout la France en dehors de ses frontières politiques**, ce qui est à considérer ; on parle de la nécessité d'activer les échanges, etc. Je ne fais qu'indiquer le thème ou les thèmes : ils sont nombreux et essentiels... »

94. RECLUS (Famille). Ensemble de 16 lettres et cartes adressées, la plupart adressées à Élie Faure. 1902-1916 et s.d.

400 / 500

– RECLUS (ARMAND). Lettre autographe signée. S.l., 12 février 1912. Annonce à Élie Faure la mort de son beau-père Guignard. **Officier de marine, Armand Reclus (1843-1927)** fit partie de l'équipe qui explora sur place le tracé du canal de Panama et en mena les premiers travaux. Contrairement à ses frères Élie et Onésime, sa sensibilité le rapprocha des thèses de l'Action française.

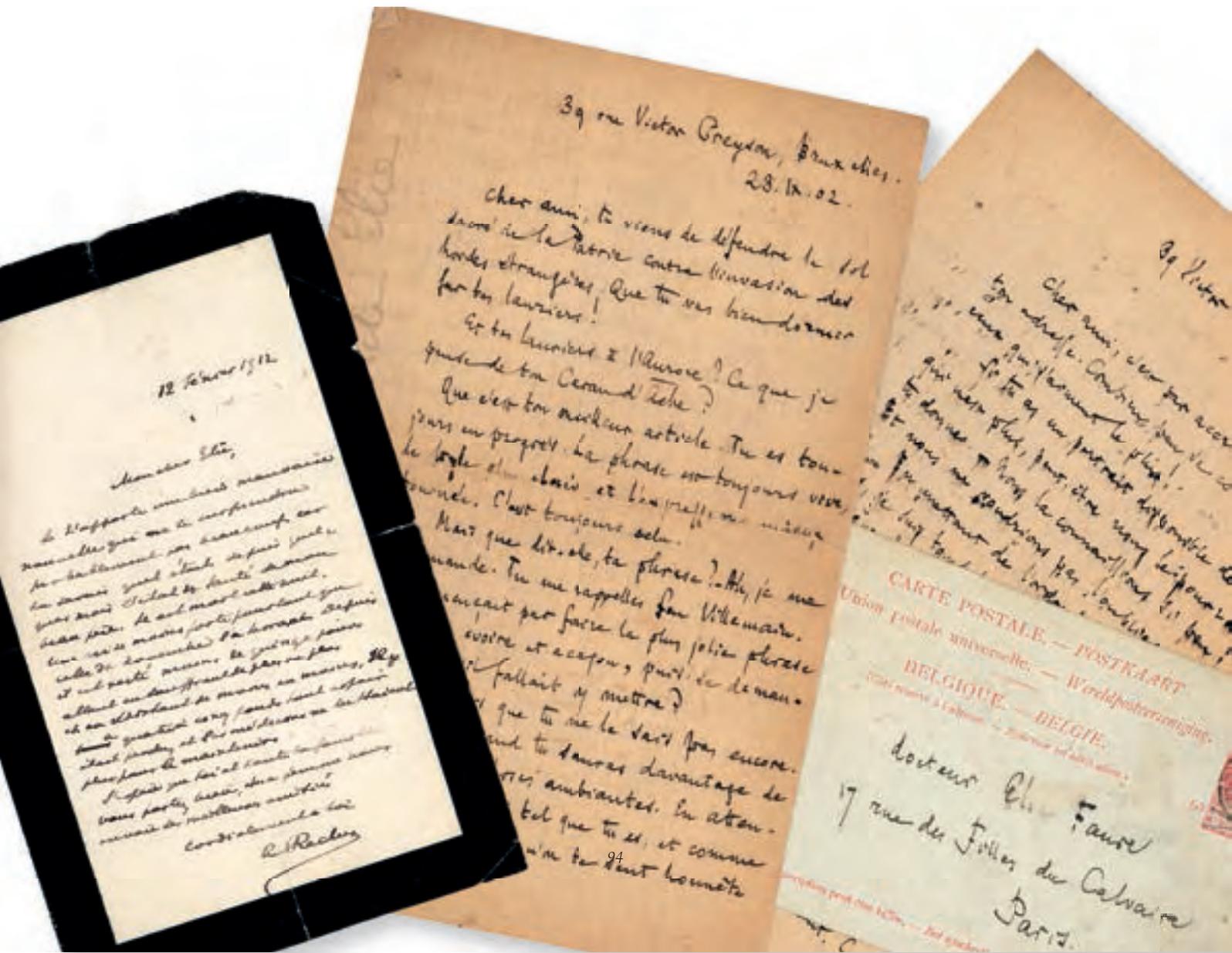
– RECLUS (ÉLIE). 5 missives autographes signées, soit : 4 lettres et une carte, dont une avec apostille autographe signée de l'épouse de celui-ci, Noémie Reclus. Bruxelles, 1902-1903 et s.d. Magnifique correspondance dans laquelle il prodigue rudement mais amicalement ses conseils à Élie Faure relativement à ses textes polémiques et à ses critiques d'art dans *L'Aurore*, par exemple, concernant les articles d'Élie Faure sur Caran d'Ache et Jean-Louis Forain. — Bruxelles, 29 novembre 1902 : « ... Tu cognes sur le bourgeois – on sent que cela te fait plaisir – mais on ne voit pas assez le pourquoi. Fais donc parler ton adversaire. C'est plus honnête, et quand on a raison, c'est plus habile... » — Bruxelles, [vers 1903], sur le désir d'Élie Faure de publier ses articles en recueil : « ... Tu as des instincts, que tu prends pour des faits acquis, des pressentiments que tu confonds avec des doctrines. Et ces doctrines, tu songes déjà d'en être le héraut et l'apôtre ? Patience, mon jeune ami, patience ! Prends le temps de transformer tes instincts en connaissances, en science consciente d'elle-même et bien ordonnée... Qu'il ne t'arrive pas la mésaventure advenue à ce pauvre Francis Jammes. Il avait débuté par une demi-douzaine de sonnets qui annonçaient le vrai poète. On le lui dit abondamment, il le crut surabondamment, il éreinta sa Muse qui en est restée fourbue, et depuis il ne fait plus que des "jamesiades". Il n'avait pas un bonhomme d'oncle pour lui dire : "Sache attendre, mon garçon. Attendre pour devenir ce que tu es"... » **Homme politique, écrivain et ethnologue, Élie Reclus (1827-1904)** affichait un socialisme anarchisant qui lui valut d'être exilé trois fois de France, en 1851 après le coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, en 1871 après la Commune qui l'avait fait directeur de la Bibliothèque nationale, et en 1893 après l'attentat de Vaillant. Réfugié alors en Belgique, il devint professeur de mythologie à l'Université libre de Bruxelles.

- **RECLUS (PAUL)**. 2 lettres autographes signées. 1900 et s.d. Relatives à sa carrière médicale, et concernant la mauvaise santé de son frère Élisée Reclus. **Chirurgien, Paul Reclus (1847-1914)** s'employa au service des troupes de la Commune, mais ne fut pas inquiété et entra à l'Académie de médecine en 1895. Il a donné son nom à une pathologie et a prôné l'usage de la cocaïne comme anesthésiant local.

- **RECLUS (ONÉSIME)**. 4 lettres autographes signées (3 à Élie Faure et une à René Fouret, un des directeurs associés des éditions Hachette). 1897-1912 et s.d. (fentes aux pliures). Paris, 16 décembre 1912 : « As-tu lu la Revue du 15 novembre ? On y lit, page 178, signature de Frantz Jourdain, dans l'article "La Maladie du passé" : "L'Histoire de l'art", prodigieux et incomparable monument élevé par Élie Faure à la gloire de l'intelligence humaine de tous les temps et de tous les pays... » **Célèbre géographe, Onésime Reclus (1837-1916)** fut le premier à employer le terme de francophonie. **Joint**, une lettre autographe signée d'Élie Faure à Onésime Reclus (Paris, 6 juillet 1905) : « Mon cher oncle, tu as peut-être su que j'étais allé recueillir le dernier souffle de ton frère Élisée... Il s'est éteint très doucement... »

- **RECLUS (PAUL)**. 2 lettres autographes signées. À Élie Faure. S.l., 13 février 1904. « Nous avons conduit notre pauvre ami [Élie Reclus] au cimetière et la cérémonie obligatoire s'est passée aussi simplement que possible. D'accord avec Élisée, j'ai lu quelques mots qui devaient expliquer aux présents pourquoi il y avait tant d'absents. Tu as toujours été à côté de moi dans la dernière cérémonie, car je te considère bien plus fils de mon père que moi-même... » À la veuve et aux enfants d'Élie Faure. Montpellier, 1^{er} novembre 1937. Condoléances pour la mort de celui-ci. **Écrivain, ingénieur et pédagogue, Paul Reclus (1858-1941)** était directeur de l'Institut géographique de l'Université libre de Bruxelles. De convictions anarchistes, il fut notamment un théoricien de l'illégalisme.

- **RECLUS (MAURICE)**. 2 lettres autographes signées, dont, s.l., 1^{er} juillet 1916 : « Ton pauvre oncle Onésime est mort hier vendredi [Maurice était le fils d'Onésime]... Le jour de sa mort, parcourait encore les journaux, sa main cherchait les livres familiers, avant hier, il récitait des vers de Hugo et plaisantait la Faculté. Enfin, Onésime, égal à lui-même, en pleine lucidité, en pleine intelligence, en pleine jeunesse de cœur, a accompli jusqu'au bout les rites de sa belle et indépendante vie et ne s'est pas solennisé pour mourir. Je t'adorais, j'ai le cœur brisé. Il t'aimait, Jean-Louis [frère d'Élie Faure] et toi, comme ses fils... » **L'historien Maurice Reclus (1883-1972)** fut par ailleurs conseiller d'État et mena une carrière de haut fonctionnaire. **Joint**, une lettre du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts Léon Bérard à Maurice Reclus concernant Élie Faure (1921).



Je vous remercie par
même de la réponse
que vous m'avez faite pour
leur querelle dans succès
Et y a eu a moment
un tel désaccord qu'il
faut se résigner a tout
Je suis avec la loi
que votre état de santé
vous empêche de venir
~~une fois~~ d'autant
que mon mon plus
Je ne puis aller au devant
de vous. En fin espérons
que tout cela finira
un jour et que nous
de revoir dans des circonstances
moins tristes

Veuillez agréer
mes sentiments
les meilleurs

Je suis
Cognac 26 Décembre 1919

Auguste RENOIR

Rencontré en 1907 par l'intermédiaire de leur ami commun le peintre Albert André, Auguste Renoir se prendrait d'amitié pour Élie Faure, avec qui il partageait des convictions comme la notion d'authenticité en art (ce que rapporterait plus tard le cinéaste Jean Renoir, fils du peintre). Élie Faure consacra plusieurs articles à Renoir, de 1919 à 1921, un chapitre du volume *L'Art moderne* de son *Histoire de l'art*, en 1921, et préfaça en 1925 le catalogue de la célèbre collection Gangnat, une des plus importantes d'œuvres de Renoir. Il intégra certains de ses articles dans ses recueils *L'Arbre d'Eden* (1922) et *Ombres solides* (1934). Surtout, Élie Faure joua un rôle important dans la réévaluation du style de la dernière période de Renoir, plus nourri de références classiques et qui heurta le public. Il préfaça ainsi le catalogue de l'exposition « Les dix dernières années de Renoir », organisée chez Paul Rosenberg en 1933.

Renoir aux Collettes :

« Tout pousse, c'est la corne d'abondance... »

95. RENOIR (Auguste). Lettre autographe signée en deux endroits, « Renoir » et « R. », adressée à Élie Faure. Cagnes-sur-Mer, 31 mars 1914. 2 pp. in-12, enveloppe. 1 000 / 1 500

« Cher docteur, je serais très heureux de vous voir à Cagnes où je resterai jusqu'à mon retour, mais le voyage entre Cavallère et Cagnes est si difficile que réellement je n'ose vous y engager.

Je serais content de pouvoir bavarder un peu avec un Parisien, mais je ne sais si je dois le désirer, à cause de la peine que cela vous donnerais. J'ai lu votre lettre avec plaisir, lettre pleine d'amitié et de bons souvenirs. Enfin, on verra. Bien amicalement à vous et aux amis...

P.S. Temps superbe, tout pousse, c'est la corne d'abondance... »

Auguste Renoir avait découvert Cagnes-sur-Mer en 1898, et, enchanté, y était venu régulièrement avant d'y acheter le domaine des Collettes en 1907. Il y passa les hivers, aimant à s'occuper du jardin où il cultivait des rosiers, des orangers – Claude Monet lui offrit d'ailleurs des soleils pour ce jardin. Bien qu'il s'y sentît parfois un peu abandonné de ses amis parisiens, Renoir y travailla fructueusement à son art jusqu'à sa mort.

Inquiet pour son fils Jean dans le tourbillon de la guerre

96. RENOIR (Auguste). Lettre signée « Renoir » à Élie Faure. Cagnes-sur-Mer, « 1^{er} novembre » [1915]. 3 pp. in-12, enveloppe. 1 000 / 1 500

« Mon cher Monsieur Faure, Jean a été trouvé apte par la dernière commission à Nice et va probablement retourner d'ici peu au front, d'après ce que lui a dit son commandant.

Lui trouve cela tout naturel mais moi je suis obligé de ne pas être du même avis. Un alpin a surtout besoin de ses jambes, et comme il n'en a pas, il ne pourra rendre aucun service. Il a fait une demande pour entrer dans les automitrailleuses où les jambes sont inutiles. C'est moins glorieux mais plus logique.

Je vous demanderai si, dans vos connaissances, vous ne connaissez pas personne qui puisse appuyer cette demande. Cette demande a été faite au ministre par Jean, le 27 septembre. Mon ami Rivière [le critique d'art Georges Rivière], que vous devez connaître, l'ayant vu à l'atelier, a dû s'en occuper, connaissant M^r Thomas, sous-secrétaire d'État aux munitions, mais je ne sais pas s'il y a donné suite. Il habite 205bis Bd Raspail.

Excusez-moi de m'adresser à vous, mais je suis très ennuyé, et dans ces cas-là, il faut embêter les amis. "Heurtez et on vous ouvrira" a dit le sieur Jésus-Christ. À vous... »

Futur cinéaste de *La Grande illusion* (1937), Jean Renoir embrassa d'abord la carrière militaire : entré comme élève officier à l'école de cavalerie de Saumur, en 1913, il débuta la guerre dans les Dragons, avant d'être envoyé au front dans le corps des Chasseurs alpins. Il fut blessé deux fois aux jambes, en octobre 1914 et en avril 1915, mais, à nouveau déclaré apte malgré des séquelles physiques, il demanda à servir dans les automitrailleuses, ce qui lui fut refusé, puis dans l'aviation ce qui lui fut agréé : après une période de formation dans les écoles de l'air d'Ambérieu-en-Bugey et de Châteauroux, il revint au front et y acquit le grade de lieutenant en novembre 1917. Démobilisé en 1919, il quitta alors l'armée.

« Il y a en ce moment un tel désarroi qu'il faut se résigner à tout... »

97. **RENOIR** (Auguste). Lettre autographe signée « *Renoir* » à Élie Faure. Cagnes-sur-Mer, 26 décembre 1915. 2 pp. in-12, enveloppe. 1 000 / 1 500

Malade, en deuil de sa femme disparue en juin, Renoir était dans les embarras du règlement de la succession de celle-ci, et dans l'inquiétude du sort de son fils Jean (le futur cinéaste) qui, officier déjà blessé deux fois, devait retourner au front (cf. *supra* n° 96).

« Cher docteur, je suis bien désolé de vous savoir encore souffrant. Moi qui vous croyais remis. Moi, j'ai rien de grave, mais tous les ennuis possibles, bronchites successives, fluxion de poitrine, etc., dont j'ai pris le dessus encore une fois.

J'ai un notaire pour les inventaires qui me rase dans les grands prix. Mais tout cela va finir.

Jean est toujours à Nice, attendant tous les jours l'ordre d'aller dans l'aviation. Lui trouve cela très drôle mais moi pas. Je vous remercie pas moins de la démarche que vous avez faite pour lui, quoique sans succès.

Il y a en ce moment un tel désarroi qu'il faut se résigner à tout.

Je suis aussi désolé que votre état de santé vous empêche de venir me voir, d'autant que moi non plus je ne puis aller au-devant de vous. Enfin, espérons que tout cela finira un jour et qu'on pourra se revoir dans des circonstances moins tristes. Veuillez agréer, toutes mes sympathies les plus sincères... »

98. **RENOIR** (Auguste). Lettre autographe signée « *Renoir* » à Élie Faure. Cagnes-sur-Mer, 5 janvier 1916. 1 p. in-8, enveloppe. 800 / 1 000

« Cher docteur, je ne puis vous loger en ce moment, on refait l'escalier et je couche dans la salle à manger. S'il est fini à temps, je pourrai vous éviter l'auberge, quoique cela ne manque pas : Hôtel du Golf, en face la gare, tout neuf et très propre.

Vous me dirai l'heure de votre arrivée à Antibes. J'irai vous y chercher en auto.

Jean part lundi prochain pour Ambérieu dans l'aviation. Je suis navré. À vous... » Le futur cinéaste Jean Renoir, fils du peintre, suivait alors une formation dans l'école d'aviation d'Ambérieu-en-Bugey et allait bientôt retourner au front (cf. *supra* n° 96).

99. **RENOIR** (Auguste). Lettre autographe signée « *Renoir* » à Élie Faure. Cagnes-sur-Mer, 3 février 1916. 2 pp. in-12, enveloppe. 1 800 / 1 000

Corps périssable du peintre immortel.

« Cher docteur, ça désemfle. Je commence par vous le dire, en vous remerciant de vos bons conseils, je voudrais, si je ne m'abuse pas, vous demander si les sels de Vichy (bicarbonate de soude) et le sulfate de magnésie ont le même effet sur les reins que le sel de cuisine. J'ai été soigné depuis longtemps avec ce bicarbonate pour digérer et à me purger avec du sulfate de magnésie. Est-ce que je puis continuer ? L'aloès me donne des émoroïdes et le sulfate de magnésie ne me fait aucun mal au trou de balle, et voilà. Je vous écrirai dans quelques jours, si ce mieux continue. Avec tous mes remerciements sincères, à vous... »

« J'ai un petit paysage de côté pour vous... »

100. **RENOIR** (Auguste). Lettre signée « *Renoir* » à Élie Faure. [Cagnes-sur-Mer], 27 février 1917. 1 p. in-12, lettre coupée en deux à la pliure. 1 500 / 2 000

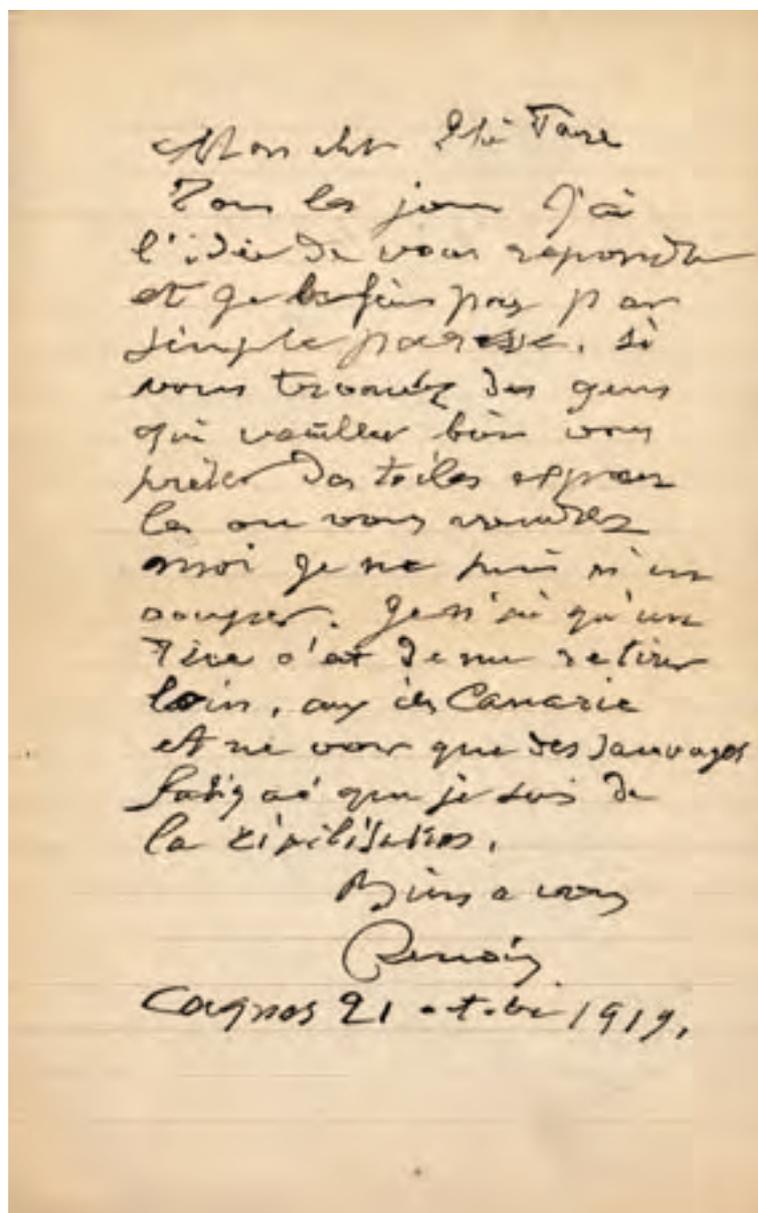
« Mon cher ami, par la plume de mon secrétaire, je vous fais assavoir que j'ai un petit paysage de côté pour vous, que je serais heureux de vous voir venir chercher vous-même car cela me prouverait que votre fille va bien. Bien cordialement... »

Avec apostille autographe signée du peintre Albert André : *« Vieux, vous voyez que je vous avais dit la vérité. À présent, une autre vérité, c'est que nous allons quitter Cagnes d'ici 4 ou 5 jours. Le jeune Guino vient nous remplacer [Richard Guino]. Otre chose. Je viens d'être nommé conservateur du musée de Bagnols-sur-Cèze !!! C'est beau, hein. On vous embrasse tous... »* Albert André, qui avait d'abord adopté l'esthétique des nabis avant de trouver son style personnel, avait été remarqué par Renoir dès 1895, et était devenu son ami. C'est sur l'insistance de Renoir qu'il accepta le poste de conservateur du musée de Bagnols-sur-Cèze, premier musée de province à être consacré à l'art

moderne. Albert André a publié en 1919 une monographie consacrée à Renoir, lequel en a reconnu la justesse. Élie Faure possédait des œuvres d'André Albert, dont un portrait de *Renoir à Cagnes* (dessin, vers 1916), et des *Nus dans un paysage méditerranéen* au pastel. Le sculpteur Richard Guino, meilleur élève de Maillol, assista Renoir de 1913 à 1918 dans la réalisation de sculptures : au départ une simple suggestion commerciale du marchand Ambroise Vollard, cette activité devint le dernier moyen d'expression de Renoir, et comme le couronnement de son œuvre : peu de pièces sortirent de cette collaboration, mais elles comptent parmi les chefs-d'œuvre de la sculpture française.

« *Fatigué que je suis de la civilisation...* »

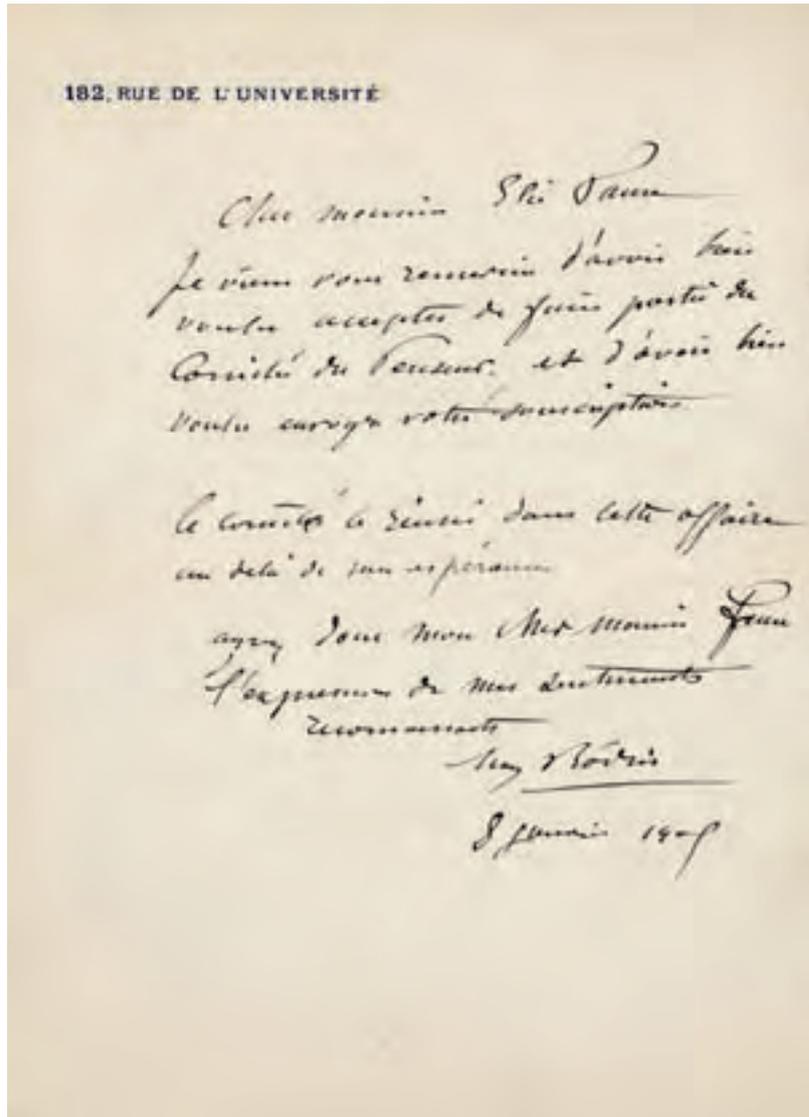
101. RENOIR (Auguste). Lettre autographe signée « Renoir » à Élie Faure. Cagnes-sur-Mer, 21 octobre 1919. 1 p. in-8.
1 500 / 2 000



Mon cher Élie Faure
Tous les jours j'ai
l'idée de vous répondre
et je ne le fais pas par
simple paresse. Si
vous trouvez des gens
qui veulent bien vous
prêter des toiles exposez
les où vous voudrez
moi je ne puis m'en
occuper. Je n'ai qu'un
rêve c'est de me retirer
loin, aux îles Canaries
et ne voir que des sauvages
fatigué que je suis de
la civilisation.
Bonne nuit
Renoir
Cagnes 21 - oct - 1919.

« Tous les jours, j'ai l'idée de vous répondre, et je ne le fais pas, par simple paresse. Si vous trouvez des gens qui veulent bien vous prêter des toiles, exposez-les où vous voudrez, moi je ne puis m'en occuper. Je n'ai qu'un rêve, c'est de me retirer loin, aux îles Canaries et ne voir que des sauvages, fatigué que je suis de la civilisation. Bien à vous... »

Auguste Renoir allait mourir peu après, le 3 décembre 1919.



La souscription pour Le Penseur

102. **RODIN** (Auguste). Lettre signée « Aug. Rodin ». [Paris], 8 janvier 1905. 1 p. in-12, en-tête imprimé à son adresse du 182 rue de l'Université. 800 / 1 000

« *Cher Monsieur Élie Faure, je viens vous remercier d'avoir bien voulu accepter de faire partie du comité du Penseur, et d'avoir bien voulu envoyer votre souscription. Le comité a réussi dans cette affaire au-delà de mes espérances. Agréez donc, mon cher Monsieur Faure, l'expression de mes sentiments reconnaissants...* »

Joint : Mourey (Gabriel). Lettre autographe signée à Élie Faure. Saint-Cloud, 7 mai 1904. « ... *Puisque vous vous intéressez aux Arts de la vie, sachez que je prends l'initiative, par la revue, d'une souscription pour acheter Le Penseur de Rodin et l'offrir au peuple de Paris. Je forme un comité. Dites-moi vite, par une belle lettre publiable, que vous acceptez d'en faire partie, avec Carrière et Besnard comme présidents d'honneur. Notre idée remporte le plus enthousiaste accueil ; la souscription n'est pas encore lancée et nous avons déjà 1000 francs ; il n'en faut que 20 fois autant. Notre succès me paraît assuré. La souscription est, naturellement internationale...* »

Le Penseur, statue mythique. Achevée en 1882, cette puissante figure était destinée au vaste projet de *Porte de l'Enfer*. Un bronze de grand format en fut exposé au Salon de 1904 et fit forte impression : à l'instigation du critique d'art Gabriel Mourey, la revue *Les Arts de la vie* lança une souscription pour en permettre l'acquisition par l'État. Élie Faure contribua au débat public en publiant une lettre ouverte de soutien à Gabriel Mourey.

Perçue comme un hommage au peuple et un symbole de la démocratie, l'œuvre attira des dons suffisants. Il fut décidé de l'exposer devant le Panthéon, mais la ville de Paris ayant refusé de s'associer à cette entreprise, il fallut la déposer à l'intérieur des grilles du monument, à un emplacement dépendant uniquement de l'État. L'œuvre excitait les passions, et une réplique en plâtre, placée temporairement pour juger de l'effet, y fut détruite par un forcené. La statue fut enfin inaugurée le 21 avril 1906.

« Afin que nous puissions examiner les dessins à notre aise... »

103. **RODIN** (Auguste). Lettre signée « *Aug. Rodin* ». [Paris], 3 septembre 1906. 2 p. in-12, en-tête imprimé à son adresse du 182 rue de l'Université, enveloppe. 400 / 500

Les danses royales cambodgiennes. Les dessins évoqués ici correspondent probablement à l'importante série d'environ 150 crayonnés aquarellés que Rodin réalisa en juillet 1906 sous le coup de la fascination ressentie devant le ballet des danseuses du ballet royal du Cambodge venues en France à l'occasion de l'exposition coloniale de Marseille.

« Monsieur, je vous remercie de votre lettre du 23 août et serai très heureux de vous voir à Meudon [Rodin occupa une maison avec atelier à Meudon, de 1893 à sa mort, et y fut enterré]. Je vous demanderai seulement de laisser passer les grandes chaleurs, afin que nous puissions examiner les dessins à notre aise, et dès lors nous fixerions un rendez-vous ensemble. Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués... »

Élie Faure se lia avec Rodin par l'intermédiaire de leur ami commun Eugène Carrière. Faure admirait chez Rodin un art « ravagé de vie », voyait en lui « le dernier des grands romantiques », et étendait aussi son intérêt à ses dessins. Il lui consacra plusieurs articles dès 1902 et soutint ouvertement la souscription pour *Le Penseur* en 1904. C'est Rodin qui présida en cette même année 1904 le banquet organisé par Élie Faure en l'honneur de Carrière.

104. **ROUSSEL** (Ker-Xavier). Lettre autographe signée à Élie Faure. L'Étang-la-Ville (actuelles Yvelines), 6 janvier 1906. 2 pp. ½ in-12, enveloppe. 100 / 150

« ... Je suis très sensible aux sentiments que vous me témoignez et regrette d'autant plus de ne pouvoir accepter votre proposition... mais – trois ou quatre salons plus ou moins officiels, des expositions particulières, legs du mouvement impressionnistes, me semblent véritablement donner aux peintres la facilité de présenter leurs œuvres au public dans les conditions de leur choix. Je ne vois donc pas l'utilité d'une nouvelle Société. Je sais bien vos raisons et apprécie la bonté de vos intentions mais je suis persuadé que le moyen est inefficace ; le temps, la production continue, l'opinion de quelques-uns parmi lesquels vous me permettez de vous compter, donneront seuls, à mon sens, les résultats que vous espérez de votre combinaison... »

Membre du groupe des Nabis, le peintre Ker-Xavier Roussel subit l'influence conjuguée de Gauguin, Sérusier, Cézanne, et se créa un univers mythologique personnel atemporel.

« Vous avez été le premier des critiques (quel sale mot) à reconnaître Soutine... »

105. **SACHS** (Maurice). 2 lettres autographes signées à Élie Faure. 1934-1935. 200 / 300

S.l., octobre 1934. *« J'ai été très touché de recevoir votre livre... "Ombres solides"... Je n'ai que feuilleté l'ouvrage... Mais dans la préface j'ai retrouvé ce feu et cet amour qui éclatent dans tout ce que vous écrivez. Il y a longtemps que je n'avais lu votre opuscule sur Soutine. Et il m'a semblé que vous y aviez ajouté quelque chose pour le chapitre sur Soutine qui est dans "Ombres solides". Vous avez été le premier des critiques (quel sale mot) à reconnaître Soutine, le seul à dire, longtemps, tout ce qu'il vaut (et je crois que vous y avez eu bien du mérite amical). Je ne me souvenais pas d'avoir lu dans votre livre sur S[outine] "une croix de marbre assez solide pour qu'il puisse enfin s'y étendre et qu'on y cloue ses membres..." C'est très beau, c'est parfait, c'est toute la grandeur du drame de Soutine... »* Élie Faure, qui fut un ami proche de Soutine, lui consacra une monographie en 1929. Maurice Sachs avait connu Soutine chez Madeleine Castaing, et publia sur lui en 1932 un article dans une revue américaine. Il lui présenta en 1940 Marie-Berthe Aurenche, qui devint la dernière compagnie du peintre. Un jour, il « emprunta » même indécemment un tableau de Soutine à Madeleine Castaing.

106. **SCHWOB** (René). Ensemble de 13 lettres autographes signées (2 de son paraphe). [Vers 1926-vers 1932]. Environ 75 pp. in-folio, quelques déchirures avec petits manques atteignant le texte. 300 / 400

Très belle correspondance, de haute tenue intellectuelle. L'écrivain et critique d'art juif médite sur le catholicisme (auquel il s'est converti en 1926), le protestantisme et Nietzsche, l'amour et la connaissance, le surréalisme et le communisme, le rapport entre l'art et la religion (point polémique entre lui et Élie Faure), le rationalisme, évoque ses livres *Moi juif*, *Chagall et l'âme juive*, et les livres d'Élie Faure *Napoléon*, *La Sainte Face*, *L'Esprit des formes*, *Les Trois gouttes de sang*, *Histoire de l'art*, *Mon Périphe*, etc. **Une lettre renferme une pièce de 57 vers intitulée « Poème pour les pauvres ».**

Itxassou (actuelles Pyrénées-Atlantiques), « 27/2 » : *« ... Je travaille de nouveau dans un sens qui vous plaira. Je n'ose espérer d'avoir rendu une vraie au catholicisme et pourtant je crois avoir, oui, vraiment, découvert, j'ose employer ce mot parce que je sais que vous me comprendrez et ne rirez pas de mon orgueil – je crois avoir découvert un nouveau*

sens de Dieu. Je me rends compte de ce que peut avoir de ridicule une pareille affirmation mais je veux braver le ridicule. Eh bien j'ose dire que... une invraisemblable inspiration m'a dicté des pages où je réconcilie Nietzsche (un vrai catholique celui-là !), Dostoïevsky (qui m'a formidablement accouché), St-Jean de La Croix... et Élie Faure... Je crois vraiment avoir fait un ouvrage important et qui subitement a réorienté mon âme jusqu'alors très désespérée... Vous êtes évidemment la première personne à qui je le montrerai. Je continue de croire qu'il va avoir, qu'il devrait avoir une énorme influence. C'est toute la vie intérieure qui est projetée dans la morale, dans la politique, dans l'esthétique... » — S.l.n.d. : « Pour vous prouver... à quel point il était loin de ma pensée de faire contre vous un pamphlet... permettez-moi... de copier pour vous les notes qu'à 2 h. du matin l'autre jour je me sentis obligé d'écrire à propos de vous... En vérité, je vous confesse que je n'ai pas de plus cher espoir que de vous convertir. Et chaque jour vous trouvez place dans mes prières auprès de Gide et de trois autres esprits dont la détresse m'est douloureuse... Ce que vous appelez un pamphlet était à mon sens une candide psychanalyse que je m'étais efforcé de vouloir précise et curative. Pardonnez la... Voici donc ces notes : "L'erreur capitale d'Élie Faure, c'est de croire que la beauté d'un art est la mesure de la vérité de la religion qui l'engendra... Comme le Dieu protestant a pour fin la création d'une morale humaine, celle du Dieu de Faure c'est le renouvellement d'une esthétique humaine. On sent là le défaut d'un anthropocentrisme exigeant. Il confond le sentiment religieux et la foi... Ce que rien n'établit, c'est que l'esthétique soit l'expression suprême de l'âme et comme l'unique but qu'elle doive se proposer. C'est par une impulsion purement arbitraire et qui lui fait prendre son propre goût comme critérium de la vérité universelle qu'il met l'art, ou le génie de quelqu'ordre qu'il soit, au sommet des fonctions de l'Esprit. L'art est encore une dégradation de notre activité. Et qui ne diffère que faiblement du jeu de l'enfant, par exemple... »

Joint, une note autographe d'Élie Faure sur le christianisme (1/2 p. in-16).

« Personne, plus que nous, n'aime et n'admire la vie et la nature... »

107. **SIGNAC** (Paul). Lettre autographe signée. Paris, 25 mars [1903]. 4 pp. in-12 carré, en-tête imprimé à son monogramme, vestige d'enveloppe. 800 / 1 000

Défense et illustration du néo-impressionnisme, en réponse à Élie Faure qui, en mars 1903, consacra plusieurs articles au Salon de la Société des artistes indépendants.

« Je suis très touché et très honoré de l'étude si sympathique et si précise que vous venez de publier dans L'Aurore sur notre art. Croyez bien que je préfère cette sérieuse critique aux vains éloges d'autres journaux.

Mais, je tiens à vous affirmer que personne, plus que nous, n'aime et n'admire la vie et la nature. Nous nous sommes efforcés de nous créer une belle boîte à couleurs pour pouvoir exprimer les splendeurs et les magnificences qu'elles nous offrent. Soit, nous avons renoncé à rendre les tristesses et les noirceurs, qu'elles présentent aussi. Mais, songerait-on à refuser à l'admirable [Eugène] Carrière le droit de renoncer au vert pomme et au jaune citron ?

Examinez de près ce tableau de Cross, "La Plage ombragée" et voyez s'il n'est pas un doux poème de vie et de bonheur exprimé, sans littérature, par de beaux moyens de peintre. Voyez, si par l'harmonie des lignes et des teintes, par le choix du sujet, la beauté des gestes, la noblesse du décor, les rythmes de la composition, il ne correspond pas au signalement de la parfaite œuvre d'art. Supposez ce tableau reproduit en blanc et noir ; cette épreuve aurait toute la beauté, je crois, d'une reproduction d'un Poussin ou d'un Puvis. Et croyez-vous pouvoir affirmer que la beauté et la pureté des teintes employées par l'artiste, viennent en quoi que ce soit, amoindrir ces qualités ? À mon avis, au contraire, le charme de la couleur, est un nouvel et puissant appoint.

Oh ! ce rêve : un Carrière peint par un Renoir !... »

« Cette fleurette, qu'à mon retour de Constantinople, j'ai cueillie "au pied de Parthénon"... »

108. **SIGNAC** (Paul). Carte autographe signée. « La Hune » à Saint-Tropez (Var), « 28 mai » [1907]. 2 pp. in-12 oblong, en-tête imprimé à son monogramme et son adresse de Saint-Tropez, petites fentes pratiquées par Signac pour y glisser une fleur ; enveloppe. 600 / 800

Souvenir du voyage que Paul Signac effectua à Constantinople, du 28 mars au 15 mai 1907. Il y réalisa plusieurs œuvres, notamment dans l'idée de poursuivre sa série des *Ports* débutée en 1904, par exemple *La Corne d'or. Matin* (musée d'Orsay).

« Tous mes remerciements, cher Monsieur, pour l'envoi et votre bon livre...

Vous aimez l'art ; de toutes vos forces, vous savez le faire aimer et le défendre. Permettez-moi de vous adresser, en souvenir sympathique, cette fleurette, qu'à mon retour de Constantinople, j'ai cueillie "au pied de Parthénon"... »

Joint, la fleur séchée en question, démembrée.

« Tout ce que j'aime, tout ce à quoi je crois... »

109. SIGNAC (Paul). 2 lettres autographes signées à Élie Faure. 1902 et années 1920. 800 / 1 000

– S.l., 20 avril 1902. « Voulez-vous me permettre de vous remercier, au nom de mes camarades et au mien, du précieux appui et de l'encouragement que votre article d'hier, sur les Salons, dans L'Aurore, apporte à **la cause que, depuis dix-huit ans, nous défendons aux Indépendants**. Avec de tels soutiens, nous pouvons bientôt espérer la défaite définitive des expositions officielles, en même temps autoritaires et serviles... » Déchirures marginales dues à l'ouverture.

– Le Grand-Cardinal, à Lézardrieux (Côtes-d'Armor), « 21 juillet ». « **J'aurais dû, tout au moins, vous remercier de l'envoi de votre beau livre d'esthétique**. Mais je voulais, avant de vous écrire, le lire, longuement, sérieusement, comme il le mérite, et à Paris on est trop dérangé pour ce faire. **J'y ai retrouvé, si bien présenté, tout ce que j'aime, tout ce à quoi je crois, et bien des idées nouvelles qui m'éclairent**. Et, toujours, quelles belles images, si bien choisies et convaincantes. Ce livre aura le succès des précédents. **Ici, on est au vert, assez loin des gueules balnéaires ; et on travaille, malgré le mauvais temps...** » Paul Signac loua régulièrement une maison à Lézardrieux de 1923 à 1930, et y réalisa de nombreuses œuvres.

« Ce sera bon de s'engueuler un peu... »

110. SIGNAC (Paul). 4 lettres autographes signées à Élie Faure. Vers 1922-1927. 1 500 / 2 000

– [Paris, vers 1922]. « **Entendu, joyusement. Mais, tenez-vous à ce que cette aquarelle soit sur le papier du livre même** – qui me semble bien mauvais pour le lavoi – ou me laissez-vous la faire sur une feuille volante que vous feriez relier avec les feuillets. Dites, et je vous obéirai, seigneur. J'ai bien trouvé, en revenant de Bretagne... votre aimable envoi, L'Arbre d'Eden... mais j'ai été tellement pris par les Indep. [Salon de la Société des artistes Indépendants] que je n'ai pu achever cette bonne lecture. Certains partis m'enthousiasment, mais, contre d'autres, je regimbe ! **Ce sera bon de s'engueuler un peu. D'abord, dites un peu ; êtes-vous persuadé que le récent Salon d'automne est le retour du plus plat classicisme ! Si oui, on pourra commencer à parler...** »

– Paris, 1922. « **Voici le bouquin – avec un peu de noir en supplément. Sur ce papier, il eût été absolument impossible d'aquareller**. J'attends avec impatience le Delacroix [Élie Faure publierait avec préface en 1923 une édition des écrits d'Eugène Delacroix]. Ça manquait. Ça nous consolera de Lhote et de Favory [les peintres André Lhote et André Favory]. Je ne connais pas d'autres photos de Delacroix que celles que vous connaissez. Et ne sais rien de l'Hommage. Il faudrait bien se voir un peu, mais en ce moment je suis pris par la lutte contre les poules de Bartholomé, qui veulent nous coincer au Grand-Palais [le monument de la pointe de Grave du sculpteur Albert Bartholomé serait exposé au Grand-Palais en 1923]... »

– Saint-Paul-de-Vence (Alpes-Maritimes), 22 mars 1922, d'après le cachet de la poste. « Cher ami, bien reçu votre lettre et le beau livre... Merci, mon ami, de ce beau présent qui va nous faire passer de bonnes heures. **C'est avec grande joie que je tâcherai de ne pas trop abîmer la page de garde sur votre "Seurat" par une aquarelle d'après la Grande Jatte** [le catalogue de l'exposition Georges Seurat, tenue du 15 au 31 janvier 1920 à la galerie Bernheim jeune, préfacé par Paul Signac]. **Mais il est possible que dans mes cartons un petit croquis original (oh, pas bien important) de Seurat**. Et ce serait peut-être mieux. **On réserverait l'aquarelle pour le Signac qui doit paraître chez Crès** [ouvrage de Lucie Cousturier, qui ne paraîtrait qu'en 1927]... Recevez, mon cher ami, notre bien affectueux souvenir avec des bisces de Ginette [fille de Paul Signac] qui devient lhotiste et même un peu dufyste... »

– [Paris, 1927]. « Je vous remercie de l'amical envoi de votre nouvel ouvrage ; je vais le lire, un peu chaque soir, pour me reposer des rudes besognes (Rétrospective et Indépendants... 2 expositions à préparer) de la journée [il évoque ici le Salon de la Société des artistes indépendants, à Paris, et la Rétrospective de l'époque néo-impressionniste au Salon du Sud-Est à Lyon]. Ah ! J'aimerais mieux le déguster sous les pins du bastidon, avec, au fond, des bricks-goélettes italiens au mouillage de L'Estaque – mais hélas, ces besognes me retiennent à Paris... »

↑ Signac



111

Dimanche 8 Février

Cher Monsieur Faure

Excusez moi d'avoir tardé
 Je vous envoie le livre de
 Balzac, mais j'étais
 malade, sérieusement grippé

Bien sincèrement

Souffrin

112

Monsieur E. Faure
 Bd St Germain 147
 Paris

Chaïm SOUTINE

« *Vous étiez, vous êtes encore, hors mes deux fils, le seul homme que j'aime* » (Élie Faure à Soutine). Élie Faure, qui avait déjà remarqué son œuvre, rencontra pour la première fois Soutine au début de 1927. Il le considérait comme un génie « ivre de peinture », « le premier – de très loin – des peintres vivants », comme il l'écrivait et le lui écrivait. Élie Faure accueillit Soutine chez lui, à Paris, à Bordeaux à la fin de 1927 et durant l'été de 1928 et 1929, en Dordogne dans sa maison familiale de Prats, à la suite de quoi il l'emmena en Espagne pour un voyage d'où Soutine revint enchanté. Élie Faure consacra une monographie au peintre en 1929 – la seconde à paraître après celle de Waldemar-George en 1926. Il acquit quelques toiles, dont un *Bœuf écorché* et une *Volaille suspendue*, l'aida matériellement en 1930 en réglant les loyers de son atelier passage d'Enfer, quelques impôts, diverses charges... L'amitié qui liait les deux hommes était forte, Élie Faure traitant Soutine comme un fils, mais une brouille les sépara au printemps 1930. D'après Michel Kikoïne, ami de Soutine, et selon les recherches de Pascal Neveux et le témoignage de la famille, Soutine était tombé amoureux de Marie-Zéline dite Zizou, la fille d'Élie Faure. Sa main lui fut accordée mais Soutine tarda à se déclarer auprès de la jeune femme. Quand il se décida, celle-ci s'était engagée auprès de Pierre Matignon, qu'elle épousa en juin 1930 – d'où la furie de l'irascible peintre.

Les documents de la main de Soutine sont très rares.

Hommage de Soutine à Velázquez

111. SOUTINE (Chaïm). Carte autographe signée « *Soutine* » à Élie Faure. Folkestone, 26 décembre 1928, d'après le cachet de la poste. 1 p. in-12. Au recto, reproduction d'un tableau de Diego Velázquez, *Dame à l'éventail*, conservée à la Wallace Collection. 8 000 / 10 000

« *Malgré la mauvaise reproduction de ce tableau, j'espère qu'elle évoquera pour vous la haute qualité du portrait. Respectueuse amitié...* »

Le premier livre d'art qu'Élie Faure avait publié, en 1904, portait sur Diego Velázquez.

Peu sensible à l'avant-garde picturale de son temps, qu'il jugeait trop cérébrale, Chaïm Soutine vouait un culte aux maîtres classiques. Dès son arrivée à Paris en 1913, il fréquenta le Louvre, se passionnant pour Fouquet, Courbet, Corot, Chardin, Rembrandt... De 1923 à 1925, alors qu'il vivait à Cagnes-sur-Mer, il effectua plusieurs séjours à Paris durant lesquels il ne manqua pas de retourner dans ce musée.

Soutine lecteur des classiques

112. SOUTINE (Chaïm). Lettre autographe signée « *Soutine* » à Élie Faure. S.l.n.d. 1 p. in-12, enveloppe. 5 000 / 6 000

« *Cher Monsieur Faure, excusez-moi d'avoir tardé de vous rendre le livre de Balsac, mais j'étais malade, sérieusement grippé. Bien sincèrement...* »

La compagne de Soutine dans les années 1937 à 1940, Gerda Groth a souligné dans ses mémoires que le peintre lisait les grands auteurs français comme Montaigne ou Racine (*Mes années avec Soutine*, 1973).

Joint, une pièce concernant la location par Soutine d'un hôtel particulier, aux frais d'Élie Faure : « *Reçu de Monsieur Soutine, la somme de cinq mille quatre cent cinquante francs en un chèque... au nom de M^r Faure à titre de commission forfaitaire sur la location de l'hôtel particulier que je lui ai procuré, 26 passage d'Enfert à Paris, et frais d'enregistrement du bail...* » (Paris, 10 janvier 1930, 1 p. in-8 oblong dactylographiée avec ajouts manuscrits). Chaïm Soutine, qui changea souvent de logement, vécut de 1930 à 1936 dans cet hôtel particulier du quartier Montparnasse.

Dimanche.

Monsieur,

J'ai beaucoup pensé et
reflèchi à votre lettre et
j'aimerais mieux qu'elle
me bafoué que toute cette
admiration que vous me
jetez à la figure.

Au moment où l'on m'outrage
il ne fallait pas parler
de peinture.

Et vos sentiments d'amitié
que vous - vous qu'ils
viennent à ce moment là
de conversation à l'avenir
n'a donc plus aucun sens.

~~Je~~ Croys ~~me~~ cependant

« *Au moment où l'on m'outrage, il ne fallait pas parler de peinture...* »

113. SOUTINE (Chaïm). Lettre autographe signée « C. Soutine » à Élie Faure. Paris, « dimanche » 27 avril 1930 ;
enveloppe avec cachet de la poste daté du 28, signée au verso. 6 000 / 8 000

Un témoignage brûlant de son caractère emporté et orgueilleux. Tourmenté, emporté dans son travail d'artiste, Soutine n'était pas moins brutal avec ceux qu'il rencontrait, malmenant amis et mécènes, d'où de nombreuses brouilles.

« *Monsieur, j'ai beaucoup pensé et réfléchi à votre lettre et j'aimerais mieux qu'elle me bafoue que toute cette admiration que vous me jetez à la figure.*

Au moment où l'on m'outrage, il ne fallait pas parler de peinture.

Et vos sentiments d'amitié, que voulez-vous qu'ils viennent à ce moment-là ? La conversation à l'avenir n'a donc plus aucun sens. Croyez cependant que je garde de certaines moment un joli souvenir... »

Cette lettre de rupture faisait suite à la déception amoureuse de Soutine qui s'était vu repoussé par la fille d'Élie Faure, déjà engagée à un autre.

Joint, le brouillon autographe signé de la réponse d'Élie Faure :

« *Soutine (et non Monsieur), vous êtes d'une injustice atroce, que vous regretterez – je l'espère pour vous – quand le calme sera rentré dans votre cœur. Nul ne vous a bafoué chez moi, nous avons été les uns et les autres victimes des circonstances et d'une imprudence commune où je ne vois rien qui puisse diminuer le respect que je vous garde et que vous me devez aussi... Est-ce là l'estime que vous inspirait ma fille ?... Je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, votre lettre n'existe déjà plus dans mon souvenir... Je ne souffrirais pas de votre abandon si je pouvais penser une minute qu'elle représente votre réelle nature. C'est en vous-même que vous chercherez le pardon de l'avoir écrite, et, j'aime à le croire, l'y trouverez. Ce jour-là, je vous accueillerai en homme chez qui "l'admiration" était devenue, depuis que je vous connaissais, le complément nécessaire de l'amitié. Si, dans cette amitié, vous n'avez, vous, senti que "l'admiration", ce serait pour moi une raison suffisante de vous retirer l'une et l'autre, car cela me montrerait qu'il n'y avait qu'un peintre exceptionnel là où j'avais cru trouver un homme. Et ce ne serait pas tant pis pour moi, mais tant pis pour vous. Jusqu'au jour – que j'espère proche – où vous vous apercevrez que l'humilité est la conquête même et le refuge de l'orgueil... Je vous attends donc avec confiance, des mois et des années s'il le faut. Vous étiez, vous êtes encore, hors mes deux fils, le seul homme que j'aime... J'ai 57 ans. Je disparaîtrai peut-être sans que vous m'ayez pardonné le mal que nul chez moi n'a voulu vous faire, et dont je vous pardonne, moi, la vilaine interprétation. Mais si je meurs sans que vous soyez venu me dire que vous vous êtes trompé, non pas sur mon compte, mais sur le vôtre même, ce sera l'âme tranquille, avec la conviction que vous regretterez un jour de ne pas être revenu vers moi. Et c'est dans cette conviction qu'est la preuve de l'affection, du respect et de "l'admiration" qu'il ne dépend que de vous que je persiste à vous accorder. De loin, votre peinture me dira si vous demeurez l'homme que je vois encore en vous. En attendant, je reste votre seul ami, et votre solitude est ma souffrance... »*

114. SOUTINE (Chaïm). Lettre autographe signée « Soutine ». Paris [d'après le cachet de la poste], 5 décembre 1930.
1 p. in-12, enveloppe. 5 000 / 6 000

« *Cher Monsieur Faure, j'ai bien reçu vos deux lettres. Je vous en remercie.*

Je suis franchement dans l'embarras. Les souvenirs de l'année dernières sont encore récents. Il m'est très difficile en ce moment de vous voir. Je vous prie de croire à mes sentiments très sincères... »

Lettre présentant une écriture solennelle, plus régulière et posée qu'à l'accoutumée.

115. SOUTINE (Chaïm). Lettre autographe signée « Soutine » à Élie Faure. Paris, 13 mai 1935, en partie d'après le
cachet de la poste. 4 000 / 5 000

« *Cher Monsieur Faure, j'ai reçu votre lettre très aimable qui m'a beaucoup touché. Je vous en remercie.*

J'ai été en voyage.

Si vous voulez, je pourrai vous rencontrer dans un café. Au plaisir de vous revoir...

Mon adresse : 26 av. d'Orléans 26 (portique). »

116. SOUTINE (Chaïm). Lettre autographe signée « Ch. Soutine » à la veuve d'Élie Faure, Suzanne Gilard. S.I., [vers
la fin d'octobre ou le début de novembre 1937]. 1 p. in-12. 5 000 / 6 000

« *Chère Madame, j'ai été frappé et très ému par la mort du docteur Faure.*

J'ai une impression de tristesse que je garderai longtemps. J'ai aussi du regret de ne pas l'avoir revu et parlé avec lui. Croyez-moi à ma sincérité... »

Élie Faure était mort le 27 octobre 1937.

117. **STEINLEN** (Théophile Alexandre). 6 missives (5 autographes signées, une autographe), soit 3 lettres et 3 cartes, adressées à Élie Faure. 1903-1905 et s.d. 500 / 600

Paris, 16 janvier 1903 : « ... *J'ai suivi avec grande joie vos beaux articles de L'Aurore sur l'art contemporain et votre belle et saine manière de le sentir me ravit...* » — Paris, 13 mars 1903 : « Je n'ai pas oublié votre aimable proposition... j'attendais le retour de la plus grosse part des *dessins que j'ai envoyés au commencement de l'année à la Sécession de Berlin* [Steinlen y avait exposé plus d'une centaine d'œuvres] (*il faut d'ailleurs que j'attende encore, ça se promène à Hambourg, pour l'instant*). Mais j'ai réuni quelques bouts de toile en vue de la visite que [la revue] "L'Art pour tous" doit faire à mon atelier dimanche. Si vous-même... trouviez quelques instants libres un de ces prochains jours et que vous vouliez bien me prévenir, je me ferai un plaisir de vous attendre... » — S.l., [1903] : « Toute ma reconnaissance, cher... il me semble qu'à vous adressé, le vocable Monsieur m'écorcherait la plume. Voulez-vous me permettre de dire ami tout bonnement – vous êtes de ceux dont même avant de les connaître on sent la sympathie. *J'ai su par notre cher et bon Nadar que vous apparteniez à cette admirable famille des Reclus – ça ne m'a pas étonné...* » Écrit au verso d'une belle invitation lithographiée illustrée d'un profil de chat, à son exposition « d'ouvrages peintes, dessinés ou gravés » à Paris de novembre à décembre 1903. — S.l., « mardi », [novembre ou décembre 1904] : **Sur le banquet en l'honneur du peintre Eugène Carrière**, organisé par Élie Faure et tenu le 20 décembre 1904 sous la présidence de Rodin : « Certainement... Je veux être de tout ce qui sera fait en l'honneur de Carrière – j'irai d'ailleurs, lundi prochain, chez Franz Jourdain, et ce me sera un plaisir que vous y rencontrer... » — S.l., [1905] : « Mercredi 18, mêmes heures, réunion plus intime... » Au recto d'une carte d'invitation imprimée au vernissage le 19 octobre 1905 de l'exposition « L'Art à la taverne de Paris » réunissant des peintures de Steinlen, Chéret, Léandre, Willette, etc. — [Paris], s.d. : carte de visite avec signature gravée sur cuivre complétée de quelques mots autographes.

118. **TAILHADE** (Laurent). 3 missives, soit : 2 autographes signées et une signée. 1904-1905. 150 / 200

Paris, 24 janvier 1904 : « Je vous adresse... le catalogue d'une petite exposition où brille mon ami le peintre espagnol Evelio Toront. Je me ferais scrupule de vous faire l'article pour un artiste de génie. Mais je vous demande avec instance de venir voir ce qu'il expose et de faire pour lui ce que vous dicteront le sens critique et la haute compréhension que nous aimons en vous... » — Paris, [février 1904] : « **Voici plus d'un an que je n'ai pris la parole en public. L'inanité de cette chose, vile déjà par elle-même, plus vile encore par ceux qui en font commerce, est cause que depuis longtemps je garde le silence. Mais je n'ai cru pouvoir décliner une invitation à prendre la parole contre l'intervention de la France dans la guerre japonaise** [débutée contre la Russie quelques jours auparavant]... »

« *La situation de ma patrie est presque tragique* »

119. **UNAMUNO** (Miguel de). Carte autographe signée à Élie Faure. Salamanque, 29 janvier 1918. 1 p. in-12 oblong, adresse au dos. 100 / 150

« **Je mène une très rude et très dure campagne** » : se fondant sur les principes de philosophie morale exposés dans son ouvrage majeur *Del Sentimiento trágico de la vida* (1912), Miguel de Unamuno poursuivait sa lutte contre l'évolution autoritaire de la restauration monarchique bourbonnienne. Il avait été chassé en 1914 du rectorat de l'Université de Salamanque (qu'il retrouverait sous la République) et menait alors son action dans la presse par des articles engagés.

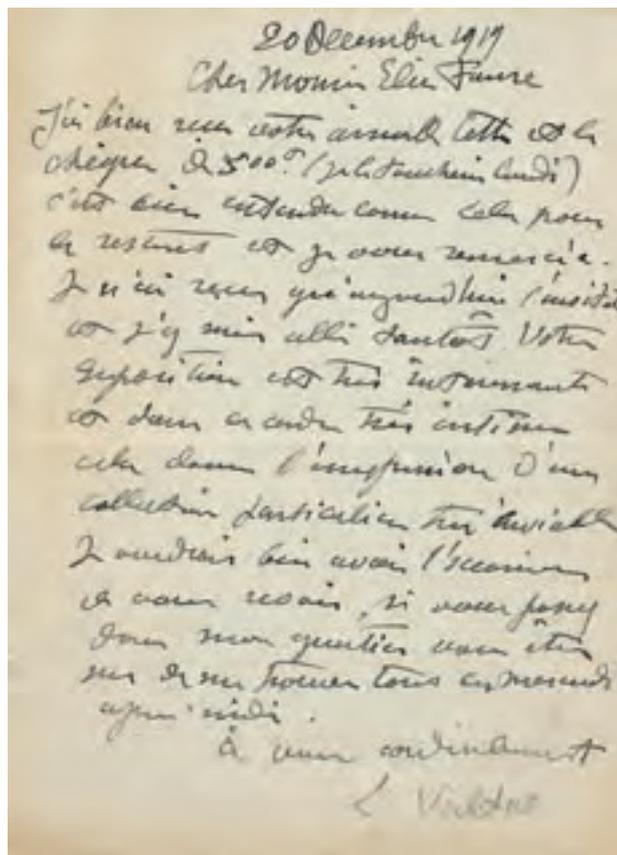
« Je viens de recevoir de vous..., et avec des dédicaces très flatteuses – dont je vous suis reconnu – vos trois livres : "Les Constructeurs" [1914], "La Conquête" [1917] et "La Sainte Face" [1917]... Quoique je sois enfoncé dans des occupations et préoccupations très graves – **la situation de ma patrie est presque tragique** – et que **je mène une très rude et très dure campagne**, je crois que j'aurai le loisir de parcourir, quand même, les pages de vos volumes. Et alors je vous écrirai, de nouveau. Jusqu'alors il ne me reste que de vous demander si vous connaissez ma langue espagnole au point de pouvoir la lire couramment. Je suis très intéressé d'en savoir. **Je vais lire avant tout ce que vous dites de mon Dostoïevsky**. Que dans cette année de 1918 Dieu nous donne du travail, de l'espoir et de la foi, et qu'il fasse que son royaume, le royaume de la paix, nous vienne, mais la paix de Dieu qu'est la paix juste et durable, la paix de la justice et du droit... »

120. **VALTAT** (Louis). Lettre autographe signée à Élie Faure. Paris, 20 décembre 1919 (cachet de la poste datée du 22). 1 p. in-12, adresse au dos. 100 / 150

« J'ai bien reçu votre aimable lettre et le chèque... C'est bien entendu comme cela pour le restant et je vous remercie. Je n'ai reçu qu'aujourd'hui l'invitation et s'y suis allé tantôt. **Votre exposition est très intéressante** et, dans ce cadre très intime, cela donne l'impression d'une collection particulière très enviable. Je voudrais bien avoir l'occasion de vous revoir. Si vous passez dans mon quartier, vous êtes sûr de me trouver tous les mercredi après-midi... » Élie Faure organisa plusieurs expositions thématiques à la galerie de l'éditeur Georges Crès.

Un précurseur des Fauves. D'abord influencé par le pointillisme puis par les Nabis, le peintre Louis Valtat produisit dès 1895 des œuvres annonçant le fauvisme par leur technique d'application de couleurs pures fortement contrastées. Il exposa d'ailleurs avec Derain, Matisse et Marquet, etc., au Salon d'automne de 1905 qui marqua l'acte de naissance de ce mouvement.

Élie Faure possédait une *Marine* de Louis Valtat, peinte en 1915.



120

« Je ne suis pas content que vous appelez la chair verte
"horrible couleur des morts"... »

121. VAN DONGEN (Kees). Lettre autographe signée. S.l., [1911]. 2 pp. in-8.

800 / 1 000

Réactions à la préface écrite par Élie Faure au catalogue de l'Exposition Van Dongen tenue à la galerie Bernheim jeune du 6 au 24 juin 1911.

« Je vous remercie pour votre belle préface. Je dois vous remettre aussi des félicitations de beaucoup de mes amis, pour la même chose.

Je ne suis pas content que vous appelez la chair verte "horrible couleur des morts". Les morts n'existent pas, n'ont pas de couleur, et rires et joies vendus sont les seules rires et joies, il n'en existent pas d'autres, à moins qu'on fait une différence entre vendu pour de l'argent et vente en échange.

Et encore une chose – mes machines n'ont rien de commun, même pas les sujets ou milieu, avec Toulouse-Lautrec. Et la vie n'est pas un enfer – moraliste chrétien que vous êtes.

Vous savez que les peintres sont des gens fort irritables et moi je sais que vous me pardonnerez volontiers de vous critiquer un peu. C'est une manière à moi de vous témoigner de ma reconnaissance. Je suis très content de vous connaître, et tout à vous... »

Kees Van Dongen peignit en 1912 un portrait d'Élie Faure.

« Je suis traîné dans la boue par des malades... »

122. VAN DONGEN (Kees). Lettre autographe signée à Élie Faure. Paris, 25 novembre 1913. 3 pp. in-12, enveloppe.

800 / 1 000

Le « père la pudeur » fait censurer Van Dongen au Salon d'automne. Depuis plusieurs années, le sénateur René Bérenger, surnommé « le père la pudeur » dans la presse satirique, menait un combat actif contre « la licence des rues et la pornographie ». En 1913, le Salon d'automne lui donna l'occasion de dénoncer deux tableaux, l'un de Ferdinand Hodler et l'autre de Kees Van Dongen, un nu en maison close. L'œuvre de Van Dongen fut confisquée par la police sur ordre du sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts Léon Bérard. La presse conservatrice approuva, comme *Le Matin*, mais *L'Intransigeant* et *L'Humanité* prirent la défense du peintre, en publiant des lettres ouvertes d'artistes ou de critiques d'art comme Élie Faure – dont la protestation parut dans *L'Humanité* le 16 novembre 1913.

« Je suis très content de la lettre que vous avez bien voulu adresser à *L'Humanité* en ma faveur.

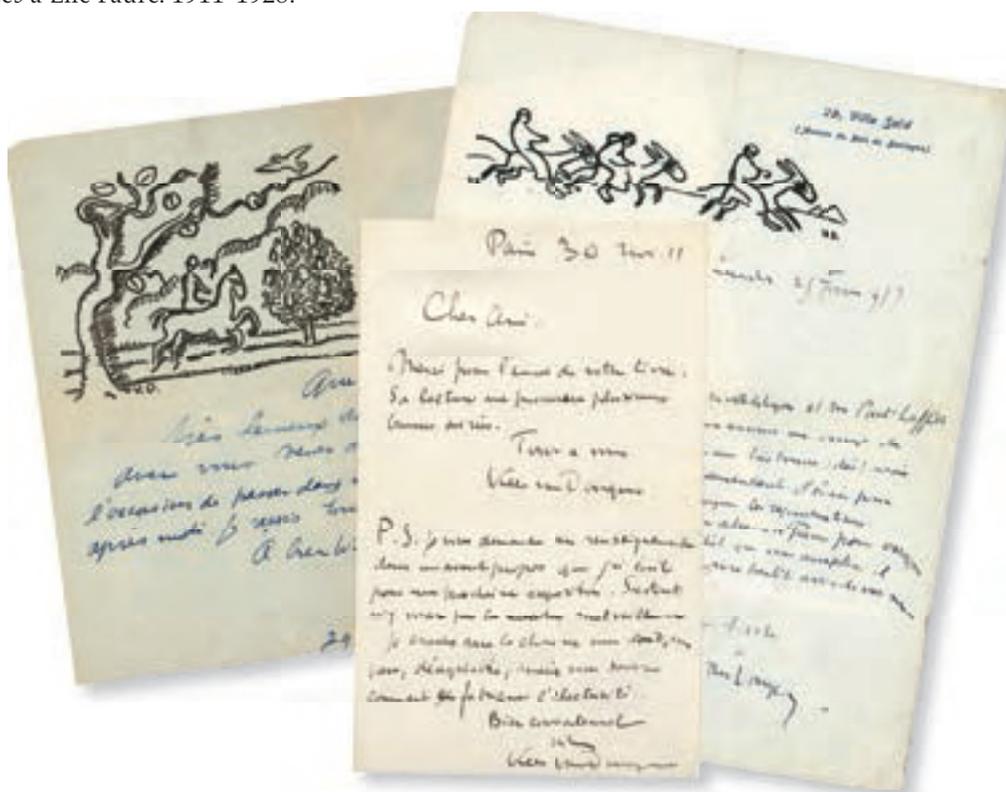
Vous avez pu lire et entendre que je suis traîné dans la boue par des malades qui forment la majorité de notre société.

.../...

J'ai cru qu'il était tout de même nécessaire de me défendre bien qu'éccœuré par la vue de tant de misères. C'est pour cela que j'ai adressé une lettre au comité du Salon d'automne. J'avais aussi demandé à un écrivain qui me connaît depuis une quinzaine d'années, de publier sur moi, non pas sur le peintre car il ne comprend rien à la peinture [biffé : « et aussi parce que c'est l'homme qu'on attaque pour essayer de supprimer le peintre qui devient trop influent »], un article où il raconterait ce qu'il sait sur ma vie. Mais cet ami n'ose pas écrire librement et pensait qu'un banquet s'impose. J'ai trouvé cela du dernier ridicule mais comme en ce moment toutes les armes sont bonnes à la défense, j'avais accepté à la condition qu'il obtiendrait de Frantz Jourdain de présider cette chose. J'en aurais alors profité pour dire au président du Salon d'Automne, en plein banquet, quelques mots [l'architecte et homme de lettres Frantz Jourdain présidait le Salon d'automne]. J'avais donc accepté par ruse, mais comme Saint-Georges de Bouhélier m'écrit que les choses ne vont pas facilement et me demande d'aller vous parler, je vous écris que je ne veux pas de banquet mais que je serais heureux de déjeuner un jour avec vous. Avec vous tout seul sans préparatifs spéciaux et sans publicité... »

Joint : Saint-Georges de Bouhélier (Stéphane Georges Lepelletier de Bouhélier, dit). Lettre autographe signée à Élie Faure. [Paris], 20 novembre 1913 : « Je suis passé hier... j'aurais aimé causer avec vous de notre ami Van Dongen que je venais de quitter et qui m'a paru très désagréablement surpris de l'agressive campagne dont il est l'objet. Mon avis serait d'organiser un déjeuner de camarades pour protester contre des attaques injustes qui menacent d'atteindre tout l'art indépendant. Je dois vous dire que Van Dongen ne semble pas devoir accepter cette idée. Je vous la soumets néanmoins car il ne serait pas difficile, si vous étiez d'accord avec moi, de l'y faire venir... »

123. **VAN DONGEN** (Kees). 3 lettres autographes signées et une apostille autographe signée sur un carton d'invitation, adressées à Élie Faure. 1911-1928. 1 000 / 1 500



– Lettre autographe signée en deux endroits. Paris, 30 novembre 1911. « Merci pour l'envoi de votre livre. Sa lecture me procurera plusieurs bonnes soirées... P.S. Je vous demande un renseignement dans un avant-propos que j'ai écrit pour ma prochaine exposition. Surtout n'y voyez pas la moindre malveillance. Je crains que la chose ne vous soit, un peu, désagréable, mais vous savez comment se fabrique l'électricité... » (1 p. in-8, enveloppe).

– Lettre autographe signée. Paris, 25 février 1917. « Mr Cantinelli (Bibliothèque de la ville de Paris) et Mr Paul Laffitte (éditeur à Paris) éditeront avec mon concours un ouvrage de luxe sur mon œuvre (je trouve cela une très bonne idée) mais j'en ai une meilleure encore en vous demandant d'écrire pour cet ouvrage le texte qui doit accompagner les reproductions... » (1 p. in-folio, en-tête illustré imprimé à son adresse de la villa Saïd).

– Lettre autographe signée. Paris, 21 mars 1919. « Que devenez-vous ? Je pense que vous êtes démobilisé et je serais très heureux de vous revoir et de bavarder un peu avec vous. Venez donc me voir un jour si vous avez l'occasion de passer dans mon quartier, ou venez un dimanche après-midi. Je reçois tous les dimanches quelques amis... » (1 p. in-folio oblong, en-tête illustré imprimé à son adresse de la villa Saïd, enveloppe).

– S.l., [probablement 1928]. « Malgré votre horreur du snobisme, venez quand même... ». Écrit sur un carton d'invitation au vernissage de son exposition Paris le « mercredi 14 novembre » à son domicile. **Joint**, le catalogue imprimé de cette exposition (bifeuillet in-16).

124. VOLLARD (Ambroise). Lettre autographe signée à Élie Faure. Paris, 17 juin 1921. 1 p. in-folio, enveloppe.

150 / 200

« Et moi qui vous envoie et continue à tant vous envier de pouvoir vous appuyer sur vous-même...

Je suis très heureux que toutes ces petites histoires ramassées une à une vous aient amusé. J'avais peur qu'une chose écrite avec tant de difficulté ne paraisse tout torturé ; vous me laissez croire qu'il n'en est rien, j'en suis bien content... »

Le grand marchand et éditeur d'art Ambroise Vollard écrit des souvenirs sur Auguste Renoir, imprimés sous deux versions, datées l'une 1919 (à compte d'auteur) et l'autre 1920 (chez Georges Crès), mais publiées plus tardivement.

125. VUILLARD (Édouard). 3 lettres autographes signées à Élie Faure. 1904-1922.

800 / 1 200



– Paris, 26 novembre 1904. « **Je suis de très bon cœur avec vous pour rendre un hommage public à Carrière et vous prie de faire de mon nom l'usage que vous jugerez bon dans cette intention. Je regrette et vous prie de m'excuser de ne pouvoir me rencontrer avec vous lundi, je souscris d'avance à ce que vous déciderez. Agréez, Monsieur, l'assurance de toute ma considération...** » Élie Faure organisait un banquet en l'honneur du peintre Eugène Carrière, qui se tiendrait le 20 décembre 1904 sous la présidence de Rodin.

– Paris, 28 décembre 1905. « *Cher Monsieur, je ne conçois pas bien l'utilité du projet que vous voulez bien me soumettre : nous avons les Indépendants et les 3 autres salons à jurys pour atteindre le public ; à l'occasion, qui nous empêche d'exposer soit isolément, soit avec quelques amis, comme nous l'avons déjà fait souvent et le referons sans doute, dans telle ou telle galerie particulière, au gré de nos sympathies et sans souci de règlements anonymes ? Je suis très sensible au témoignage trop élogieux que vous me donnez de votre sympathie qui vous exagère l'importance de ma réponse...* »

– Paris, 1^{er} février 1922. « *Cher Maître, le secrétaire du Salon d'automne me rappelle la triste situation d'Iturrino et la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Comme je n'ai pas, à mon regret, participé à la tombola par un lot, je vous prie d'accepter à la place la somme ci-jointe, à son profit. Je vous prie de croire, Monsieur, à mes meilleurs sentiments...* » Le peintre espagnol Francisco Iturrino, qui avait subi un temps l'influence du fauvisme et introduisit cette esthétique en Espagne, avait effectué des séjours prolongés à Paris avant guerre et y avait noué diverses amitiés dans le milieu artistique. Amputé d'une jambe en 1921, il connut de graves difficultés financières, mais Élie Faure organisa alors une tombola à son profit avec des tableaux donnés par leurs amis peintres.

126. ZOLA (Émile). Carte de visite autographe. [Paris, 8 novembre 1897]. Texte au recto. Enveloppe. 200 / 300

« Avec mes bien vifs remerciements, mais avec le regret de ne pouvoir donner mon portrait en tête de "Paris", car il y aurait là un accès de vanité blessante... »

Consacré en partie à l'affaire de Panama et aux attentats anarchistes, *Paris* est le dernier volet de la trilogie *Les Trois villes*, et parut en feuilleton dans *Le Journal* à partir du 23 octobre 1897 – il sortirait en librairie en mars 1898.

Élie Faure fréquentait alors *L'Aurore* de Georges Clemenceau, et militait en faveur du capitaine Dreyfus. Il y publia en 1898 une lettre ouverte pour protester contre l'exil de Zola, puis un poème en son honneur pour le premier anniversaire de *J'accuse*. Devenu collaborateur régulier du journal, il y publierait un hommage à Zola le 17 octobre 1902, peu après la mort de celui-ci.

127. ZULOAGA (Ignacio). Lettre autographe à Élie Faure. Zumaia (au pays basque espagnol), 26 octobre 1921. 2 pp. in-12, en-tête à son adresse de Zumaia. 100 / 150

« *C'est avec le plus grand plaisir que je viendrais en aide de notre pauvre ami Iturrino ; mais malheureusement je ne pourrai pas vous donner de toile, car je ne travaille en ce moment qu'à de très grands tableaux. Je vous enverrai de l'argent, ce qui revient au même...* »

Le peintre espagnol Ignacio Zuloaga avait vécu plus d'une vingtaine d'années à Paris, où il s'était lié à Degas, Gauguin, ou encore Barrès et Rilke. Son travail sur une Espagne mythique, dans un style fortement inspiré de la peinture du Siècle d'or, lui avait valu la célébrité. Depuis la Grande Guerre, il habitait de nouveau son pays d'origine. — Autre peintre espagnol, Francisco Iturrino, qui avait subi un temps l'influence du fauvisme et introduisit cette esthétique en Espagne, avait effectué des séjours prolongés à Paris avant guerre et y avait noué diverses amitiés dans le milieu artistique. Amputé d'une jambe en 1921, il connut de graves difficultés financières, mais Élie Faure organisa alors une tombola à son profit avec des tableaux donnés par leurs amis peintres.

128. ARTISTES. – Ensemble de 48 lettres et cartes adressées à Élie Faure (dont 8 à sa famille). 1 500 / 2 000

– **ANDRÉ** (Albert). Lettre et carte autographes signées du peintre, qui fut l'ami d'Auguste Renoir. [Paris, 29 septembre 1907] : « *Si vous avez le temps demain ou après, passez donc chez Renoir. Sa femme est tombée par terre il y a une quinzaine de jours et on lui a dit qu'elle devait avoir l'os du bras fêlé !... Renoir m'a demandé si je connaissais un médecin des hôpitaux et j'ai pensé à votre frère [le chirurgien Jean-Louis Faure]. Enfin, vous verrez.* » Au verso, de la carte, un dessin à la mine de plomb.

– **DESPIAU** (Charles). Ensemble de 6 missives (5 autographes signées et une signée), soit : 4 lettres et 2 cartes. 1923-1930. Correspondance artistique et amicale du sculpteur et dessinateur. Paris, 23 avril 1923 : « *Je serais très heureux que vous fassiez figurer un de mes bustes dans votre nouvelle édition que vous préparez de votre Histoire de l'art. Je vous ai fait envoyer une photo du portrait de Mme Derain...* » — Paris, 25 janvier 1924 : « *... J'ai fait surmouler le buste de votre fille [Marie-Zéline dite Zizou]. J'ai encore besoin d'une ou deux séances avant de l'envoyer au fondeur et je vous serais obligé de m'aviser du jour où mademoiselle Faure viendra...* »

– **PACH** (Walter). Ensemble de 12 missives autographes signées dont 4 à Élie Faure, en français. 1935-1958. Le peintre, critique, historien d'art et pédagogue américain avait découvert l'art moderne à Paris avant la Première Guerre mondiale, se liant notamment avec les membres de la « Section d'or ». Il publia en 1924 une traduction anglaise de *l'Histoire de l'art* d'Élie Faure. — Bowdoin College à Brunswick dans le Maine, 16 avril 1936 : « *... Je continue à regarder Marcel Duchamp (que j'associe avec vous) comme l'homme étant allé le plus loin dans l'évolution cubiste (si c'est le mot pour la direction – lui ne l'accepte pas)...* » — New York, 25 décembre 1938 : « *... Avec la difficulté étrange qu'a Diego Rivera pour la correspondance, je me demande s'il vous a écrit que sa femme [Frida Kahlo] vient à Paris. Elle part de New York le 5 janvier pour descendre chez André Breton et sa femme qu'elle a connus lors de leur visite au Mexique. Je lui donnerai votre adresse, si elle ne l'a pas... Elle va être un peu perdue à Paris, ne connaissant personne, sauf les Breton, ignorant complètement le français (son anglais est parfait, et vous pouvez lui écrire et causer dans cette langue). C'est une personne tout à fait admirable, d'une intelligence rare, avec le charme de son pays – et puis un talent de peintre très exceptionnelle. Elle va faire une exposition à Paris... Frida a des souvenirs du passage de M. Faure au Mexique que son mari ne vous a pas, sans doute, écrits...* ». — Walter Pach évoque également Élie Faure, ses propres textes, son enseignement, sa vie d'artiste, Jacques Villon, l'architecte américain Antonin Raymond (collaborateur de Frank Lloyd Wright), le sculpteur Jacques Lipchitz, la décadence d'un certain art moderne qui démarque Picasso, etc. — **Joint**, 3 pièces adressées à Walter Pach.

– Le peintre et sculpteur Hector **ASTIÉ** (2 lettres autographes signées, 1932 et 1937). – Le peintre Henry **CARO-DELVAILLE** (lettre autographe signée, s.d.). – Le peintre Georges **CYR** (belle lettre de Beyrouth, 1934, dans laquelle il critique la vie artistique libanaise, inféodée, selon lui, à un surréalisme superficiel). – Le peintre, décorateur et

illustrateur, Georges **DELAU**, une des figures du Lapin-agile (correspondance de 15 lettres et cartes autographes signées, sauf une manuscrite, dont 3 illustrées, 1907-1923) – Le peintre Georges d'**ESPAGNAT** (lettre autographe signée, s.d.). – Le peintre Max **GRIMARD** (lettre autographe signée, 1903). – Le peintre Charles **GUÉRIN** (carte de visite autographe signée, s.d.). – Le peintre Paul **LAFITTE** (lettre autographe signée, 1914). – Le peintre Alfred **LOMBARD** (lettre autographe signée, s.d., tachée et incomplète du début). – Le peintre Berthold **MAHN** (carte autographe signée, avec apostille autographe signée par l'écrivain Georges Duhamel, Alger, 1926, évoquant le peintre Eugène Corneau). – Le peintre et sculpteur belge Constantin **MEUNIER** (carte autographe signée, 1905). – Le peintre, caricaturiste et affichiste Alfred **WILLETTE** (2 cartes autographes signées, 1904 et 1905).

129. CRITIQUES, HISTORIENS D'ART et divers. – Ensemble de 13 lettres et cartes et 3 pages d'épreuves corrigées adressées à Élie Faure. 200 / 300

Le marchand et éditeur d'art Bruno **CASSIRER** (lettre en allemand signée en son nom par Emil Denzler, le secrétaire de sa maison d'édition, Berlin, 1923). – Le collectionneur Arthur **CHASSÉRIAU** (lettre autographe signée, 1919). – Le critique d'art Jean **DOLENT** (lettre autographe signée, 1903, bel éloge de l'ouvrage d'Élie Faure, *Velazquez*). – L'historien d'art indien Ordhendra Coomar **GANGOLY** (lettre signée, en anglais, Calcutta, 1923, sollicitation pour une introduction à un ouvrage qu'il souhaite publier sur la sculpture indienne). – L'écrivain et critique d'art Georges **LECOMTE** (lettre autographe signée, 1904). – Le peintre et historien d'art Paul **MILLIET** (lettre autographe signée, 1902, protestation contre l'idée d'Élie Faure qu'« *il faut laisser mourir les ruines* »). – Le critique et historien d'art Claude **ROGER-MARX** (lettre autographe signée, 1923, éloge des études d'Élie Faure sur Cézanne et sur Derain). – L'écrivain et critique d'art André **SALMON** (lettre autographe signée, 1921). – Le philosophe spécialiste des questions esthétiques Gabriel **SÉAILLES** (carte autographe signée, 1907, évoquant Zola, Carrière, Bourdelle). – L'écrivain et historien d'art Georges de **TRAZ** (lettre et carte autographes signées de son pseudonyme François Fosca, 1924). – Le critique d'art Louis **VAUXCELLES**, célèbre pour avoir été à l'origine des expressions « fauvisme » et « cubisme » (carte autographe signée, 1921). – Le poète Émile **VERHAEREN** (trois pages d'épreuves corrigées et signées pour *La Bibliothèque Dyonisienne*). – L'écrivain et critique d'art Léon **WERTH** (lettre autographe signée, vers 1900, évoquant son service militaire, qu'il évoquerait de manière satirique dans plusieurs ouvrages).

130. LITTÉRATEURS. – Ensemble de 42 lettres et cartes adressées à Élie Faure. 600 / 800

Pierre Abraham Bloch, dit Pierre **ABRAHAM**, qui fut directeur de la revue *Europe* et traduisit Bertolt Brecht (carte autographe signée, 1931, « ... *Ce que vous dites de votre réception au Mexique ne m'étonne ni pour vous ni pour eux...* »). – L'universitaire germaniste socialiste Charles **ANDLER**, qui traduisit Marx et Engels et présenta Élie Faure à Jean Jaurès (lettre autographe signée, s.d., sur Jules Michelet, dont il vante « *le grand artiste verbal* » mais critique le « *grand corrupteur des méthodes* » adepte de « *l'invention mélodramatique grossière* »). – René **ARCOS**, directeur de la revue *Europe* (lettre autographe signée, 1923). – Aurélie de Faucomberge dite **AUREL** (lettre autographe signée, 1918). – Claude **AVELINE** (lettre autographe signée, Paris, 10 août 1937, concernant le sculpteur Antoine Bourdelle). – Maurice **BEDÉL** (lettre autographe signée, 1928, sur son roman *Jérôme, 60° latitude nord*). – Henri **BÉRAUD** (lettre autographe signée, 1921). – Dominique **BRAGA**, proche des pacifistes et des futuristes (2 lettres autographes signées, 1919 et 1921, sur le machinisme, et sur le rapport entre science et religion). – L'écrivain et musicographe suisse Emmanuel **BUENZOD** (7 lettres autographes signées, 1921-1936, belle correspondance littéraire évoquant notamment Ramuz, Benjamin Constant, Amiel). – Francis **CARCO** (carte autographe signée, 1916, « *Ah ! quand la guerre sera finie, quels beaux livres à écrire ! Quelle existence obstinée au travail... Mais !...* »). – Jean **CASSOU** (2 lettres autographes signées, 1936 et 1937, « *Je prends, à la demande de nos amis J.-R. Bloch, Aragon, etc., la rédaction en chef d'Europe. Voulez-vous penser, pour un prochain n°, à un essai, aussi large et significatif que possible, sur une des grandes questions qui vous intéressent ? Ce qu'est et ce que deviendra l'activité artistique. Art collectif et art individuel. La notion de civilisation...* », et sur l'ouvrage collectif imaginé par Gorki et Koltzow, intitulé *Une Journée dans le monde entier*). – René **DOUMIC** (2 lettres autographes signées, 1901 et 1902). – Georges-Eugène Faillet dit **FAGUS** (lettre autographe signée, 1932, sur la question de la transmission ésotérique par tradition orale ou écrite). – L'écrivain et critique juif Edmond Flegenheimer dit Edmond **FLEG** (lettre autographe signée, 1922, au sujet de son poème *Le Mur des pleurs*). – Le psychiatre et homme de lettres Maurice de **FLEURY** (lettre autographe signée, 1926). – Anatole **FRANCE** (carte de visite autographe, s.d.). – L'écrivain Paul-Louis **GARNIER**, alors sous-chef de cabinet d'Alexandre Millerand au ministère des Travaux publics (lettre autographe signée, 1910). – Gustave **KAHN** (lettre autographe signée, 1919). – L'écrivain Maurice **MAGRE** (lettre autographe signée, 1919, concernant sa revue *La Rose rouge*). – L'écrivain et journaliste Maurice **MARTIN DU GARD** (lettre signée, 1933, concernant sa revue *Les Nouvelles littéraires*). – Pierre **MILLE** (lettre autographe signée, 1910). – François Félicien Durand dit Francis de **MIOMANDRE** (2 lettres autographes signées, 1911 et 1924). – Joseph-Henri Boex, dit J.-H. **ROSNY AÏNÉ** (4 lettres autographes signées, 1918-1930). – L'écrivain, critique musical et historienne d'art Émilie **SIRIEYX DE VILLERS** (2 lettres autographes signées, 1929 et s.d.). – Charles Messenger dit Charles **VILDRAC** (4 lettres et cartes autographes signées, 1914-1931). – **Joint**, une copie dactylographiée, communiquée à Élie Faure, d'une lettre en allemand de Thomas **Mann** à l'éditeur Paul Aretz (Ettal, 13 janvier 1929), où il fait l'éloge du *Napoléon* d'Élie Faure dont Aretz venait de faire paraître la traduction allemande.

131. PERSONNALITÉS DIVERSES. – Ensemble d’une cinquantaine de lettres et cartes adressées à Élie Faure.

400 / 500

Le mathématicien Paul **APPELL**, alors président de l’Institut et doyen de la Faculté des Sciences de l’Université de Paris (lettre autographe signée, 1927). – Le compositeur et critique musical Alfred **BRUNEAU** (lettre autographe signée, 1904). – Le scénariste et journaliste Jacques **BURAU**D (lettre autographe signée, s.d., déchirures). **Joint**, 4 brouillons de lettres d’Élie Faure à Georges Buraud, dont une évoquant Abel Gance auprès de qui Georges Buraud travailla comme assistant. – Le compositeur et chef d’orchestre Gustave **CHARPENTIER** (carte autographe signée, 1904). – Le naturaliste Yves **DELAGE** (2 lettres autographes signées, 1911). – Le comédien Albert **DIEUDONNÉ** (3 lettres autographes signées, 1927-1929, dont une avec manques marginaux. Paris, 2 mai 1927, concernant son interprétation du personnage de Napoléon Bonaparte dans le célèbre film d’Abel Gance en 1927). – L’archéologue anglais Arthur John **EVANS**, inventeur de la civilisation minoenne (lettre autographe signée, 1909, pour s’excuser de ne pouvoir transmettre à Élie Faure un cliché de la célèbre fresque du taureau du palais de Cnossos). – La cantatrice Jeanne Frère dite Jeanne **HATTO** (4 lettres et cartes, 1918 et s.d., dont une avec mouillures). – Le maréchal Joseph **JOFFRE** (carte de visite manuscrite, 1919, remerciements pour le livre *La Sainte Face* dans lequel Élie Faure a recueilli ses souvenirs et réflexions sur son expérience de la guerre comme médecin militaire). – Fernand **LABORI**, qui fut notamment l’avocat de Zola dans ses deux procès de 1898 et celui d’Alfred Dreyfus au procès de Rennes en 1899 (carte de visite autographe, s.d., remerciements à Élie Faure qui fut un dreyfusard militant). – Le comédien Fernand **LEDoux**, de la Comédie française (lettre autographe signée, années 1930). – Le médecin et physicien Stéphane **LEDUC**, un précurseur de la biologie synthétique, pionnier du traitement des cancers par radiothérapie, et un des rares scientifiques dreyfusards (4 lettres autographes signées et une carte de visite autographe, 1911-1913, considérations sur la biologie synthétique, et félicitations à Élie Faure pour ses essais sur Lamarck et sur Nietzsche). – Le critique littéraire, musical et chorégraphique Andreï Iacovlev **LEVINSON** (lettre autographe signée, en français, 1927). – L’orientaliste Sylvain **LÉVI** (lettre autographe signée, 1932). – L’historien positiviste, cofondateur de la Ligue des droits de l’homme et dreyfusard engagé Gabriel **MONOD** (lettre autographe signée, 1909, comparant l’affaire Francisco Ferrer en Espagne avec l’affaire Dreyfus). – Le comédien Jean-Sully Mounet dit **MOUNET-SULLY** (lettre autographe signée, 1896, évoquant *Le Cid* de Corneille). – L’éditeur communiste Léon **MOUSSINAC** (lettre autographe signée, 1937, déchirures, concernant la cause républicaine espagnole). – Le chirurgien gynécologue et sénateur dreyfusard Samuel **POZZI**, qui fréquenta écrivains, peintres et comédiens (lettre autographe signée, 1905). – L’homme politique grec le plus important du xx^e siècle, alors en exil en France (Eleuthérios **VENIZÉLOS** (carte de visite autographe, 1921, remerciements à Élie Faure pour son ouvrage *Napoléon*). – L’avocat et futur député socialiste Albert **WILLM** (lettre autographe signée, 1905). – **Joint**, la transcription dactylographiée d’une lettre d’Élie Faure sur l’érotisme adressée à la peintre polonaise Maïa Berezovska.



© Élie Faure Estate, 2017

La succession Élie Faure et les acquéreurs conservent le droit de publication des lettres au catalogue, conformément à la législation des Archives privées.

Bio-Bibliographie

4 avril 1873 : Naissance à Sainte-Foy-la-Grande (Gironde) de Jacques, Élie, Paul, fils de Zéline née Reclus et de Pierre Faure, marchand de biens.

1884 : Fréquente le collège protestant où enseigne le pasteur Gilard, son futur beau-père.

1887 : Entre au Lycée Henri-IV où il sera l'élève de Bergson. Obtient le 2^{ème} puis le 1^{er} prix de composition française.

1891 : Baccalauréat ès lettres. S'inscrit à la Faculté des Sciences pour préparer le baccalauréat-sciences qu'il obtient deux ans plus tard.

1893 : S'inscrit à la Faculté de Médecine où professe son oncle Paul Reclus

1894 : Incorporé au 57^{ème} régiment d'infanterie. Il mesure 1,63 m et a les « yeux roux ».

1896 : Externat dans le service du Dr Brissaud. Premiers embaumements avec le Dr Gannal.

1896 : Épouse Suzanne Gilard le 7 avril, après cinq ans de correspondance amoureuse.

1897 : Naissance de François. Débute comme anesthésiste pour le professeur Jean-Louis Faure.

1898 : Médaille de bronze de l'Assistance Publique. Introduit auprès de Georges Clemenceau, directeur de *L'Aurore*. Participe au mouvement dreyfusard. Naissance d'Élisabeth.

1899 : Thèse de doctorat : le *Traitement du lupus par la nouvelle tuberculine de Koch*.

1900 : En juin, accueille Félix Nadar, venu assister à la rétrospective de son œuvre à l'Exposition Universelle. Naissance de Jean-Pierre.

1902 : Débute comme critique d'art à *L'Aurore*. Réseau d'amitiés parmi les peintres et critiques : Eugène Carrière, Gustave Geffroy, Frantz et Francis Jourdain, Albert André. Premier voyage à Londres. Mort de son « maître » Émile Zola.

1903 : Se lie avec Steinlen, Bourdelle, Signac, Anna de Noailles. 15 juin, mort de sa fille Élisabeth, âgée de 5 ans. Publie son premier ouvrage, *Vélasquez*, en décembre.

1904 : Naissance de Marie-Zéline, dite « Zizou ». Entre au Syndicat de la presse artistique.

1905-1909 : Conférences mensuelles sur l'art à l'Université Populaire « La Fraternelle ».

1906 : Voyages avec sa mère en Grèce (Athènes, Mycènes, Corinthe, Olympie, Delphes) en passant par l'Italie (Naples, Paestum, Pompéi, Rome, Florence).

1907 : *Formes et Forces* (Floury, éd.), premier recueil de ses articles.

1908 : Voyage en Italie (Venise, Ravenne, Sienne, Pérouse, Assise, Rome). *Eugène Carrière* (Floury, éd.), décédé en 1906.

1909 : Voyage en Allemagne et en Hollande. Mort de son frère aîné Léonce Faure. Nommé à la direction du dispensaire des chemins de fer Paris-Orléans, où il exercera toute sa vie.

1910 : Publie *L'Art Antique* (Floury, éd.). Mort de son père et de Félix Nadar. Se lie avec Octave Béliard, médecin et écrivain et Charle Péquin, peintre.

1911 : Mort de sa mère Zéline. Publie *L'Art Médiéval* (Floury, éd.).

1912 : Série d'articles dans « Les Hommes du Jour » autour de la guerre, du patriotisme, du militarisme. Voyage en Turquie (Brousse).

1913 : Cure en Suisse, puis voyage en Angleterre.

1914 : Publie *Les Constructeurs* (Crès, éd.) et *L'Art Renaissance* (Floury, éd.) - 31 juillet : assassinat de Jean Jaurès - 1^{er} août : mobilisation générale. Il est médecin aide-major dans le 6^{ème} Corps d'armée où il était médecin auxiliaire de réserve depuis 1897.

1915 : Atteint de dépression, il est évacué et soigné à l'hôpital militaire de Toulon.

1916 : Demande sa réintégration et rejoint le front. Bataille de la Somme. De mai à décembre, il compose *La Sainte Face*.

1917 : Il est affecté à St-Cyr puis Paris. Publie *La Conquête* (Crès, éd.). Décès de son beau-père, Louis Gilard.

1918 : *La Sainte Face* (Crès, éd.) relance les polémiques sur la guerre. Touché par la grippe espagnole.

1919 : *La Roue*, son seul roman. Reçoit la Croix de la Légion d'honneur pour faits de guerre.

1920 : *La Danse sur le Feu et l'Eau* (Crès, éd.). Vacances en Dordogne avec Diego Rivera.

1921 : Voyage à Londres. Articles dans diverses revues. Publie *L'Art Moderne* (Crès, éd.) suivi de la réédition des trois premiers volumes de *L'Histoire de l'art*. Publie *Napoléon* (Crès, éd.).

1920 : Rencontre Picasso qui brosera son portrait en 1922. Publie le recueil *L'Arbre d'Eden* (Crès). Commence la rédaction de *L'Esprit des Formes*. Dirige chez Crès la « Bibliothèque dionysienne », consacrée aux œuvres majeures de l'esthétique.

1923 : Le « cap » des 50 ans. Désordres amoureux. Son fils Jean-Pierre s'installe en Algérie où il fondera *Alger Républicain* avec Pascal Pia et Albert Camus. Acquiert la propriété de Prats en Dordogne qui deviendra la résidence d'été de la famille.

1925 : Voyage avec sa fille au Maroc puis chez son fils en Algérie. Court séjour en Espagne (Pampelone, Bilbao).

1926 : *Montaigne et ses Trois Premiers-Nés* (Crès, éd.). Retour en Espagne (Madrid et Bilbao).

1927 : Entre à la Société des Gens de Lettres. Publie *L'Esprit des Formes* (Crès). Rencontre Soutine.

1928 : Tournée de conférences en Allemagne (Hambourg, Berlin, Leipzig).

1929 : *Les Trois Gouttes de Sang* (Malfère, éd.). Publie sur le « psychologie des peuples » dans diverses revues et donne une brochure sur *Soutine* (Crès, éd.).

1931 : Le 9 juillet embarque au Havre pour un tour du monde qui durera neuf mois (New York, Mexico, Los Angeles, San Francisco, Honolulu, Japon, Chine, Pékin, Nankin, Shanghaï, Hong-Kong, Hanoï, Saïgon, Angkor, Inde, Ceylan, Calcutta, Himalaya, Benarès, Delhi, Udaipur, Bombay). Mort de son gendre Pierre Matignon dans un accident d'avion en Roumanie.

1932 : Suite du voyage (Port-Saïd, Palestine, Égypte, Assouan, Alexandrie) Débarque à Marseille le 11 février. Publie *Découverte de l'Archipel* (Nouvelle Revue Critique, éd.) et *D'Autres Terres en Vue* (N.R.C.), *Mon Périple* (Malfère). Adhère à l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires à l'invitation de Henri Barbusse. Se lie avec L.-F. Céline.

1933 : Première série de causeries sur Radio-Paris (l'art, le machinisme, l'urbanisme).

1934 : Voyage en Espagne (Madrid, Tolède). Recueil *Ombres Solides* (Malfère). Création du « Groupe des Amis de l'Espagne » dont il assure la présidence. Fréquente les surréalistes.

1935 : Articles dans le Tome XVI de *l'Encyclopédie Française* (Arts et littérature)

1936 : *Regards sur la Terre Promise* (Jean Flory, éd.). Visite sur le Front Républicain en Espagne. Voyage et reportage dans l'Italie de Mussolini.

Octobre 1937 : Mort d'Élie Faure.

1938 : *Méditations Catastrophiques et Reflets dans le Sillage* (Jean Flory)

1939, 1948 : Réédition de *L'Histoire de l'Art* par la Librairie Plon.

1951 : *Équivalences* (Robert Marin, Ed.), textes rassemblés par J.-P. Faure.

1953 : *Fonction du cinéma* (Ed. d'Histoire et d'Art - Plon) textes rassemblés par J.-P. Faure avec une préface de Charles Chaplin.

1957 : *L'Esprit des Formes* (réédition du Club des Libraires de France)

1964 : *Cœuvres Complètes* d'Élie Faure (J.-J. Pauvert, éd.) en trois tomes, sous la direction d'Yves Lévy.

1965, 1966 : *L'Histoire de l'Art et l'Esprit des formes* au Livre de poche.

1966 : *Élie Faure*, par Paul Desanges (« Classiques du XX^e siècle », Ed. Universitaires)

1975 : *L'Homme et la Danse* (Ed. P. Fanlac)

1985-1987 : *L'Histoire de l'art*, Édition du Cinquantenaire dirigée par Martine Courtois en 5 volumes (Denoël et Folio-Gallimard).

1987 : Réédition critique *Mon Périple et Reflets dans le sillage* (Seghers puis 10 :18).

1988 : *Écrits sur Élie Faure*, par Yves Lévy (Plein chant).

1989 : *Élie Faure, biographie*, Martine Courtois et J.-P. Morel (Librairie Séguier)

2005, 2006 : *La Sainte Face, Méditations catastrophiques* (Bartillat)

2010, 2016 : *Histoire de l'art* (Bartillat)

2015 : *Pour le septième art*, recueil établi par J.-P. Morel, 374 p (L'Age d'homme)

2016 : *Regards croisés*, « Dossier Élie Faure » (Publications de la Sorbonne)

2017 : *Élie Faure : une collection particulière*, texte et iconographie J. Hoffenberg (Somogy)

ALDE

Maison de ventes spécialisée
Livres-Autographes-Monnaies

ORDRE D'ACHAT

Correspondance Élie Faure
30 octobre 2017

Nom, Prénom :
Adresse :
Ville :
Téléphone :
Fax :
Courriel :

ORDRE D'ACHAT : après avoir pris connaissance des conditions de vente, je déclare les accepter et vous prie d'acquérir pour mon compte personnel aux limites indiquées en euros, les lots que j'ai désignés ci-dessous. (Les limites ne comprenant pas les frais légaux de 22 %).

ENCHÈRES PAR TÉLÉPHONE : je souhaite enchérir par téléphone le jour de la vente sur les lots ci-après.

Lot n°	Description du lot	Limite en Euros

Informations obligatoires :

Nom et adresse de votre banque :

Nom du responsable de votre compte :

Téléphone :

Ci-joint mon Relevé d'Identité Bancaire (R.I.B.)

Je n'ai pas de R.I.B., je vous précise mes références bancaires :

code banque code guichet n° de compte clé

Je confirme mes ordres ci-dessus et certifie l'exactitude des informations qui précèdent.

Signature obligatoire :

Date :

ALDE
MAISON DE VENTES AUX ENCHÈRES
1, rue de Fleurus 75006 PARIS
Tél. 01 45 49 09 24 - Fax 01 45 49 09 30
contact@alde.fr - www.alde.fr

LIBRAIRIE LES NEUF MUSES
ALAIN NICOLAS - PIERRE GHENO
41, quai des Grands Augustins 75006 PARIS
Tél. 01 43 29 72 59
neufmuses@orange.fr

Remy

May Norris

H. R. W. W. W.

L. Valdez

Des Touches

Bissière

J. F. F.

V. van Dungen.

C. Soutine

L. G. L. M. M. M.

Willard

José Benjamin



Cher monsieur
 je n'ai pas oublié
 votre aimable proposition
 si je n'avais pas répondu
 à votre seconde lettre
 j'attendais le moment
 plus gros que j'ai eu
 au commencement de la
 sécession de Berlin
 et d'ailleurs que
 encore, ça se promit
 à Bourbourg pour l'instant
 j'ai réuni quelque
 toile en vue de la
 de l'art pour tous
 à mon atelier
 Si vous-même, cher
 Monsieur Faure, n'y voyez



Form 417



PARIS
 NOVEMBRE
 DÉCEMBRE
 1903



Th-A. Steinlen prie
 de vouloir bien lui faire
 l'honneur de visiter la réunion
 d'ouvrages peints, dessinés ou gravés
 qu'il a installés 32 PLACE
 S^t GEORGES (EN FACE L'HÔTEL THIERS)



à dimanche, mais
 cher ami - mais je
 seul; il n'y a pas moyen
 Lire autre part. Ma femme
 bien, ne va pas
 pas moins bien
 Monsieur Faure

Cher monsieur
 j'espère que vous
 allez bien
 tout va bien
 tout va bien



Monsieur Elie Faure.
 4, Rue Haychell. (Avenue de l'Observatoire)
 Paris.



34. MARSEILLE. - La Rue Saint-Thomas. - 1903

je n'ai pas oublié
 d'ailleurs

mais on
 à la suite de
 vous voir
 D'ici là
 sur la grande
 29, Villa Saïd
 du Bois de Boulogne)
 1 Mars 1919.



Cher ami

ALDE

Lettres & manuscrits autographes

*La Reine de France Le modele des Meines et
et des femmes n'est plus. c'est Le 16th du matin. que ce
crime a. été consommé, il fait fremir La Nation et
l'humanité, et mon. coeur en est cruellement déchiré.*

lundi 30 octobre 2017

En première de couverture : Fersen, n° 277. « *La reine de France, le modèle des reines et des femmes n'est plus. C'est le 16 à 11 h. 1/2 du matin que ce crime a été consommé, il fait frémir la nature et l'humanité, et mon cœur est cruellement déchiré.* »

LETTRES & MANUSCRITS AUTOGRAPHES

BEAUX ARTS

LÉGER, manifeste sur la modernité
RODIN, lettre signée écrite de la main de Rilke, sur *Le Penseur*
SISLEY, lettre sur sa seule lithographie en couleurs
BELLMER, CHAGALL, DELACROIX, ENSOR, FOJITA, INGRES, KLIMT, MONET, MOREAU, MUCHA
PISSARRO, TOBEY, VAN DONGEN, VUILLARD, ZAO WOU KI...

MUSIQUE

PIAF, poignante lettre d'amour évoquant son art
BARTÓK, Sidney BECHET, DUKAS, ENESCO, FRANCK,
d'INDY, MENUHIN, MESSIAEN, OFFENBACH...

LITTÉRATURE

BAUDELAIRE, lettre évoquant les *Nouvelles histoires extraordinaires* de Poe
BAUDELAIRE, pièce pour sa défense dans le procès des *Fleurs du mal*
CHAR, portrait photographique avec Heidegger, dédicacé
COCTEAU, souvenirs sur ses querelles avec les dadaïstes
CONDORCET, lettre politique et littéraire à Turgot
[NEVAL], lettre de Philoxène Boyer annonçant la mort de Nerval
BECKETT, CUSTINE, DRIEU LA ROCHELLE, DUMAS père,
LAMARTINE, MALRAUX, VIGNY, YOURCENAR, ZOLA
DOS PASSOS, LAGERLÖF, STRINDBERG, WOOLF...

SCIENCES & SCIENCES HUMAINES

[DARWIN] – ROYER, lettre sur sa traduction de *L'Origine des espèces*
JANKÉLÉVITCH, lettre sur l'euthanasie
JUNG, billets à une de ses anciennes élèves
BAILLY, BRANLY, Louis de BROGLIE, CASSINI, FONTENELLE, KELVIN, POINCARÉ...

HISTOIRE & VOYAGES

HENRI IV, lettres à son compagnon d'armes Harambure, 1589-1604
PEIRESC, rare pièce signée, 1624
FERSEN, lettre annonçant la mort de MARIE-ANTOINETTE, 1793
PAOLI, 3 lettres, sur le siège de Calvi par Nelson, la chute de Robespierre, 1793-1794
DUC DE REICHSTADT, lettre sur sa vie à la Cour de Vienne et sur sa mère Marie-Louise, 1823
PÉROU – TOLEDO, pièce signée en qualité de vice-roi du Pérou, 1577
INDE – SONNERAT, lettre de captivité à Pondichéry, 1800
Lettres provenant des papiers du maréchal Lannes
LANNES, lettres sur sa victoire de Tudela, sur Napoléon I^{er}...
BOUDET, COMPANS, LAGRANGE, NOGUÈS, RAPP, VICTOR,
LANEFranque, récit de l'agonie du maréchal Lannes

Avec de forts ensembles dans chacun de ces domaines



Eiffel, 249

Experts

ALAIN NICOLAS

Expert près la Cour d'Appel de Paris

PIERRE GHENO

Archiviste Paléographe

Librairie Les Neuf Muses

41 quai des Grands Augustins 75006 Paris

Tél. 01 43 26 38 71 - neufmuses@orange.fr

EXPOSITION À LA

LIBRAIRIE GIRAUD-BADIN

22 rue Guynemer 75006 Paris

Tél. 01 45 48 30 58 - contact@giraud-badin.com

du lundi 23 octobre au samedi 28 octobre tous les jours

de 9 h à 13 h et de 14 h à 18 h

EXPOSITION PUBLIQUE À L'HÔTEL AMBASSADOR

le lundi 30 octobre de 10 h à 12 h

SOMMAIRE

Beaux Arts	n ^{os} 132 à 181
Musique	n ^{os} 182 à 197
Littérature	n ^{os} 198 à 242
Sciences & sciences humaines	n ^{os} 243 à 266
Histoire & voyages	n ^{os} 267 à 294
Lettres provenant des papiers du maréchal Lannes	n ^{os} 295 à 312

ALDE

Maison de ventes spécialisée

Livres-Autographes-Monnaies

Lettres & manuscrits autographes

Vente aux enchères publiques

Lundi 30 octobre 2017 à 16 h 00

Hôtel Ambassador

Salon Mogador

16, boulevard Haussmann 75009 Paris

Tél. : 01 44 83 40 40

Commissaire-priseur

JÉRÔME DELCAMP

ALDE BELGIQUE

PHILIPPE BENEUT

Boulevard Brand Withlock, 149

1200 Woluwe-Saint-Lambert

contact@alde.be - www.alde.be

Tél. +32 (0) 479 50 99 50

ALDE

MAISON DE VENTES AUX ENCHÈRES

1, rue de Fleurus 75006 Paris

Tél. 01 45 49 09 24 - Fax 01 45 49 09 30

contact@alde.fr - www.alde.fr

Agrément 2006-587

Muret / Long 24 Mars

Mon cher ami

Je vous renvoie la Litho-
graphie avec le bon à tirer

Et vous voulez vous contenter
de ce brouillon malheureux.

Comme en tout on ne
réussit pas à faire du
premier coup ce que

l'on n'a jamais fait.

Je préfère généralement
le noir mais en l'espèce

J'ai choisi la couleur.

Je vous salue bien affectueusement
et vous embrasse la main

A. Sisley.

BEAUX ARTS

132. **ART BRUT.** – **SANFOURCHE** (Jean-Joseph). Dessin original avec légende autographe signée. 32 x 24 cm, aquarelle avec détails au feutre. 200 / 300

« *Je pars en croisade* ». Cavalier noir sur monture de feu.

Dessin caractéristique de l'un des meilleurs représentants de l'art brut, qui connut Antonin Artaud, Gaston Chaissac et Jean Dubuffet.

133. **BARTHOLDI** (Auguste). Carte autographe signée au recto sur une superbe vue de la Statue de la Liberté.

600 / 800



« *En vous remerciant de vos cordiales félicitations...* »

La Statue de la Liberté, symbole de l'amitié franco-américaine et des aspirations démocratiques du monde. L'idée d'élever un tel monument fut émise pour la première fois en 1865 par l'académicien républicain Édouard de Laboulaye, hostile au régime impérial et à l'expédition que ce dernier menait au Mexique, occasionnant des tensions avec les États-Unis. Le projet d'une statue immense, référence explicite au colosse de Rhodes, fut financé sur des dons privés, et confié à deux républicains convaincus, le sculpteur Auguste Bartholdi et l'architecte Eugène Viollet-le-Duc pour la structure métallique. La réalisation demanda près de dix ans, des premiers travaux en 1875 jusqu'à son installation et son inauguration à New York en 1886. Viollet-le-Duc étant mort en 1879, c'est Gustave Eiffel qui prit alors en charge la supervision de la structure métallique.

« *Tirer une épreuve soigné sur papier couché...* »

134. **BELLMER** (Hans). Lettre autographe signée. Paris, 8 octobre 1966. 1 p. in-folio à l'encre rouge sur papier rose à son monogramme « HB ». 400 / 500

« *Je voudrais vous demander un grand service : auriez-vous l'amabilité de faire tirer une épreuve soigné sur papier couché du petit cliché [monogramme « HB »] que je vous ai prêté et de le faire envoyé à Mr. F. Empaytaz – éditions Denoël...* »

135. **BLANCHE** (Jacques-Émile). Ensemble de 22 lettres et cartes, soit : 20 autographes signées et 2 autographes.

800 / 1 000

– Paris, s.d. : « *Je crois, réflexion faite, que le mieux serait de vous retourner votre questionnaire avec q.q. réponses en regard de vos propositions. Permettez-moi de vous avouer que la compagnie en laquelle je me trouve, je veux dire les peintres de portraits dont vous mentionnez les noms, et les photographes aussi, m'épouvantent un peu. Si vous faisiez une enquête, n'aurait-il pas été plus avisé de consulter des artistes de tous partis ? Un Van Dongen, une Marie*

Laurencin, un Picasso, un Derain, tout comme Besnard, Lucien Simon, et tant d'autres hommes intelligents, ayant réfléchi sur leur métier, auraient donné plus d'autorité à l'aréopage. Un photographe admirable comme Man Ray a plus de goût que ceux dont vous vous êtes assuré la collaboration... »

– S.l.n.d. Carte portant au recto la reproduction photographique d'un de ses tableaux, *L'Église*, qui orne un mur de l'église d'Offranville. Jacques-Émile Blanche explique la symbolique du tableau et indique que tous les visages sont des portraits, notamment des morts à la guerre de 1914.

– Annonce qu'il accepte de faire un « *portrait de théâtre* » pour Cécile Sorel (23 avril 1910), récriminations à l'encontre de « *la sorcière* » Jeanne Mühlfeld (27 avril 1923, 17 octobre 1923 et 18 avril 1930), récit de l'histoire d'une vieille voisine de sa propriété d'Offranville, qu'il a transposée dans une de ses nouvelles (12 mars 1939), annonce de son retour à la religion catholique et souvenirs sur l'ancienne ambassadrice d'Angleterre, Lady Clerk, qui soignait des malades par sa puissance magnétique (18 mai 1939), évocation des peintures qu'il a réalisées durant l'été et méditations sur l'avenir politique qu'il voit désespéré (5 mars 1940), etc.

Joint à la lettre du 5 mars 1940, deux photographies, l'une représentant la façade de sa maison d'Offranville, avec légende autographe au verso datée de 1940, et un portrait de Jacques-Émile Blanche en compagnie de son neveu à Offranville avec légende autographe signée au verso datée de 1940.

Jacques-Émile Blanche (1861-1942), par ailleurs romancier et critique d'art reconnu, fut un peintre qui excella dans le portrait mondain. **Il réalisa en 1892 le célèbre portrait de Proust à qui il inspira en partie le personnage d'Elstir.**

« Celui qui fut Chien-Caillou, le graveur Rodolphe Bresdin... »

136. [BRES DIN]. – CHAMPFLEURY (Jules Husson, dit). Lettre autographe signée au directeur des Beaux-Arts Philippe de Chennevières-Pointel. Sèvres, 25 avril 1877. 1 p. in-8. 150 / 200

« Celui qui fut Chien-Caillou, le graveur Rodolphe Bresdin, se recommande à votre attention par une vie difficile dramatique et vraiment digne d'intérêt. Mr Rodolphe Bresdin, après un avoir longtemps cherché sa voie comme dessinateur et graveur, s'est embarqué pour le Canada, quoique chargé de famille (il a cinq enfants). Le Canada ne lui a pas été plus fructueux que la France et l'homme est de retour à Paris, âgé, misérable, à la tête d'une famille qu'il faut nourrir. Quelques-uns de mes amis veulent apitoyer le public sur l'état malheureux du graveur Bresdin, et cela par la voie de la presse. On m'a chargé, à mon tour, d'informer l'administration des Beaux-Arts et je l'ai fait de grand cœur, connaissant vos sympathies pour la pauvreté qui se cache... » Le 17 février 1878, le ministère des Beaux-Arts achèterait à l'artiste 15 épreuves de sa lithographie *Le Bon Samaritain*.

Un des graveurs les plus originaux du XIX^e siècle, Rodolphe Bresdin avait, dans sa jeunesse désargentée, adopté le surnom de Chien-Caillou en référence déformée à Chingachgook, personnage du *Dernier des Mohicains* de Fennimore Cooper. Le critique d'art et écrivain réaliste Champfleury l'évoqua à sa manière en 1847 dans la nouvelle *Chien-Caillou* de son recueil éponyme : elle remporta un grand succès mais fixa au passage une image miséabiliste du graveur en pauvre bohème – ce qui contribua peut-être à éloigner le succès de lui. En partie pour échapper à cette image, Bresdin mena ensuite une vie errante qui le mena entre autres au Canada, où il demeura de 1873 à 1877. Il mourut dans la misère en 1885.

137. CHAGALL (Marc). Carte autographe signée au recto. 1952. 200 / 300



« Merci de tout cœur. Votre Marc Chagall »

Reproduction en couleurs de son tableau *Le Marchand de bestiaux* (1912).

138. DELACROIX (Eugène). Lettre autographe signée [à l'épouse du poète académicien Joseph Autran, Clémence Bec]. S.l., « *ce vendredi* ». 1 p. in-8, enveloppe. 400 / 500

« *Que j'éprouve de regret, Madame, de ne pouvoir profiter de votre aimable invitation pour ce soir et combien j'en veux à la capricieuse vestale qui nous a manqué de parole avant-hier ; je vous prévins aussitôt que je le peux de l'impossibilité où je me trouve, en vous priant d'agréer mille hommages et mille remerciements de votre aimable souvenir...* »

139. DELACROIX (Eugène). Lettre autographe signée [à l'épouse du poète académicien Joseph Autran, Clémence Bec]. S.l., « *ce 21 juin* ». 1 p. 1/4 in-8. 600 / 800



« *Je n'ai garde, Madame, d'avoir oublié le souvenir des moments que j'ai eu le plaisir de passer près de vous à Champrosay [Delacroix séjourna fréquemment à Champrosay, près de la forêt de Sénart où il loua une maison de 1844 à 1852, puis une autre à partir de 1852 qu'il acheta en 1858] et j'aurais répondu plutôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser si je n'eusse été depuis quelques jours presque continuellement hors de mon atelier et par conséquent dans l'impossibilité de vous assigner un moment qui puisse vous convenir. Je suis certain d'être chez moi jeudi de midi à 2 h.. Si cet instant ne vous contrarie pas, je serais bien heureux d'être présenté par vous à Monsieur Autran et de vous renouveler l'assurance de mon souvenir respectueux...* »

Le poète Joseph Autran (1813-1877), entré à l'Académie française en 1868, fut soutenu à ses débuts par Hugo et Lamartine, et poursuivit l'ambition de devenir le grand poète de la Provence – avant Mistral.

140. DINET (Étienne). Lettre autographe signée en deux endroits, adressée à son « *cher ami* ». S.l.n.d. 1 p. in-12, encadrement au crayon et trace de rouille. 200 / 300

Projet de colophon en arabe pour l'ouvrage *Mirages*, scènes de la vie arabe, compositions de E. Dinet, commentées par Sliman ben Ibrahim, paru à Paris en 1906 aux éditions Piazza.

« *Je m'aperçois que j'ai remporté par mégarde la traduction que je vous avais faite aujourd'hui et je m'empresse de vous la renvoyer... : "Ce livre, soigneusement préparé, contenant les curiosités des curiosités, a été composé dans la ville immense, extraordinaire de Paris, mère des sciences, aux constructions parfaites, au climat délicieux. L'a écrit Sliman ben Ibrahim, l'a traduit son père et ami Étienne Dinet, l'année 1323 de l'Hégire [mars 1905-février 1906]. Sur son prophète la plus fervente prière et la plus pure vénération."* »

141. ENSOR (James). Lettre autographe signée à Henry Dommartin. Ostende, 31 mars 1919. 1 p. in-8. 800 / 1 000



Au sujet de son désir de participer à une exposition d'artistes belges à Oslo : « *Vous voulez bien m'écrire que monsieur Paul Lambotte, directeur des Beaux-Arts, vient de vous prier de vous mettre à la disposition de M. le commandant de Gerlache en vue d'aider celui-ci dans la préparation d'une exposition d'œuvres d'artistes belges qui aura lieu très probablement à Christiana [ancien nom d'Oslo] en mai prochain et de vous réserver 2 ou 3 œuvres de dimensions moyennes et de les adresser à la maison Mommen 27 rue de la Charité Bruxelles aussitôt que vous m'en avertirez [fondée par Félix Mommen, cette maison comprenait des ateliers d'artistes, un service de vente de matériel artistique et un lieu de stockage d'œuvres d'art]. Très disposé à participer à l'exposition, je vous prie de me faire savoir si les dessins, gravures et aquarelles sont admis à l'exposition, et si le port, etc., est gratuit...* »

Peu commun.

Joint, une plaquette imprimée d'Henry Dommartin : *Les Eaux-fortes de James Ensor*, Bruxelles, René Van Sulper, 1930. Tiré à part extrait de la revue *Le Flambeau* de septembre-octobre 1930.

Autoportrait avec Youki

142. **FOUJITA** (Tsuguharu dit Léonard). Dessin autographe signé « 嗣治 » [Tsuguharu] sur une carte postale adressée à l'écrivain et critique d'art André **WARNOD**. Rouen, 2 avril 1927. Au verso, texte autographe signé de sa compagne Lucie Badoud dite **YOUKI**.

1 000 / 1 500

Sur une vue photographique de la cathédrale de Rouen, Foujita a dessiné un autoportrait à la longue vue, embroché sur la flèche principale, et un portrait de Yoki fumant, assise sur la tour de droite.

Au verso, Youki a écrit : « *Les cocottes sont à Rouen. Elles ne s'embêtent pas. Succès "hénaurme" à l'exposition des artistes rouennais. Discours, déjeuners, etc. On t'embrasse. Youki et Foujita* »

143. **FROMENTIN** (Eugène). Lettre autographe signée. Paris, « *ce mardi 6 octobre* ». 3 pp. in-12 oblong, en-tête au monogramme de son épouse Marie Cavallet de Beaumont. 150 / 200

« *J'ai reçu avant-hier un numéro du journal Le Sémaphore, où vous consacrez à de vieux petits livres un article qui m'a vivement touché ; et quoique très souffrant, je m'en voudrais de ne pas vous adresser dès aujourd'hui les remerciements que je vous dois. Vous me faites, en effet, un très grand plaisir en me disant qu'après tant d'années, ces livres conservent un peu de la vie que jadis j'ai tâché d'y mettre. De tous les essais que j'ai tenté dans un art ou dans l'autre, pour reproduire mes souvenirs de voyage, ils sont, vous le dirai-je, la seule image à peu près fidèle de ce que j'ai vu, et la seule à ce titre qui me satisfasse à peu près...* »

Grand peintre orientaliste devenu grand écrivain, Eugène Fromentin (1820-1876) effectua trois voyages en Algérie et aux confins sahariens (1846, 1847-1848, 1852-1853). Outre de très nombreux croquis, il en rapporta des notes qui lui servirent à rédiger deux récits de voyage, ses premiers livres : *Un Été dans le Sahara* (1857) puis *Une année dans le Sahel* (1859).

144. **INGRES** (Jean-Auguste-Dominique). Apostille autographe signée (s.l., 1853) sur une lettre autographe signée de l'architecte Jacques-Ignace **HITTORFF**, adressée au peintre Auguste Dussaue (Paris, 21 septembre 1853). 200 / 300

Lettre concernant l'église Saint-Vincent-de-Paul à Paris, achevée de construire en 1844, mais dont l'ornementation intérieure ne fut terminée qu'en 1853.

Hittorff, architecte de cet édifice, félicite Auguste Dussaue pour les travaux de décoration qu'il y a effectués.

Ingres ajoute de sa main : « *Je me range entièrement à l'expression de mon ami M. Hittorff sur le mérite et les ouvrages de M. Dussaue, que je désire voir dignement récompensé...* »

145. **INGRES** (Jean-Auguste-Dominique). Lettre autographe signée [au secrétaire particulier de Napoléon III, Jean-Baptiste Franceschini-Pietri]. Paris, 18 janvier 1865. 1 p. in-8, en-tête gaufré à ses initiales. 400 / 500



Sur sa composition destinée à l'Histoire de Jules César de Napoléon III. Pour mener à bien son imposante publication parue en deux volumes in-folio en 1865 et 1866, l'empereur dirigea activement un groupe de savants et littérateurs dont Victor Duruy et Prosper Mérimée : il transforma ainsi une œuvre apologétique en faveur du régime impérial en un travail historique à la valeur scientifique indéniable. Afin d'apporter un lustre artistique à l'ouvrage, Napoléon III commanda deux portraits de César à deux peintres emblématiques du régime, Ingres et Gérôme : si la composition de Gérôme, prévue pour orner en frontispice le second volume de *l'Histoire de Jules César*, ne fut jamais aboutie, en revanche celle d'Ingres fut présentée au Salon de mai 1863 et, gravée par Louis-Adolphe Salmon, publiée en frontispice du premier volume.



142

« M. Salmon m'a apporté aujourd'hui l'épreuve du César qu'il a fait tirer d'après les dernières retouches ; je suis très difficile et j'en suis content. Tout mon désir est que l'empereur en soit aussi satisfait.

Je viens encore vous prier, Monsieur, de continuer votre bienveillance à M. Salmon, c'est un artiste d'un véritable talent et, si l'occasion s'en présente, de vouloir bien lui confier encore des travaux, dont, j'en suis persuadé, il s'acquittera avec tout le soin possible... »

Collaborateur proche de Napoléon III, Jean-Baptiste Franceschini-Piétri (1834-1915) était le petit-neveu et héritier de Pasquale Paoli. Entré au cabinet de l'empereur en 1854, il devint bientôt son confident, et fut nommé son secrétaire particulier en 1864. Il fut un des plus fidèles serviteurs de la famille impériale, qu'il suivit en exil, poursuivant sa tâche de secrétaire particulier auprès de Napoléon III, puis du Prince Impérial et de l'impératrice Eugénie.

146. **ISABEY** (Jean-Baptiste). Lettre autographe signée au futur maréchal Jean **LANNES**. S.l., « ce 13 fructidor ». 1 p. in-4, adresse au dos. 400 / 500

Lettre probablement relative à la célèbre « Table des maréchaux », spectaculaire meuble en porcelaine de Sèvres avec appliques en bronze, ornée entre autres des portraits des maréchaux d'Empire par Jean-Baptiste Isabey. Commandée en 1806 par Napoléon I^{er}, elle lui fut livrée en 1811.

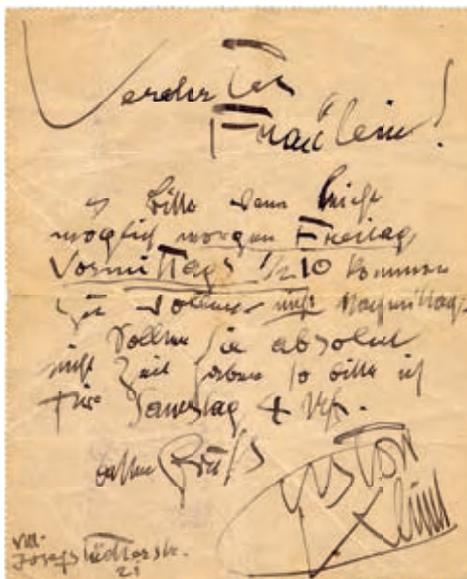
« Je viens d'apprendre votre retour ; je sçai que vous n'êtes icy que pour deux ou trois jours.

Veillez bien me dire comment je pourrai faire un trait d'après vous. Ces Messieurs ont eu la bonté de venir chez moi, je ne puis espérer cela de vous étant si pressé. Veillez bien, d'après cela, me donner un rendez-vous le plus fixe que vous pourrez, alors je m'y rendrai exactement... »

147. **KISLING** (Moïse). Lettre autographe signée « Kiki » à la peintre, femme de lettres et critique d'art Antonina Vallentin. « La Baie » à Sanary-sur-Mer (Var), 3 avril 1952. 1 p. grand in-folio. 200 / 300

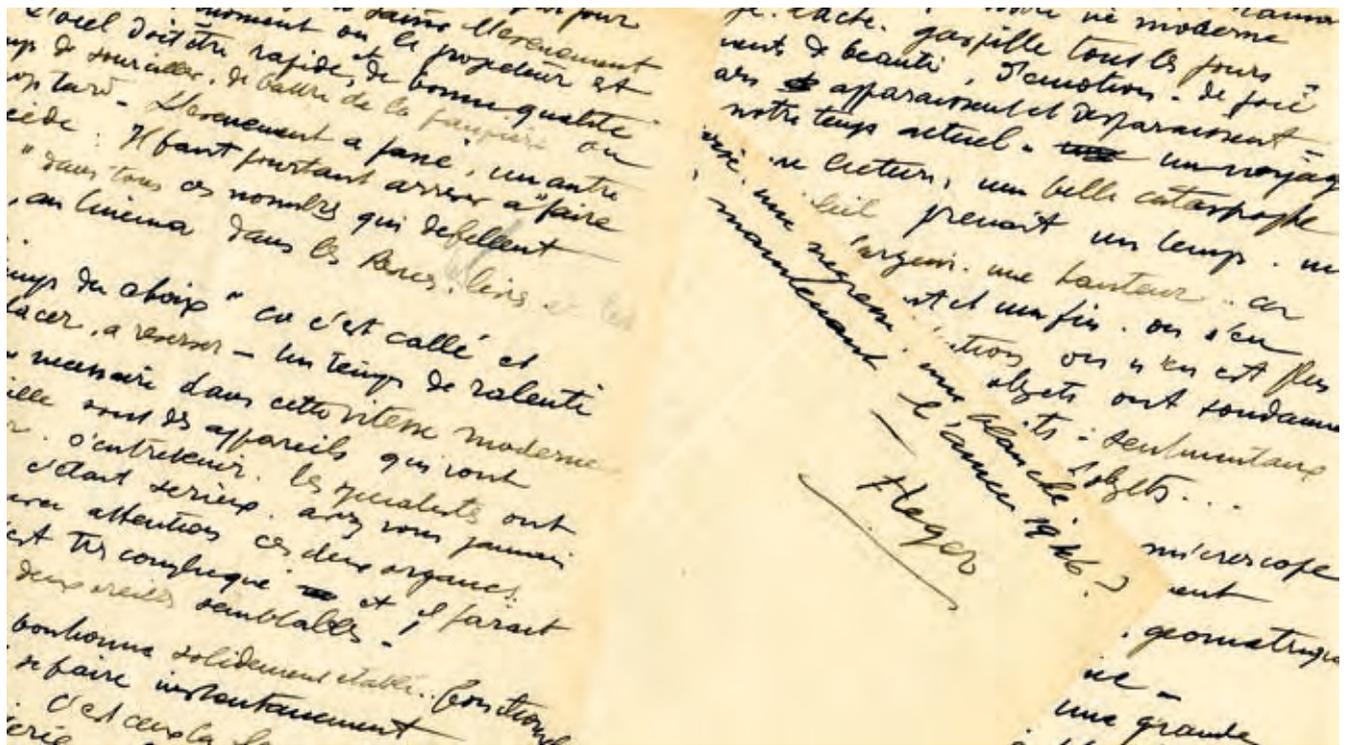
« Ma chère Antonina, depuis longtemps déjà je voulais vous écrire... **Je travaille énormément** et le soir venu je suis trop las pour prendre la plume à la main et me dis à demain. Le moment e[s]t venu enfin et je ne peux plus reculer ! Primo pour vous dire comme j'étais touché aujourd'hui en recevant la coupure que l'argus de la presse m'a envoyé où vous dites des si jolies choses sur votre ami Kiki. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel point j'étais heureux de savoir que vous avez aimé mes toiles. Secundo, je vous considère comme un grand bonhomme dans le domaine de la peinture, et des paroles comme vous venez de dire sur moi me donnent terriblement chaud au cœur. Merci ! Merci !... Ici le paradis continu[e] et la santé aussi, et je regrette déjà que bientôt, dans deux, trois mois, je serai obligé d'aller à Paris pour prendre mes vacances... »

148. **KLIMT** (Gustav). Lettre autographe signée à la collectionneuse d'art viennoise Bertha Drobilek. Vienne, 17 avril 1908. 1 p. in-12 oblong, adresse au dos. 1 500 / 2 000



« Verehrtes Fräulein ! Bitte, wenn nicht möglich morgen Freitag Vormittags 1/2 10 kommen zu wollen, nicht Nachmittags. Sollten Sie absolut nicht Zeit haben, so bitte ich für Samstag 4 Uhr. Besten Gruss... »

[Traduction :] Chère Mademoiselle, s'il vous est impossible de bien vouloir venir *demain vendredi à 10 1/2 du matin*, je vous en prie, *pas l'après-midi*. Au cas où vous n'auriez absolument pas de temps, alors je vous prie de venir samedi à 4 heures. Meilleures salutations... »



« On doit puiser là-dedans, ramasser, prendre, saisir
ce que notre vie moderne dégorge, lâche, gaspille tous les jours... »

149. LÉGER (Fernand). Manuscrit autographe signé. [Début 1946]. 2 pp. et 3 lignes sur 3 feuillets in-folio quadrillés, quelques corrections d'une autre main au crayon. 8 000 / 10 000

Extraordinaire manifeste sur la modernité, rédigée à son retour en France après cinq ans d'exil aux États-Unis.

« On vit dans l'intensité non pas jour par jour mais heure par heure.

Il faut saisir l'événement nouveau juste au moment où le projecteur est dessus. L'œil doit être rapide et de bonne qualité. Pas le temps de sourciller, de battre de la paupière ou alors trop tard. L'événement a passé, un autre lui succède. Il faut pourtant arriver à "faire son choix" dans tous ces nombres qui défilent à la radio, au cinéma, dans les revues, livres, vitrines... "Le temps du choix", ça c'est callé et difficile à placer, à réserver. – Un temps de ralenti tout de même nécessaire dans cette vitesse moderne. L'œil et l'oreille sont des appareils qui vont se mécaniser, s'entretenir. Les spécialistes ont compris que c'était sérieux. Avez-vous jamais regardé avec attention ces deux organes majeurs. C'est très compliqué et il paraît qu'il n'y a pas deux oreilles semblables ! Si vous êtes un bonhomme solidement établi... fonctionnel, votre choix peut se faire instantanément. Ça c'est riche. C'est ceux-là les gagnants à cette sacrée loterie – foire d'empoigne.

Empoigne vite ce que tu as besoin. Ne flotte pas, avale et digère solidement le morceau choisi, et file en vitesse créer quelque chose bien à toi, nouveau, qui peut-être épatera le monde.

Cette histoire-là, c'est celle de la richesse incroyable de matière première qui nous entoure.

On doit puiser là-dedans, ramasser, prendre, saisir ce que notre vie moderne dégorge, lâche, gaspille tous les jours. Des éléments de beauté, d'émotion, de joie, sortes épars, apparaissent et disparaissent. Avant notre temps actuel, un voyage, un livre, une lecture, une belle catastrophe, un coucher de soleil prenait un temps, une longueur, une largeur, une hauteur, ça avait un commencement et une fin, on s'en satisfaisait. Mais attention on n'en est plus là. On en est loin.

Les objets ont soudai[ne]ment apparu dans ces grands sujets sentimentaux et descriptifs. Les fragments d'objets...

...

L'œil d'une mouche au fond du microscope apparaît monumentale, d'un fragment d'aile de papillon se dégage des formes géométriques insoupçonnées. Nouveau Réalisme.

La peinture année 1946... une grande année de départ... La poésie 46. Le cinéma, le théâtre 46. Point de départ...

Année très dangereuse mais magnifique. 1789-1946. Pourquoi pas ? Ça bouge du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, dans le très chaud et dans le très froid.

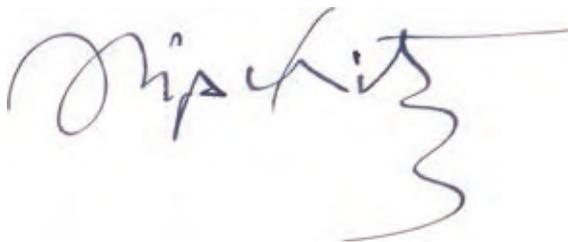
...

Nouveau monde, un petit magasin-bazar dans une petite ville de province américaine, vous entrez, 3 vendeuses gentilles vous acc[uei]llent, une chinoise, une négresse, une blanche.

Vous pigez maintenant l'année 1946 ?... »

Texte paru avec très fortes variantes, sous le titre « L'œil du peintre », dans le n° 3 de la revue *Variété* – largement coupé et réécrit par un « teinturier » qui, voulant le raccourcir et en corriger la langue, l'a dénaturé.

150. LIPCHITZ (Jacques). Lettre autographe signée, en anglais, à Herman Harvey. S.l., 12 décembre 1962. 1 p. in-folio. 200 / 300



« I have here a letter of october 31 and I wonder if I answered it. I think I did, but for more security let me tell you that I will be in Los Angeles for the opening of my exhibition for a few days and during this time I would be available for your show. Please get in touch with M. Wight, director of UCLA Art Galleries. I don't know the exact date... »

Traduction : « J'ai ici une lettre du 31 octobre et je me demande si j'y ai répondu. Je crois que oui, mais, par sécurité, je vais vous dire que je serai quelques jours à Los Angeles pour l'ouverture de mon exposition, et qu'à cette période-là je serai disponible pour votre émission. Je vous prie de contacter M. Wight, directeur de UCLA Art Galleries [galerie d'art de l'Université de Californie à Los Angeles]. Je ne connais pas la date exacte... »

En collaboration avec l'Université de Californie du Sud, le professeur Herman Harvey mena une série d'entretiens enregistrés avec des personnalités du monde des arts et lettres, comme Aldous Huxley, Jean Renoir ou, en 1963, le sculpteur Jacques Lipchitz. Celui-ci, originaire de Lithuanie, fixé à Paris en 1909, puis aux États-Unis à partir de la Seconde Guerre mondiale, marqua l'histoire du cubisme puis évolua vers l'abstraction.

151. LURÇAT (André et Jean). Ensemble de 6 pièces, soit : 4 lettres autographes signées et une pièce autographe illustrée d'André Lurçat, et une lettre autographe signée de Jean Lurçat, adressées à Georges Sadoul. [1923]. Bords effrangés et 2 lettres avec manque angulaire. 400 / 500

Sur l'organisation de leur exposition commune à Nancy, galerie Mosser, du 5 au 20 janvier 1924. L'architecte André Lurçat y présenta ses travaux en même temps que son frère le peintre cartonnier.

– André Lurçat, 2 novembre [1923] : « **Il s'agit d'une exposition à Nancy de mes maquettes d'architecture : construction en béton armé avec terrasse, conception nouvelle du plan, esthétique répondant au nouveau matériau. J'aurais trois ou quatre maquettes avec les plans. Mon frère, lui, aurait les murs pour ses tapisseries et papiers peints, peut-être une fresque qui doit rentrer dans une de mes architectures. Je veux ainsi montrer la liaison entre les artistes différents et l'architecture. J'ai une maison avec de la sculpture de Zadkine [Ossip Zadkine]. Pouvez-vous me donner tous renseignements au sujet de l'organisation de cette exposition...**

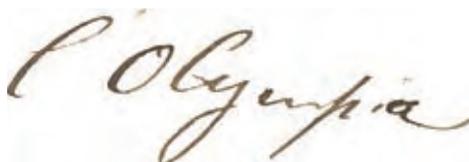
Je viendrais, expliquerais le jour du vernissage les raisons d'une nouvelle architecture et mes idées personnelles à cet égard. Je me tiendrais à la disposition de tous les visiteurs qui désireraient des explications, mon frère serait probablement là aussi... »

– André Lurçat, 10 novembre [1923] : « *Comme vous venez à Paris au Salon d'automne, je parlerai de vive voix avec vous, mon frère même sera peut-être là, nous pourrons ainsi bien arrêter ce que nous voulons faire... J'ai au Salon d'automne une maquette qui ira à Nancy, vous pourrez la regarder si vous y allez avant de me voir. Je connais très bien Zadkine et vous ferai faire sa connaissance, si cela peut vous être agréable... »*

– André Lurçat, s.d. : 3 dessins originaux sur un feuillet, soit 2 plans de la galerie Mosser avec placement des vitrines, et une vue de la façade de cette galerie.

– Jean Lurçat : « ... **Bien inutile de faire faire une affiche quart de colombier, 1 dessin 2 couleurs, qui vous coûtera cher, etc. Mettons donc simplement le titre de votre comité et l'annonce conférence etc. par Jean Lurçat, etc. Titre. 2° Du tout au tout, galerie M[osser]. Maquettes de maisons modernes. André Lurçat, architecte DPLG, + Décorations d'intérieur. Pour votre programme, voici le dessin 10 x 10 à reproduire cliché zinc; Ce serait mieux si vous pouviez le reproduire en le diminuant d'un tiers ou d'un quart. Pour Picasso, eaux-fortes, oui. Mon frère écrit à Mosser. Qu'a donné Epstein ? Dites-le vite, n'est-ce pas. Pardonnez-moi écrire si TSE. Mais ça ne va pas aujourd'hui. On enterrait ce matin Radiguet et nous sommes tous sans dessus dessous...** »

152. [MANET]. – HELLEU (Paul). Lettre autographe signée à Robert de Montesquiou. S.l., [1889 ou janvier 1890]. 3 pp. in-8. 400 / 500



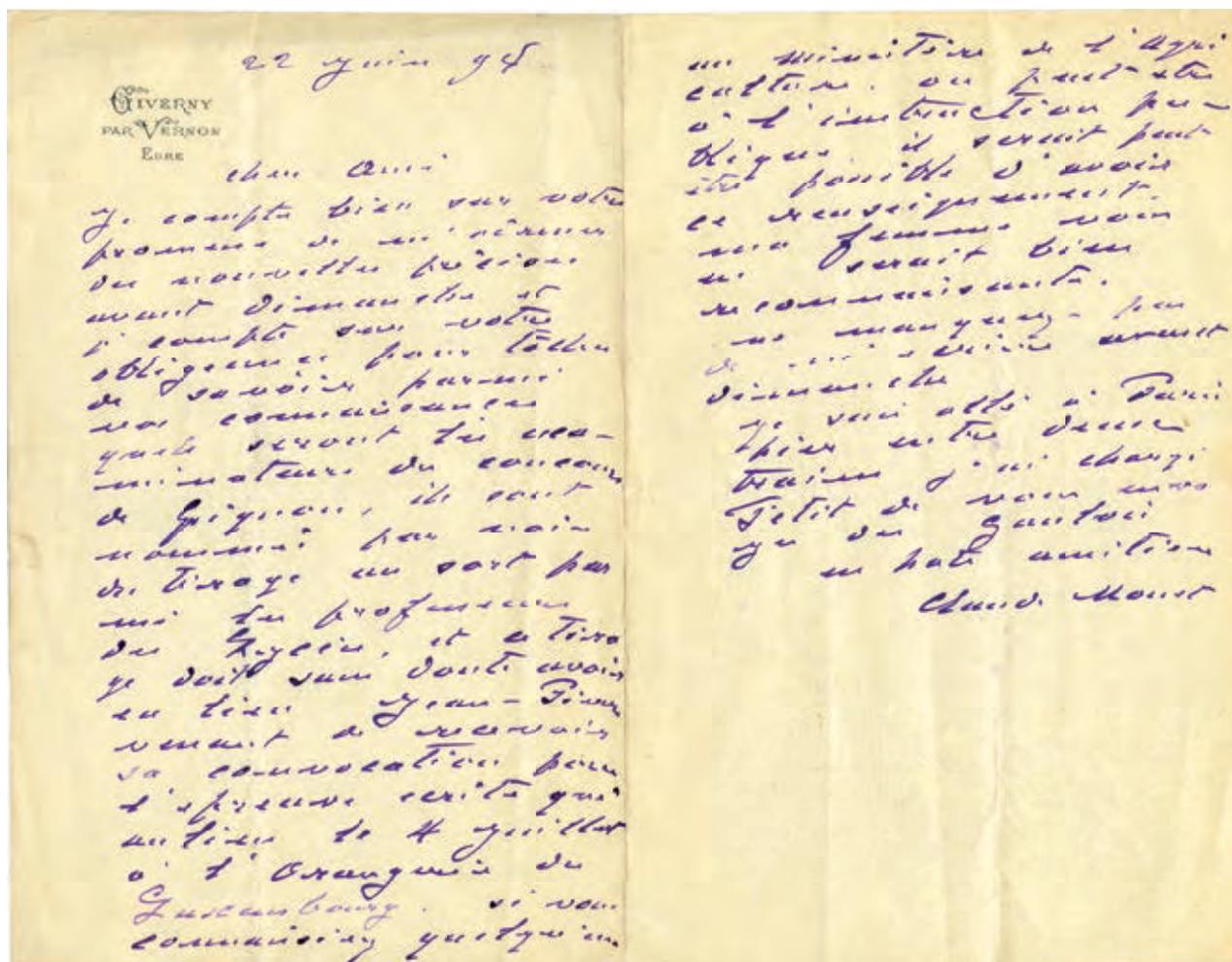
« ... Sargent et Monet m'ont chargé de vous demander si vous vouliez vous associer à eux et à une série de leurs amis... pour l'achat de l'Olympia de Manet qu'ils comptent offrir au Louvre... »

Manet était mort depuis 1883, et Monet avait entrepris à l'automne de 1889 de faire acheter, pour l'offrir à l'État, la célèbre *Olympia* qui avait provoqué tant de remous lors de sa première exposition en 1865. Il s'agissait pour lui de rendre hommage et justice à la mémoire du grand peintre, et aussi de venir en aide financière à la veuve de Manet. Monet avait donc lancé une souscription, sollicité de nombreuses et diverses personnalités (comme ici le peintre Paul Helleu), proches de Manet comme riches amateurs, et était parvenu à ses fins en réunissant une somme importante. Exposée d'abord au musée du Luxembourg, la toile fut finalement reçue au Louvre en 1907, à nouveau sur l'insistance de Claude Monet qui fit intervenir son ami Georges Clemenceau, alors sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts.

Estampille de la collection Robert de Montesquiou, à ses initiales.

153. MONET (Claude). Lettre autographe signée « Claude Monet », adressée à Gustave Geffroy. Giverny, 22 juin 1898. 1 p. 2/3 in-8, en-tête imprimé à son adresse de Giverny, enveloppe. 2 500 / 3 000

Monet suit de près les critiques sur son exposition chez Petit et se préoccupe de son beau-fils.



« Je compte bien sur votre promesse de m'adresser des nouvelles précises avant dimanche et je compte sur votre obligeance pour tâcher de savoir parmi vos connaissances quels seront les examinateurs du concours de Grignon, ils sont nommés par voie du tirage au sort par un des professeurs du lycée, et ce tirage doit sans doute avoir eu lieu. Si vous connaissiez quelqu'un au ministère de l'Agriculture, ou peut-être à l'Instruction publique, il serait peut-être possible d'avoir ce renseignement. Ma femme vous en serait bien reconnaissante. Ne manquez pas de m'écrire avant dimanche.

Je suis allé à Paris hier entre deux trains. J'ai chargé Petit de vous envoyer des Gaulois. En hâte, amitiés... »

Jean-Pierre Hoschedé (1877-1961), fils de la femme de Monet, est considéré comme le fils naturel du peintre qui le portraiture par exemple en 1887 dans *Au bord de l'Epte*. Il venait de recevoir sa convocation pour l'épreuve écrite du concours de Grignon qui allait avoir lieu le 4 juillet à l'Orangerie du Luxembourg.

Le journal *Le Gaulois*, dans son *Supplément* du 16 juin 1898, avait publié trois critiques consacrées à l'exposition Claude Monet tenue à la galerie Georges Petit : une note anonyme, la réimpression du texte de Léon Roger-Milès paru dans *L'Éclair* au début de juin 1898, et la réimpression du texte de Gustave Geffroy d'abord paru dans *Le Journal* du 7 juin 1898.

L'écrivain et critique d'art Gustave Geffroy (1855-1926), actif soutien des impressionnistes, fut un ami proche de Claude Monet, dont il publia une biographie en 1922.

154. **MONET** (Claude). Lettre autographe signée à Gustave Geffroy. S.l., 25 mai [1913, d'après le cachet de la poste]. 1 p. 1/3 in-8, liseré de deuil, enveloppe cachetée de 3 sceaux de cire rouge au chiffre de l'artiste. 2 000 / 2 500

« Cher ami, je vous retourne la photo.

Cette toile n'est pas de moi. On me l'avait déjà soumise.

Mes yeux ne vont pas plus mal, bien qu'ayant passé par de mauvais moments.

Je sais que je dois déjeuner avec vous et Rosny chez Mirbeau mercredi prochain. Je vous dis donc à bientôt et vous envoie toutes mes amitiés. Votre Claude Monet »

Claude Monet avait commencé à souffrir de la cataracte vers 1908. Il serait opéré en 1923 et recevrait des verres correcteurs. Cette maladie eut des incidences particulières sur l'exercice de son art.

Sur Gustave Geffroy et Monet, cf. *supra* n° 153.

155. **MONET** (Claude). Lettre autographe signée à Gustave Geffroy. Giverny, 29 octobre 1920. 2 pp. in-8 au crayon, en-tête imprimé à son adresse de Giverny, enveloppe. 2 000 / 2 500

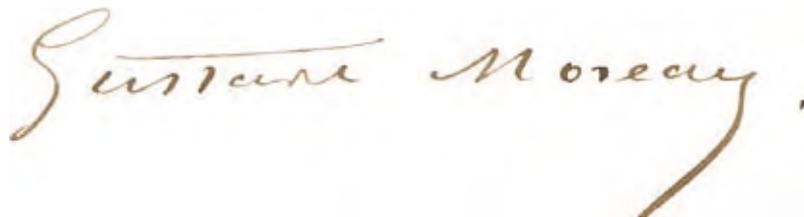
« Mon cher ami, je suis désolé pour vous de ce que vous me dites de votre sœur, et je serai heureux de savoir que ce n'est que passer et que vous vous n'avez aucune inquiétude. Je n'ai pas besoin de vous dire que je le regrette doublement ? Puisque cela me prive de vous voir, et cela d'autant plus que **nous jouissons d'un temps véritablement idéal, et que je n'ai jamais vu à pareille époque.**

Un mot, d'une ligne, pour me dire que votre sœur va mieux. Faites-lui mon compliment et croyez toujours à **ma vieille et fidèle amitié... »**

Joint : MONET (Alice). Lettre autographe signée au même Gustave Geffroy. Giverny, 9 novembre 1899 : « **Voulez-vous faire à Monet la grande joie et la bonne surprise de venir à Giverny ? Soit dîner ou déjeuner le mardi 14^g (jour de son anniversaire ? Si oui, comme je l'espère, tâchez donc d'amener avec M^r Descaves [l'écrivain Lucien Descaves] qui passant cet été nous avait promis sa visite... »** Veuve du financier et collectionneur Ernest Hoschedé, mort en 1891, Alice Raingo, avait épousé Claude Monet en 1892.

Sur Gustave Geffroy et Monet, cf. *supra* n° 153.

156. **MOREAU** (Gustave). Lettre autographe signée à une dame. S.l., 21 février 1874. 1 p. in-8. 300 / 400

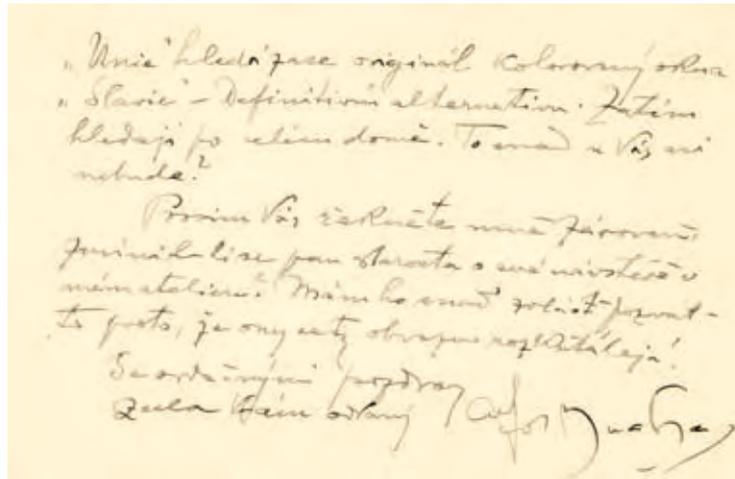


« **Je regrette de ne pouvoir vous prendre qu'un billet pour le concert de madame Grisi** [Ernesta Grisi, compagne de Théophile Gautier].

J'ai malheureusement à soulager en ce moment de très grandes infortunes, qui ont vraiment de sérieux droits à mon intérêt... »

Sur ses deux recueils majeurs :
les Documents décoratifs et les Figures décoratives

157. MUCHA (Alfons). Lettre autographe signée, en tchèque, au peintre František Tichý. Prague, 14 janvier 1934. 2 pp. in-12 oblong in-12, en-tête imprimé à son adresse. 1 000 / 1 500



Traduction :

« ... Je vous prie de me dire si je n'aurais pas oublié quelque part chez vous mon œuvre (mes œuvres) **Les Documents décoratifs et La Figure dans la décoration**. Je n'arrive pas à les retrouver ici et ne sais pas où je les ai égarés ; j'en ai un besoin urgent. Je vous prie de me dire obligeamment si vous les avez en mains.

"Unie" cherche de nouveau l'original du vitrail "Slavia" – variante définitive. En attendant, ils cherchent dans toute la maison. Ceci, peut-être, ne serait-il pas chez vous ?

Je vous prie de me dire en même temps si monsieur le maire a mentionné sa visite dans mon atelier ? Dois-je l'inviter séparément – pour cette raison que les tableaux sont à dérouler... »

Étape essentielle dans l'histoire de l'Art nouveau, Les Documents décoratifs et les Figures décoratives sont des recueils de planches publiés en 1902 et 1905 par Alfons Mucha, qui poursuivait là un triple but : prouver la diversité de son talent en diffusant un choix de compositions anciennes et nouvelles, proposer des modèles pour les arts décoratifs, et établir des canons pour un style dont il était un des principaux représentants.

Alfons Mucha fit souvent tirer ses travaux d'illustration dans l'imprimerie « Unie » [Union] à Prague, dont plusieurs pour la banque et mutuelle Slavia : par exemple une affiche en 1896, ou, en 1934, une brochure pédagogique à distribuer aux jeunes mères.

C'est encore commandité par Slavia qu'il conçut et fit réaliser en 1931 un grand vitrail polychrome pour la cathédrale Saint-Guy de Prague.

158. NANTEUIL (Célestin). Lettre autographe signée. Paris, 23 février 1856. 1 p. in-8. 200 / 300

« ... Quoique le prix offert pour mon tableau soit inférieur à celui que j'espérais, j'accepte pourtant... la somme de 1000 que l'on me propose par votre intermédiaire, et vous prie de conclure cette affaire. Veuillez, pourtant... faire valoir que le cadre a une valeur de 200 francs, et voir s'il ne serait impossible de faire augmenter un peu la somme proposée... Et dans le cas où vous penseriez qu'il serait mieux de terminer de suite, au prix convenu, soyez assez bon pour vous charger... de transmettre mon acceptation... »

159. PASCIN (Julius Pincas, dit). 2 missives autographes signées à Henriette Lebusivitch, dont une avec pli renforcé. 200 / 300

– Lettre autographe signée « Pascin » à Henriette [Lebusivitch] et Léa. S.l.n.d. : « J'ai trouvé votre mot sous ma porte, en rentrant, assez tard ce matin et impossible, un dimanche, de vous prévenir. Je ne pourrai pas être chez moi ce soir. Je vous prie de m'excuser. Je retournerai vers la fin de la semaine retrouver Lucy (qui va très bien) mais j'espère qu'on se revera avant. Je vous ferai signe pour un soir où l'on organisera une petite sortie. Bonjour ! Amitiés !... » Le peintre entretenait une liaison orageuse et malheureuse avec Cécile Vidil, dite Lucy, qui fut son modèle.

– Carte postale autographe signée à Henriette Lebusivitch à Paris. Le Caire, 15 novembre 1926 : « Salutations ». Au recto, portrait photographique d'un groupe de femmes égyptiennes.

Henriette Lebusivitch fut d'abord modèle, posant notamment pour Pascin, puis, après avoir collaboré un temps avec Pierre Loeb, elle tint une importante galerie avec son mari André Gomès.

160. **PFNOR** (Rodolphe). Lettre autographe signée [au prince Emil von Sayn-Wittgenstein-Berleburg]. Paris, 14 mai 1847. 4 pp. in-8 en allemand, enveloppe. 150 / 200

« ... Ich... bin also defwegen aus aller menschlichen Gesellschaft gekommen, und höre und sehe nichts mehr, als **Stahlplatten und das Geklirr des Stichels auf den armen Dingern, die ich furchtbar malträtiere...**

Ich nahm mir eine Maitresse – d[as] h[eißt] ich verliebte mich eines schönen Sonntagsnachmittags in ein noch schöneres Mädchen, die femme entretenue eines Professors der Mathematik, Physik und Astronomie, die neben meinem Zimmer ihren Herd aufgeschlagen und von Morgens bis Abends sur l'air dirallalla etc. etc. sang... »

Traduction : « ... Je... suis donc pour cette raison sorti de toute société humaine, et je n'entends et ne vois plus rien que **les plaques d'acier et le cliquetis de la gouge** sur les pauvres choses que je maltraite affreusement. **Je me suis pris une maîtresse** – c'est-à-dire, je suis tombé amoureux, un beau dimanche matin, d'une jeune fille plus belle encore, la femme entretenue d'un professeur de mathématiques, physique et astronomie, qui a installé son foyer près de ma chambre et chante du matin au soir sur l'air du tralala, etc. etc. » Pfnor détaille ensuite les circonstances des débuts de leur relation.

L'architecte, graveur et historien d'art Rudolf Pfnor (1824-1909), originaire de Darmstadt, s'installa à Paris en 1846 et se fit ensuite naturaliser français. Il illustra et publia aussi des ouvrages d'architecture et d'ornementation d'une grande exactitude et finesse d'exécution.

Le général prince von Sayn-Wittgenstein-Berleburg (1824-1878), était alors au service du grand-duc de Hesse-Darmstadt, et prendrait ensuite des commandements dans l'armée des tsars.

161. **PISSARRO** (Camille). Lettre autographe signée à madame veuve Duter à Paris. Éragny-sur-Epte dans l'Eure, 27 novembre 1897, d'après les estampilles de la poste. 1 p. in-8, enveloppe. 1 000 / 1 500

Poignante lettre évoquant ses débuts à Paris et la mort de son fils Félix.

« J'ai beau faire des efforts pour me souvenir de la famille Loudet je n'y arrive pas. Ma famille n'a jamais habité rue St-Quentin près le chemin de fer du Nord.

À cette époque 1857 et 59, nous étions au 31 rue Notre-Dame-de-Lorette, j'ai eu un atelier peu de temps, rue Lamartine.

Je ne suis venu en France qu'en 1856 au mois de novembre, mais j'avais un frère Alfred qui se trouvait à Paris de 1855 à 1859. Peut-être est-ce lui que vous avez connu, mais il est mort il y a quelques années.

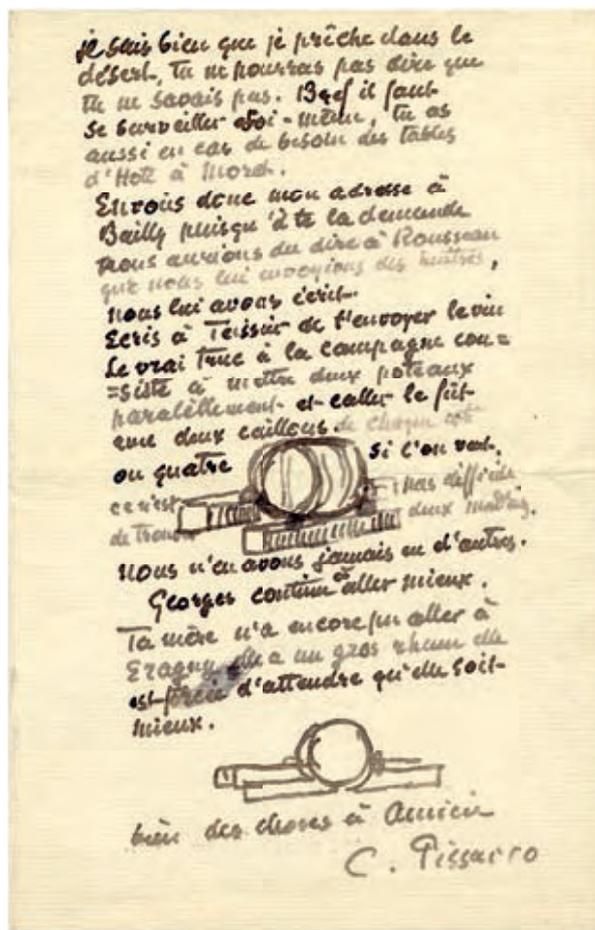
En ce moment, nous avons des chagrins de famille, nous venons de perdre un fils [Félix Pissarro], et [je] me trouve, comme vous devez le penser, bien désorienté ; je ferai le possible pour aller à Paris dans les premiers jours de décembre et je verrai à éclaircir cette affaire. Il m'est impossible de m'absenter pour l'instant, j'espère pouvoir le faire en décembre... »

162. **PISSARRO** (Camille). Lettre autographe signée à son fils Rodo, illustrée de deux croquis originaux. Paris, 14 janvier 1900. 2 pp. in-12. 1 500 / 2 000

« ... Envoie donc mon adresse à Bailly puisqu'il te la demande. Nous aurions dû dire à Rousseau que nous lui envoyions des huitres, nous lui avons écrit. Écrit à Tessier de t'envoyer le vin. Le vrai truc à la campagne consiste à mettre deux poteaux parallèlement et caller le fût avec deux cailloux de chaque côté, ou quatre si l'on veut. Ce n'est pas difficile de trouver deux madriers.

Georges continue à aller mieux [autre fils de Camille Pissarro, et également artiste]. Ta mère n'a encore pu aller à Éragny, elle a un gros rhume, elle est forcée d'attendre qu'elle soit mieux... » Camille Pissarro possédait une maison dans le village d'Éragny-sur-Epte dans le département de l'Oise.

Ludovic-Rodolphe, dit Ludovic-Rodo ou Rodo Pissarro (1878-1952) fut également peintre. La première partie de la présente lettre concerne sa santé et son séjour en villégiature à Moret-sur-Loing.



163. **RAFFAËLLI** (Jean-François). Dessin original (encre et plume, 7 x 6 cm) avec légende autographe signée, sur une p. in-12. S.d. 200 / 300



« ... Ceci n'est pas mon portrait ! – Je suis beaucoup plus beau ! »

Raffaëlli « occupera une place à part dans l'art du siècle » (Huysmans). L'art du peintre et graveur Raffaëlli, son « naturalisme critique », suscita l'admiration de personnalités comme Degas, Zola, Mirbeau et surtout Huysmans dont il illustra les *Croquis parisiens* (1880) et *Les Sœurs Vatard* (1909). Il donna aussi des gravures pour *Les Types de Paris* (1899), recueil collectif de textes de Goncourt, Huysmans, Mirbeau, Mallarmé...

Les Roses

164. **REDOUTÉ** (Pierre-Joseph). Apostille autographe signée (« reçu le montant cy-dessus... », s.d.) sur une pièce manuscrite de la librairie Treuttel et Würtz (Paris, 29 avril 1820, 3/4 p. in-4). 500 / 600

Concernant l'édition originale de son splendide ouvrage *Les Roses*, imprimée par Didot aux formats in-folio et in-4, et publiée par Treuttel et Würtz de 1817 à 1824 : « Fourni à Messieurs Treuttel et Würtz libraires, par P. J. Redouté éditeur de l'ouvrage des roses.

7 exemplaires in f° à 40 frs la livraison... 280 f.

1 ex. in f° à 50 f... 50

24 ex. in 4°, 16° liv[raison] à 20 f... 480... »

Joint, un reçu signé de la griffe de l'imprimeur-libraire Charles-Louis-Fleury Panckoucke (Paris, 8 juillet 1826) pour le paiement par un souscripteur de la 32^e livraison de la réédition au format in-8 des *Roses* parue de 1824 à 1826.

Le Penseur

165. **RODIN** (Auguste). Lettre signée à Gustave Geffroy. Paris, 25 mai 1905. 3/4 p. in-12, en-tête imprimé à son adresse du 182 rue de l'Université, enveloppe. 1 000 / 1 500

À propos de la souscription pour placer *Le Penseur* sur le parvis du Panthéon (sur cette affaire, cf. *infra* n° 35).

« Je crois comme vous le pressentez qu'il est préférable que ce soit Mourey qui écrive, une lettre, paraphée de votre signature, à M. Dujardin-Beaumetz. Croyez-moi votre bien dévoué...

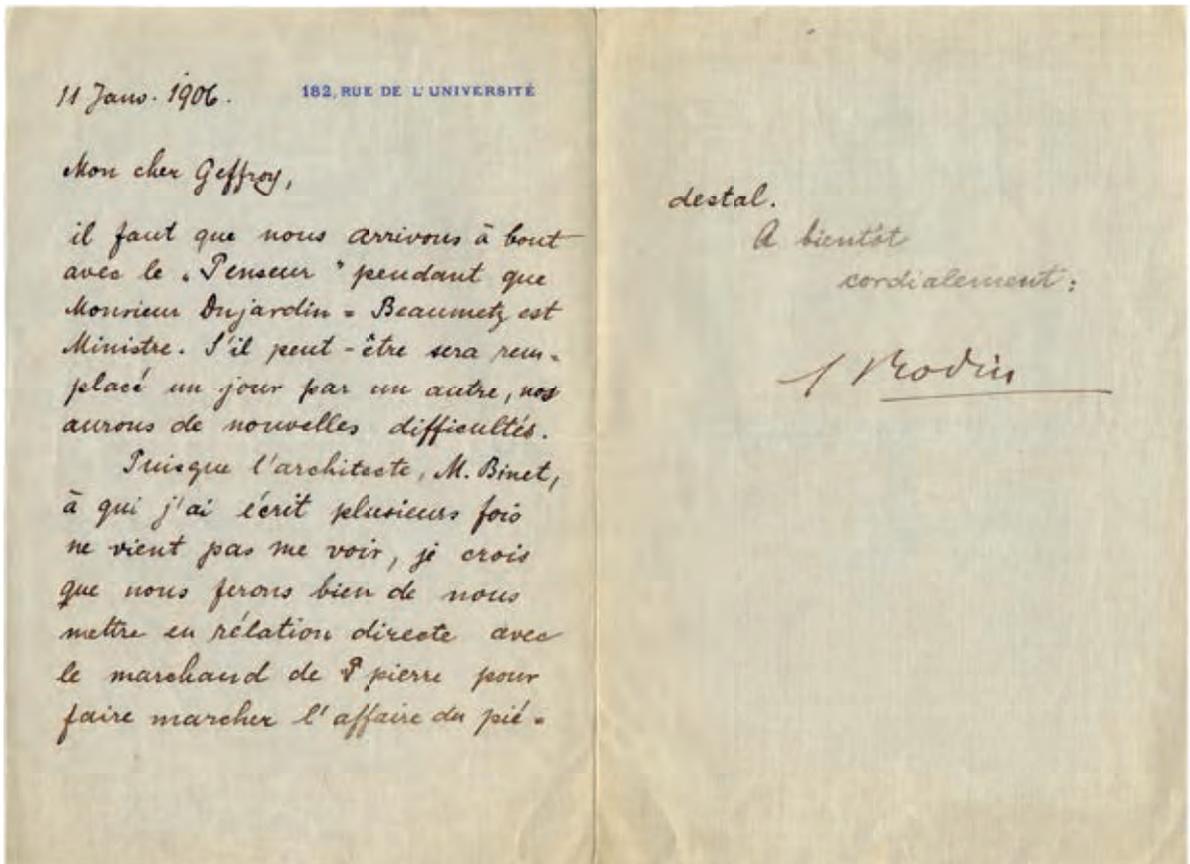
Mais c'est comme vous voudrez. »

Rodin a sculpté en 1905 un buste de son ami Gustave Geffroy. L'écrivain et critique d'art, dont Edmond de Goncourt admirait la langue riche et colorée, fut un soutien indéfectible du sculpteur dont il souligna avec force l'originalité.

166. RODIN (Auguste). Lettre signée, écrite de la main du poète **RAINER-MARIA RILKE**, adressée à Gustave Geffroy. Paris, 11 janvier 1906. 1 p. 1/4 in-12, enveloppe. 4 000 / 5 000

« Il faut que nous arrivions à bout avec le "Penseur" pendant que monsieur Dujardin-Beaumetz est ministre. S'il peut-être sera remplacé [sic] un jour par un autre, nous aurons de nouvelles difficultés.

Puisque l'architecte, M. Binet, à qui j'ai écrit plusieurs fois, ne vient pas me voir, je crois que nous ferons bien de nous mettre en relation directe avec le marchand de pierre pour faire marcher l'affaire du piédestal... »



Le Penseur, statue mythique. Achevée en 1882, cette puissante figure était destinée au vaste projet de *Porte de l'Enfer*. Un bronze de grand format en fut exposé au Salon de 1904 et fit forte impression : à l'instigation du critique d'art Gabriel Mourey, la revue *Les Arts de la vie* lança une souscription pour en permettre l'acquisition par l'État. Un comité de patronage fut mis sur pied sous la présidence des peintres Albert Besnard et Eugène Carrière, avec Gabriel Mourey comme secrétaire et Gustave Geffroy comme trésorier.

Perçue comme un hommage au peuple et un symbole de la démocratie, l'œuvre attira des dons suffisants. Il fut décidé de l'exposer devant le Panthéon, mais la ville de Paris ayant refusé de s'associer à cette entreprise, il fallut le déposer à l'intérieur des grilles du monument, à un emplacement dépendant uniquement de l'État. L'œuvre excitait les passions, et une réplique en plâtre, placée temporairement pour juger de l'effet, y fut détruite par un forcené.

Enfin, un modèle de socle fut commandé à l'architecte René Binet, et la statue fut inaugurée le 21 avril 1906 par le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts Henri Dujardin-Beaumetz.

Lyrique, inspiré, Rainer Maria Rilke (1875-1926) est considéré comme le plus grand poète allemand de son époque. Il mena une vie errante d'esthète cosmopolite, ponctuée de rencontres avec des personnalités d'exception : fixé à Paris une grande partie des années 1902 à 1913, il se lia avec Auguste Rodin qu'il fréquenta intimement en 1902-1903, 1905-1906 (comme secrétaire particulier) et 1908-1909. **Rilke écrivit une monographie du sculpteur, travail de commande qu'il transforma en un magnifique hommage** (paru à Berlin en 1903 chez Bard) : il considérait Rodin comme le successeur des sculpteurs du Moyen Âge en ce qu'il réintérait l'angoisse au cœur même de l'être pour en faire un élément constitutif de la beauté. Selon Rilke, « la sculpture de Rodin fait redescendre le sacré dans les œuvres qu'elle crée et qui n'expriment rien d'autre que cette tentation de donner un sens infini à l'existence ; l'œuvre d'art [...] ne signifie rien d'autre que sa présence, cet élan vers un sens immense et inaccessible » (Jean-Louis Bandet).

Sur Rodin et son ami Gustave Geffroy, cf. *supra* n° 165.

167. **RODIN** (Auguste). Lettre signée, écrite de la main de son secrétaire Maurice Baud, à Gustave Geffroy. Paris, 19 février 1909. 2 pp. in-8, en-tête imprimé à son adresse du 182 rue de l'Université, enveloppe. 400 / 500

« *Mon cher ami, M. Grunbaum nous invite à déjeuner dimanche 21 à midi, et il me charge de vous en prévenir. Je lui réponds que je ne sais si vous serez suffisamment rétabli pour être des nôtres, mais que je vous transmets néanmoins son aimable invitation. J'espère du moins que vous avez enfin triomphé de votre grippe.*

J'arrive d'un petit voyage dont j'aurai bientôt, j'espère, le plaisir de vous entretenir [Rodin était allé en Bourgogne et en Nivernais de la fin du mois de décembre 1908 au début du mois de janvier 1909].

Recevez, mon cher ami, mes salutations bien cordiales... »

Joint, une lettre autographe signée de Maurice Baud adressée au même, en qualité de secrétaire de Rodin (14 janvier 1909) : « *J'ai omis, l'autre jour, en vous demandant un rendez-vous pour M. Rodin, de préciser que ce serait pour la semaine prochaine. M. Rodin, empêché samedi, vous propose lundi (pour déjeuner). Si ce jour vous convient, inutile de répondre. Quant à la question des marbres, M. Rodin vous entretiendra de l'affaire, lundi... »*

Un des grands mécènes de Rodin, le banquier Léon Grunbaum fut de ceux qui se cotisèrent en 1911 pour offrir *L'Homme qui marche* à l'État. C'est lui qui convainquit l'ambassadeur de France à Rome, Camille Barrère, de placer cette œuvre dans la cour du Palais Farnèse – l'intervention de Raymond Poincaré fut néanmoins décisive.

Sur Rodin et son ami Gustave Geffroy, cf. *supra* n° 165.

Rodin – Bourdelle

168. **RODIN** (Auguste). Lettre signée à. Paris, 3 janvier 1910. Une p. in-8, en-tête imprimé à son adresse du 182 rue de l'Université, enveloppe. 600 / 800

« *J'ai reçu votre beau livre et vous en remercie. Il me paraît réussi en tous points et je compte vous en reparler, après connaissance plus approfondie.*

J'accepte toutes vos propositions au sujet de l'exposition... et j'écris à Bourdelle pour qu'il fasse comme moi.

Je vous attends à Meudon ou à Paris le jour que vous voudrez, sauf le jeudi. Ayez l'obligeance de me prévenir.

Votre ami Aug. Rodin »

Collaborateur de Rodin de 1893 à 1909, le sculpteur Antoine Bourdelle exposa en 1910 son célèbre *Héraklès archer* en même temps que son buste de Rodin.

Sur Rodin et son ami Gustave Geffroy, cf. *supra* n° 165.

Rodin dans Paris inondé

169. **RODIN** (Auguste). Lettre signée à Gustave Geffroy. Paris, 1^{er} février 1910. Une p. in-8, en-tête imprimé à son adresse du 182 rue de l'Université, enveloppe. 300 / 400

La grande crue de 1910 engloutit une grande partie de Paris sous les eaux de la Seine, de la fin de janvier au début de mars.

« *Mon cher ami, je suis tout à fait désolé de vous avoir manqué. Je m'imaginai, parce que je suis moi-même un sinistré, que personne ne devait sortir par ce temps d'inondation. Ayez donc l'amabilité de me fixer un autre rendez-vous cette semaine et à la même heure, et prévenez Mr Lévy [le peintre Émile Lévy] auprès de qui vous voudrez bien m'excuser. Affectueusement à vous... »*

Sur Rodin et son ami Gustave Geffroy, cf. *supra* n° 165.

170. **ROUAULT** (Georges). Épreuve corrigée et signée de ses initiales, de son poème « Pour les maîtres imprimeurs », destiné au *Bulletin officiel de l'Union syndicale & de la fédération des syndicats des maîtres imprimeurs*. S.d. Une p. in-8. 150 / 200

« Livre bien-aimé / douce pensée du solitaire au-delà des terrestres frontières / que de bien ou de mal elle peut porter. // [...] En mai le nuage léger d'un si bel équilibre / va et vient sur le ciel doucement nuancé / échapper enfin à tant de servitude / esprit et cœur si bien liés. // En haut de la montagne, / ou dans la vallée des Larmes, / sur l'Océan mouvant des Désirs décevants / pensée bien-aimée si bien libérée / que de bien ou de mal elle peut porter. »

171. **SCHMIED** (François-Louis). Lettre autographe signée à l'historien de l'art et conservateur du musée du Luxembourg Léonce Bénédite. Paris, 11 mai 1914. 1 p. in-16, en-tête imprimé à son adresse. 200 / 300

Concernant des gravures de Paul Jouve : « *J'ai été trois semaines absent de Paris. C'est pourquoi je ne vous ai point encore débarrassé des cadres de gravures que Jouve m'avait demandé de vous soumettre. Vous voudrez bien, je vous prie, les remettre au porteur de ce mot et m'excuser de vous avoir laissé ainsi ces cadres si longtemps... »*

Schmied grava et tira une suite d'estampes à partir de dessins de Paul Jouve pour illustrer *Les Noël*s d'Édouard Maury. Entreprise en 1912, la réalisation de l'ouvrage fut interrompue en 1915 par la mort de son auteur.

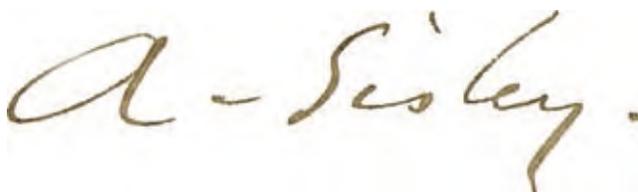
172. SEVERINI (Gino). Lettre autographe signée, en français. Paris, janvier 1935. 3/4 p. in-folio. 150 / 200

« J'ai reçu le petit dragon porte-bonheur que vous avez eu la gentillesse de m'envoyer. Je vous remercie infiniment de cette délicate pensée qui m'a beaucoup touché (c'était si peu, ce que je vous avais donné !). Nous garderons ce petit objet en votre souvenir dans ma maison ; ma fille l'a trouvé si joli qu'elle s'en est emparée ; mais s'il porte bonheur à elle, il va de soi qu'il remplit son rôle et porte bonheur à toute la famille... »

Passé du néo-impressionnisme à l'abstraction, en passant par le cubisme, c'est comme membre du groupe futuriste que le peintre et théoricien de l'art Gino Severini (1883-1966) acquit la célébrité.

*« Je préfère généralement le noir
mais en l'espèce j'ai choisi la couleur... »*

173. SISLEY (Alfred). Lettre autographe signée à son « cher ami ». Moret-sur-Loing, 24 mars [1897]. 1 p. in-12. 1 500 / 2 000

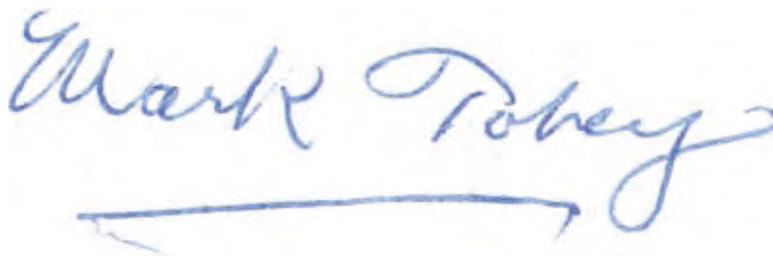


« Je vous renvoie la lithographie avec le bon à tirer, si vous voulez vous contenter de cet essai malheureux. Comme en tout on ne réussit pas à faire du premier coup ce que l'on n'a jamais fait. Je préfère généralement le noir mais en l'espèce j'ai choisi la couleur. Je vous serre bien affectueusement la main... »

Bords de rivière ou les Oies, seule lithographie en couleurs de Sisley, qui ne laissa qu'un nombre infime d'estampes (en tout 4 eaux-fortes et 2 lithographies). Réalisée d'après un pastel de lui, tirée chez Auguste Clot, cette lithographie en couleurs faisait suite à une commande d'Ambroise Vollard pour sa deuxième exposition des peintres-graveurs et fut publiée à cette occasion dans son *Album d'estampes d'estampes originales de la galerie Vollard*.

Reproduction page 4

174. TOBEY (Mark). Lettre autographe signée, en anglais, à un « dear Mr Fall ». S.l.n.d. 1 p. 1/2 in-8, en-tête imprimé à ses initiales. 200 / 300



« I thank you for giving me a few lines. I have had rather hard things but hope it will be better by the end of the month. I'm very sorry I can't go on with you but there are better times. I haven't been in U.S.A. for several years. Perhaps I can get some ideas as it would be good for me. My place is all turned up & down, hoping to get with better ideas. I trust you will have the best going & returning and all that lives between... »

Traduction : « Je vous remercie de m'avoir donné quelques lignes. Cela a été plutôt dur mais j'espère que cela ira mieux d'ici à la fin du mois. Je suis vraiment désolé de ne pas pouvoir continuer avec vous, mais il y a des temps meilleurs. J'ai été absent des U.S.A. pendant plusieurs années. Peut-être puis-je y trouver quelques idées, étant donné que cela serait bien pour moi. Chez moi, c'est tout sans dessus dessous, espérant trouver de meilleures idées. Je veux croire que tout sera au mieux pour mieux en allant et venant, et tout ce qui fait la vie entre deux... »

Un des grands noms artistiques des États-Unis, le peintre Mark Tobey (1890-1976) fut marqué par la calligraphie et la spiritualité extrême-orientales, et suivit un parcours esthétique personnel qui, sans devenir véritablement abstrait, devint progressivement non figuratif.

Rare.

175. VALLOTTON (Félix). Correspondance de 7 lettres (2 autographes signées, 5 autographes), adressées au peintre Thérèse Debains. 1918-1923 et s.d. Une incomplète de la fin, 5 enveloppes conservées dont 2 correspondant aux présentes lettres. 800 / 1 000

Très belle correspondance artistique et amoureuse avec cette jeune peintre, née en 1907, que le marchand Léopold Zborowski avait découverte.

– Honfleur, « samedi... dimanche... lundi » : « Je continue à vous écrire, mon amie, et cette incontinence confine à l'infirmité, mais que faire, ne vous ayant pas, sinon songer à vous. Cependant je travaille un peu, ce qui contribue à me tenir d'équilibre... **Plus je vais, plus je trouve la peinture un art magnifique, surtout si on la considère comme une langue universelle. J'en suis parfois vibrant jusqu'à l'enthousiasme, tel qu'à dix-huit ans...** On est tout ici aux bonnes nouvelles du front et les espérances de chacun rebondissent, avec cela un soleil magique et des matinées déjà automnales, il y a des minutes divines. J'imagine que vous êtes un peu dans cet état et vous le souhaitez – laissez-vous y aller, cette qualité de joie-là est la plus haute. Il ne s'y pourrait ajouter que le frisson amoureux, mais on ne peut tout avoir, au moins à la fois... On me remet votre lettre dont le lyrisme contraste avec la pauvreté de ces lignes. Je ne puis vous dire le bonheur hautain que sa lecture me cause ; c'est ainsi que je vous vois et vous sens, **mettons même que je vous aime puisque les mots ne vous effrayent pas**, et qu'il faut bien dater par quelqu'un la qualité du sentiment qui nous possède... **En ce moment, je suis hanté, possédé par la peinture au point d'y perdre le sommeil, je vis comme un halluciné pris dans le monde des formes**, et vois au travers des êtres parfois la suite de l'arabesque commencée... Après lecture d'une lettre comme votre dernière, j'ai à mon chevalet plus d'élan et d'ardeur confiante. Vous voyez que rien ne se perd... » (lettre incomplète).

– S.l., « dimanche » : « ... **Vous avez bien raison de faire des natures mortes**, ce n'est jamais du temps perdu, et vous n'en ferez jamais trop. **Cependant**, il faudrait faire aussi un effort pour ce que je vous ai dit. **Vous avez des richesses en imagination dont il faut user** ; si le travail de mémoire vous rebute, essayez autre chose, ceci, par exemple. Prenez un sujet bien général, dans les marges de quoi vous pourriez vous dilater, le matin, par exemple, ou le soir, ou l'hiver, ou ce que vous voudrez dans le genre, et, sans autre ressources que celles de votre pensée, tirez-en quelque chose. Je suis sûr que vous y prendrez bientôt intérêt... Ma petite amie, le temps nous sépare, et c'est dur... Il faudra refaire connaissance, en aurez-vous encore le goût ? Cependant je ne me sens pas appauvri, l'essence et le bon me restent, c'est à y songer un vent de douceur et de grâce, mais ne plus avoir net le dessin de votre bouche, et vos nuances, et votre son, je vous dis que c'est très dur... **Je travaille tous les jours, en bon employé du rayon peinture, et les toiles s'alignent en pile sur mon plancher, je deviens une machine à pondre**, j'y gagne de voir les journées et les mois galoper... »

– « Mercredi », [vers 1919] : « ... **Pensez à Vuillard**, et allez-y bientôt afin de ne pas laisser se perdre la bonne impression que vous avez l'un de l'autre. Et puis travaillez de façon qu'au retour je vous trouve grandie de quelques progrès... »

– [Paris], « samedi 24 » [mai 1919] : « J'ai trouvé hier votre lettre... J'y lis avec joie que vous vivez magnifiquement et selon vos plus profonds désirs... Il va vous être dur d'abandonner cette sauvagerie magnifique pour retrouver un Paris poussiéreux et suant. Tachez au moins d'en rapporter quelque chose qui serve de témoin et puisse vous en restituer le souvenir. Ainsi vous pourrez imaginativement poursuivre le rêve et le faire durer. **On ne vit réellement que par l'imagination, le reste est de l'usage... Ceci est un sentiment que j'éprouve tous les jours – et cultive...** »

176. VAN DONGEN (Kees). Lettre autographe signée à André Bec de Fouquières. Paris, 25 septembre 1934. 1 p. in-12, adresse au dos avec en-tête imprimé du Royal Monceau Hotel. 200 / 300

« Oui, cher ami, j'ai bien reçu une invitation à la représentation du 2 oct. à l'Opéra et je m'y rendrai volontiers. merci et amicalement... »

Lors de ce gala de l'Opéra du 2 octobre 1934 devait être projeté un film à la gloire des automobiles Renault.

177. VUILLARD (Édouard). Lettre autographe signée à son ami le peintre, critique et historien de l'art Auguste Bréal. Paris, « dimanche », 18 juin 1916 d'après les estampilles de la poste. 1 p. in-16, adresse au dos. 400 / 500

« Injuriez moi c'est le moins que je mérite. Vous connaissez **les "Martyrs ridicules" dont parle Baudelaire** [Charles Baudelaire avait préfacé un ouvrage de ce titre écrit par Léon Cladel]. J'en offre en ce moment une variété caractérisée ; le comble est que cela se passe pendant la guerre ! **Enfin voilà, je me débats dans une besogne atrocement difficile**, je crois que je n'en sortirai qu'en ne m'occupant de rien d'autre et les jours passent, et cela n'avance guère. Il me reste une ressource : **Bréal prend plaisir à mes études ! Je voudrais bien ne pas le duper, mais c'est si bon de sentir un soutien que je n'ai pas la force de lui démonter son illusion**. J'irai déjeuner chez vous demain. J'espère être moins démonté qu'aujourd'hui et avoir une tenue convenable. Bien amicalement vôtre... »

Vœux de nouvel an imprimés avec ajout autographe signé de la sculptrice Chan May-Kan (épouse de Zao Wou-Ki) complété par le peintre qui a ajouté sa propre signature.

179. BEAUX-ARTS. XIX^e siècle. – Ensemble de 21 pièces, soit : 20 lettres ou cartes, et une photographie dédiée.

600 / 800



Rosa **BONHEUR** (2 lettres, à une jeune fille pour l'inviter, 1867, et au relieur Léon Gruel, Château de By, 1898), William **BOUGUEREAU** (1882, concernant ses tableaux vendus à Gimpel et C^{ie} qui les font graver), Jules **CHÉRET**, Fernand **CORMON** (qui fut le professeur de Van Gogh, Toulouse-Lautrec et Matisse), Maurice **DENIS**, Eugène **FROMENTIN** (2 lettres), Jean-Baptiste **ISABEY** (2 lettres dont une au mémorialiste Horace de Viel-Castel, alors conservateur au musée du Louvre, s.d.), Alfred **JOHANNOT** (1835, lettre à son encadreur), Eugène **LAMI** (3 lettres, s.d., évoquant son travail de peintre, la préparation d'une exposition, une aiguillère qu'on lui offre, Charles Gounod, un traité d'ornementation architecturale), Henry **MONNIER** (portrait photographique, cliché Numa Blanc à Paris, tirage au format carte de visite monté sur un bristol imprimé au nom du photographe, avec envoi autographe signé de l'artiste au verso « *À mon ami Roubaud, mon portrait soustrait par lui chez le photographe et à ma honte...* »), Jean-François **RAFFAËLLI** (à l'historien d'art Paul Mantz, 1881, pour le remercier d'une critique favorable), Alfred **ROLL** (à la grande couturière Jeanne Beckers dite Jeanne Paquin, 14 juillet 1914, très belle lettre traitant de son travail artistique et de son inquiétude sur la situation internationale, « *... Je peins, je peins ! mais je suis triste, triste... Les dieux ont soif encore...* »), Théophile Alexandre **STEINLEN** (2 lettres, l'une à l'écrivain Rodolphe Darzens, s.d., sur un rendez-vous manqué, et l'autre à l'écrivain et critique d'art Arsène Alexandre, 1917, sous forme d'apostille autographe signée sur une invitation à son exposition organisée rue de La Boétie par les Éditions *La Guerre*), Adolphe **WILLETTE** (s.d., sur une exposition de ses dessins envisagée à la galerie Devambez), Félix **ZIEM** (peintre orientaliste d'abord proche de l'école de Barbizon, à un ami proche, 1901, « *J'ai été très malade, les crises nerveuses et les lunatiques névroses. Je vais un peu mieux...* »).

– **Peintres et sculpteurs** : Jean-Michel **ATLAN** (apostille autographe sur une invitation à son exposition *Détrempe et pastels* à la galerie Bing du 12 novembre au 5 décembre 1959), Émile **BERNARD** (à l'historien de l'art et conservateur de musées Léonce Bénédict, s.d. « *Je parlerai au Cercle des arts vendredi 9h soir sur : les écrits des maîtres et la méthode traditionnelle...* »), joint, une carte autographe signée de son épouse Andrée Fort, sœur du poète Paul Fort), Jacques-Émile **BLANCHE** (probablement aux Éditions du Capitole, 1928, concernant la parution de l'ouvrage collectif sur Gide paru en cette année-là, et auquel il a collaboré), André **BRASILIER** (carte évoquant une de ses aquarelles, représentant le village de Paars dans l'Aisne), Charles **CAMOIN** (à son « *cher André* », probablement l'écrivain et critique d'art André Warnod, 1939, sur un tableau qu'il lui offre et sur les rumeurs de guerre), Sergueï Ivanovitch dit Serge **CHARCHOUNE** (2 lettres dont une illustrée d'un autoportrait original, adressées aux imprimeurs Marthe Féquet et Pierre Baudier chez qui il a illustré plusieurs ouvrages de Pierre Lecuire, 1972, « *... Dans quelques jours, je serai chez moi. la peinture m'attend avec impatience...* »), Henri **CHARLIER** (carte signée au recto reproduisant une de ses œuvres), Paul **DELVAUX** (carte signée au verso, reproduisant au recto une de ses œuvres), André **DERAIN** (s.d., sur le prêt d'un tableau pour une exposition), André **DIGNIMONT** (1938, lettre accompagnant l'envoi d'un « *petit croquis* »), André **DUNOYER DE SEGONZAC** (1972, concernant le tirage sur japon de son portrait gravé d'André Gide), Maurice **GRÜN** (lettre par laquelle il accepte de peindre un portrait, s.d.), Friedensreich **HUNDERTWASSER** (carte signée au recto reproduisant une de ses œuvres), Marie **LAURENCIN** (1953, « *Mes amis. Plus de nouvelle, partant plus de joie. Ici un automne luxurieux, on se lance dans des appels pour procès. Hier soixante vernissages dans Paris. Autant de peintres que d'automobiles...* »), Lucien **LÉVY DHURMER** (à l'écrivain Édouard Estaunier pour le féliciter de son élection à l'Académie française, 1923), Édouard **MAC'AVOY** (Tréboul dans le Finistère, s.d., « *... Je travaille matin et soir chaque jour, avec une ardeur soutenue... Concarneau m'a plu, avec le luxe de son port multicolore, qui semble toujours en fête. Mais les sujets qu'il offre sont rendus très difficiles par la facilité même avec laquelle ils font de l'effet... Ici, pays pauvre, barques noires, plus de richesse véritable pour un peintre, qui n'est pas anglo-saxon...* »), Marino **MARINI** (carte signée au recto reproduisant une de ses œuvres), Georges **MATHIEU** (à Jacqueline Baudrier, 1973, « *J'ai été infiniment sensible à votre invitation à me faire participer à un débat sur l'architecture dans la ville. C'est un sujet qui me passionne. Je ne sais pas encore ce que je pense de monsieur Aillaud mais j'ai des idées très précises sur les tours de la Défense, ayant réuni depuis quelques années un très gros dossier sur ce sujet, et en ayant parlé assez récemment à monsieur le Président de la République... Hélas, je suis allergique à la personne de monsieur Morousi que je trouve inculte, mal élevé, et prétentieux. C'est trop. J'ai donc décliné fort courtoisement l'invitation auprès du rédacteur de l'émission...* »), Luc-Albert **MOREAU** (carte amicale, 1959), Denis Fernand **PY** (1929, lettre concernant « *une petite pietà en bois très dur* » sculptée à l'intention de son interlocuteur), Georges **ROCHEGROSSE** (au peintre Vincent Lorant dit Lorant-Heilbronn, une carte d'Alger, 1911, illustrée au recto de la reproduction d'un de ses tableaux orientalistes, et une lettre, s.d., concernant un ouvrage d'histoire sur l'Antiquité des peuples de l'Orient), José Maria **SERT** (2 lettres, 1912 et s.d., la seconde évoquant une exposition de ses œuvres à Bruxelles), peintre Victor **VASARELY** (carte signée au verso reproduisant au recto une de ses œuvres).

– **Illustrateurs et caricaturistes** : Ferdinand **BAC** (concernant une étude qu'il a écrite sur l'écrivain allemand Jean-Paul Richter, 1925), Emmanuel Poiré dit **CARAN D'ACHE** (à l'écrivain et critique d'art Arsène Alexandre, Paris, 1890, beau document d'une écriture calligraphiée sur papier à en-tête de fresque du théâtre d'ombres), [Jules **CHADEL**] : Louis **BARTHOU** (apostille autographe signée, 1928, « *Chadel m'a apporté cette note, qu'il y a urgence à payer. Il m'a montré aussi une très belle épreuve achevée du Centaure. Je crois que ce livre sera supérieure aux Fables et égalera nos publications les plus goûtées...* »), écrit sur une pièce manuscrite de l'imprimeur Marthe Féquet, concernant l'édition au Livre contemporain du livre *Le Centaure et la bacchante* de Maurice de Guérin illustré par Jules Chadel), Lucien **COUTAUD** (contrat signé avec la société Les Amis bibliophiles, concernant son travail d'illustration pour l'édition de *L'Affaire Lemoine* de Marcel Proust, 1970), Jean-Jacques Waltz dit **HANSI** (carte postale autographe signée « *J. J. Waltz Hansi* », Colmar, 1939, au recto, portrait photographique de Hansi avec légende imprimée : « *Dans un village d'Alsace. Hansi au travail* » ; et carte de visite autographe signée « *Hansi* », Colmar, 1924), Joseph **HÉMARD** (à l'historien de l'art Henri Clouzot, 1923, remerciements pour la préface de son correspondant à l'édition de *Gargantua et Pantagruel* de Rabelais illustrée par Hémard et parue en 1922), André Édouard **MARTY** (reçu signé, 1930, pour ses eaux-fortes destinées à l'illustration de *Héro et Léandre* d'Edmond Haraucourt publié par Le Livre contemporain), Paul-François **MORVAN** (feuillelet avec illustrations érotiques sur des pastiches poétiques de l'écrivain René Virard, avec quelques taches marginales), Georges Goursat dit **SEM** (2 lettres, s.d., dont une illustrée en couleurs), Jean-Jacques Charles Pennès dit **SENNEP** (6 lettres et cartes, 1938-1974), Roger **TETSU** (1954, « *Je tiens à vous remercier vivement pour votre vote en ma faveur au cours de l'attribution du prix Carrizey. J'en conclus que mes "sans paroles" vous plaisent. Cet honneur vaut largement le prix...* »), Samuel William Monod dit Maximilien **VOX** (4 lettres et une carte, 1919-1920 et s.d., sur son travail d'illustration pour l'ouvrage *Malbrough s'en va-t-en guerre*).

– **Critiques et historiens d'art** : Le graveur, critique et historien de l'art Charles **BLANC** (au peintre Charles-Philippe de Chennevières-Pointel, 1854, « *J'ai eu bien des fois occasion de vous citer dans l'Histoire des peintres...* »), le critique d'art et écrivain Robert de **LA SIZERANNE** (s.d.), l'historien de l'art Émile **MÂLE** (3 lettres, 1928-1939), l'écrivain, critique et historien d'art Camille Faust dit Camille **MAUCLAIR** (5 lettres et cartes, 1925-1938 et s.d., sur Jules Chéret, José Maria Sert, la religion catholique, Arthur Rimbaud, Benito Mussolini, etc.), l'avocat et critique d'art Octave **MAUS** (à l'historien d'art et conservateur de musées Léonce Bénédict, Bruxelles, 1907, sur l'exposition belge au Salon d'automne), l'écrivain et critique d'art Gabriel **MOUREY** (1913), l'historien et conservateur de musées Pierre de **NOLHAC** (3 lettres, 1929, 1932 et s.d.).

181. HAUTE COUTURE ET ÉLÉGANCE. – Ensemble de 23 lettres et pièces. Années 1930-1970. Avec un fort ensemble de pièces jointes. 1 000 / 1 500

– **BALMAIN** (Pierre). Lettre autographe signée à Madame Grès. Paris, 1978 : « *À mon retour d'un bref voyage en Savoie, j'ai retrouvé ce matin dans mon appartement les magnifiques fleurs que vous avez eu la délicate pensée de me faire envoyer. Je ne pense pas vous avoir assez exprimé ma reconnaissance, jeudi – mais je vous en ai encore plus d'avoir bien voulu rehausser de votre présence cette fête. Vous y apportiez l'adhésion d'une profession dont vous êtes l'élue, mais aussi la personification la plus pure et la plus noble. Merci d'avoir distrait ces instants de votre activité pour les consacrer à l'amitié...* »

– **CARDIN** (Pierre). Carte autographe signée [à Madame Grès]. Paris, [1963]. Condoléances pour la mort du chroniqueur de mode Lucien François.

– [**DIOR**]. – Ensemble de 15 lettres et cartes adressées à Christian Dior. 1952-1954 : Jean-Louis **BARRAULT** (1953, quelques déchirures sans manque, concernant la création de la pièce de Giraudoux *Pour Lucrèce* qu'il mit en scène avec Madeleine Renaud, dans des décors de Cassandre et avec des costumes de Dior et Cassandre), Madeleine **RENAUD** (1952, « *Cher Christian, on a les larmes aux yeux devant tant de poésie, d'intelligence, de perfection ! Il y a dans cette collection quelques... numéros qu'on devrait vous chiper pour vite les déposer à Carnavalet ! Ce sont des chefs-d'œuvre ! Comme vous pouvez et devez être heureux ! Nous avons fait un premier choix, naturellement, mais nous attendons votre veto ! À bientôt, je vous remercie, vous admire et vous embrasse !...* »), remerciement de diverses personnalités pour des envois de cadeaux : un mouchoir (duchesse de Mouchy), un mouchoir (Olga de Grèce, princesse de Yougoslavie), un foulard (comtesse Carra de Vaux-Saint-Cyr), un obélisque pour rouge à lèvres (Marina de Grèce, duchesse de Kent), une écharpe (Michèle Auriol), des fleurs (Maria-Pia de Savoie, princesse de Yougoslavie), un présent non désigné (Isabelle d'Orléans et Bragance, comtesse de Paris) ; vœux (baronne de Cabrol, s.d.) ; etc.

– **FOUQUIÈRES** (André Becq de), dit l'« **arbitre des élégances** ». Ensemble de 4 manuscrits autographes signés. Textes prononcés en conférences, soit : « *Propos de civilité. Le "galant homme"* », « *Le panache* », « *Le point d'honneur* », « *Le panache et l'esprit sportif* ». **Joint : quelques notes autographes d'André de Fouquières sur la mode** ; 4 dactylographies de textes lus en conférences (« *Le Panache* » qui est la refonte en un seul des deux textes ci-dessus sur le même sujet, « *Le cinématographe de Paris... Le triomphe du sport* », « *La politesse se perd* », « *Les don-juans* ») ; 2 plaquettes imprimées d'André de Fouquières, l'une intitulée « *S'Habiller* » (Paris, Barclay outfitter, s.d.), l'autre un prospectus publicitaire pour les « *Salons Georges V* » intitulé *L'Art de bien recevoir* (s.d.) ; le programme illustré d'un spectacle où furent chantées mélodies composées par Gabriel Fabre sur des poèmes chinois traduits par Judith Gautier, avec « *causerie* » d'André de Fouquières sur la poésie chinoise (1908, 2 exemplaires) ; un portrait d'André de Fouquières (encre de Chine et plume, avec envoi signé « *Get* » daté du Club des Sablons en juillet 1935) ; un très fort ensemble de coupures de presse d'articles d'André de Fouquières parus entre 1926 et 1936, provenant de ses archives personnelles.

– [**GRÈS** (Germaine Krebs, dite Alix Grès, dite madame). Lettre signée en qualité de présidente de la Fédération française de la couture, adressée à Jacques Chirac alors premier ministre. Paris, 4 mai 1987. Demande d'intervention en faveur du vice-président de la fédération pour le faire promouvoir au rang d'officier de la Légion d'Honneur. **JOINT**, une lettre signée, à elle adressée, par plusieurs de ses employées de la maison Alix, vœux pour 1938.

– [**SAINT-LAURENT**]. – **RENAUD** (Madeleine). Carte de visite autographe signée à Yves Saint-Laurent. S.l.n.d. Vœux.

a Mademoiselle Wood-
Gehudi Menuhin

11-5-32

ALBAN
PARIS

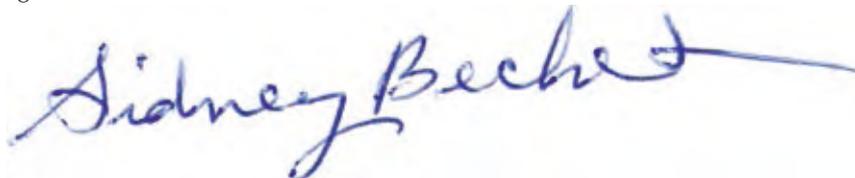
MUSIQUE

182. **BARTÓK** (Béla). Carte avec adresse autographe au nom de la violoniste hongroise Adila Ardnyi. 400 / 500

Dédicataire des deux sonates pour violon de Bartók, Adila Ardnyi était la petite nièce et l'élève du célèbre Joseph Joachim, ami de Brahms.

La carte a été imprimée en France et représente une caricature légendée « La lune journaliste ».

183. **BECHET** (Sidney). Ensemble d'environ 55 pièces concernant son activité musicale en France. 1949-1957. Trous de classeurs dans les marges. 800 / 1 000



– Pièce signée par Sidney Bechet, contresignée par le directeur du Club du Vieux-Colombier, Annet Badel. Paris, 13 juin 1950. Contrat par lequel le clarinettiste de jazz s'engage à donner une série de concerts journaliers pendant quinze jours, accompagné par l'orchestre de Claude Luter.

– 25 pièces adressées à Sidney Bechet, essentiellement des contrats signés par des gérants d'éditions musicales (Eddy Barclay pour Blue star puis pour lui-même, Albert Ferreri pour Jazz-disques puis pour les éditions musicales Vogue, Léon Kaba pour Jazz disques), et de clubs de jazz (Charles Delaunay pour l'International Jazz parade, Jeanine Senneville pour le Club du Vieux colombier), etc. Sont fréquemment précisés les morceaux concernés, dont *Petite fleur* (12 décembre 1952).

– Une trentaine de décomptes financiers concernant les droits d'auteurs de Sidney Bechet pour les diffusions radiophoniques de ses œuvres (1955-1957).

– Une lettre signée du compositeur et chef d'orchestre Joseph dit Jo Bouillon adressée à Sidney Bechet, évoquant des médisances de la presse concernant des propos du clarinettiste et saxophoniste – qu'il a démentis avoir tenus – sur **Joséphine Baker**, alors épouse de Jo Bouillon (Château des Milandes en Dordogne, 22 février 1952).

184. **BOULANGER** (Nadia). Lettre autographe signée à Robert Brussel. Paris, 8 mars 1928, d'après les cachets postaux. 1 p. in-12, adresse au dos. 150 / 200

Sur son admiration pour Manuel De Falla, et sur la mort de sa sœur Lili Boulanger : « *Je suis navrée de ne pas venir le 14 – j'admire tant Falla – et trouve ce que vous faites si intéressant. Mais il y aura 10 ans le 15 que ma petite sœur est morte – et, si je le pouvais je vivrais cette semaine dans le silence...* »

Les sœurs Boulanger furent toutes deux d'excellentes compositrices : Lili, premier grand prix de Rome en 1913, mourut précocement en 1918, et Nadia, second grand prix de Rome en 1908, acquit une aura internationale par son activité de pédagogue – parmi ses élèves, elle compta Jean Françaix et Aaron Copland.

Le critique musical Robert Brussel (1874-1940) collabora à des structures organisant des concerts comme la Société musicale ou le Théâtre des Champs-Élysées.

« Beethoven et Schumann sont vengés ! »

185. **DUKAS** (Paul). Lettre autographe signée [à **VINCENT D'INDY**]. Paris, mars 1895. 4 pp. in-12. 600 / 800

Belle et longue lettre musicale évoquant Beethoven, Mahler, Franck, ses propres compositions, celles de d'Indy, les membres de la Société nationale de musique... Fondée en 1871 par des compositeurs comme Duparc, Fauré, Franck, Massenet, ou Saint-Saëns, elle était destinée à organiser des concerts visant à promouvoir la musique instrumentale française et à faire connaître de jeunes compositeurs. Elle était présidée depuis 1890 par Vincent d'Indy, qui avait obtenu d'introduire des œuvres étrangères au répertoire

« *Votre lettre m'a fait un grand plaisir et j'ai lu avec le plus grand intérêt votre compte rendu et des concerts espagnols [Vincent d'Indy effectuait alors une tournée en Espagne]. Je ne regrette qu'une chose c'est que ces concerts n'aient pas lieu ici pour pouvoir y assister.*

.../...

Je suis certain que dirigées par vous les œuvres de Beethoven doivent avoir une autre physionomie que celle à nous connue par les auditions du promenoir Lamoureux ou du perchoir Colonne [les chefs d'orchestre Charles Lamoureux et Édouard Colonne, à la tête de sociétés de concerts].

Je ne suis pas étonné le moins du monde que vous ayez été content de l'effet produit par la gradation lente de l'Andante à l'Allegro de LEONOR. Cette façon de préparer l'explosion du ff m'avait moi-même frappé extrêmement quand je l'entendis exécuter à Londres par MALHER (de Hambourg) [Gustav Mahler, alors chef d'orchestre à l'Opéra de Hambourg] lors d'une représentation de FIDELIO. Quant au reste, je suis convaincu que vous avez dû le faire travailler avec amour ; dans ces dispositions-là le résultat est certain.

Ainsi vous êtes content de votre orchestre et de votre public qui vous le rend. Tout est pour le mieux et je comprends que vous vous félicitez des résultats de cette campagne. D'abord à votre point de vue personnel c'est une vraie grande joie que de conduire les partitions qu'on aime le plus et de les faire comprendre dans le sens où vous-même les comprenez. Ensuite et d'une manière plus générale, il est très avantageux de montrer qu'en France nous pouvons avoir aussi de vrais chefs d'orchestre si la routine ne s'y opposait...

Je sais parfaitement à quoi m'en tenir, comme vous, sur l'art de Bréville, mais enfin quand on s'entend opposer par Dutacq et Boëllmann [les compositeurs Amédée Dutacq et Léon Boëllmann] que sa musique rase le public, un "et la vôtre donc !" vous monte involontairement aux lèvres et se traduit par des périphrases plus ou moins affligeantes pour l'amour-propre de vos interlocuteurs...

Quant à Doret [le chef d'orchestre suisse Gustave Doret]... il voulait jouer absolument votre symphonie ou celle de Franck mais je crois que ce n'était ni par amour pour vous ni par amour pour Franck ; c'était à mon avis simplement pour se tailler une petite cote avantageuse... [Paul Dukas évoque ensuite le compositeur et chef d'orchestre Dominique-Charles Planchet, le chef d'orchestre Eugène d'Harcourt qui était à la tête d'une société de concerts, et le compositeur Émile Challet.]

Eh ! bien ça y est. Beethoven et Schumann sont vengés ! Il y a des détails du plus haut comique que BORDES [le compositeur Charles Bordes, un des fondateurs de la Schola cantorum avec d'Indy] m'a donnés et que vous ferez bien de vous faire raconter à votre retour.

Je travaille au second tableau de Brunnhilda et je puis songer à ma symphonie J'ai vu Gallet hier et il m'a encore pressé de terminer le plus rapidement possible. Il va falloir aussi composer les parties manquantes et cela ne me sourit guère. Figurez-vous que Gallet a envie d'un ballet dont Saint-Saëns ne veut à aucun prix. Alors le brave Gallet s'est adressé à moi pour le composer. Ce léger supplément de travail, voyez-vous cela ! Je lui ai répondu que j'étais l'homme du monde le moins fait pour faire tourner des tutus en musique. D'ailleurs de toute façon ce ballet serait absurde car l'œuvre n'en comporte pas et je suis tout à fait de l'avis de Saint-Saëns. [Le compositeur Ernest Guiraud avait composé une grande part de la musique du drame lyrique Brunehilda, sur un livret de Louis Gallet, mais il était mort en 1892 avant d'achever son travail. C'est Saint-Saëns et Dukas qui se partagèrent la tâche de compléter l'ouvrage, qui fut créé à l'Opéra en décembre 1895 sous le titre Frédégonde.] Et Fervaal, que devient-il [opéra de Vincent d'Indy qui serait créé en 1897] ? Avez-vous emporté vos manuscrits et trouvez-vous le temps d'écrire une page par ci par là ? Mon frère est ravi de vous avoir rendu service. Nous avons su... l'accueil triomphal et tout espagnol qu'on vous a fait. Si vous avez quelques moments, tenez-moi au courant de vos faits et gestes. Cela m'intéresse énormément... »

186. ENESCO (Georges). 2 portraits dédiacés et une lettre autographe signée. 1913-1914 et s.d.

500 / 600

– Portrait dédiacé au recto. Format 20 x 18,5 cm sur un feuillet 30,5 x 23,8 cm monté sur carton fort. Reproduction d'un dessin de Beppe Fabiano, publié en supplément au *Monde musical* du 30 mai 1914, ici enrichi d'un envoi autographe signé à Yvonne Astruc : « À Yvonne. Je ne mettrai pas la même chose qu'à Jacques [le violoniste Jacques Thibaud, ancien condisciple de Georges Enesco au Conservatoire de Paris], mais je le pense, très sincèrement aussi. *Le Pion*. 1914 »

– Portrait dédiacé. Cliché photographique Adèle, tirage 208 x 153 mm, appliqué sur papier blanc et monté sur carton souple gris. Envoi autographe signé au recto à Yvonne Astruc : « – Le tyran scie-pion à s^{te} Yvonne, martyre, affectueusement... 1913. »

Élève préférée du maître, la violoniste Yvonne Astruc (1889-1980) dirigerait elle-même dans les années 1930-1940 une École instrumentale où elle l'inviterait à donner des cours magistraux. Georges Enesco dirait d'Yvonne Astruc : « [C'est] la seule qui m'ait suivi chaque jour et qui conanaisse à fond toutes mes pensées concernant mon enseignement du violon. »

– Lettre autographe signée à Jean Huré. Paris, « ce jeudi » : « Je voulais vous écrire... je voulais écrire à votre élève... Je suis débordé, croyez-moi ! Je joue déjà un tas d'œuvres nouvelles, et je me suis arrangé en sorte que je puisse le faire convenablement... mais tous les plans ont dû être tirés d'avance, et maintenant il n'y a plus place pour rien !... C'est dommage que M^r Martinot soit si pressé, car je lui aurais donné la 1^{re} audition de son œuvre au commencement de la saison prochaine. Excusez-moi auprès de lui, et pardonnez-moi vous aussi... À bientôt le 5^{tette} !... »

Le compositeur Jean Huré (1877-1930) s'illustra également comme organiste, pianiste, critique musical, mais également comme pédagogue, participant avec Ravel et Kœchlin à la fondation de la Société de musique indépendante. **Dédicataire du quintette à corde de Jean Huré, Georges Enesco créa son concerto pour violon**, et participa au concert donné en sa mémoire en 1931.

Violoniste, pianiste, chef d'orchestre et compositeur, Georges Enesco (1881-1955) fut également un grand pédagogue et compta Yehudi Menuhin et Ivry Gitlis parmi ses élèves. Il déploya une intense activité en France et en Roumanie, son pays d'origine, où il fut le véritable fondateur de la vie musicale moderne.

187. **FRANCK** (César). Lettre autographe signée aux membres du Comité de la Société nationale de musique. Paris, mai 1890. 1 p. in-16, adresse au dos. 400 / 500



Sur son quatuor en ré majeur, créé le 19 avril 1890 salle Pleyel dans un concert organisé par la Société nationale de musique.

« Chers amis, c'est pour moi un très vif regret de ne pouvoir me joindre à vous ce soir, à ce banquet de fin d'année auquel je n'ai jamais manqué. C'est un regret d'autant plus vif que je sais la fête que l'on comptait me donner en exécutant une 2^{de} fois **mon quatuor qui a été si admirablement interprété** le 19 avril. Merci mille fois pour toutes les gracieusetés et intentions charmantes que vous avez toujours pour moi, et croyez à mon inaltérable attachement à notre chère société... »

La Société nationale de musique, fondée en 1871 par Franck, Duparc, Fauré, Massenet, Saint-Saëns, était destinée à organiser des concerts visant à promouvoir la musique instrumentale française et à faire connaître de jeunes compositeurs.

188. **HOLMÈS** (Augusta). Lettre autographe signée à son « cher ami ». S.l., « samedi ». 3 pp. 1/2 in-8. 150 / 200

Longue et très belle lettre sur ses travaux musicaux : « ... Je ne sais qui a pu vous dire que je menais une vie fébrile et agitée ! Je suis presque constamment dans ma retraite ici, au milieu de mes amis les vieux livres ; il est vrai que je travaille beaucoup. Je fais plusieurs choses à la fois, **je continue mes études d'harmonie, de contre-point, et d'instrumentation, j'écris le livret d'un opéra en un acte**, auquel il ne manque plus que deux scènes. **Je compose beaucoup de choses détachées, et je travaille beaucoup le piano**, car il faut que vous sachiez que les circonstances m'obligent à me faire tout à fait artiste. Du reste, je le préfère, car je n'aime pas être "ni chair ni poisson". Vous voyez, que forcément, "une vie agitée" ne peut pas être la mienne. Je fuis de plus en plus le bruit et les sots compliments. **Une nouvelle encore. Je suis votre conseil, et Hermann Zenta est mort et enterré. Je reprends mon nom** ; ma pauvre patrie, l'émeraude des mers, mon Erin bien-aimée, souffre et se désole, et je veux en être tout à fait, pour la défendre de tous mes faibles moyens si l'occasion s'en présente [Augusta Holmès était née en France de parents irlandais]. Flaxland [éditeur musical] a encore pris plusieurs choses de moi, l'une d'elles, **un Nocturne des forêts d'Amérique**, avec solo et chœur, vous est dédié. Cela a paru vous plaire, la dernière fois que je vous ai vu... »

La compositrice Augusta Holmès, filleule de Vigny, compagne de Catulle Mendès après avoir refusé Saint-Saëns en mariage, fut l'élève de César Franck et composa une œuvre fortement marquée par le wagnérisme.

189. **INDY** (Vincent d'). Lettre autographe signée. Château des Faugs [à Boffres, en Ardèche], 2 octobre 1903. 3 pp. in-12. 200 / 300

« Je reçois votre lettre et m'empresse d'y répondre avant de regagner Paris (je pars demain) pour **les répétitions de l'Opéra** [où il allait diriger la création française de son opéra **L'Étranger** le 3 décembre 1903]. Tout ce que vous avez fait est bien fait et, du moment que vous avez conclu avec **Varsovie**, j'en suis enchanté, car ma santé se rétablissant de plus en plus, je pense n'avoir plus aucun point noir de ce côté... **Pour le programme du concert**, il me semble qu'il serait préférable que les intéressés fassent eux-mêmes connaître leurs désirs... Quant à la question soliste, elle me paraît parfaitement compatible avec même le programme français moderne, et **M[me] Bréval chantant une ariette de Debussy et un lied de Duparc** rentrerait très bien dans les données artistiques [la soprano Lucienne Bréval]. **Pourquoi pas Risler ?** [le pianiste Édouard Risler] Il est bien connu, lui, en Allemagne, et il **jouerait une symph[onie] avec p[ian]o**. Engagez donc les solistes que vous voudrez, je les accompagnerai de mon mieux... »

190. **MENUHIN** (Yehudi). Portrait photographique. [1932]. Cliché Aram ALBAN à Paris, contretypé en tirage 230 x 175 mm avec estampille d'Alban à son adresse de Bruxelles au verso. 800 / 1 000

Superbe portrait de Menuhin (1916-1999) âgé de seize ans.

Envoi autographe signé au recto « à Mademoiselle Ward, Yehudi Menuhin, 11-5-32 ».

Reproduction page 24

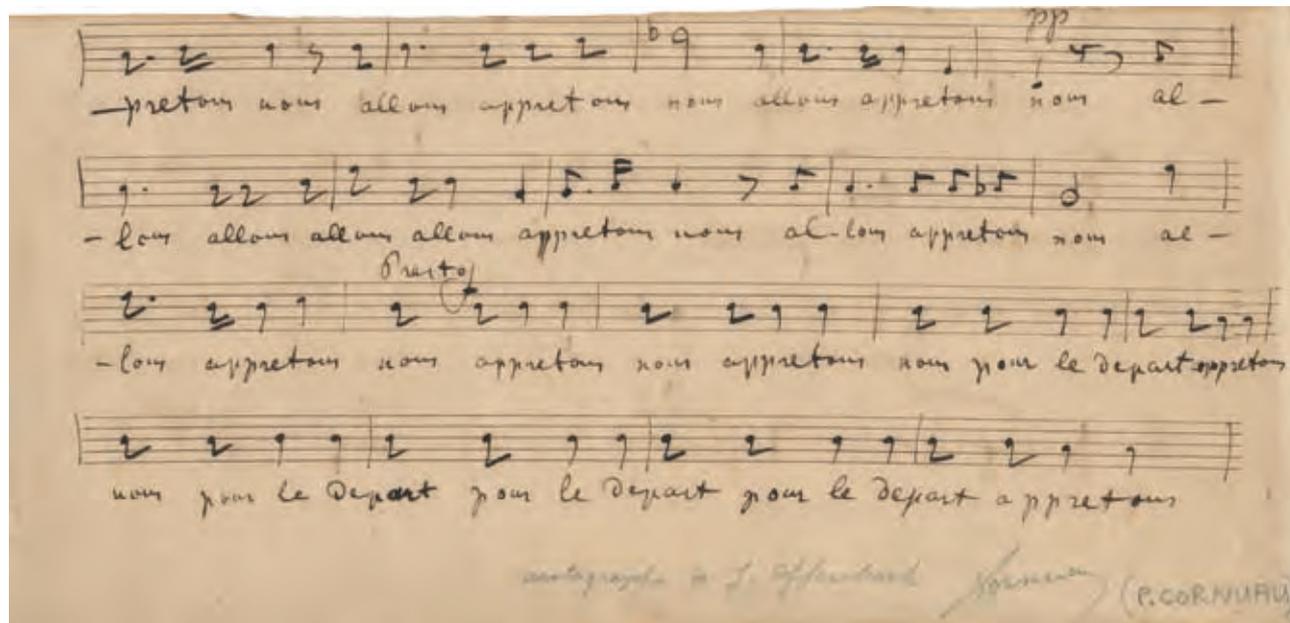
191. **MESSIAEN** (Olivier). Lettre autographe signée à Jean Hesse. Bruxelles, 20 novembre 1945. 1 p. in-8, enveloppe. 200 / 300

Olivier Messiaen

Sur l'organisation d'un concert à deux pianos avec Yvonne Loriod, son élève devenue la principale interprète de ses œuvres pianistiques et sa seconde épouse : « Je vous écris de Bruxelles où je donne plusieurs concerts de mes œuvres (piano, orgue, onde, orchestre etc.) – pour vous confirmer que j'arriverai à Grenoble le 28 novembre... Yvonne Loriod sera avec moi. **Notre concert le 29 novembre, soirée, au théâtre de Grenoble, avec le programme convenu. N'oubliez pas qu'il nous faut 2 bons pianos à queue, et 2 tourneurs de page. N'oubliez pas non plus la publicité avec les éléments que je vous ai envoyé... Faites bien figurer au programme imprimé les titres, sous-titres et commentaires sur mes pièces de piano et sur mes "Visions de l'Amen"** [composition pour deux pianos créée en 1943] tels que je vous les ai fait parvenir. J'ajoute qu'il nous est indispensable de répéter sur les 2 pianos dès le 28... »

C'est dans les montagnes du Dauphiné qu'Olivier Messiaen a passé sa première enfance, et c'est dans cette région qu'il écrivit ses premières grandes œuvres.

192. **OFFENBACH** (Jacques). Manuscrit musical autographe. 8 portées avec paroles, soit 2 pp. sur un fragment in-4 oblong de papier réglé. 1 000 / 1 500



L'esprit du texte, trivial et joyeux, comportant moult répétitions, est rappelle celui de l'opérette : « *allons, réveillons-nous* », « *allons, apprenons-nous pour le départ* ».

Certificat autographe signé par l'expert Pierre Cornuau.

« Méry me fait dire à l'instant qu'il part ce jour pour votre belle cité [le poète Barthélemy Méry était marseillais comme Joseph Audran]. Je ne veux pas laisser passer une si bonne occasion sans vous donner signe de vie. Vous êtes si paresseux de la plume (que vous maniez si bien) que je crois inutile de m'excuser auprès de vous du retard que j'ai apporté à vous donner de mes nouvelles.

Je regrette bien vivement votre beau climat, vos beaux favoris, votre beau port (je ne parle pas du vôtre) et, par-dessus de tout, votre exquise Bouilla-baïssso, dont j'ai reçu le baptême le premier jour de mon arrivée à Marseille. Aussi mon bien vif désir serait de retrouver cela et surtout de revoir les bons amis que j'ai laissés là-bas...

David m'a dit que vous lui avez promis une scène maritime, je le plains, le malheureux, Dieu et votre paresse seul savent quand il l'aura... et moi aussi, dans quelques mois je vous prierai de célébrer en vers mon héritier pour imiter les princes royaux. Je vous enverrai, en signe de remerciements, et de gratitude, une bague en caoutchouc. »

« Mon art tu me l'a donné... Je suis une artiste, mais c'est toi qui l'a faite, donc si tu t'en va, il n'y a plus rien... »

194. PIAF (Édith). Lettre autographe signée « Didi » à son compagnon le parolier Raymond Asso. [Château de La Font] à Chenevelles [dans la Vienne], 13 septembre 1938. 4 pp. in-folio sur papier quadrillé. 6 000 / 8 000

Extraordinaire lettre d'amour illustrant la passion houleuse qui unit Piaf à Raymond Asso, et offrant un témoignage exceptionnel sur la force de caractère et les failles de la chanteuse.

Édith Piaf avait donné concert sur concert depuis le début de l'année, et sortait d'une tournée estivale qui venait de la mener à Genève, Deauville, Ostende et Bruxelles. Ayant besoin de repos, elle était venue séjourner au château de La Font, qui était loué comme maison d'hôtes par la famille de son nouveau pianiste et compositeur Max d'Yresnes – elle y était déjà venue quelques jours avec Raymond Asso en juillet. L'éloignement et son cœur fougueux lui dictèrent cette longue lettre exaltée écrite à cœur ouvert, pleine d'amour, de (re)sentiment, de doute, dans un style parlé spontané, parfois argotique, tantôt suppliant, tantôt accusateur. Cette spontanéité, qui suit le flot discursif des pensées de Piaf, n'empêche que la lettre ait été relue et corrigée avant d'avoir été envoyée.

Auteur de « Mon légionnaire », le parolier Raymond Asso (1901-1968) rencontra Édith Piaf au milieu des années trente, et fut son compagnon de 1937 à 1939. Durant cette période de deux ans, Édith Piaf ne chanta plus que des chansons de lui (dont *Mon légionnaire*, écrite peu avant pour Marie Dubas) et il n'écrivit plus que pour elle. C'est Raymond Asso qui éloigna « la Môme Piaf » de ses relations avec le « milieu », lui fit apprendre le métier et fit d'elle une des plus grandes vedettes de la chanson française. Sa relation avec elle fut traversée d'orages, mais permit véritablement à Édith Gassion de devenir Édith Piaf.

Édith Piaf reconnaît ici sa dette artistique envers son amant.

« Mon pauvre mamour, comme tu dois souffrir pour m'écrire d'aussi vilaine chose, mais tu a raison, je suis bête, je te l'ai toujours dit, c'est toi qui a voulu me convaincre que j'étais intelligente, d'ailleurs pour faire toute les bêtises que j'ai faites avant de te connaître prouvait toute mon inintelligence, et il est bien tant de pleurer comme je pleure pour les êtres que j'ai rendu malheureux. Les gens bêtes sont toujours malheureux, ils s'aperçoivent toujours des gaffes qu'ils ont faites une fois qu'il est trop tard, alors ils pleurent croyant que ça va arrangé les choses et cela n'arrange rien, naturellement. Ceux-là sont des êtres inutile sur la terre, mais ils ne sont pas toujours si fautive que sa c'est la fautes à leurs parents : pourquoi quand les parents sont bêtes font-ils des enfants... »

.../...

J'étais prêt à bien des choses avant ton coup de téléphone et ta lettre, mais à présent tu m'en a fouttu un drôle de coup, tu va trop vite pour me dire toutes les choses que tu m'a dit, et je me dégoûte, **je n'ai plus confiance en moi... Je ne tient que par toi.** Je vais te dire quelque chose de grave, mais ne le prend pas mal, **si je partait, mais partir pour toujours, je ne profiterait pas de ce que tu m'a donné, nom sa je n'ai pas le droit de l'exploité. Mon art tu me l'a donné, et il serais trop facile de le gâché, vaut mieux laissé un beau souvenir...**

Tu me dis dans ta lettre que tu es calme, que tu n'a pas de peine, que tu a beaucoup pensé et que ce que tu m'écrit et réfléchi ; tu m'insulterait comme à Bruxelles avant que l'on se mette ensemble, je dirait "il a de la peine", mais nom, tu et même très polie, mais tu et mordant au possible. **Tu sais trouvé les mots qui blesses, et-tu sûre de m'aimer autant que tu le dit, je commence à en douté.** Quand on aime vraiment quelq'un je ne croit pas qu'on puisse lui dire tout ce que tu m'as dit. Ta première lettre était belle et c'était celle d'un homme qui souffre, mais celle d'hier et celle d'un homme qui s'aperçoit que la séparation n'ai pas si dure qu'il le croyait, "alors peut-être que, enfin, réfléchit bien, à ce que je vient de t'écrire", et tu sais, **je le sais que j'ai eu de la veine de te trouvé, je le sais, je le sais, je le sais !...**

Voit-tu la vie et une bien drôle de chose, et c'est l'amour seul qui la rend laide, on se dit tellement de bêtises qui devienent parfois des choses affreuses, tu et un être beaucoup trop supérieur à moi, et je fini par ne plus te comprendre. Je vais te dire comme les idiot, tu devient par trop avant-garde, **ma lettre et bête, les gens sont bêtes, moi je suis bête, la vie et bêtes, tous et bêtes.** Monsieur André vient d'ouvrir la T.S.F. pour savoir des nouvelles de la guerre, et la première chose que l'on entend c'est une femme qui annonce un titre de chansons, "Haine d'amour". C'est drôle, enfin je veut dire c'est triste, c'est bête, quoi, j'ai de la peine, beaucoup de peine, je n'ai pas faim, peu importe, cela m'arrive souvent. Dit, avant de me répondre, réfléchit bien, ne m'écrit pas avant, hein... Tu es rempli d'humour ; si tu avait expliqué ton cas à quelq'un, qu'esse sa aurait été. Je ne te demande plus de venir, je ne te demande plus rien, rien, rien. **Le soleil et radieux, tellement radieux que l'on a envie de pleuré,** la barque se repose, je n'en ferais pas aujourd'hui, pas le cœur à sa, **j'ai le cœur à rien ; si, à pleuré, à me rappellé des choses qui ne sont pas.**

toi tu fait de vrai poème il et normal que tu n'aime pas que l'on joue avec ce nom quand une femme chante mal et qu'elle se qualifie du nom de ~~artiste~~ chanteuse. Sa me mai en colère, puisque tu a bien voulu me laissé cette qualité-là je suis ~~artiste~~ ^{un} artiste, mais c'est toi qui l'a faite donc si tu t'en va il n'y a plus rien alors réfléchis je vais te quitter, je voit que c'est la dernière lettre écrite longue que je t'écrit, pour raconte les sottises que je ~~croit~~ ^{raconte je} ~~croit~~ qu'il vaient même que je les fasse courtes. il y aurais moins de sottises, je ne suis pas vexé, ce que tu m'a écrit je le sais et ce n'ai pas une nouvelles que tu m'a appris, seulement il ne fallait pas me dire le contraire il y a quelque temp, car maintenant je me sens petite, bien petite et j'ai de la peine beaucoup de peine P. Idi

J'en ai même la tentative de faire un soit-disant poème. Tu sais, je n'ai jamais eu la prétention de les appellé poèmes, je les ai appellé chansons, parce que tout le monde fait des chansons, les gens bêtes aussi. J'ai simplement essayé de faire quelque chose qui rime un peu à force de vivre avec toi, tu m'avait donné des idée d'essayé d'écrire quelque choses qui pouvait ressemblé à un poème, et si parfois j'ai qualifié de ce nom mes pauvres petites chansons, c'est que j'ai fait sa pour rire, nom par prétentions, croit le bien. Naturellement, je t'ai peut-être vexé, toi tu fait de vrai poème, il et normal que tu n'aime pas que l'on joue avec ce nom. **Quand une femme chante mal et qu'elle se qualifie du nom d'artiste, sa me mai en colère. Puisque tu a bien voulu me laissé cette qualité-là, je suis une artiste, mais c'est toi qui l'a faite, donc si tu t'en va, il n'y a plus rien...** Je ne suis pas vexé, croit-le bien, ce que tu m'a écrit, je le sais, et ce n'ai pas une nouvelles que tu m'a appris, seulement il ne fallait pas me dire le contraire il y a quelque temp, car maintenant je me sens petite, bien petite et j'ai de la peine, beaucoup de peine... »



196

196. MUSIQUE. – Ensemble de 25 lettres. XIX^e siècle principalement.

600 / 800

– Le compositeur Henri-Montan **BERTON** (au directeur de l'Opéra comique René Charles Guilbert de Pixérécourt, entre 1824 et 1827, sur l'emploi de nouveaux cuivres dans ses opéras), Stanislas **CHAMPEIN** (1817, concernant plusieurs de ses opéras dont *Le Nouveau Don Quichotte*), la cantatrice Maria Garcia dite la **MALIBRAN** (à la modiste Madame Davy, 1835, lettre intime et enjouée : « ... *Ma petite Leonice qui me prouvera qu'elle m'aime en mettant un peu plus d'énergie dans son chant pour faire honneur à mon frère que j'aime...* »), le compositeur Pierre-Alexandre **MONSIGNY** (lettre et pièce adressées au marquis Du Mesnil d'après une mention manuscrite au verso de la note, lui donnant la liste des « opéras bouffons » du compositeur qui lui sont proposés à l'acquisition, XVIII^e siècle).

– Le compositeur et pianiste Adolphe **ADAM** (1843, sur sa participation à l'orgue à une cérémonie de mariage), Léo **DELIBES** (s.d., concernant une demande de légion d'honneur en faveur du compositeur et chef d'orchestre Gustave Bazin, ami et condisciple de Delibes et de Massenet), Gabriel **FAURÉ** (s.d., réponse à une invitation), César **FRANCK** (s.d., demande à un confrère de donner des leçons d'accompagnement à une de ses élèves), le compositeur et violoniste Benjamin **GODARD** (carte de visite, s.d.), Charles **GOUNOD** (1869, « ... *Oh ! Le monde ! Le monde ! Il voudra donc bien permettre que l'on soit chrétien en toutes choses à condition de laisser à l'honneur sa part d'orgueil !...* »), Vincent d'**INDY** (1918, sur ses occupations durant la période des examens à la *Schola cantorum*, 1918), Jules **MASSENET** (11 lettres, 1874-1911, sur son opéra *Méduse*, sur des vers mis en musique, etc.), le compositeur, chef d'orchestre et critique musical Samuel **ROUSSEAU** (carte de visite, s.d.), Camille **SAINT-SAËNS** (2 lettres, s.d., dont une sur un ton humoristique : « ... *Je serai bien heureux de vous retrouver, et aussi le roi des microbes, ὁ βασιλεὺς Bacillus I^{er}, dont l'étonnante fantaisie et la fidèle amitié font ma joie...* »).

197. MUSIQUE. – Ensemble de 26 lettres. XX^e siècle.

400 / 500

Gustave **CHARPENTIER** (10 lettres dont 5 à Jules Massenet, 1908 et s.d., « *Ne vous aurai-je pas à la rep. g^{te} ou à la 1^{ère} ? Ce serait un grand chagrin pour moi. Faites l'impossible pour votre fidèle disciple. Donnez-moi cette joie. Vous, là, j'aurais plus de confiance et j'ai besoin d'en avoir car...* », « *Daignez agréer les hommages de votre disciple heureux de votre gloire toujours plus éclatante, plus justement célébrée...* »), Georges **ENESCO** (s.d., à l'écrivain Pierre de Lanux), Bernard **GAVOTY** (chronique musicale signée de son pseudonyme « Clarendon », notamment sur la création d'une œuvre de Florent Schmitt), Reynaldo **HAHN** (s.d., au sujet de son opérette *Ciboulette*), le compositeur et critique musical Paul **LADMIRAULT** (belle correspondance musicale de 10 lettres, 1919-1920, évoquant notamment sa musique de scène pour *Tristan et Iseult* d'après le texte médiéval établi par Joseph Bédier), la cantatrice Lydia **LIPKOVSKA** (portrait photographique dédié au recto, s.d.), Gabriel **PIERNÉ** (à Camille Erlanger, 1906, au sujet d'*Aphrodite*, drame musical de celui-ci d'après l'œuvre de Pierre Louÿs), le compositeur d'opérettes Georges **VAN PARYS** (2 lettres, s.d., dont une très drôle sur la musique populaire moderne, Sylvie Vartan, Régine).

Vendredi 14 Nov. 1856 -

Cher Monsieur,

permettez moi d'accepter l'offre gracieuse
que vous m'avez faite un fois, et
que j'avais dit ~~de~~ ^{de} ~~re~~ ^{re} ~~refuser~~. ^{Stottin}
est si loin! - Je suis fort heureux si
vous pouvez me donner pour aujourd'hui
~~de~~ deux ^{deux} ~~jours~~ ^{jours} pour ~~avoir~~ ^{avoir} votre
Avocat.

Vous pouvez remettre ~~à la~~ ^à ~~la~~ ^{la} ~~charge~~
de la personne qui vous porte
cette lettre, et si cela vous échauffe incom-
moder pour aujourd'hui, veuillez lui
remettre un mot qui me dise quel
jour vous me permettez de revenir à
la charge.

J'irai vous remercier en vous
portant les Nouvelles littéraires, puis -
que vous savez tout admirer.
— Ch. Baudelaire.

LITTÉRATURE

198. **AYMÉ** (Marcel). Manuscrit autographe signé intitulé « *Costumes* ». 1 p. 1/2 in-folio, d'une fine écriture serrée. 600 / 800

Longue digression humoristique sur le théâtre, tressée de remarques personnelles et de souvenirs de jeunesse (sur une comédienne moustachue jouant la Marguerite de *Faust*), et évoquant une rencontre avec le comédien, metteur en scène, décorateur et costumier Georges Douking. Marcel Aymé conclue : « ... Je m'aperçois que j'ai oublié de parler du costume au théâtre et, en même temps, que je n'ai rien à en dire sinon que j'en réproûve le principe : j'aimerais voir les comédiens jouer en public dans les vêtements avec lesquels ils répètent... »

Joint, du même, un manuscrit en partie autographe signé (1/2 p. dactylographiée et 1 p. 1/2 in-folio autographes, sur 2 ff., incomplet du début).

Éloge de *L'Enfance et l'adolescence de Léon Tolstoï*, long passage de la préface de Marcel Aymé à l'édition de cet ouvrage publiée par le Livre de poche en 1961.

199. **BARNEY** (Nathalie Clifford). Lettre autographe signée à la poétesse Georges Day. Nice, 18 février 1953. 2 pp. in-8. 150 / 200

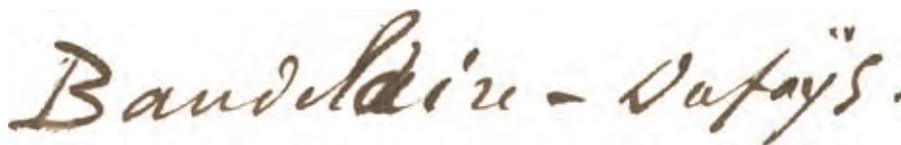
« Je suis, comme d'habitude, sur cette côte et jusqu'au début de mars. J'irai dans le courant de ce mois-là pour vous faire une petite visite au sujet de **notre prix Renée Vivien...** J'espère que vous avez reçu le recueil "Racines" de L. D. C'est de la "poésie bien portante", comme m'écrivit une amie de Tanger. Et il en faut, n'est-ce pas ? Et la bande "Prix Renée Vivien" me fait plaisir également. Non, pas également, car comme le dirait si bien Colette et Germaine Beaumont, Lucienne Desnoues est une poétesse des champs et des arbres inégalable... »

On a fait savoir à Colette hier par téléphone qu'elle a la plus grosse croix.

Je vais aller à Monte-Carlo pour l'en féliciter... et lui envoyer en attendant quelques renoncules rouges, ce qui sied mieux à sa boutonnière ?... »

Le jeune poète de 23 ans et son marchand d'art véreux

200. **BAUDELAIRE** (Charles). Apostille signée « *Baudelaire-Dufaj's* » avec adresse autographe « *17 quai d'Anjou* » (s.l.n.d., une ligne 1/2) sur une pièce signée par Antoine-Jean-Marie Arondel (Neuilly, 6 mars 1845, 1 p. in-8 oblong étroit), avec 2 apostilles signées par Arondel. 1 000 / 1 500



Arondel a signé le corps du texte : « *Au vingt novembre prochain, il vous plaira de payer à mon ordre par cette seule de change, la somme de six mille cinq cents francs pour même valeur, reçu comptant...* »

Baudelaire a signé la phrase suivante : « *Accepté pour la somme de six mille cinq cents francs. Valeur reçue comptant...* »

Arondel a porté encore deux mentions signées, au verso : « *Payez à l'ordre de M. Perducet, valeur reçu comptant...* »

« *Ce billet n'a plus de valeur et a été renouvelé...* » Le 16 mai 1845, le marchand de vin Nicolas Perducet, lié à Arondel qui lui transmet plusieurs créances, enverrait les huissiers chez Baudelaire.

Une des lettres de change par lesquelles Baudelaire se couvrit de dettes : un marchand douteux, Antoine-Jean-Marie Arondel, avait vendu par traites des tableaux au poète qui, comprenant qu'il avait été berné, ne remboursa jamais sa dette. C'est seulement après la mort de Baudelaire et de sa mère que le notaire Narcisse Ancelle, chargé de leurs affaires, paya une partie de la somme pour solde de tout compte.

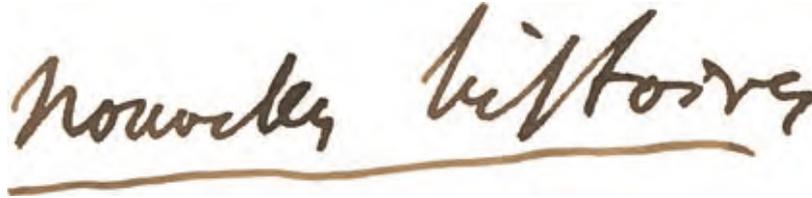
Charles Baudelaire, *Correspondance*, Paris, Gallimard, Nrf (bibliothèque de la Pléiade), t. I, 1973, p. 121.

201. BAUDELAIRE (Charles). Lettre autographe signée « Ch. Baudelaire » à Paul Meurice. [Paris], 14 novembre 1856. 1 p. in-8, adresse au dos signée de ses initiales, déchirure au feuillet d'adresse sans atteinte au texte.

4 000 / 5 000

« Permettez-moi d'accepter l'offre gracieuse que vous m'avez faite une fois, et que j'avais discrètement repoussée. Hostein est si loin !

Je serais fort heureux si vous pouviez me donner pour aujourd'hui deux places pour voir votre Avocat [la pièce de Paul Meurice *L'Avocat des pauvres*, drame historique à la Hugo se déroulant sous Cromwell, se jouait depuis le 15 octobre 1856 au théâtre de la Gaîté que dirigeait Hippolyte Hostein]. *Vous pouvez remettre les places à la personne qui vous porte cette lettre, et si cela vous était incommode pour aujourd'hui, veuillez lui remettre un mot qui me dise quel jour vous me permettez de revenir à la charge. J'irai vous remercier en vous portant les Nouvelles histoires puisque vous savez tout admirer... »*



Baudelaire venait d'achever l'écriture de la préface à sa traduction des *Nouvelles histoires extraordinaires* d'Edgar Poe, dont l'impression se déroulerait en décembre 1856 et janvier 1857, la parution intervenant le 24 février 1857.

Ami intime de Victor Hugo, dont il fut le factotum durant l'exil, Paul Meurice (1820-1905) fut également romancier et dramaturge.

Charles Baudelaire, *Correspondance*, op. cit., p. 362.

Reproduction page 32

*Une pièce pour sa défense
dans le procès des Fleurs du mal*

202. BAUDELAIRE (Charles). Pièce autographe. [1857]. In-16 oblong.

2 000 / 3 000

« *Revue de Paris. Revue des deux mondes. Revue française. Artiste. Messenger de l'Assemblée. Poètes de l'amour* [anthologie publiée par Julien Lemer]. *Magazin des familles*. »

Apostille ancienne d'une autre main : « M. Baudelaire indiquant à Mr Rapetti les recueils qui avaient reproduit des passages des *Fleurs du mal*, ouvrage condamné. »

Les périodiques et recueils cités ici par Baudelaire ont tous publié des éditions préoriginales de poèmes des *Fleurs du mal*, sans encourir les foudres de la censure. Comme l'a fait remarquer Jacques Crépet, le fait que ne figurent pas sur la présente pièce les titres d'autres périodiques dans le même cas, comme *Le Corsaire satan*, hostiles à l'Empire, laisserait entendre que cette liste édulcorée est bien destinée à être utilisée en faveur de Baudelaire dans un cadre judiciaire.

Le nom de Nicolas Rapetti, qui figure dans l'apostille, renforcerait cette analyse, dans la mesure où ce juriste et historien, que connaissait bien Baudelaire, était introduit dans les cercles du pouvoir, étant le secrétaire de la commission chargée de l'édition officielle de la correspondance de Napoléon I^{er}, à laquelle appartenaient également Prosper Mérimée, le maréchal Vaillant, ou encore... le général Aupick, beau-père de Baudelaire.

Joint, une coupure de presse contenant l'article que Jacques Crépet a consacré à la présente note autographe (*Mercurie de France*, 1^{er} mai 1938, pp. 716-719).

203. BAUDELAIRE (Charles). Lettre autographe signée de ses initiales. 1/2 p. in-16, au crayon.

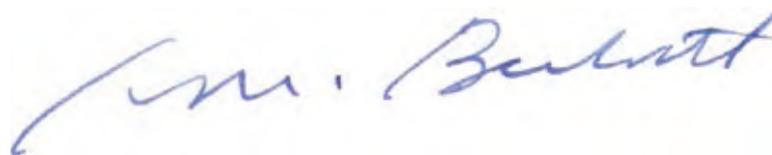
1 500 / 2 000

« *Aujourd'hui dimanche, travaillez-vous ? Qu'avez-vous à faire ? Si vous pouvez vous déranger, venez déjeuner à l'hôtel à 11 heures... »*

Une mention manuscrite d'une autre main propose de dater cette lettre de l'exil belge de Baudelaire.

204. BECKETT (Samuel). Correspondance de 17 lettres et cartes autographes signées à un écrivain. 1963-1986.

600 / 800



Sur un déplacement à Londres pour la mise en scène d'une pièce (1965), sur le spectacle *Rabelais* de Jean-Louis Barrault (Portugal, janvier 1969, sur un envoi de whisky (1975), sur le peintre Tal Coat à qui des remerciements sont à transmettre et sur le philosophe et analyste littéraire Roger Kempf (1983), sur les publications de son correspondant, etc.

Joint, une carte autographe à l'écrivain Fernando **ARRABAL**, recommandation en faveur du même écrivain (1968).

205. BROMFIELD (Louis). Ensemble de 21 lettres autographes signées, en français. 1932-1947 et s.d. 200 / 300

Correspondance concernant les traductions françaises de ses livres *The Strange case of Miss Annie Spragg*, *Twenty-four hours*, *A Modern Hero*, *The Farm*, *The Man who had everything*, *The Rains came*, *Colorado*, ses adaptations de *La Banque Nemo* de Louis **VERNEUIL** et des *Temps difficiles* d'Édouard Bourdet, mais aussi sa vie privée, sa ferme, ses activités politiques notamment durant la guerre, ses amis le peintre Maurice de **VLAMINCK**, la femme de lettres Gertrude Stein : « ... *Ce que vous me dites de l'article du "Mois" m'intéresse... Cela ne m'étonne pas parce qu'il y a dans l'entourage de Gertrude Stein des jalousies et des intrigues fantastiques. Jusque ce point j'ai réussi de me bien échappé les complications de ce milieu. C'est une femme que j'aime et qui m'amuse, mais elle a un talent pour les intrigues qui est formidable. Je doute que cela viens de Faÿ [l'écrivain, Bernard Faÿ, alors professeur de civilisation américaine au Collège de France] mais je voudrais bien savoir. Il a toujours protesté son amitié profonde mais il est même plus féminine et intrigant que Gertrude Stein. Cela viens plutôt de un des petites gens sycophant avec qui elle aime s'entourer et que je ne vois jamais, parce que ces petites types montparnassien m'embête trop...* » (Senlis, décembre 1934).

Auteur de romans à succès sur la société américaine, Louis Bromfield (1896-1956) vécut en France de 1923 à la Seconde Guerre mondiale. C'est là qu'il écrivit ses meilleures œuvres.

« *Comme l'admirable lettre de Soljenitsine marque la profondeur du mal...* »

206. CAILLOIS (René). Lettre autographe signée. S.l., 31 mai 1967. 1 p. 1/2 in-8.

200 / 300

Sur la célèbre Lettre au IV^e Congrès » d'Alexandre Soljenitsyne, distribuée le 15 mai 1967 à Moscou et diffusée dans le monde entier.

« ... *Je suis rentré assez déprimé de Moscou, expérience très différente de mes précédentes visites. Mais il fallait connaître cela aussi. Heureusement que votre intervention donnait le contre-point nécessaire, comme la presse l'a bien souligné. Mais comme l'admirable lettre de Soljenitsine marque la profondeur du mal et l'irréductible de la division ! L'issue, hélas, n'est pas pour demain. L'ampleur et la rigueur de l'appareil son écrasantes. Je reste assez sociologue pour savoir que des inerties d'un tel poids ne peuvent disparaître ni rapidement, ni aisément...* »

207. [CÉLINE]. – CANAVAGGIA (Marie). Lettre autographe signée. Paris, 9 décembre 1935. 1/2 p. in-folio, en-tête imprimé à son adresse.

150 / 200

« *Je vous remercie d'avoir, par votre aimable lettre, cherché à me donner aussi peu que possible l'impression d'un échec en refusant Terreur dans la vallée. J'espère avoir plus de chance pour Tempo innamorato de Gianna Manzini...* »

Fidèle collaboratrice de Céline à partir d'avril 1936, Marie Canavaggia vivait également de traductions d'écrivains italiens et anglais ou américains : elle publia notamment des versions françaises de Thomas Hardy, Nathaniel Hawthorne, Henry James ou Alberto Moravia.

208. CHAR (René). Lettre autographe signée et portrait photographique avec légende autographe signée au verso, à Anne-Marie. S.l.n.d. 1/2 p. in-folio. 300 / 400

– « *Je retrouve cette photo d'Heidegger aux Busclats. Permets-moi de te l'offrir...* »

– **Portrait photographique de René Char, Martin Heidegger** et deux autres hommes, probablement le philosophe Jean Beaufret et François Vezin, traducteur de Martin Heidegger. Cliché pris aux Busclats le 11 septembre 1966. De la main de René Char, au verso : « *Pour Anne-Marie, ce grand souvenir. René* »



Un chapitre dans la question des rapports entre pensée et poésie » (François Vezin dans *René Char*, BnF/Gallimard, 2007, p. 192). René Char fut un des deux meilleurs amis français de Heidegger avec Jean Beaufret. C'est à l'initiative du philosophe allemand qu'un repas fut organisé entre eux en août 1955, bien qu'on ne sache pas exactement l'origine de l'intérêt de Martin Heidegger pour René Char. Interrogé sur les personnes qu'il souhaitait rencontrer lors de sa venue en France à cette date, il avait déclaré qu'il y en avait deux, René Char et Georges Braque. Ce repas fut chaleureux et initia une amitié d'une vingtaine d'années, affaire de caractères, d'affinités communes avec les présocratiques, notamment Héraclite, et d'émerveillement mutuel pour l'originalité de leurs approches respectives de toutes sortes de questions, notamment littéraires. « Heidegger découvre, éclaire, fertilise et invente un pays », déclara René Char qui put avoir accès aux textes de celui-ci grâce à Jean Beaufret. Le philosophe rendit trois fois visite à René Char dans sa maison des Busclats à L'Isle-sur-la-Sorgue, dans le Vaucluse, en 1966, 1968 et 1969.

En 1964, à l'occasion des soixante-quinze ans de Martin Heidegger, René Char prononça à la radio un éloge de celui-ci – texte paru cette année-là chez GLM, intégré en 1971 dans *Recherche de la base et du sommet*. De son côté, Martin Heidegger dédia en 1976 à René Char la traduction française (entre autres par Jean Beaufret) de son *Acheminement vers la parole*.

209. COCTEAU (Jean). Manuscrit autographe signé intitulé « *Studio d'essai* ». 7 pp. in-folio. 400 / 500

Critique en règle de la radio, par opposition au studio d'essai, avec pour conclusion : « ... *C'est la pauvreté de ce tuyau acoustique, de ce trou dans le mur derrière lequel on se dissimule, qui m'ont empêché jusqu'à présent de me livrer à un sérieux travail de radio. Le studio d'essai a levé quelques-unes de mes réserves. Outre le travail qui s'y fait avec amour et sans l'ombre de confort, il y a recherche incessante. On ne dit pas "à quoi bon lutter" lorsque les obstacles se présentent. Et il s'en présente de toutes sortes. On lutte et on s'acharne à vaincre la machine qui nous déteste et qui se moque de nous...* »

210. COCTEAU (Jean). Manuscrit autographe signé intitulé « *Pronostics* ». [Décembre 1937]. 5 pp. 1/2 in-folio et in-4 (au verso de feuillets cartonnés, à en-tête de l'hôtel George V ou avec carte des vins). 600 / 800

Méditation sur la jeunesse, l'avant-garde, Baudelaire, et sur lui-même, à l'occasion des fêtes de Noël.

« ... *Mon rôle consiste à mettre quelque surprise dans vos souliers petits ou grands. Quelle surprise ? Sinon d'exploiter l'état extra-lucide du poète et de vous apporter ce qui résulte du dialogue obscur entre l'ange noir de la paresse et de cette volonté tenace de correspondre avec ses semblables...* »

Au reste, avouerai-je que je déteste les époques d'épanouissement, les époques faciles où des vedettes nonchalantes profitent du travail d'alchimiste de celles qui les devançant. J'aime ces époques rudes et vagues où l'artiste dérouté cherche, coûte que coûte, un moyen de changer les règles du jeu en face d'une foule que rien n'étonne, que rien ne scandalise. Je regrette nos salles méchantes et nos sifflets et nos batailles. Baudelaire avait, lorsqu'il se rendit en Belgique, une vingtaine d'auditeurs... »

Texte paru dans le quotidien communiste *Ce Soir* en décembre 1937, puis intégré en 1947 par Cocteau, avec nombreuses variantes, dans son recueil *Le Foyer des artistes*.

JOINT, une dactylographie postérieure du texte tel qu'il parut dans *Le Foyer des artistes*.

*Les années folles de Cocteau
au prisme de ses querelles avec les dadaïstes*

211. COCTEAU (Jean). Manuscrit autographe. 6 pp. in-folio d'une fine écriture. 1 000 / 1 500

Longs souvenirs évoquant les années 1918-1920, la publication de ses ouvrages *Le Cap de Bonne-Espérance* et *Le Coq et l'arlequin*, ses relations houleuses avec Gide (« *Pour me déboulonner, le petit tourne-vices de Gide ne suffisait pas* »), Breton, Aragon, Soupault, Picabia, le mouvement Dada, Cendrars, Jacob, Adrienne Monnier, Radiguet, Reverdy, Salmon, Satie, Valéry, les revues *Littérature*, *Nrf*, *Les Écrits nouveaux*...

« ... **Le lendemain, je reçus de Breton une lettre. Il demandait à réentendre Le Cap.** "Rendez-moi votre amitié", finissait-il, "je saurai m'en montrer digne". Je me laissai prendre. Je rendis l'amitié. Je ne refusai pas de voir mon nom au sommaire. Je leur donnai une étude sur le Socrate de Satie. **Comme récompense, ils me fâchèrent avec Satie** qui fréquentait alors chez Monnier, ou du moins envenimèrent une de ces querelles fréquentes entre Satie et moi. De ce jour, ils cherchent par tous les moyens à me nuire. Un article de moi ayant paru où j'annonçais *Littérature* et parlais de leur don, le mot don exaspéra le jeune Aragon qui m'écrivit une lettre d'insultes. Ils firent de moi une espèce de machine infernale à brouiller le monde.

*Ils firent de moi une espèce de machine
infernale à brouiller le monde.*

Vint le dadaïsme. Habiles à sauter en croupe de ce qu'ils imaginent aller le plus vite, faire parvenir le plus vite, ils sautent en croupe de ce Dada. Les mystifications de Jarry se transposent. Ils écrivent des lettres anonymes. Accusent ceux qui les reçoivent de les avoir écrites. Inventent toute une trame ignoble qu'ils cachent sous des airs dignes et des fausses accusations. **Sur une grande échelle ce serait le régime de la Terreur.** Sur cette échelle, c'est le régime de la pitié, du collège, de l'Oscar Wildisme moderne. Souvent Breton a feint de se réveiller, de me tendre la main. Je le croyais. C'était simplement le préparatif d'une nouvelle farce. **Sitôt en croupe de Dada, ils prétendent que leur culte de Gide n'était qu'une manière de le bafouer. Ils le disent à Picabia qui me le répète, mais ils continuent les caresses à Gide** et s'introduisent à la Nouvelle revue Française où ils amènent un désordre sans fraîcheur.

Mais pourquoi m'étendre. Je ne connais pas de spectacle plus triste que celui de la jeunesse sans amour et sans clairvoyance.

Tous ces groupes se réunissaient pour reconnaître en Raymond Radiguet une jeune prodige. On lui enseignait à me mépriser. Il me connut, m'aima, méprisa les autres. C'est ma revanche. Elle me suffit... »

Orphée et la chapelle Saint-Pierre

212. COCTEAU (Jean). Lettre autographe signée, **illustrée d'un dessin original signé** à pleine page, adressée à Maurice Delamain. S.l., 11 décembre 1956. 3 pp. in-8. 500 / 600

« Ces quatre lignes pour vous dire que seule cette époque confuse est coupable lorsque je ne vois pas ceux que j'aimerais voir.

Ou bien je me trouve sur le côté ou bien sous la voûte de ma chapelle [la chapelle Saint-Pierre à Villefranche-sur-Mer, dont il réalisa ma décoration], ou bien dans ce Paris noyé de bronchite et de difficultés avec les véhicules.

Tant de personnes m'ont réclamé cet Orphée que je suis heureux de votre réédition et que le dessin vous plaise. Ne pourrait-on imaginer une bande qui signalerait la chose, puisque les libraires s'acharnent à ne pas vendre et à cacher les livres... » Créée en 1926, la tragédie *Orphée* de Cocteau avait originellement paru chez Stock, Delamain et Boutelleau en 1956, et allait être rééditée en 1957.

Le dessin est légendé « Orphée » (pierre noire, 21 x 13 cm).

Reproduction page 51

213. COLET (Louise Révoil, dite Louise). 8 lettres autographes signées et 2 poèmes autographes. 200 / 300

– À l'écrivain **CHAMPFLEURY** (1858), à l'écrivain Émile **DESCHAMPS** (2 lettres, « *mardi soir* », sur ses compositions personnelles, notamment des vers sur Rome dont une pièce dédiée à lui, et « 23 août », sur Victor Hugo à Guernesey), à l'écrivain socialiste Alphonse **ESQUIROS** (1875, sur ses infirmités et sa misère : « ... *Les gens très riches ne comprennent pas qu'on puisse être dans la détresse...* »), à **SON ONCLE** Le Blanc de Servannes. Servannes (« *dimanche soir* », lettre de jeunesse portant la signature « *Louise Révoil* », évoquant son bonheur familial), à une « *chère madame* » (s.d., sur son travail acharné, sur ses prochaines courses de journaux et de librairie, sur la croix de la Légion d'honneur qu'elle a reçue avec une lettre du « *grand patriote* »), à un poète (s.d., belle lettre de conseils littéraires).
– Les deux poèmes sont intitulés « *L'Unité de l'Italie. Improvisation du 2 avril 1860, à Son Excellence le comte de Cavour* » et « *Sur la mort de M^{elle} Marguerite Burthe* ».

La « chère muse » de Flaubert. La femme de lettres Louise Révoil (1810-1876), originaire d'Aix-en-Provence, vint se fixer à Paris avec son mari le flûtiste Hippolyte Colet. Elle y tint salon et y mena une vie tumultueuse, ayant des aventures avec différents personnages comme Musset, Vigny, Du Camp, Champfleury, Victor Cousin, et surtout Gustave Flaubert (de 1846 à 1848 et de 1851 à 1855) – époque où il travaillait à *Madame Bovary*.

JOINT : COLET (Hippolyte). Lettre autographe signée à son épouse Louise Colet. Blois, 17 juillet 1846.

214. COLETTE (Sidonie Gabrielle). Lettre autographe signée au peintre André Dignimont. [1939]. S.l.n.d. 2 pp. in-8, sur papier ajouré façon canivet avec ornement floral collé en tête. 200 / 300

« *Cher Dig, je pense que vous serez sensible à un papier d'une grâce rustaude, mais d'un style pur. Comme vous êtes gentil de m'envoyer toujours une belle image, tracée de votre main ! Nous sommes ici depuis le 27 août. Maurice, qui a passé cinquante ans, n'est pas mobilisé [le journaliste Maurice Goudekot, compagnon puis mari de Colette]. Nous travaillons sagement ; mais on manque d'oxygène.*

« *Où est le temps où nous lancions le boomerang sur la pelouse de Bagatelle ? Que ce temps-là revienne, c'est un des souhaits que forme pour vous, en vous embrassant, votre vieille amie...* »

*Condorcet à Turgot :
persécution des jansénistes d'Auxerre
et censure du Barbier de Séville de Beaumarchais,*

215. CONDORCET (Jean Antoine Nicolas de Caritat de). Lettre autographe à Anne Robert Jacques **TURGOT**. S.l., 10 janvier [1774]. 3 pp. in-12, adresse au dos avec cachet armorié de cire rouge. 12 000 / 15 000

Lettre foisonnante dans laquelle Condorcet exprime ses engagements en faveur de la tolérance religieuse et offre un panorama de la vie culturelle à Paris.

Un des grands hommes des Lumières, Condorcet s'était résolument engagé en cette année 1774 en faveur des idées philosophiques. Mathématicien athée, son amitié avec d'Alembert, rencontré en 1758, avait été déterminante : il s'était alors lié à Voltaire, avait commencé à fréquenter le salon de mademoiselle Lespinasse, et, ayant acquis la conviction que l'esprit humain était perfectible, il avait conditionné son action en fonction de son utilité pour aider à ce progrès. Il attaqua certains aspects de la morale chrétienne, s'engagea en faveur des opprimés, protestants ou noirs...

Fort de son expérience mathématique, il aborda aussi des sujets comme l'économie, soutenant l'action menée par Turgot dans son intendance du Limousin (1761-1774). Ils devinrent amis, liés par leur foi commune dans les idées progressistes des Lumières, et Turgot, nommé contrôleur général des finances en juillet 1774, le gratifiait de la place d'inspecteur des Monnaies.

« *J'ai là le mémoire des Auxerrois, et j'ai bien peur que leur évêque ne se lave pas aisément du reproche d'être complice d'une des plus lâches atrocités qu'on ait encore vues. Jusqu'ici les noms de conspirations, de magie, &c., avaient servi de voile à ces actes de tyrannie, mais ici c'est une bassesse avouée. Il y a eu plus de perversité et de cruauté dans l'affaire d'Urbain Grandier [célèbre affaire des « possédés de Loudun », où un prêtre, Urbain Grandier, fut contre toute justice brûlé en 1634], il y a ici plus d'avilissement. L'évêque d'Auxerre n'a d'autre traité à faire avec les honnêtes gens que celui que les Hollandais proposèrent à Louis 14 aux conférences de Gertrudenberg [conférences diplomatiques tenues en 1710 à Geertruidenberg pour mettre fin à la guerre de Succession d'Espagne]. Il faut qu'il chasse lui-même les juges qu'il a protégés et rendus insolens.*

Il paraît une gazette de littérature pour laquelle il faudra souscrire à votre retour.

M^{elle} de Lespinasse a un torticolis, qui a succédé à la toux et parce qu'il est apparemment nécessaire qu'elle souffre. M. Monteynard est toujours en place [secrétaire d'État de la Guerre de 1771 au 27 janvier 1774]. J'ai vu sa lettre circulaire ; est-ce que, depuis l'éloge des administrateurs de cet été, ils se croient obligés d'en imiter le style.

On a joué hier Eugénie à la Comédie française, elle a été reçue comme Tancrède, on a crié qu'on voulait Le Barbier de Séville, pièce du même auteur, interrompue, comme vous savez, par le coup de poing que M. le duc de Chaulnes lui donna l'année passée. Les rieurs sont pour lui. [Il s'agit des pièces Tancrède, de Voltaire, Eugénie et Le Barbier de Séville de Beaumarchais].

le 10 Janvier

C'est la la mémoire des ruzevrois, ce
 j'ai bien peur que leur évêque ne se lava
 pas seulement de reproche d'être l'implicite
 d'une des plus lâches atrocités qu'on ait
 encore vues. Jusqu'ici les noms de
 conspirations, de magie & avaient servi
 de voile à les actes de tyrannie, mais
 on l'est une vaine excuse. Il y a
 eu plus de perversité et de férocité dans
 l'affaire d'usbeck grandieu, il y a eu
 plus d'avilissement. L'évêque d'auxerre
 a traité toute affaire avec les
 honnêtes gens que ceux que les hollandais
 proposent à Louis 14 avec la promesse de
 Gortrudenberg. Il faut qu'il chasse lui
 même les juges qu'il a ~~été~~ protégés
 étrangers catholiques.

J'ai entendu de la musique de Glouk hier, un air sublime pour le pathétique, mais cet air est ancien et ceux de son nouvel opéra que j'ai entendu après m'ont paru pauvres et mesquins en comparaison [probablement un air d'Orphée, gravé depuis dix ans, et l'opéra Iphigénie en Aulide, qui serait créé en avril 1774].

Adieu, Monsieur, revenez, mais on dit que vous avez ici de bonnes actions à faire, que des malheureux vous y attendrons. Vous reviendrez donc, car vous avez le défaut d'aimer mieux vos devoirs que vos amis et vous ferez plus le plaisir de cette action que vous n'auriez fait pour nous... »

« **On a crié qu'on voulait Le Barbier de Séville** » : cette pièce, connue depuis deux ans, ne serait créée qu'en 1775 en raison des hésitations de la censure à la suite d'un scandale où Beaumarchais se trouva opposé au duc de Chaulnes. Rival de Beaumarchais auprès de la même maîtresse, le duc l'avait frappé en février 1773, à la suite de quoi les deux hommes avaient été un temps incarcérés, mais de manière fort différente : le duc avait été reconnu coupable par un tribunal et placé à Vincennes, mais avec permissions de sortie, tandis que c'était sur lettre de cachet que Beaumarchais avait été écroué au For-l'Évêque, prison plus populaire, et d'abord sans autorisation de sortie.

L'affaire des jansénistes d'Auxerre, « *une des plus lâches atrocités qu'on ait encore vues* » : le diocèse d'Auxerre devint l'un des foyers du jansénisme sous l'action de l'évêque Charles de Caylus (1704-1754). Le pouvoir royal désirant mettre un terme à cet état de fait, nomma ensuite deux évêques successifs hostiles à cette doctrine : le premier, Jacques-Marie de Condorcet (1754-1760), oncle du grand Condorcet, engagea une action par trop énergique, ce qui provoqua des troubles, et il dut être remplacé par Jean-Baptiste-Marie Champion de Cicé (1760-1801) qui poursuivit dans le même sens mais généralement avec plus de tact. Dans le cas du collège d'Auxerre, cependant, il fit en 1772 destituer brutalement les professeurs, tous jansénistes – certains d'entre eux furent traînés devant le bailliage et condamnés sur des charges fallacieuses. L'affaire eut un grand retentissement, et, portée devant le Parlement, aboutit à l'acquiescement des professeurs (1774-1776) et à leur réintégration en 1776.

216. COURTELINE (Georges Moinaux, dit Georges). 19 missives autographes signées, soit 18 lettres et une carte. 200 / 300

– 8 lettres autographes signées à Adolphe **BRISSON**, directeur des *Annales politiques et littéraires*. Paris, 1916-1917 et s.d. Contre les coupes et altérations dont son texte *La Philosophie de Georges Courteline* a souffert dans la revue, au sujet de son refus de participer à un jury littéraire, « *je ne me crois pas apte à me prononcer sur le mérite des autres et à fixer ma préférence avec la certitude voulue...* », concernant une représentation aux *Annales* où il doit interpréter un rôle dans une de ses pièces : « ... Le Commissaire amuse tandis que *La Conversion embête* [ses pièces *Le Commissaire est bon enfant* et *La Conversion d'Alceste*]... », etc.

– Lettre autographes signées [au journaliste Pierre Mortier]. Marseille, 14 juillet 1918. Superbe lettre sur la guerre, drôle, indignée, ridiculisant le Kayser et évoquant avec délicatesse le sentiment patriotique.

– Lettres concernant les manuscrits de *Messieurs les ronds de cuir* et *Boubouroche* (1920) ; etc.

JOINT, une lettre de son père l'écrivain Jules Moinaux.

217. CUSTINE (Astolphe de). 3 lettres autographes signées. 300 / 400

Saint-Gratien, « 8 juin » [1838 ou 1839] : « *Comme je ne sais guère d'avance quand je puis quitter St-Gratien, je serai privé du plaisir de profiter de l'offre que vous voulez bien me faire, et j'irai seul admirer les ouvrages de Mr Constantin [probablement le peintre Abraham Constantin, qui fut l'ami de Stendhal] ; si vous étiez assez bon pour me dédommager en venant dîner un dimanche à St-Gratien, vous êtes sûr de me faire un grand plaisir... J'ose espérer que vous voudrez bien vous rappeler les derniers volumes de l'Espagne quand vous trouverez le moment favorable.* » Il s'agit de l'ouvrage d'Astolphe de Custine intitulé *L'Espagne sous Ferdinand VII*, paru en 4 volumes chez Ladvocat en 1838. — À sa belle-sœur la comtesse de Maussion, Ernestine de Saint-Simon de Courtomer. [Saint-Gratien], 17 août 1850 (cachet postal à la date du lendemain) : « ... *Nous serions heureux de vous recevoir, et si vous nous donnez quelques jours à St-Gratien, vous me rappellerez de meilleurs tems...* » — À une dame. S.l.n.d. : « ... *La vie de Paris ne permet guère de voir autant qu'on le voudrait les personnes dont la conversation intéresse le plus, et pourtant c'est encore chez vous que la société a le moins perdu...* »

218. DERÈME (Tristan). Correspondance de 18 missives autographes signées (17 lettres, une carte) et un poème autographe signé. 200 / 300

– Correspondance enjouée et spirituelle adressée à l'homme politique, écrivain et collectionneur Louis Barthou (1927-1933), **la plupart des lettres étant agrémentées de poèmes de son crû**. La carte postale porte au verso **un portrait photographique humoristique** de Tristan Derème

– Poème intitulé « *Caprice* » (56 vers sur 2 pp. 1/2 in-folio).

219. DOS PASSOS (John). Lettre autographe signée à Esther Murphy. McClellanville en Caroline du Sud aux États-Unis, s.d. 1/2 p. in-folio, petites déchirures marginales dont une restaurée. 150 / 200

« *We're sailing from New York on the third – so anything sent to the Lafayette before then will reach us. Thanks so much for the two letters. Hope you'll still be in New York so that we can report when we get back – we hope early in May. Give our best to Chester. Katy joins me in warmest good wishes...* »

Traduction : « Nous quittons New York en bateau le trois – alors tout ce qui sera envoyé auparavant au Lafayette [hôtel new-yorkais] nous parviendra. Mille merci pour les deux lettres. J'espère que vous serez encore à New York, comme ça nous pourrions vous signaler quand nous serons de retour – nous espérons début mai. Donnez mes meilleurs souvenirs à Chester [Chester Arthur, époux d'Esther Murphy]. Katy [Katherine Foster Smith, épouse de John Dos Passos] se joint à moi pour les bons vœux les plus chaleureux... »

Esther Murphy était une intellectuelle new-yorkaise, lesbienne assumée.

Belles lettres littéraires et amoureuses.

– Lettre autographe. Paris, 1^{er} juin 1921. « *C'est affreux, j'ai mal, mal. Je pense à vous toute la soirée. Je ne sais ce que j'ai dit. Je voudrais tant aimer. Et voici que je sens que je ne puis. J'en crèverai d'étouffement. Et je me prive de vous, de cet être si bon, si beau, si généreux. Quand j'ai senti réapparaître mon éternelle faiblesse, ou sécheresse, ou exigence qui ne serait digne que d'un vierge invincible, j'ai perdu la tête, et instinctivement, basement, j'ai cherché à frapper votre orgueil, et votre douce, infinie et vénérable fierté... »*

– Lettre autographe signée. S.l., [probablement 3 juin 1921] : « *Cela m'est pénible de ne pouvoir vous téléphoner aujourd'hui pour savoir comment vous êtes. Peut-être viendrez-vous un petit peu tout de même. J'espère que vous n'êtes pas partie avec l'impression vilaine d'avant-hier... Je ne comprends pas votre enthousiasme pour Kipling et votre indifférence aux mêmes choses qui m'émeuvent (patrie, par exemple), indifférence est exagérée mais j'imagine que vous choisissez en Kipling et en moi... L'étude sur **Galworthy** est vraiment assez forte, celle qui effleure **Shakespeare** du mauvais Taine... Lu **Colette**. Certes, c'est un de ses meilleurs et j'étais impardonnable de ne l'avoir pas lu... Vous êtes pleine de vie, vous pourriez me désaltérer. Vous le faites déjà. Oui, vous avez une vraie fraîcheur... Si vous aimez tout Kipling et pas seulement l'évocatour de l'Orient ou de l'autre bout du monde, ou le tendre chanteur des hommes rudes, si vous aimez aussi l'homme énamouré une fois pour toutes d'une idée comme d'une femme, mais alors voilà tout un côté par où nous sommes très proches l'un de l'autre... »*

« Je vous envoie mes souvenirs du Volga... »



– À **Alfred de Vigny**. S.l.n.d. : « *Mon cher de Vigny, je regrette bien ma lettre ; elle n'était point écrite pour aller vous trouver au chevet du lit de votre mère, car moi aussi j'ai soigné la mienne atteinte de la même maladie, et je sais quelles sont ces heures d'angoisse, mais comme la mienne me l'a été, votre mère vous sera conservée aussi. Adieu, mon cher Alfred, pardonnez-moi... »*

– S.l., 5 avril [probablement 1859] : « *Je pars dans huit ou dix heures pour mon grand, et peut-être même pour le Grand Voyage. Dites-moi s'il est possible d'obtenir l'ouvrage sur la Morée connu je crois sous le nom d'Expédition de Morée ?... »*

– Paris, 30 juin 1859 : « *Je vous envoie mes souvenirs du Volga [parus sous le titre De Paris à Astrakhan, 1859-1862, première partie de son Voyage en Russie], ne vous étonnez pas de voir deux manuscrits. Je vous envoie dans le cas ou vous le lirez mieux que la copie, mon manuscrit à moi, s'étendant tant que j'ai pu écrire. Depuis l'heure où je vous ai vu j'ai été forcé de dicter. Les souvenirs de la Vieille Russie font 150 à 160 mille lettres à peu près, ce qui ferait 1500 f... »*

– Sur ses ouvrages *Les Compagnons de Jéhu* (paru en 1857), *Jacquot sans oreilles* (paru en 1860).

– 5 lettres autographes signées à Jean-Eugène Ritt. S.l.n.d. Concernant les adaptations scéniques de *La Dame de Monsoreau*, *La Reine Margot* et *Vingt ans après*.

– Lettre autographe signée. Sainte-Mesme, « 28 7bre ». Il indique des corrections et ajouts à apporter à la notice biographique qu'a écrite sur lui son correspondant, notamment : « *Ne pourriez-vous également indiquer le titre des ouvrages faits en collaboration avec Dumas et dont les tribunaux m'ont reconnu co-auteur ?... »*

Le nègre d'Alexandre Dumas. L'écrivain et auteur dramatique Auguste Maquet (1813-1888) prit une large part à l'écriture des chefs-d'œuvre d'Alexandre Dumas, dont *Les Trois mousquetaires* ou *Le Comte de Montecristo*, de même qu'à celle de leurs adaptations théâtrales. En 1846, un pamphlet retentissant, *La Maison Alexandre Dumas et Compagnie*, obligea Dumas à reconnaître la part considérable prise par Maquet à l'écriture de ses innombrables succès. La Révolution de 1848, qui entraîna la disparition momentanée des feuilletons de presse, fut à l'origine d'une brouille qui fut consommée en 1851 avec la déclaration en faillite de Dumas.

Joint : DESLANDES (Raymond). Lettre autographe signée [à Jean-Eugène Ritt]. S.l.n.d. Récit de l'agonie d'Auguste Maquet.

223. **DUMAS fils** (Alexandre). 2 lettres autographes signées [à l'officier de marine et littérateur Henri Rivière alors en Nouvelle Calédonie]. 1876 et s.d. 500 / 600

– **Chez George Sand** à Nohant (Indre), s.d. Très belle déclaration d'amitié avec des digressions sur la vie : « ... À votre service mon expérience, comme vous mettez un jour votre bateau à mon service, je l'espère. Je voudrais que ce fût bientôt et que nous nous en allions tous les deux quelque part où ça ne sente plus autant l'humanité. J'ai de cette odeur-là par dessus les yeux... »

– Paris, 1876. « ... Vous... apprendrez peut-être des nouvelles par le même journal qui nous a annoncé la mort de M[im]e Dudevant, plus connue sous le nom de George Sand... **Nous avons été l'enterrer à Nohant. C'était assez triste. Il y avait très peu de monde. Renan, le prince Napoléon et moi,** plus la dite Valérie Fould... qui avait cru devoir venir, on ne sait pas très bien pourquoi ; un discours d'Hugo lu par Paul Meurice et où il était question de Barbès, on ne sait pas très bien non plus pourquoi. Voilà, je crois, tout ce qu'il y avait de remarquable. Il tombait une petite pluie fine. **On a déposé devant une centaine de paysans ébahis le corps de cette grande femme dans le caveau de sa famille, adossée au mur de son jardin et tout enveloppé de verdure. Les bourgeois du voisinage n'avaient pas cru devoir se déranger. Cependant, le corps avait été porté à l'église, bien que le prêtre qui s'était présenté aux derniers moments n'eût pas été reçu, même dans le jardin. C'était la volonté expresse de la mourante,** mais, quand elle est morte, on s'est trouvé en face d'une difficulté locale. Les paysans ne comprennent pas encore les enterrements civils. Ils se figurent que lorsqu'un corps n'est pas porté à l'église, c'est que l'église a refusé de [le] recevoir et que le mort a commis de son vivant quelque abominable forfait. Alors ils jettent des pierres au convoi. On a eu peur de voir insulter la dépouille de George Sand, de sa fille dont vous n'êtes pas sans avoir entendu parler, madame Clesinger plus connue sous le nom de Solange... a été trouver le curé, et lui a dit : maintenant que les volontés de ma mère ont été exécutées, nous voudrions bien qu'on la portât à l'église. Le prêtre a répondu : comme on n'a pas voulu me recevoir, je ne puis pas prendre la chose sur moi. Adressez-vous à l'évêque. **La dame Solange, qui est d'ailleurs une aussi bonne catholique que Marie-Magdeleine avant sa conversion,** a télégraphié à l'évêque, mons... de La Tour d'Auvergne. Je crois : "Demandons autorisation d'enterrer religieusement madame Sand. Réponse payée." Monseigneur a répondu : "Consentons, si les sacrements n'ont pas été refusés publiquement." Or les sacrements n'avaient pas été refusés publiquement... Voilà. Maintenant le fils et la fille sont en discussion et vont très probablement être en procès pour l'héritage... »

224. **HEREDIA** (José Maria). 2 lettres autographes signées. 150 / 200

Heredia bibliophile : Paris, 23 avril 1904 : « Ce n'est pas un Fénelon, mais les 4 vol. in-12 reliés en cinq (vraisemblablement par Passet) de la **première édition des mémoires du cardinal de Retz** – Amsterdam, Jean-Frédéric Bernard, 1717 - que je possède dans ma très modeste bibliothèque. **L'exemplaire est fort beau, réglé, mais simplement en veau, ce qui, aujourd'hui pour les amateurs est une tare que seule fait excuser la Toison d'or de Longepierre... Les magnifiques livres de l'Arsenal sont à votre disposition** et l'administrateur [Heredia lui-même] serait très heureux de vous faire les honneurs des nouvelles salles et de vous entretenir de ses projets d'embellissement pour mieux faire valoir tant de merveilles... » — [À Gabriel Hanotaux], « vendredi matin » : « Tandis que vous chassez la plume et le poil, j'ai continué à poursuivre la peau, et **j'ai acheté aujourd'hui trois petits livres assez coquets** : 1° Des traductions en jolis vers italiens de Musée, Tyrtée, &a, joli Renouard de 1801 relié en maroquin vert à long grain. 2° Le psautier de Vatable, Estienne, 1556, maroquin rouge, reliure du xv^e, fort belle, et intacte sauf une réparation mal faite à la coiffe. 3° "De Tibiis veterum", petit vol. avec gravures, maroquin vert d'autant plus joli qu'il est plus fané. Il était classé parmi les livres de médecine par le libraire qui avait évidemment traduit : "Des Tibias des vétérans". Version digne de nos amis du Conseil supérieur de l'Instruction publique... N'oubliez pas, puisqu'il s'agit de livres, de me renvoyer **mes deux Fromentin, le petit Bozérian jeune** et les deux Moreau de Jonnés qui, étant brochés feront très bien le haut et le bas du paquet, afin que la ficelle ne marque pas sur les reliures. **Je viens d'achever de frotter ces trois bouquins. Ils sont polis à miracle. Je crains même d'avoir abusé de la fragilité du grain long...** »

225. **LABICHE** (Eugène). Lettre autographe signée à son « cher Nadaud ». Souvigny-en-Sologne [Loir-et-Cher], 19 septembre 1873. 2 pp. 1/2 in-16. 150 / 200

« ... **Je vous avoue bien franchement que je n'ai pas songé une seule minute à votre pièce. Je trouve que la donnée a déjà été effleurée.** Lisez L'Oncle d'Amérique [d'Eugène Scribe] et surtout le Cousin Jacques [probablement Mon Cousin Jacques, de Clairville et Chevalet]. J'aimerais à traiter avec vous une donnée plus originale. Je ne puis d'ailleurs accepter en ce moment aucun travail, je me suis engagé à livrer cet hiver deux pièces en 4 actes, une aux Variétés et l'autre au Palais-Royal, et j'aurai bien de la peine à être prêt aux époques qui me sont fixées... »

226. **LAGERLÖF** (Selma). Lettre signée, en français, aux éditions Stock. Falun [Suède], 19 janvier 1939, le cachet de la poste étant daté du 18 janvier. 1/2 p. in-folio, fente marginale ; enveloppe. 150 / 200

Selma Lagerlöf.

« J'ai l'honneur de vous avertir que j'ai aujourd'hui reçu votre chèque de 1000 frs, à valoir sur mes droits d'auteur pour "Mon Journal d'enfant"... »

Première femme prix Nobel, la romancière suédoise Selma Lagerlöf laissa une œuvre abondante composée de récits, notamment *Le Merveilleux voyage de Nils Holgersson* (1906-1907), et des textes autobiographiques dont *Mon Journal d'enfant* (1932).

« Le temps emportera ce siècle sur ses ailes... »

227. **LAMARTINE** (Alphonse de). Poème et 3 lettres autographes signés. 400 / 500

– **Poème autographe signé.** Mars 1832. Passage de sa « Lettre de M. Alphonse de Lamartine à M. Casimir Delavigne », paru sous ce titre en plaquette en 1824 : « Mais c'est assez parler de nos vaines querelles ! / Le temps emportera ce siècle sur ses ailes... » (10 vers sur une p. in-12 oblong un peu froissée).

– **Lettre autographe signée à Marie d'Agoult.** Monceaux, 29 novembre 1845 : « Il y a une Providence pour les esprits ; car au moment où on m'apportait votre lettre, je lisais votre article... Le nom de Daniel Stern [pseudonyme littéraire de Marie d'Agoult] m'avait attiré l'œil comme une luciole sur des feuilles sèches. J'y avais trouvé mes pensées, mes pressentiments, et, mieux que cela, les connaissances des lieux, des mœurs et des hommes que je n'avais pas. En un mot l'histoire d'une idée car les idées ont aussi des histoires. On ne les comprend bien qu'en les suivant de leur berceau à leur âge mûr. Hélas, nous ne sommes encore qu'à l'adolescence, ou plutôt **le tems ressemble à ces hommes d'un âge verd quoique mûr, comme moi par exemple, qui ont déjà les frissons de l'hiver et ses premières neiges sur la tête et qui ont encore le soleil du printemps dans le cœur.** Mais je ne veux pas discourir avec vous sur quatre doigts de papiers de matières si sublimes. J'attendrai quelques soirées pluvieuses et métaphysiques de Paris... »

– Lettre autographe signée à un prince français. Milly [Saône-et-Loire], 14 octobre 1849 : « ... Je crois que Votre acceptation de fait du titre de membre de l'Assemblée nationale d'un État étranger vous a complètement et authentiquement dénationalisé pour le moment et qu'en conséquence dans toute tentative actuelle pour revendiquer votre nationalité réelle le droit serait contre vous... »

– Lettre autographe signée à un poète. Saint-Point, 23 juillet 1852 : « **J'ai reçu, lu et admiré vos beaux vers, Monsieur. Ils m'ont rappelé ceux que j'essayais d'adresser moi-même sur le même sujet en 1825 à Lord Byron notre maître.** Il ne m'a pas répondu ici-bas, parce qu'on ne répond pas sur la terre à des questions de cette gravité. Dieu s'est réservé la solution des problèmes afin que cette vie fût une recherche perpétuelle conduisant à lui seul pour avoir raison de tout. Mais c'est assez pour nous que de l'interroger en si beau langage... »

228. **LEWIS** (Sinclair). Lettre signée. Londres, 6 février 1931. 1 p. in-folio, une marge un peu effrangée. 150 / 200

« I am... very sorry that I am not coming to Paris. That is, however, only a pleasure deferred until my next journey to Europe. Regarding the next book, as all my publishing arrangements have been in the hands of Mr Harcourt in New York, I do not myself know exactly what they are as regards France. In any case there is no haste about this matter, as I shall not have another book completed for a couple of years, which gives us plenty of time to discuss the book... »

Traduction : « Je suis vraiment désolé de ne pas venir à Paris. Cela n'est, cependant, qu'un plaisir remis à mon prochain voyage en Europe. En ce qui concerne le prochain livre, comme tous mes arrangements éditoriaux étaient gérés par M. Harcourt à New York, je ne sais pas moi-même exactement ce qu'ils sont en ce qui concerne la France. En tous les cas, il n'y a pas d'urgence en la matière, comme je n'aurai pas d'autre livre achevé avant deux ans, ce qui nous donne beaucoup de temps pour discuter du livre... »

Premier prix Nobel de littérature américain, le romancier Sinclair Lewis produisit une œuvre qui marqua par son regard critique sur la classe moyenne de son pays. Ses œuvres *Main street* (1920) et surtout *Babbitt* (1922) lui acquirent la célébrité, tandis que son utopie *It Can't Happen Here* (1936), dépeignant les États-Unis transformés en dictature, traitait pour la première fois un thème appelé à connaître une grande fortune dans la littérature des États-Unis.

Les Mémoires de Casanova,
une des sources de La Femme et le pantin

229. LOUÏS (Pierre Louis, dit Pierre). Lettre autographe signée à son « *cher ami* ». Paris, 10 décembre [1910]. 3 pp. in-8, sur un bifeuillet avec en-tête à son adresse du 29 de la rue de Boulainvilliers où il emménagea en 1902.

300 / 400

Importante lettre dans laquelle l'écrivain évoque *La Femme et le pantin* (publié en 1898 et adapté à la scène le 8 décembre 1910 au théâtre Antoine), et révèle s'être inspiré, dans son écriture du roman, du passage des *Mémoires* de Casanova où celui-ci relate sa relation orageuse à Londres avec la Charpillon.

« *Quel charmant article je vous dois ! Et qu'il est donc immérité ! Enfin... je n'ai pas voulu donner au public, avant la première de cette pièce, le spectacle d'une dispute devant la galerie, et je ne reprendrai pas le débat par lettres particulières. Je dirai comme vous que tout est parfait.*

Vous parlez de Mlle Charpillon. Vous avez raison. C'est la source du livre – ou du moins du récit de Don Mateo.

Le sujet du roman est tout différent. En quelques lignes ou pourrait le donner ainsi : "Un homme dont la vie a été brisée par une femme, essaye d'arrêter un autre homme, séduit par la même créature. Et non seulement il ne réussit pas à le convaincre, mais il se réenflamme lui-même au souvenir de ce qu'il a souffert, et va se jeter le premier aux pieds de celle qu'il aurait dû tuer."

Sur ce plan, on pouvait apporter n'importe quelle anecdote tragique. J'en ai pris une véritable que je croyais très connue, mais que personne n'a rapprochée de mon livre pendant dix ans, jusqu'à 1907 ou 8, je crois. Cela prouve que les lecteurs de Casanova ne vont pas souvent jusqu'au tome VI.

La Femme et le Pantin

C'est pourquoi, pendant dix ans, je me suis beaucoup amusé chaque fois qu'on me parlait de La Femme et le pantin. Certains critiques déclaraient invraisemblable toute l'histoire. Elle était vraie. Certaines personnes la prenaient au contraire pour une autobiographie, et je renonce à vous dire ma gaîté quand des gens me prenaient la main en me disant sur un ton de profonde sympathie : "Comme vous avez dû souffrir !"... »

230. LOUÏS (Pierre). Ensemble de 8 pièces dont 2 poèmes autographes.

600 / 800

– Poème autographe intitulé « *Contre un hypocrite* » (6 vers sur une 1/2 p. in-4). Épigramme libre.

– Poème autographe intitulé « *À M. Grégoire* » (6 vers sur une 1/2 p. in-4). Épigramme obscène.

– Note autographe intitulée « *Lasciveté des Laponnes* » (1/2 p. in-4). Citations de l'ouvrage de Johannes Gerhard Scheffer (1678) et de Pierre-Martin de La Martinière, *Nouveau voyage vers le septentrion* (1708).

– Lettre autographe [à Marie de Régner ?]. S.l.n.d. : « *Une phrase me brûlait les lèvres. Je suis parti pour ne pas dire : "À quel valet de chambre, Madame, pensez-vous si tendrement ? Je vous parle d'un lac et d'une barque et un domestique vous fait oublier Lamartine ? Lequel !"* » (bords effrangés).

– 2 lettres autographes signées au poète britannique Robert Harborough Sherard. Paris, « *jeudi matin* » : « *... Combien je regrette de ne pas vous avoir connu avant ! Je ne me suis jamais senti si seul que depuis trois jours. "La nommée Lucienne" a fait la sotte comme son amie, et ce n'est pas elle que j'ai suivie, mais the little girl in red, chez qui j'ai eu de vos nouvelles...* » — S.l., « *dimanche soir* ». Pierre LouÏs exprime ses angoisses au sujet de la maladie de son frère : « *Depuis une semaine je ne sais plus comment je vis... Les dernières nouvelles sont meilleures, mais je suis brisé...* » L'écrivain, journaliste et historien de la littérature Sherard a vécu une vingtaine d'années à Paris. Il a publié des ouvrages sur Gide, Wilde, Daudet, Zola, et des mémoires littéraires.

– Lettre autographe signée à un imprimeur. [Probablement 1904]. Il transmet la demande de Claude Farrère de supprimer la dédicace au prince de Bulgarie en exergue d'une des nouvelles de son recueil *Fumée d'opium*.

– Lettre manuscrite dictée à son secrétaire, adressée au préfet de la Gironde Olivier Basco. Bordeaux, 15 juillet 1918. Lettre indignée écrite sur le mode de la raillerie, sur sa notoriété contestée auprès de la Poste restante qui refuse de lui remettre ses lettres. Avec comme argument une belle anecdote « *Si, le jour de mon arrivée, à Bordeaux, le 2 juillet, tant de matelots américains portaient à leur béret "U.S.S. Aphrodite", c'était simple hasard...* ».

Joint : SHERARD (Robert Harborough). Lettre autographe signée à une dame sur qui il a écrit deux articles. Paris, s.d. : « *... Vous vous souviendrez peut-être de moi, le grand Anglais blond. Nous avons souvent causé ensemble...* » —

DROUIN (Marcel). Lettre autographe signée à Pierre LouÏs. [Probablement 1893] : belle lettre d'amitié, avec un éloge de la traduction par Pierre LouÏs des *Poésies de Méléagre*. Marcel Drouin, professeur de philosophie, était le beau-frère de Gide et fut un des fondateurs de la Nrf.

231. **MAISTRE** (Xavier de) **et autour**. Ensemble de 7 lettres, soit 2 de Xavier de Maistre, 3 d'un de ses frères et 2 de ses sœurs. 400 / 500

Intéressante correspondance comprenant une lettre de Russie évoquant le comte Nesselrode et une lettre relatant le retour d'exil de Joseph de Maistre.

MAISTRE (Xavier de). Lettre autographe signée au chirurgien-dentiste Despine. S.l.n.d. – **MAISTRE** (Xavier de). Lettre autographe signée à madame de Labensky. [Russie], s.d. Décline une invitation à aller voir les fleurs du comte Nesselrode. – **MAISTRE** (Nicolas de). 3 lettres autographes (une signée « *Maistre* » commencée par une des sœurs, une signée « *le vieux colonel* », une non signée), adressées à Clarisse Boissat, épouse du préfet Abel Rogniat. Chambéry, 1814, 1818 et 1826. Sur le mariage de son neveu Xavier de Vignet avec la sœur de Lamartine, Césarine, sur la vieillesse, sur Joseph de Maistre à la Cour de Louis XVIII, sur les écrits politiques de celui-ci. Joint, un fragment de lettre du même à sa sœur Jeanne de Buttet. – **MAISTRE** (Eulalie de). Lettre autographe signée à Clarisse Boissat. Chambéry, 1817. Récit du retour de Joseph de Maistre après vingt ans d'exil. – Lettre autographe non signée d'une autre sœur, à la même. – Joint, la copie manuscrite de 2 poèmes de Xavier de Maistre.

Sans famille

232. **MALOT** (Hector). Lettre autographe signée à un « *cher ami* ». S.l., 6 septembre 1879. 2 pp. in-16. 100 / 150

« ... *Vous souvient-il que vous aviez décidé de faire relier une certaine quantité d'exemplaires de Sans famille en vue du jour de l'an ; ne serait-ce pas le moment de donner ces volumes à la reliure ?...* »

Ce célèbre roman avait paru en cette année 1879.

Sur le concept d'académisme moderniste en matière artistique

233. **MALRAUX** (André). Lettre autographe signée à un « *cher Monsieur* ». Boulogne-sur-Seine, « *le 6 janvier* ». 2 pp. in-8. 400 / 500

« *Merci de votre article. Vous levez, avec la menace d'un académisme moderniste, un lièvre qui vaut de l'être. En principe, il n'y a pas d'académisme pluraliste, et l'académisme à ses lois. Mais en fait ? Un académisme de l'accent... Le goût semble sensible à la saturation ; d'autre part... il fait surgir des formes insoupçonnées, et sans doute en sera-t-il ainsi. Il me semble pourtant que la menace porte sur le musée imaginaire plus que sur son trésor, et qu'un académisme qui continuerait à la fois les grandes sculptures hindoue, chinoise, gothique et sumérienne est difficile à concevoir, s'il ne s'appelle pas génie. Mais la question se pose, ns le sentons bien : il suffit qu'il prétende continuer seulement l'accent. Mais, comme vs l'avez bien vu, je tente une prise de conscience bien plus qu'une esthétique...* »

Malraux tenta de retracer l'épopée artistique de l'humanité dans une série d'essais magistraux, L'ensemble fut publié en deux temps sous deux titres généraux différents. La première édition, intitulée *Psychologie de l'art* (1947-1950), comprit trois parties successives : *Le Musée imaginaire*, *La Création artistique*, *La Monnaie de l'absolu*. En 1951, Malraux en publia une seconde édition intitulée *Les Voix du silence* ; remaniée et corrigée, elle était augmentée d'une nouvelle partie, *Les Métamorphoses d'Apollon*.

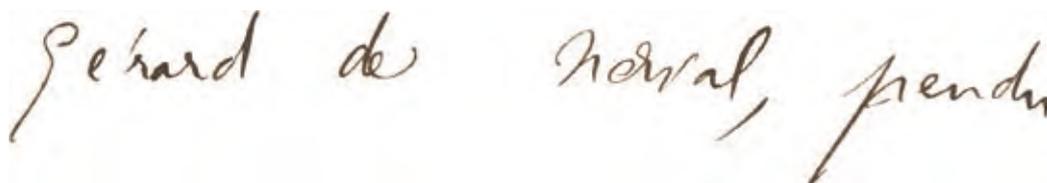
234. **MAURIAC** (François). Ensemble de 10 manuscrits dactylographiés avec corrections et ajouts autographes, dont 2 signés et un avec envoi autographe signé. 200 / 300

– **CHAPITRES DE SON « BLOC NOTES »**, chacun d'environ 5 pp. in-folio, sur Simone de Beauvoir (10 novembre 1963, signé de ses initiales), au sujet de l'attribution du Grand prix national des lettres au penseur néothomiste Jacques Maritain (14 novembre 1963), sur le « *Bordeaux de cauchemar* » de son adolescence évoqué par Jean Cayrol dans son film *Le Coup de grâce* (17 janvier 1964), sur le respect dû à de Gaulle, avec le récit de son indignation envers la chanoinière Suzanne Gabriello dont il jugea un des refrains insultants pour le grand homme, lors d'un concert de Salvatore Adamo (30 décembre 1966), sur le pouvoir personnel et le gaullisme, à l'occasion des élections législatives (4 mars 1967), sur le général de Gaulle et la gauche, au lendemain des mêmes législatives (13 mars 1967).

– **ARTICLES DIVERS** : « *Nouvelles notes sur la critique* » (5 pp. in-folio). Article consacré à l'usage raisonné des comparaisons avec les classiques dans la pratique de la critique, paru le 27 mars 1936 dans le journal *Gringoire* et intégré en 1937 dans le volume II de son *Journal*. – « *La correction de copies* » (4 pp. in-folio). Réponse aux protestations de professeurs en grèves contre un article de lui les concernant. – « *La vocation d'un peuple* » (signé, 3 pp. 1/2). Article paru le 15 septembre 1951 dans le *Figaro*, sur confrontation idéologique entre les U.S.A. et l'U.R.S.S. – Sur Felipe Gral et l'adaptation par celui-ci de l'*Ode à la baleine* de Oohnagh Parmantier, parue en 1958 (sans titre, 2 pp. 1/4 in-folio, envoi autographe signé).

« C'est moi hier qui ait été un des premiers à apprendre
le suicide de cet infortuné Gérard de Nerval, pendu, le matin,
aux barreaux d'un serrurier, dans une rue qui est un égout. »

235. [NERVAL]. – BOYER (Philoxène). Lettre autographe signée à Henry d'Ideville. 26 [sic pour 27] janvier 1855. 3 pp. in-8, adresse au dos, marges légèrement effrangées avec atteinte à quelques lettres. 8 000 / 10 000



Nerval, le suicidé de la rue de la Vieille-Lanterne. Maniaco-dépressif, il avait entamé une « descente aux enfers » ponctuée de crises de démence de plus en plus aiguës, qui donna lieu à l'écriture d'un chef-d'œuvre comme *Aurélia*, chronique de « l'épanchement du songe dans la vie réelle ». Il se suicida dans la nuit du 25 au 26 janvier 1855, rue de la Vieille-Lanterne, lors d'une de ses errances nocturnes. S'est-il donné la mort emporté par un délire euphorique avec le sentiment de s'élever au-dessus de la condition humaine, ou, dans un éclair de lucidité, a-t-il contemplé sa folie, sa misère et son impuissance à créer ? En tous les cas, son incapacité à achever *Aurélia* – dont des fragments manuscrits furent retrouvés sur lui – joua un rôle dans la tension qui le traversait et qui lui fut fatale.

Philoxène Boyer se trouvait chez Charles Asselineau quand celui-ci fut prévenu par les autorités – une carte de visite d'Asselineau avait été retrouvée sur Gérard de Nerval. Ils furent donc sans aucun doute les premiers à prendre connaissance du drame, juste avant les autres amis proches, Théophile Gautier, Arsène Houssaye, Maxime Du Camp, l'éditeur Michel Lévy. Tous ceux-ci répandirent ensuite la nouvelle, comme ici Philoxène Boyer auprès de son ami Henry d'Ideville.

« Mon ami, vous ne m'avez pas vu ce matin. Ne m'accusez pas de négligence pourtant.
Je suis triste jusque et par-delà la mort.

C'est moi hier qui ait été un des premiers à apprendre le suicide de cet infortuné Gérard de Nerval, pendu, le matin, aux barreaux d'un serrurier, dans une rue qui est un égout.

J'ai couru à la morgue, aux polices, à l'église, partout ! J'ai un cadavre en moi !

Je porte la douleur dont a dû souffrir ce pauvre homme, ce délicat esprit, ce cœur affectueux, cette nature accomplie !
Oh ! Ces journées-là diminuent l'existence. On n'ose plus se plaindre ! On s'irrite un peu contre ceux qui laissent mourir, et on prie !

Demain, mon ami, on enterra ce malheureux Gérard. Vous saurez l'heure par La Presse. Venez à Notre-Dame. Une oraison de plus, partie d'un bon cœur, console le mort et apaise Dieu...

P.S. C'est M. Braschet, un de mes bons camarades qui vous porte ce mot. Il vous exprimera le mortel état de mon cœur... »

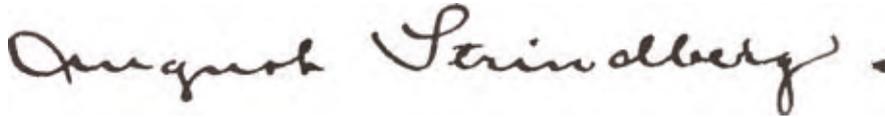
Philoxène Boyer, « un garçon de grand talent, éloquent comme l'étaient autrefois les poètes, poète comme ne le sont plus les orateurs », tel le décrivait Gérard de Nerval à Franz Liszt dans une lettre du 18 juillet 1853. Une des figures du monde littéraire du milieu du XIX^e siècle, Philoxène Boyer (1827-1867), helléniste et pédagogue, était venu à la littérature par admiration pour les romantiques. C'était un brillant discoureur, mais dont le lyrisme exaspérait Baudelaire – qui pour autant admirait certains de ses vers. Il publia quelques ouvrages, parfois en collaboration avec Théodore de Banville, comme la comédie *Le Feuilletton d'Aristophane* dont il offrit à Nerval un exemplaire orné de cette dédicace : « à mon très cher maître Gérard de Nerval ». Il fréquenta ce dernier à partir des années 1840, notamment au *Divan*, café où se réunissaient des écrivains parmi lesquels Banville ou Baudelaire. Ayant dilapidé sa fortune, il tomba dans la misère et dut parfois faire le nègre pour d'autres.

Diplomate de métier, le littéraire Henry d'Ideville (1830-1887) était alors un jeune employé au ministère des Affaires étrangères – il prendrait des postes d'ambassadeur à l'étranger à partir de 1859. Il fréquentait les milieux littéraires et artistiques, connaissait Baudelaire et Courbet. Il publierait la présente lettre en 1878 dans son recueil de souvenirs *Vieilles maisons et jeunes souvenirs*.

Cf. Claude Pichois et Michel Brix, *Gérard de Nerval*, Paris, Fayard, 1995, pp. 369 et 460, note n° 61).

*« Fulminant toutes les doutes de l'esprit moderne
sous une forme moderniste... »*

236. **STRINDBERG** (August). 8 lettres et cartes autographes signées, en français, [au critique et directeur de la revue *Le Monde poétique*, Léon Roger-Milès]. 25 février 1884-1^{er} juin 1885. 1 000 / 1 500



Très belle correspondance littéraire du grand écrivain suédois alors installé en Suisse après avoir quitté son pays où il était en butte aux critiques.

– Ouchy (canton de Vaud, en Suisse), 25 février 1884 : « ... **Je prends la liberté d'entamer une correspondance sur votre collaboration de mon drame [La femme de sire Bengt] que vous avez eu la bonté de lire. Premièrement, je me fie à votre jugement éclairé pour ce qui concerne de la mettre en vers, quoique la pièce est une sorte d'opposition contre le romantisme. Mais il y a aussi des changements que je trouve nécessaires pour des oreilles françaises. Je veux parler des noms barbares et difficiles à prononcer. Ainsi, Marguite se change en Margot, Bengt en Bénédicte, Mette en Marthe, Kerstin en Christine. Mais je vous laisse la plus parfaite liberté de les changer en noms avec plus d'accent français et plus applicables à la scène. Si vous trouvez le costume et les mœurs suédoises un peu étranges pour le sens français, on pourrait très facilement, avec un trait de plume, remettre le drame en Flandres ou en Suisse, pays plus sympathiques et connus pour vos compatriotes, la Réforme étant de la même nature dans tous ces pays et la clôture des couvents étant le point capital. En ce qui concerne la construction du drame. Je voudrais proposer une correction que j'ai trouvée nécessaire après la représentation de la pièce à Stockholm. La dernière acte est divisée en deux scènes (tableaux). Voilà une grave erreur, qui soit facile à refaire. Eh bien, je propose qu'on laisse Sir Bengt entrer à la fin du premier tableau du cinquième acte et trouve Margot évanouie sur le plancher où elle est tombée après la sortie du confesseur. Mais le confesseur sera donc obligé de courir à la maison pour chercher chez soi (et pas dans le bois) une flacon qui contient l'antidote (et point des herbes). Or, le dialogue devient le même qu'auparavant excepté ce qui concerne l'enfant... »**

– Ouchy, 9 mai 1884. Il traite de sa participation à la diffusion de la revue *Le Monde poétique* en Scandinavie : « ... À titre de rédacteur, je me trouve, naturellement empêché de faire faire mon apologie comme poète. Mais pour m'en dédommager et pour soutenir ma position comme juge souverain, je pense nécessaire de me faire connaître sitôt que possible dans votre littérature. Pour ce but, j'ai déjà pris mes mesures pour faire traduire un poème moderne qui viens de brusquer mes chers compatriotes. Je vous remets ci-joint un exemplaire que je vous prie de passer aux mains de M. Léoson Le Duc, l'un des deux Parisiens qui sachent lire notre langue (l'autre est M. Xavier Marmier) [les écrivains Louis-Antoine Léouzou Le Duc et Xavier Marmier, qui tous deux voyagèrent dans les pays scandinaves]. **Il me serait utile d'avoir de ses opinions sur cette pièce qui joue à demi à Paris, à demi à Stockholm, et intitulée Nuits de somnambule traitant toutes les matières entre le ciel et la terre et encore un peu plus, "fulminant toutes les doutes de l'esprit moderne sous une forme moderniste"** [pièce de Strindberg, intitulée *Nuits de somnambule par jours éveillés*]... »

– Paris, 29 mai 1885 : « ... **Je vous ai envoyé un exemplaire de Les Mariés** [une de ses pièces]. En dépit de votre offre si généreusement présentée de bien vouloir retoucher le texte pour la seconde édition, je n'ai pas voulu l'accepter qu'à condition que votre travail fût largement rémunéré... Je vous promets de ne point impliquer votre nom en cas d'un bruit fâcheux éveillé par les hardiesses du livre... **Je veux prendre chez votre concierge le manuscrit de Lycko-Per** [la pièce de Strindberg *Lycko-Pers resa*] que je compte voir imprimé dans un recueil... **Si vous trouvez par hasard dans les journaux des critiques sur Les Mariés, ayez la bonté de me les remettre coupées, quelque grossières qu'elles soient... Je vous prie en même temps, afin que je puisse présenter un exemplaire à M. Zola, de bien vouloir me donner le numéro de la rue de Boulogne, que j'ai oublié...** »

– Paris, 1^{er} juin 1885 : « Merci de votre aimable ! qui vient me trouver enseveli dans des pensées noires. Pour vos bienveillantes intentions au sujet de mon livre, je vous remets cinq exemplaires destinés aux amis inconnus ou les collègues du Monde poétique. **J'ai vraiment besoin de votre secours puis que les ennemis trop nombreux et que je suis opprimé par la lutte...** »

Joint, une lettre autographe signée de Siri Van Essen, épouse d'August Strindberg, sur le procès concernant celui-ci au sujet de son œuvre *Les Mariés*.

237. VERNE (Jules). Lettre autographe signée au publiciste Jean-Jacques Weiss. Le Crotoy, 16 août 1870. 1 p. in-8.
800 / 1 000



« Je reçois à l'instant une lettre du cabinet du ministère des beaux-Arts qui m'apprend que je suis nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Une lettre d'Hetzel [son éditeur Jules Hetzel] me dit en même temps que vous êtes le véritable promoteur de cette nomination, et que c'est à vous que je dois d'avoir obtenu cette faveur. Permettez-moi donc de vous en remercier ici, et laissez-moi vous témoigner ma reconnaissance la plus vive... »

238. VIGNY (Alfred de). Correspondance de 10 lettres et pièces (10 autographes signées et 2 signées), adressées à l'éditeur Gervais Charpentier. 1841-1862. 600 / 800

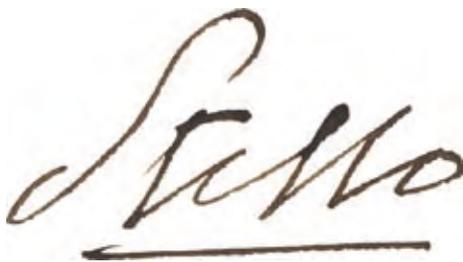
– Très belle lettre sur l'impression de *Cinq-Mars* et *Stello* (Champagne-de-Blanzac, actuelle Champagne-Vigny en Charente, 26 février 1852) : « Je n'ai pas voulu vous retarder... dans la publication de *Cinq-Mars* et j'ai mis partout mon approbation en la renvoyant le même jour sans attendre une seconde épreuve. J'espère qu'on aura fait toutes les corrections indiquées de ma main et vous prie de bien y veiller de votre côté. En vérité, je ne sais comment il se fait qu'un livre qui a seulement cent ans d'existence peut avoir encore quelque sens commun quand il a passé par cinquante éditions. En voici un qui n'a encore que dix éditions et où je trouve des fautes prodigieuses comme par exemple des lignes entières omises et des substitutions de mots tout à fait plaisantes telles que : développement au lieu de dévouement. Veillez, je vous prie, à ce que les compositeurs ne me développent pas de la sorte à l'avenir. La prose est fort malheureuse en ce qu'on la peut rendre ainsi élastique en l'imprimant. La poésie se tire du danger parce que ses pieds sont enchâssés dans le rythme et la rime de façon à ne pas être dérangés. Au théâtre, c'est par les acteurs que la prose est massacrée et mutilée : avez-vous remarqué la quantité merveilleuse d'exclamations banales dont ils s'amusent à broder le style de leurs rôles ? Mais les vers mettent des bornes à leur imagination et à leur esprit et les forcent à glisser dans les rails sans s'écarter à droite et à gauche. Je voudrais bien qu'il en fût ainsi des imprimeurs.

Avant de poursuivre *Stello*, il faut que je vous dise aussi que je voudrais le voir imprimé en caractères plus gros et moins de lignes à la page, plus d'espace aussi entre les lignes, et que leur largeur ne fût que celle de la dernière édition. Tout cela est bien opaque, bien compacte, bien fatigant pour le lecteur, c'est bien assez du livre pour se lasser. La dernière édition que vous avez publiée de *Stello* était plus faite aux yeux et mieux faite en cela. Les lettres du titre des chapitres peuvent être mieux choisies que celles que l'on m'envoie qui sont disposées sans goût et qui donnent à chaque titre quelque chose de trop solennel qui ressemble à une affiche de spectacle. Je vous en prie, regardez-y et faites que l'on choisisse mieux. Je ne sais pas très bien l'argot de l'imprimerie et il y a des termes de justification & & sur lesquels je craindrais de me méprendre et de vous retarder en faisant faire aux imprimeurs le contraire de ce que je veux... »

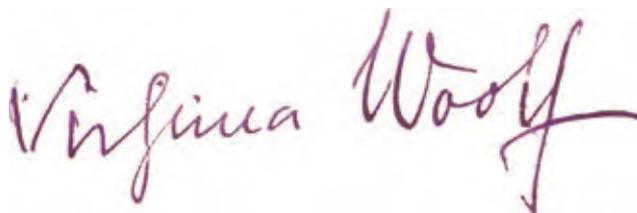
– Lettres relatives à l'édition de ses *Poèmes*, de son *Théâtre complet*, de sa pièce *Cinq-Mars*, à un projet d'édition, aux conditions d'un contrat de réédition, etc.

– Reçus adressés à l'éditeur Gervais Charpentier pour les réimpressions de *Cinq-Mars* (12 juillet 1846) et du volume des *Œuvres* comprenant le théâtre (6 décembre 1847).

Joint, 4 pièces comptables provenant des éditions Charpentier : reçu bancaire pour une somme remise à Alfred de Vigny (1852), « Note pour les ouvrages de de Vigny » (13 juin 1851), « Produit de l'édition [des œuvres d'Alfred de Vigny] » (s.d.), état des éditions des œuvres d'Alfred de Vigny (vers décembre 1858).



239. **WOOLF** (Virginia). Lettre signée avec 2 lignes 1/2 autographes. London, 8 janvier 1930. 1 p. in-folio, en-tête imprimé des éditions The Hogarth Press, quelques fentes marginales. 600 / 800

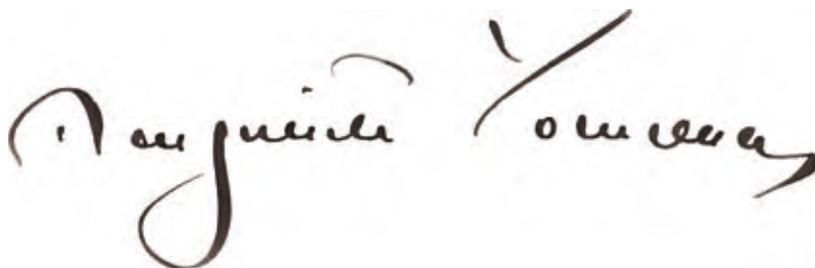


« ... *It is very good of you to say you will consider my views as to the translation of my book Orlando. The fact is that I have been a good deal worried by people who wish me to give my consent. But I find that my knowledge of french is too imperfect to make it possible for me to judge of the merits of their versions. Hence I think it would be much best if you decided as you think best... I am perfectly ready to leave the matter to you, and shall have complete confidence in your decision, whatever it may be...* »

[Traduction :] « ... **C'est très aimable à vous de dire que vous prendrez en considération mon point de vue sur la traduction de mon livre Orlando.** Le fait est que des gens souhaitent que je donne mon accord, ce qui m'a beaucoup inquiétée. Mais je trouve que ma connaissance du français est trop imparfaite pour que je puisse juger des mérites de leurs versions. Par conséquent, je pense qu'il serait mieux que vous décidiez au mieux selon vous... Je suis tout à fait prête à m'en remettre à vous pour cette affaire, et j'aurai une entière confiance dans votre décision, quelle qu'elle puisse être... »

Les Vagues de Virginia Woolf,
« si obscur à force d'être chatoyant... »

240. **YOURCENAR** (Marguerite). Lettre autographe signée. Paris, 7 mars 1937. 2 pp. in-12, en-tête imprimé de l'hôtel Wagram. 800 / 900



Marguerite Yourcenar traductrice de Virginia Woolf : elle publia en 1937 sa version française du roman *The Waves* de la femme de lettres britannique.

« *Je vous retourne l'avant-propos de "Vagues" soigneusement révisé. J'ai réussi à le réduire d'une page. Je crains que des coupures plus nombreuses ne nuisent à l'équilibre des phrases, et à la clarté de l'exposé dans un sujet si obscur à force d'être chatoyant. La seule ressource serait de faire disparaître le paragraphe Temps, mais je crois que vous y tenez un peu, et moi aussi. J'espère que ces pages vous conviendront... Durée naturelle a été remplacée par durée vitale, que je crois prête moins à confusion.* »

241. **ZOLA** (Émile). 3 lettres et une carte de visite, autographes signées. 400 / 500

– Paris, 26 novembre 1865 : « *Merci mille fois pour l'obligeance et l'empressement que vous avez mis à insérer la note bibliographique sur La Confession de Claude...* » **La Confession de Claude (1865) est le premier roman publié par Zola.**

– À Louis Gallet. Médan, 6 septembre 1889. « *J'ai reçu ce matin le quatrième tableau, que je trouve très bien ainsi. Je l'envoie immédiatement à Bruneau, qui a maintenant de quoi travailler...* » **Le Rêve**, d'Émie Zola, fut adapté à la scène par Louis Gallet, avec musique par le compositeur Alfred Bruneau.

– À un « *cher Monsieur* ». Médan, 19 août 1888 : « *Je compte être à Paris dans les derniers jours de la semaine, et cela vous éviterait un voyage ennuyeux à Médan. Voulez-vous que je vous fixe un rendez-vous chez moi, rue Ballu, pour vendredi ? Par exemple, vendredi 24 août, à deux heures. Dites-moi si je dois vous attendre...* »

– À son « *cher confrère* ». S.l., [vers novembre 1900] : « **J'écris à Guitry** pour le prier de vous envoyer un fauteuil. Vous devriez, demain mercredi, aller à la Porte-Saint-Martin vers quatre heures et demie pour voir un peu si l'on fait selon mon désir... » Une des plus célèbres représentations de l'adaptation scénique de *L'Assommoir* fut donnée en novembre-décembre 1900 au théâtre de la Porte-Saint-Martin par Lucien Guitry, avec celui-ci dans le rôle de Soupeau.

– **AGOULT** (Marie de Flavigny, comtesse d'). 4 pièces autographes signées : lettre et pièce à l'éditeur Laurent-Antoine Pagnerre (1851, concernant les *Esquisses morales et politiques* qu'elle avait publiées chez celui-ci en 1849 sous le pseudonyme de Daniel Stern), belle lettre politique au journaliste, diplomate et homme politique Adolphe Guérault (1869, concernant leurs opinions républicaines, « *le prestige de l'empereur et de l'Empire est détruit* », les élections, le docteur Blanche), belle lettre à l'homme politique Jules Simon (s.d., elle lui reproche son orgueil).

Tous y étaient, Janin, Gautier, Leconte de Lisle, Catulle,
d'Hervilly, Baudelaire ont applaudi comme des sourds

– **BANVILLE** (Théodore de). Ensemble de 19 missives, soit 17 lettres autographes signées et 2 cartes de visite autographes, 1871-1891, soit : lettre au poète Albert **GLATIGNY** (s.d., « ... *Grand succès et grands applaudissements ; nos amis sont enchantés, tous y étaient, Janin, Gautier, Leconte de Lisle, Catulle, d'Hervilly, Baudelaire ont applaudi comme des sourds...* »), lettre au poète **SULLY-PRUDHOMME** (1865, éloges et critiques argumentés sur les *Stances et poèmes*), lettre à **LECONTE DE LISLE** (1886, superbe éloge des talents littéraires de son correspondant, lequel venait de faire paraître le troisième volume de ses *Ceuvres*), 13 lettres et une carte au comédien Constant **COQUELIN** (15 mars 1872, sur la « *Ballade des pauvres gens* » de sa pièce *Gringoire* dont il donne une strophe entière de sa main, 28 novembre 1876, sur sa pièce *Socrate*, « *Une comédie a beau se passer sous Périclès, elle porte à chaque mot la date réelle du jour où elle a été écrite.* », 21 décembre 1876, sur le fait que le métier de poète ne nourrit pas son homme, 2 décembre 1886, « *Et peut-être que quelque dieu retardataire, non hostile aux romantiques, exaucera encore les vœux d'un vieux poète !* », 7 avril 1887, sur sa pièce *Ésope*, avec allusion plaisante à madame de Sévigné, 18 décembre 1887, sur l'ouvrage de Coquelin *L'art et le comédien* dont un passage lui est consacré et le succès de Coquelin dans la pièce de Banville *Gringoire*, s.d., sur sa disparition et son désir de ne laisser derrière lui que des papiers publiables, sur ses pièces *Périne*, *La Voisine* et *Diane au bois*, etc.), etc. – **Joint**, une carte de visite de Banville ; une coupure de presse portant un article de lui ; un exemplaire de son faire-part de décès ; 4 belles lettres autographes signées de son épouse Élisabeth Rochegrosse à Constant Coquelin concernant les pièces de Banville, dont une lettre évoquant la détestation du poète pour le comédien Le Bargy, et une autre parlant de l'adaptation de *Gringoire* en opéra à Vienne, en contradiction pourtant avec le testament de Banville.

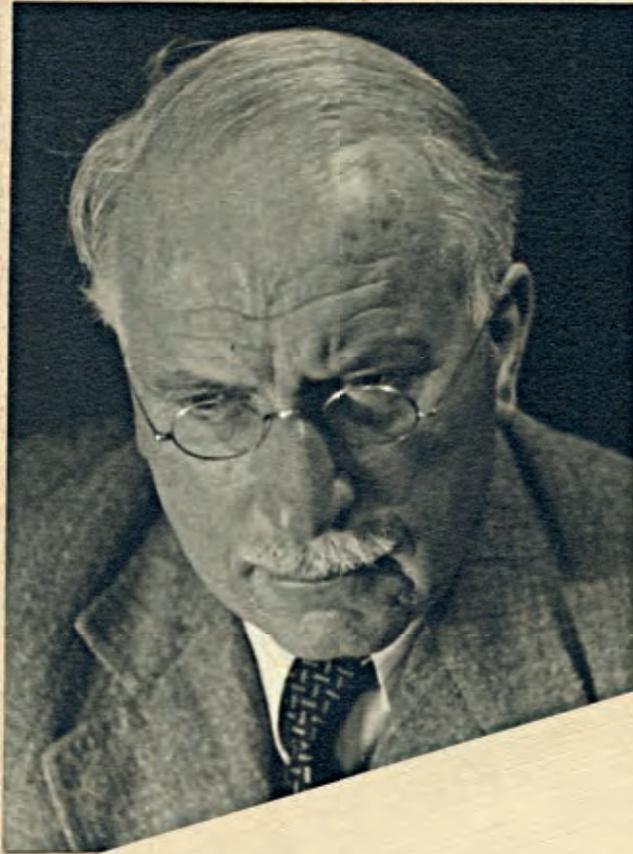
– **BÉRANGER** (Pierre Jean de). 11 lettres autographes signées, 1828-1847 et s.d., soit : à son amie madame **DOUBLET** (1822, sur les poursuites engagées contre lui par la justice pour des raisons politiques, et récit d'un dîner échevelé où il a chanté des gaillardises), à Prosper **MÉRIMÉE** (1828, bel éloge des talents littéraires de Prosper Mérimée, état médiocre), à Félicité Robert de **LAMENNAIS** (3 lettres, 1834, sur la condamnation de Lamennais par l'encyclique pontificale *Singulari vos*, à la suite de la publication de ses *Paroles d'un croyant*, 1838 sur la descente que la police a effectuée chez Lamennais pour fouiller ses papiers, et sur l'aide financière que Chateaubriand a voulu apporter à Béranger en difficulté, s.d., « ... *à présent que votre âme va mieux...* »), à la poétesse Emily **CLARKE** (1853, éloges pour les *Chants d'une étrangère* de sa correspondante, avec évocation du « *magicien* » Lamartine), etc.

– **CARCO** (François Carcopino-Tusoli, dit Francis). Un poème et 17 lettres, autographes signés, au compositeur Robert Montfort, 1911-1935. Le poème est intitulé « *Les tilleuls, les lilas d'Espagne et les sureaux...* », et parut originellement en 1912 dans son recueil *La Bohème et mon cœur*. Les lettres évoquent *Jésus la Caille* (un roman « *qui aura de la gueule* »), un projet de poème sur la prison dont il transcrit ici un long extrait, un projet de recueil poétique intitulé *Coquecigrues*, son recueil poétique *Chansons aigres-douces*, Erik Satie, les compositions de Montfort sur ses poèmes (« ... *Vous avez écrit de trop émouvantes musiques sur mes petits poèmes pour que je l'oublie jamais...* »), la publications de ces compositions en recueil sous le titre *Pendant qu'il pleut* et leur illustrations par Dunoyer de Segonzac et Luc-Albert Moreau, etc.

– **COPPÉE** (François). 2 pièces, soit : lettre autographe signée au bibliographe et critique Gabriel Vicaire (« *mercredi* », « *Si la sévère postérité conserve le souvenir de quelques-uns de mes vers, elle les choisira parmi ceux que j'ai faits aux heures de tendresse et de pitié. Mais obtiendrai-je même cette gloire ? Que de renommées en ruine que ne fleurissent même pas les liserons et les gueules de loup !...* »), apostille autographe signée sur une pièce à lui adressée par le journal *L'Éclair* (1893, « *Napoléon est un des plus grands génies du monde. Le XIX^e siècle portera son nom. La légende a pu et pourra subir des temps d'arrêt ; mais elle est immortelle...* »).

- **HENRIOT** (Émile). Ensemble de 19 manuscrits (12 autographes signés et 7 autographes), soit : 6 poèmes, 2 œuvres de fiction et 11 chroniques de presse. Joint, diverses notes autographes, préparatoires ou incomplètes.
- **JOUHANDEAU** (Marcel). 2 manuscrits dactylographiés avec corrections autographes, passages de son *Journalier* : « ... L'amour est à l'usage interne. Plus nous aimons quelqu'un, moins nous devons nous permettre de lui manifester notre amour indiscrètement... », « ... Comme elle a le génie de construire, Élise connaît l'ivresse de détruire... » (au total 3 pp. in-folio, avec environ 25 mots autographes).
- **PONCHON** (Raoul). 2 lettres autographes signées à une femme de l'entourage de Sarah Bernhardt, à qui il donne du « *cher maître* », 1886 et vers la même époque : lettre très drôle sur Félicien Champsaur, Louis II de Bavière, Sarah Bernhardt, François Coppée, l'exhibition de fête foraine « La Belle Fatma ».
- **PRIX GONCOURT**. 2 menus du restaurant Drouant signés au verso par des membres de l'Académie Goncourt : pour une séance de l'Académie Goncourt (4 octobre 1950), avec les signatures d'Alexandre **ARNOUX**, Gérard **BAUËR**, André **BILLY**, Francis **CARCO**, Philippe **HÉRIAT**, Pierre **MAC ORLAN** et Armand **SALACROU**. C'est à Paul Colin, cette année-là, que serait décerné le prix Goncourt, pour son livre *Les Jeux sauvages*. – Pour le prix Goncourt 1955 (5 décembre 1955), avec les signatures d'Alexandre **ARNOUX**, Gérard **BAUËR**, André **BILLY**, Francis **CARCO**, Roland **DORGÈLES**, Jean **GIONO**, Philippe **HÉRIAT**, Pierre **MAC ORLAN**, Raymond **QUENEAU** et Armand **SALACROU**. C'est à Roger Ikor, cette année-là, que fut décerné le prix Goncourt, pour son livre *Les Eaux mêlées*.
- **ROMAINS** (Jules). Manuscrit autographe signé intitulé « *Joies de la guerre* ». [Octobre 1911]. 5 pp. in-folio. « ... L'antique joie de la guerre, l'ivresse du hasard et du risque, l'avant-goût de l'exploit, la fierté de vaincre se réfugient et se combinent dans l'âme du bourgeois de quarante-cinq ans, qui, assis devant une tasse de chocolat, ouvre le journal tout frais que lui apporte la bonne... »
- **SULLY-PRUDHOMME**. Un poème et une lettre, autographes signés. Le poème est intitulé « *Ici-bas* » (12 vers sur une p. in-12, pièce originellement parue en 1865 dans son premier recueil, *Stances et poèmes*) et la lettre est adressée à une poétesse (1896, « ... Un vers est philosophique quand l'auteur y exprime non pas seulement des pensées générales sur la condition humaine et sur l'avenir de l'âme, car c'est là le fonds capital de la poésie même... »). Joint, une épreuve avec corrections manuscrites de son poème « Sur une pensée de Pascal » (8 quatrains sur un bifeuillet imprimé sur une seule face, pièce originellement parue en 1909 dans le recueil posthume *Épaves*).





Prof. Dr. C. G. Jung erwartet

Frau Teilhard

am Montag 17 I 1949

um 11 $\frac{1}{2}$ Vorm. in Küssnacht.

Küssnacht-Zürich
Strasse 228

Sehr geehrte Frau,

Wenn ich in Paris bin, wird meine Zeit voraussichtlich sehr besetzt sein, aber ich glaube, ich werde es doch fertig bringen, Ihnen wenigstens eine Consultation zu geben.

Mit freundlichen Grüßen,

Ihr ergebener

C. G. Jung.

243. BAILLY (Jean-Sylvain). 2 pièces. 1784.

200 / 300

– Lettre autographe signée. Chaillot, 16 avril 1784. « Monseigneur, j'ai été bien sensible à la lettre obligeante dont vous m'avez honoré et aux bontés que vous daignez me promettre. J'ai l'honneur de vous envoyer la note de mes travaux que vous avez désirée. Peut-être est-elle un peu longue ; il m'a semblé que je parlois beaucoup trop long tems de moi, mais vous me l'avez ordonné... »

– Pièce autographe. [1784]. « **Le Sr Jean Silvain Bailly, âgé alors de 26 ans, a été reçu de l'Académie des Sciences en janvier 1763. Sans parler de plusieurs mémoires insérés dans les recueils annuels de cette Académie, il a donné à part en 1766 un volume in-4°, intitulé *Essai sur la théorie des satellites de Jupiter, où il a appliqué au mouvement de ces petites planètes la théorie de la gravitation.* En 1767, il a concouru au prix de l'Académie française, dont le sujet étoit l'éloge de Charles V. Sa pièce a mérité quelques éloges de l'Académie...** » (marge supérieure empoussiérée).

Mathématicien, astronome, membre de l'Académie des Sciences (1763) et de l'Académie française (1783), il joua également un rôle politique au début de la Révolution comme député, président de l'Assemblée nationale et maire de Paris.

244. BRANLY (Édouard). Lettre autographe signée. S.l., 31 août 1923. 1 p. 1/2 in-8.

150 / 200

« ... Jusqu'à la fin de 1924, je n'aurai de loisir ni pour assister à une séance ni pour écrire le moindre article. **Je suis surmené et je me débats toujours dans les mêmes difficultés de laboratoire. Il me faut être professeur, préparateur, constructeur, mettre d'aplomb cours et expériences. Pas la moindre liberté, même le dimanche, et tout cela pour avancer à peine. Mes aides sont bien payés mais ne font rien qui vaille.** Rien ne serait possible si le garçon de laboratoire n'était pas meilleur pour le moment. Ajoutez qu'il me faut en outre continuer à lutter contre les persécutions... »

Un des précurseurs de la TSF. Les travaux pionniers du physicien Édouard Branly sur les ondes hertziennes, notamment l'invention du cohéreur à limaille (1890), trouvèrent de nombreuses applications dans le domaine de la détection des ondes radio, et permirent par exemple en 1894 la première transmission radio par Oliver Lodge.

*« De Dieu, je pense que c'est une hypothèse
dont je n'ai jamais besoin dans mes calculs (comme a dit Voltaire)
mais que s'il n'existait pas il faudrait l'inventer (comme a dit Laplace)... »*

245. BROGLIE (Louis de). 2 lettres autographes signées au médecin, psychanalyste et homme de lettres André BERGE.

500 / 600

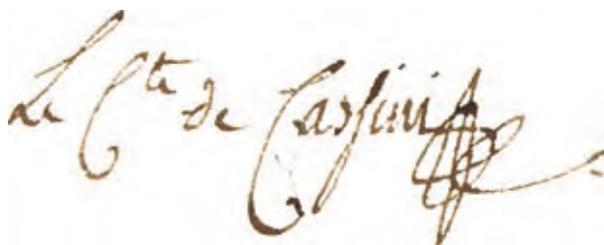
– S.l., « 23 septembre » [probablement 1927]. **Belle lettre évoquant le physicien Augustin Fresnel (1788-1827), un des fondateurs de la théorie ondulatoire de la lumière, précurseur des théories de Louis de Broglie.** « ... Pour moi..., de livres, articles, rapports et cœtere, je n'ai point cessé d'en faire tout le long de ce pluvieux été. Augustin Fresnel m'a causé beaucoup d'ennui ; **il a eu la malheureuse idée de naître à Broglie, Eure, d'être mon... précurseur** et de mourir en 1827. Tout cela fait que **je suis particulièrement désigné pour chanter ses louanges et je chante, je chante éperdument.** Voici maintenant les réponses aux questions que tu m'as posées.

De Dieu, je pense que c'est une hypothèse dont je n'ai jamais besoin dans mes calculs (comme a dit Voltaire) mais que s'il n'existait pas il faudrait l'inventer (comme a dit Laplace). De la traversée de l'Atlantique, je pense que le grand malheur de l'homme est de ne savoir pas rester tranquille dans sa chambre comme a dit je ne sais quel député... »

– Paris, 31 mars 1927. « ... J'ai terminé mon cours : au milieu des applaudissements frénétiques d'une salle enthousiaste et comble (dix personnes environ), j'ai brossé un large tableau des progrès récents de la science, j'ai crié mon admiration pour l'admirable et modeste savant que j'ai le pesant honneur d'être. Mais j'ai mieux fait encore ; tirant de ma poche un télégramme de New York, j'ai annoncé à mes auditeurs haletants que deux physiciens du Nouveau Monde avaient trouvé une merveilleuse confirmation de mes puissantes conceptions. Naturellement cela a très bien pris ; les nouvelles sensationnelles qui viennent d'Amérique font toujours beaucoup d'effet et puis c'est loin et personne ne se soucie d'y aller voir. Je suis sorti épuisé de l'amphithéâtre entendant monter autour de moi de doux murmures d'admiration : "Ouf !... C'est fini !... quel raseur !... Jamais une heure ne m'a paru aussi longue... Oui évidemment, mais il n'est pas méchant, etc. etc."... » Il fait ensuite l'éloge du dernier livre paru d'André Berge, *L'Amitié indiscreète*.

Fondateur de la mécanique ondulatoire, synthèse embrassant la physique de la matière et celle de la lumière, Louis de Broglie (1892-1987) obtint pour ses recherches le prix Nobel de physique, en 1929. Il fut secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences et membre de l'Académie française.

246. CASSINI (Jean-Dominique). Lettre autographe signée « *Le C^{te} de Cassini* », adressée à Antoine-Jean Melin. S.l.n.d. 1/2 p. in-4. 200 / 300



« *Ayant reçu votre lettre... en l'absence de mon père qui n'est point à Paris et ne doit y revenir que dans six semaines, j'ai tâché d'après vos notes de satisfaire à vos demandes et principalement à celle de l'extrait baptistère de ma femme. Je le joints ici. Aussitôt que vous pourrez expédier le brevet, je vous prie de vouloir bien me l'adresser à l'Observatoire...* »

Directeur général de l'Observatoire de Paris à partir de 1784, l'astronome et cartographe Dominique Cassini (1748-1845) en assura déjà auparavant le fonctionnement en l'absence de son père César-François Cassini, malade. Il se démit de ses fonctions en 1793, mais entra à l'Académie des Sciences en 1799. **C'est lui qui acheva la célèbre carte de France commencée par son père.**

247. CHASLES (Michel). 3 lettres autographes signées à **CLAUDE BERNARD**. 150 / 200

S.l., 1854 : « *Je serais bien flatté que vous me fissiez le plaisir de venir dîner jeudi. Vous trouverez plusieurs de nos confrères...* » – Saint-Germain-en-Laye, 20 mai 1856 : « *Voulez-vous me faire le plaisir de venir dîner ici jeudi prochain. Vous trouverez un jeune géomètre allemand que vous aurez vu chez le prince Ch[arles] Bonaparte..., et peut-être aussi Bienaymé, à qui j'écris [le mathématicien Irénée-Jules Bienaymé]... Ces Mrs partiront à 2 h. 1/2, et je les promènerai en voiture dans la forêt de 4 h. à 6 h. Si rien ne vous retient, venez faire cette promenade. On dit que la forêt de St-G[erm]ain est d'un gd intérêt pour les botanistes...* » – Saint-Germain-en-Laye, 6 juillet 1856, sur le mauvais état de santé de son frère, qui s'est décidé à aller consulter Claude Bernard : « *... Je vous demanderai demain, à l'Académie, si vous serez libre mardi ou mercredi, et à quelle heure il pourra vous aller voir...* »

Le mathématicien et historien des mathématiques Michel Chasles (1793-1880), auteur du célèbre théorème portant son nom, professeur à la Sorbonne et à l'École polytechnique, était collègue de Claude Bernard à l'Académie des Sciences. Grand collectionneur d'autographes, il fut abusé par le faussaire Vrain-Lucas.

La traduction française de L'Origine des espèces

248. [DARWIN]. – ROYER (Clémence Auguste). Lettre autographe signée aux éditions Baillière. Turin, Gênes 8 février 1865. 1 p. 1/2 in-8. 1 000 / 1 500

En tournée de conférences sur Darwin en Italie, Clémence Royer cherche à publier une seconde édition de sa traduction de l'ouvrage du scientifique anglais, *De l'Origine des espèces*.

« *... Je tiens à garder la propriété de mes livres avec la même jalousie que nos vieux barons gardaient leurs fiefs. Je suis parfaitement libre sous ce rapport envers Mlle Guillaumin, n'ayant vendu à son père qu'une édition de ma traduction. Quant au reste de vos propositions, peut-être y aura-t-il moyen de nous entendre, soit pour une seconde édition de 20 mille exemplaires, soit pour un traité d'un certain nombre d'années, et une édition, soit plus considérable, soit clichée. Mais en tout cas, un ouvrage aussi important, et en possession d'un succès européen qui lui marque sa place dans toutes les bibliothèques, doit rapporter 1 fr. par exemplaire à son auteur...* » Clémence Royer publia finalement l'ouvrage en 1866 chez l'un des coéditeurs de la première édition, Masson.

Philosophe, économiste, physicienne et naturaliste française, Clémence Royer (1830-1902) publia la première traduction française de Darwin (1862) au moment où sa pensée évoluait du déisme vers le matérialisme, et où elle fréquentait la famille de James Guillaume – qui joua un rôle prépondérant dans la première Internationale. Féministe convaincue, elle fonda en 1859, à Lausanne, un cours de logique destiné aux femmes, puis un cours de philosophie.

« Votre visite à la tour... »

249. **EIFFEL** (Gustave). Ensemble de 8 lettres et pièces, soit : 6 lettres autographes signées, une lettre signée, et une carte de visite manuscrite. 1 000 / 1 500

– Lettre autographe signée à une dame. Paris, 3 juin 1900. « J'ai transmis à la Société de la tour le désir que vous m'avez exprimé relativement à l'envoi de la lumière des projecteurs et il a été entendu que le service serait organisé en conséquence pour le jour et l'heure indiqués par vous. **Je suis très sensible... au souvenir que vous avez bien voulu garder de votre visite à la tour...** » (bifeuillet un peu froissé et sali).

– Les autres lettres sont d'un grand intérêt sur ses travaux pour la gare de Pest en Hongrie (1877-1880), pour le pont de Bergerac (1883), etc.

Joint, 5 pièces concernant la tour Eiffel.

– [Eiffel (Gustave)]. Portrait photographique. Cliché Dornac pour la série « Nos contemporains chez eux », montage sur papier fort avec crédit imprimé du photographe.

– **Coppée** (François). Lettre autographe signée. S.l., « vendredi » : « En lisant demain, dans le n° du supplément (Figaro), mes vers sur la tour Eiffel – un assez long poème, et dans un sentiment satirique – vous comprendrez qu'ils ne convenaient pas à votre publication. Mais j'attends toujours votre épreuve du dessin, et je vous ferai qq. chose à côté, comme c'est convenu... » **Il s'agit du poème satirique contre la tour Eiffel** que François Coppée intitula « Les paroles sincères », et qui parut dans le supplément littéraire du Figaro le 28 juillet 1888.

– **Affiche** imprimée, satirique, prétendant soutenir Gustave Eiffel comme « candidat national de l'Exposition universelle » : « [...] Que faut-il au pays pour assurer le triomphe de notre grande exposition ? Un homme de fer assez élevé pour dominer et rallier tous les partis, et qui ne penche ni à droite ni à gauche, en un mot une gloire française [...]. Quel est le Français, je vous le demande, qui ne votera pas pour l'ingénieur célèbre dont le talent, aussi élevé que sa tour, peut seul rallier tous les partis ? »

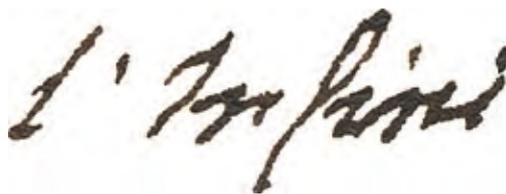
– **Le Figaro**. 2 numéros (28 mai et 21 juin 1889) de son « édition spéciale imprimée dans la tour Eiffel », consacrés à l'exposition universelle. Comprenant une liste de visiteurs.

Reproduction page 2

Géométrie de l'infini

250. **FONTENELLE** (Bernard Le Bovier de). Lettre autographe signée [probablement à Charles **Bossut**]. Paris, 29 août 1750. 1 p. 1/2 in-8, adresse au dos, biffée ; petites fentes aux pliures avec une restauration ancienne, quelques pâles mouillures. 600 / 800

Belle lettre dans laquelle l'écrivain et savant évoque ses *Éléments de la géométrie de l'Infini*, parus en 1727 dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*. Il avait déjà abordé la question de l'infini, bien que d'une autre manière, dans ses *Entretiens sur la pluralité des mondes* en 1696.



« Je suis persuadé... qu'un goust vif est presque toujours la marque d'un talent, et puisque vous en avés un de cette espèce pour la géométrie, et qui résiste à toutes les réflexions contraires que vous avés faites, suivés le donc, il y a tout à parier que vous réussirés. Je serai ravi en mon particulier que mon livre vous y ait aidé, et je ne manquerois pas de m'en vanter, si j'étois témoin de vos succès, mais je ne puis plus vivre assés pour l'être. Il y a bien pis, je ne vous éclaircirois pas aujourd'ui des difficultés que vous me feriés sur mon propre livre, je ne l'entendrois plus, j'ai mis tout cela hors de ma teste, et ne veux pas en tourmenter mes vieilles années, qui sont déjà par elles-mêmes assés désagréables.

Je vous conseille de lire sur la géométrie de l'infini les Mémoires de l'Ac. des Sciences, le livre de M. de L'Hôpital [Guillaume-François-Antoine de L'Hospital], tous les écrits de Mrs **Bernoulli** [Daniel et Johann Bernoulli].

Mon ouvrage n'est tout au plus qu'un livre élémentaire, mais il est, je croi, le seul, et ce sera bien assés qu'il vous ouvre les voyes.

J'ai un certain pressentiment qui me dit que vous irés loin, et je vous prie de me donner quelquefois à votre loisir des nouvelles de votre marche. Comme c'est une marque d'amitié que je vous demande, je vous prie d'en retrancher tout ce qui sentiroit trop le compliment, et les cérémonies, et pour vous en donner l'exemple, je finirai par vous assurer ici simplement que je suis de tout mon cœur, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur... »

Un des collaborateurs à l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, le mathématicien Charles Bossut fit ses études au collège jésuite de Lyon, et eut une brillante carrière scientifique qui le conduisit à l'Académie des Sciences.

251. FRANCŒUR (Louis-Benjamin). Manuscrit autographe signé en deux endroits. 1 p. 1/2 in-4. 200 / 300

Extrait de sa notice « Électricité » parue en 1825 dans le tome VII du *Dictionnaire technologique ou Nouveau dictionnaire universel des arts et métiers*. Le mathématicien Louis-Benjamin Francœur avait été l'élève de Monge, et publia de nombreux travaux de vulgarisation. Il entra à l'Académie des Sciences en 1842.

« ... Électromètre condensateur. *Volta a encore imaginé de combiner ensemble deux instruments... La bouteille... est un électroscope à feuilles d'or... surmontée d'un plateau de cuivre... qu'on nomme collecteur, parce qu'il va ramasser tout le fluide électrique qui sera mis en jeu. Au-dessus est un second disque : les deux surfaces de contact sont enduites d'une légère couche de vernis ; un tube... de verre. La lumière... communique de ce second disque au sol, sans trop s'approcher du plateau collecteur... On fait communiquer celui-ci avec une faible source électrique par un globule... dont il est pourvu en-dessous... »*

Contre l'euthanasie

252. JANKÉLÉVITCH (Vladimir). Lettre autographe signée à un médecin. Paris, 9 février 1972. 1 p. 1/2 in-8, en-tête imprimé de l'U.E.R. de philosophie de la Sorbonne. 2 000 / 2 500



Importante lettre du philosophe qui avait publié *La Mort* en 1966, et qui traiterait encore de l'euthanasie en 1973 dans un entretien avec Pascal Dupont, publié en 1994 dans le recueil posthume *Penser la mort ?*

« Docteur, mon incompetence m'interdit de vous donner sur le problème qui m'est soumis un avis véritablement motivé. D'autant que le problème est en définitive purement médical. Du point de vue éthique il n'y a pas là matière à cas de conscience. La médecine, je crois bien, ne connaît qu'un seul impératif catégorique qui est le numéro un de sa déontologie : maintenir le malade en vie tant qu'il y a une espérance de vie, et si fragile, si précaire que soit la survie ; ce n'est pas au thérapeute comme tel à dire : "ce cas est désespéré", et à abandonner le malade à son sort.

Le thérapeute est là pour soigner, prolonger l'existence, fut-ce l'existence réduite et inconsciente d'un traumatisé condamné à une survie purement végétative. Tant que le comateux respire, que son cœur bat, que l'existence au sens biologique du mort est constatée nous devons le considérer comme pouvant être sauvé. Quant à l'in vraisemblance statistique d'une telle guérison et à l'évaluation des chances, elles posent en réalité des problèmes au sociologue, au démographe... et à l'État : mais le caractère irrécupérable de ces malades, le coût élevé, les méthodes de réanimation, la surcharge des hôpitaux et des spécialistes ne sont pas des problèmes moraux.

Décréter que le malade est de toutes manières "condamné" et que la prolongation de sa misérable existence n'en vaut pas la peine, – cela est d'un niveau moral à peine supérieur aux doctrines néo-darwiniennes et "nationales-socialistes" qui prêchaient l'élimination des inadaptés... »

« J'arriverai tout de même à vous donner au moins une consultation... »

253. JUNG (Carl-Gustav). 2 billets en allemand à Ania TEILLARD. Küsnacht-Zürich, 1949 et s.d. Perforations marginales pour classeur, portant atteinte à deux mots dactylographiés. 1 000 / 1 500



– 1949. Carte en partie autographe. « Pro. Dr C. G. Jung erwartet Frau Teillard am Montag 17 I 1949 um 11 1/2 Vorm. in Küsnacht... » Traduction : « Le Pr. Dr. C. G. Jung attend Madame Teillard lundi 17 janvier 1949 à 11 heures 1/2 du matin à Küsnacht » (1 p. in-12 oblong imprimée avec ajouts autographes).

– Lettre signée. S.d. : « Wenn ich in Paris bin, wird meine Zeit voraussichtlich sehr besetzt sein, aber ich glaube, ich werde es doch fertig bringen, Ihnen wenigstens eine Consultation zu geben... » Traduction : « Quand je serai à Paris, mon temps sera de manière prévisible très occupé, mais je crois que j'arriverai tout de même à vous donner au moins une consultation... » (1 p. in-8 oblong dactylographiée).

Élève de Carl Gustav Jung et du graphologue Ludwig Klages, Ania Teillard était la fille d'un philologue allemand (Ludwig Mendelssohn) de l'Université de Dorpat, actuelle Tartu en Estonie, et se fixa en France. Son œuvre est marquée par l'ambition d'adapter à la graphologie la psychologie analytique de Jung. Elle publia divers livres en allemand et en français, dont l'ouvrage à succès intitulé *Le Symbolisme du rêve* (1944).

Joint, un portrait photographique de Carl-Gustav Jung.

254. **KELVIN** (William Thomson, Lord). 2 lettres autographes signées, l'une « *William Thompson* » (1888) et l'autre « *Kelvin* » (1896), adressées au mathématicien Joseph Bertrand. 200 / 300

Kelvin

– Londres, 18 juin 1888 : « *I hear from lieut. Collet that he is candidate for a post of "répétiteur titulaire d'astronomie et de géodésie" vacant, or about to be vacant, in the École polytechnique ; and I hope you will kindly excuse my writing you a few lines in support of his candidature, though I can quite understand that you may feel it needs no support from "foreign parts". His books on the compass and on the theory and practice of its correction in iron ships, show that he possesses the mathematical knowledge which is the essential foundation of intelligence in astronomy and geodesy. But they prove more : they prove that he has a remarkable tact and skill in applying scientific principles to practical work, which would, I feel sure, make his teaching very useful to his pupils in the École polytechnique. I have known him personally for many years ; ever since a time when he crossed the Channel to Portsmouth and spent a few days with me onboard my yacht to discuss some questions of magnetism, and the adjustment of the compass in iron ships ; and I have had much correspondence with him, and frequent meetings... since that time. I find him very thorough, persevering and accurate, in his scientific work... » Traduction : « J'apprends par le lieut. Collet [Alfred-Joseph Collet, astronome et officier de marine] qu'il est candidat à un poste de "répétiteur titulaire d'astronomie et de géodésie", libre ou sur le point de se libérer à l'École polytechnique ; et j'espère que vous aurez l'amabilité de m'excuser si je vous écris quelques lignes en soutien à sa candidature, bien que je puisse tout à fait comprendre que vous sentiez qu'il n'y a aucune nécessité à ce qu'elle reçoive un soutien venu de "l'étranger". Ses livres sur le compas et sur la théorie et pratique de sa correction sur les navires métalliques, montrent qu'il possède les connaissances mathématiques qui sont la base essentielle de la compréhension en astronomie et géodésie. Mais ils prouvent plus encore : ils prouvent qu'il a un doigté et une habileté remarquables dans l'application des principes scientifiques aux travaux pratiques, ce qui, j'en suis sûr, rendrait son enseignement très utile à ses élèves à l'École polytechnique. Je le connais personnellement depuis plusieurs années ; depuis l'époque où il traversa la Manche pour venir à Portsmouth et passa quelques jours avec moi à bord de mon yacht pour discuter de quelques questions de magnétisme et d'ajustement du compas sur les navires métalliques ; et depuis lors j'ai entretenu une longue correspondance avec lui et l'ai rencontré fréquemment... Je le tiens pour très sérieux, persévérant et précis dans son travail scientifique... »*

– Londres, 25 juin 1896 : « *Through you I desire to express to the Academy of Sciences, my warmest thanks for the great honour it has conferred on me, and the great kindness it has shown me, in presenting to me the Arago medal... I received it on the 16th of June, on the occasion of the celebration of the jubilee of my professorship in the University of Glasgow... » Traduction : « Par votre intermédiaire, je désire exprimer à l'Académie des Sciences mes plus chaleureux remerciements pour le grand honneur qu'elle m'a fait et la grande gentillesse qu'elle m'a témoignée en me conférant la médaille Arago... Je l'ai reçue le 16 juin, à l'occasion de la célébration du jubilé de mon professorat à l'Université de Glasgow... »*

Le physicien Lord Kelvin a donné son nom à l'unité absolue universelle de mesure de la température.

255. **LARREY** (Hippolyte). 2 lettres autographes signées à l'éditeur scientifique Jean-Baptiste Baillière. 1858 et 1865. 150 / 200

Paris, 15 octobre 1858. « *Je m'empresse de mettre à votre disposition l'exemplaire que vous désirez de mon rapport sur l'éléphantiasis [son Rapport à la Société de chirurgie sur l'éléphantiasis du scrotum, paru chez Masson en 1856]... » — Paris, 18 octobre 1865. « Lasphyxie provoquée par la déglutition brusque d'un morceau de viande est un accident que j'ai observé en effet chez les soldats. J'en ai parlé autrefois dans mes leçons de clinique chirurgicale au Val-de-Grâce et je l'ai indiqué dans des discussions, soit à l'Académie de Médecine, soit à la Société de Chirurgie... »*

Le baron Larrey (1808-1895) suivit la voie tracée par son père Dominique-Jean, et devint chirurgien militaire : il participa au siège d'Anvers, à la campagne d'Italie et au siège de Paris. Professeur au Val-de-Grâce (1841) dont il devint chirurgien en chef (1854), il fut nommé **chirurgien de Napoléon III**. Il eut une longue relation avec une ancienne maîtresse de Balzac, Hélène de Valette.

256. **LE VERRIER** (Urbain). 11 lettres, soit : 5 autographes signées et 6 signées. 300 / 400

– Lettre autographe signée à **Napoléon III**. S.l., 8 avril 1865. **L'astronome apporte son aide à l'empereur qui travaille alors à sa propre Histoire de Jules César**, en lui procurant une concordance pour le système calendaire romain : « *Sire, j'ai l'honneur de remettre à Votre Majesté les tableaux de concordance établis sur les bases convenues. L'usage en est facile. À quelle date julienne correspond le cinq des kalendes d'avril 696 de Rome ? (Le rendez-vous des Helvétès). Les années de Rome sont en tête des tableaux. La suite des mois de Rome se trouve dans le corps même de ces tableaux. On y rencontre, à son rang, le cinq des kal. d'avril 696, lequel se trouve en face du 16 avril julien... J'adresserai prochainement à l'empereur le titre explicatif. Mais dès à présent Sa Majesté dispose du résultat principal, la concordance des dates depuis l'an 691 jusqu'en l'an 708... » Napoléon III avait décidé de restaurer l'image de César,*

qui avait été écornée par l'historiographie de la première moitié du XIX^e siècle, et qu'il associait à la sienne. Il décida donc de diriger la rédaction d'un ouvrage érudit par un groupe nombreux de savants et littérateurs, dont Prosper Mérimée ou Victor Duruy. Si la démarche apologétique en faveur du régime impérial est très clairement affirmée dans la préface de cet ouvrage paru en 1865, la valeur scientifique du travail historique effectué est aujourd'hui reconnue.

– Lettre autographe signée au secrétaire de l'Observatoire de Paris, l'astronome Auguste Fraissinet. Paris, 27 septembre 1874. « *Recommandez à M. Périgaud [Ernest Périgaud], à Mrs les astronomes, de mettre avec soin le tapage de la pendule Winerl [pendule astronomique fabriquée par Joseph-Thaddeus Winnerl, qui se trouvait à l'Observatoire]. Puis de le laisser marcher sans l'arrêter, sauf à le remonter plus souvent. Et le couvrir par un carton sur lequel sera inscrite la recommandation de ne pas l'arrêter...* »

– Ensemble de 9 lettres (3 autographes signées et 6 signées), adressées à Théodore Bailleul, directeur de l'imprimerie des éditions Mallet Bachelier, puis à son successeur de celui-ci Jean-Albert Gauthier-Villars. 1854-1876 et s.d. **Correspondance concernant principalement l'impression des Annales de l'Observatoire de Paris. Mémoires :** conditions contractuelles, envois de textes dont un résumé de la *Description du groupe des pléiades* de Charles Wolf, corrections d'épreuves. Les éditions Gauthier-Villars publièrent également les *Recherches astronomiques* de Le Verrier, recueil de textes extraits des *Annales de l'Observatoire de Paris*.

Un des grands astronomes français du XIX^e siècle, Urbain Le Verrier déduisit par calcul l'existence de la planète Neptune, fonda les principes organisant les observatoires français et fonda la météorologie.

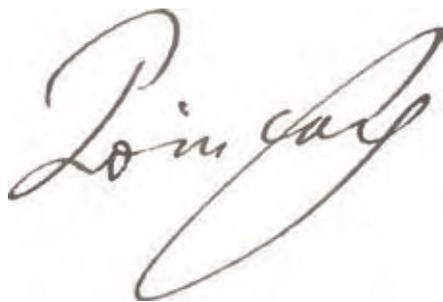
257. **LIEBIG** (Justus von). Lettre autographe signée, en français. Paris, 16 avril 1867. 1 p. in-8. 150 / 200

Lettre relative à la préparation de l'Exposition internationale de 1867 à Paris.

« *Une indisposition légère qui m'importunait déjà hier s'est tellement accrue que mon médecin ne pense pas que je puisse assister demain à la réunion de jury du groupe 10, fixé à 10 h. du matin. Veuillez, pour éviter tout délai, en prévenir un des M.M. les vice-présidents pour me remplacer...* »

Un des grands chimistes de son siècle, l'Allemand Justus von Liebig (1803-1873) étudia un temps à Paris, et établit un laboratoire de renommé internationale à Giessen. Il fit nombre de découvertes, comme celle du chloroforme, et travailla à l'application de la chimie à l'agriculture et à l'industrie alimentaire.

258. **POINCARÉ** (Henri). Lettre autographe signée aux éditions Gauthier-Villars. S.l., [janvier 1912, d'après une estampille du destinataire]. 1 p. 1/2 in-12. 200 / 300



« *Quand vous le jugerez convenable, et si une seconde édition vous paraît désirable, vous pourrez m'envoyer un exemplaire de l'Élasticité avec feuilles blanches intercalées [LEÇONS SUR LA THÉORIE DE L'ÉLASTICITÉ, originellement parues en 1892]. Autre chose. Vous m'aviez parlé il y a quelque temps de la publication de mon cours de cette année, et je vous avais répondu que je ne voulais pas faire concurrence au volume déjà paru sur le potentiel newtonien [THÉORIE DU POTENTIEL NEWTONIEN : leçons professées à la Sorbonne pendant le premier semestre 1894-1895, ouvrage paru en 1899]. Mais j'entrevois maintenant que j'aurai assez de matières nouvelles pour faire un tome 2. Cela changerait les choses, nous en jugerons mieux quand le cours sera terminé...* »

Le plus grand mathématicien de son temps, Henri Poincaré (1854-1912) produisit une œuvre majeure non seulement dans le domaine des mathématiques pures, renouvelant par exemple la théorie des équations différentielles, mais également dans l'application des mathématiques à la physique. Ses recherches dans le domaine de l'optique et de l'électromagnétisme, par exemple, lui permirent de formuler en même temps qu'Einstein une théorie de la relativité restreinte. Il marqua également l'histoire des idées par ses travaux en philosophie des sciences.

259. **ASTRONOMES.** – Ensemble d'environ 60 lettres et cartes. 1 000 / 1 500

– **ANDRÉ** (Charles). Lettre autographe signée. Lyon, 25 juillet 1878. Demande de fonds pour réitérer les expériences sur le passage de Vénus qu'il avait effectuées en Nouvelle-Calédonie.

– **ARAGO** (François). 3 lettres et 2 pièces, 1835-1849 et s.d. Lettre autographe signée pour recommander le minéralogiste et alpiniste écossais George David Forbes qui souhaite entreprendre un voyage dans les montagnes du Dauphiné (s.l., 15 juin 1835) ; notes autographes concernant la force hydraulique nécessaire à l'inondation des fossés de l'enceinte,

préparatoires à son ouvrage *Études sur les fortifications de Paris* paru à Paris chez Pagnerre en 1845 ; lettre autographe signée proposant la candidature du géomètre Joseph Bertrand au poste de professeur de mathématiques à l'École normale supérieure (s.l., 19 décembre 1846, document anciennement doublé avec déchirure au feuillet d'adresse) ; lettre autographe signée au médecin et conchyliologue Paul Massot pour recommander le médecin et botaniste Achille Richard (s.l., 3 juillet 1849) ; copie certifiée conforme du rapport qu'il avait rendu avec l'astronome Johann Carl Burckhardt en 1817 sur plusieurs planétaires de l'astronome René-François Jambon.

– **BIOT** (Jean-Baptiste). 7 lettres autographes signées à Pierre Rayer. 1849-1855 et s.d. Concernant le docteur Gabriel Andral, et diverses recommandations en faveur de malades et de nécessiteux. Le docteur Rayer, professeur à la faculté de Médecine et médecin de Napoléon III, exerçait à l'hôpital de la Charité à Paris.

– **DELAMBRE** (Jean-Baptiste). Lettre autographe signée [au ministre de l'Administration de la Guerre Pierre Daru]. S.l., [entre novembre 1813 et avril 1814]. Recommandation en faveur de l'époux de sa protégée, M. Lemoine, pour faire titulariser celui-ci commissaire des guerres adjoint.

– **FLAMMARION** (Camille). 3 lettres autographes signées et un manuscrit autographe signé. 1882-1919 et s.d. Soit Les lettres sont adressées à l'imprimeur et éditeur Jean-Albert Gauthier-Villars, et concernent la publication du *Bulletin de la Société astronomique de France* (1895). Le manuscrit porte le texte d'une lettre circulaire de remerciements à adresser aux souscripteurs « pour la réalisation du projet d'observatoire populaire » (1882).

– **GUILLEMIN** (Amédée). Lettre autographe signée [au chroniqueur scientifique au journal *La Patrie*, Samuel-Henri Berthoud]. Orsay, 3 juin 1865. Lettre accompagnant l'envoi d'un exemplaire de son ouvrage *Le Ciel : notions d'astronomie à l'usage des gens du monde et de la jeunesse*, pour que son correspondant puisse en faire la critique.

– **JANSSEN** (Jules). Lettre autographe signée. S.l., 8 mars 1878. Concernant l'organisation de la participation de l'observatoire d'astronomie de Meudon à l'Exposition universelle de Paris, notamment l'envoi de photographies.

– **LA BAUME-PLUVINEL** (Aymar de). Lettre autographe signée. Beaupréau (Maine-et-Loire), 9 janvier 1923. Longue lettre technique concernant ses expériences optiques sur l'hérapatite et évoquant les travaux du chimiste anglais William Bird Herapath.

– **LALANDE** (Jérôme Lefrançois de). Pièce signée, contresignée par deux membres de la mairie du 12^e arrondissement de Paris. Paris, mai 1800. « Carte de sûreté » comportant entre autres le signalement de l'astronome.

– **LAPLACE** (Pierre-Simon de). Lettre signée. S.l., 27 mai 1810. Concernant un arriéré d'appointements du à son fils officier d'artillerie.

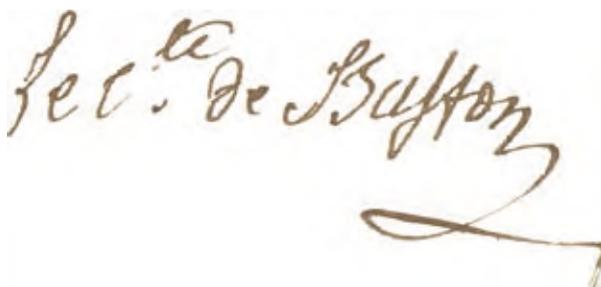
– **LIAIS** (Emmanuel). Lettre autographe signée. Paris, 3 août 1865. Longue lettre scientifique critiquant « *les nouvelles théories du soleil* », et évoquant les travaux de William Herschel et de François Arago.

– **YVON VILLARCEAU** (Antoine Joseph François). 5 lettres, soit 2 autographes signées et 3 signées. 1856-1878. Dont une à l'économiste Charles Dupin concernant le nombre d'étoiles visibles à l'œil nu (1867), et une comprenant la liste de ses collaborations publiées aux congrès de l'Association géodésique internationale (1878).

– Lettres et pièces de Charles **ANDRÉ** (carte de visite), François **ARAGO** (4 lettres), Jean-Baptiste **BIOT** (une lettre), Henri **DESLANDRES** (une carte et une lettre, celle-ci proposant « *de réunir les spectroscopistes de la première heure, les vieux de la vieille* »), Camille **FLAMMARION** (une lettre, joint une lettre à lui adressée), Philippe **GÉRIGNY** (3 lettres), Maurice **HAMY** (une lettre), Jules **JANSSEN** (4 lettres), Urbain **LE VERRIER** (9 lettres, joint deux faire-part de décès imprimés le concernant), Hippolyte **MARIÉ-DAVY** (une lettre), Claude-Louis **MATHIEU** (une lettre), Ernest **MOUCHEZ** (2 lettres et une carte de visite), Charles Marie Étienne Du Bois Champion de **NANSOUTY** (fondateur de l'Observatoire du pic du Midi de Bigorre, une lettre), Charles **WOLF** (une lettre). Avec trois pièces signées par **BIOT**, **LALANDE**, **MATHIEU**, **PRONY**, **YVON VILLARCEAU** (1838, 1849, 1857).

Buffon, Prony...

260. **GUYTON DE MORVEAU** (Louis-Bernard). – Ensemble de 19 pièces, soit : un manuscrit de lui et 18 lettres à lui adressées. 3 000 / 4 000



– **GUYTON DE MORVEAU** (Louis-Bernard). Note en partie autographe, prise à la lecture de l'article de Antoine-François Fourcroy et Nicolas Vauquelin renfermant l'analyse chimique de la fève de marais paru en 1806 dans les *Annales du Muséum d'histoire naturelle*.

– **ARCET** (Jean-Pierre Joseph d'). Lettre autographe signée (s.l., 22 mai 1815), avec apostille autographe signée de Guyton de Morveau (s.d., 24 mai 1815). Le chimiste fait l'apologie d'un bouillon à gélatine destiné aux accouchées.

– **BATT** (William). Lettre autographe signée, en français. Gênes, 5 février 1804. Longue lettre du chimiste et physicien anglais au sujet de la désinfection de l'air.

– **BUFFON** (Georges-Louis Leclerc de). Lettre signée. Jardin du roi à Paris, 5 avril 1784. « ... Achevés de vous rétablir de vos fatigues, achevés aussi vos ouvrages et ne m'envoyés les quatre tableaux que quand vous les aurés mis au point de perfection que vous désirés ; vous me les adresserés directement à Paris au Jardin du roi en m'en donnant précédemment avis. On aura soin de les retirer et d'en payer le port... »

– **HACHETTE** (Jean-Nicolas Pierre). Ensemble de 12 lettres autographes signées, dont une **illustrée d'un croquis scientifique**. 1799-1808 et s.d. Importante correspondance sur les diamants, l'électricité, une pile, le mercure, un appareil galvanique, Berthollet, Laplace, Saussure, etc.

– **JACOTOT** (Pierre). Lettre autographe signée. Dijon, 26 floréal an IX [16 mai 1801]. Sur le *Traité des moyens de désinfecter l'air* de Guyton de Morveau et sur son propre *Cours de physique expérimentale et de chimie*.

– **PRONY** (Gaspard Clair François Marie Riche de). 2 lettres autographes signées, dont une **illustrée**. 1808. Longues et belles lettres scientifiques concernant le pyromètre que Guyton de Morveau veut fabriquer, sa conception, sa proportion, les calculs nécessaires, la température à laquelle l'utiliser. Le dessin représente l'appareil.

Le chimiste et naturaliste Louis-Bernard Guyton de Morveau (1737-1816), mena une quadruple carrière parlementaire, politique, scientifique et industrielle. Avocat général au parlement de Dijon jusqu'à sa retraite en 1782, il fut député à la Législative (qu'il présida en 1792) et à la Convention, membre du comité de Salut public, enfin membre du Conseil des Cinq-Cents. **Un des pères de la chimie moderne, collaborateur à l'Encyclopédie, il fut un fondateur de l'École polytechnique** en 1794, il y enseigna lui-même la minéralogie à partir de 1795 (année de son entrée à l'Institut) et en fut nommé directeur en 1797 sur la recommandation de Monge. Il s'occupa également de navigation aérienne, opérant lui-même une ascension en 1784, et s'attacha à l'application pratique de ses connaissances à l'industrie, fondant notamment une nitrière, des mines et une verrerie.

261. HISTOIRE, ÉCONOMIE ET SOCIOLOGIE. – Ensemble d'environ 100 lettres et pièces.

600 / 800

– **BLANC** (Louis). Ensemble de 26 lettres et pièces. Soit : 11 lettres autographes signées : lettre à son relieur Antoine Chatelin concernant des livres à lui confier, 1867, lettre évoquant la révolution espagnole et le général Juan Prim, 1868, 2 lettres adressées à l'homme politique Louis Greppo et à son épouse concernant la commission de secours en faveur des communards, 1872-1873, une lettre à la féministe Maria Deraismes, 1877 ; etc. — 15 lettres et pièces manuscrites, certaines signées par des éditeurs, certaines signées par Louis Blanc et une apostillée par lui. 1844-1879 principalement. Sur la publication de son *Histoire de dix ans* et de son *Histoire de la Révolution française*, soit : contrats d'édition, correspondances, reçus financiers, etc. — **Joint**, 3 lettres du frère de Louis, l'historien et critique d'art Charles Blanc.

– **BLANQUI** (Adolphe). Lettre autographe signée en qualité de directeur de l'École de commerce qu'il a créée. Paris, 22 février 1832.

– **CHEVALIER** (Michel). Lettre autographe signée. S.l., 17 octobre 1855. Billet de rendez-vous de l'économiste.

– **DURUY** (Victor). Ensemble de 6 lettres (5 autographes signées, une signée). 1866-1870. Cet ensemble comprend 3 lettres à Claude **BERNARD** : « ... Vous et la physiologie, c'est tout un... L'empereur me demande souvent de vos nouvelles. À la rentrée de l'École N[orm]ale, j'ai félicité publiquement Pasteur de son article. » (24 novembre 1866), « J'arrive de Chalons avec votre nomination de commandeur que l'empereur a été très heureux de signer il y a quelques heures... » (« mardi soir », 1867), « Edm. About se présente à l'Académie et voudrait bien votre voix. C'est un petit-fils de Voltaire qui lui a légué un peu de son esprit et de sa phrase leste et vive. Vous avez le banc des évêques ou abbés qui sont journalistes par aventure ; ayez aussi celui des journalistes qui sont gens de lettres par profession... » (Paris, 15 mai 1870). **Joint**, divers documents : un portrait photographique de Victor Duruy en cliché et tirage de Charles Reutlinger, faire-part gravé, plaquettes imprimées, etc.

– **LÉVY-BRUHL** (Lucien). Lettre et carte autographes signées. 1921 et 1935. Concernant la réimpression des œuvres de Jaurès et son propre ouvrage *La Mythologie primitive : le monde mythique des Australiens et des Papous*.

– **MICHELET** (Jules). Ensemble de 4 lettres et une pièce autographes signées. S.d. Soit 2 lettres au critique, littérateur et pédagogue Charles Labitte, 2 lettres et un reçu au géologue et archéologue Jules Desnoyers. **Joint**, un feuillet de faux-titre du premier volume de son *Histoire de la Révolution française* avec envoi autographe signé à l'historien Augustin Thierry.

– **PARETO** (Vilfredo). Correspondance de 13 lettres autographes signées au philosophe et sociologue Jean Bourdeau. Céligny et Leytron [Suisse], 1902-1904. Belles lettres de l'économiste sur la guerre des Boers, le socialisme, Tolstoï, Napoléon Bonaparte, Babœuf, le parti libéral anglais, son livre *Les Systèmes socialistes*, Jean Jaurès et l'affaire Dreyfus, l'Histoire, Aristophane, Ernest Renan, Camillo Cavour, etc.

– **REVEL** (Jean-François). Ensemble de 6 manuscrits autographes signés. Textes pour sa chronique « Les idées de notre temps » publiée dans le magazine *L'Express*, consacrés aux thèses sur le déterminisme développées par le sociologue américain David **RIESMAN** dans *La Foule solitaire* (sans titre), à la féministe Betty **FRIEDAN**, auteur de *La Femme mystifiée* (« *Spartaca* »), à l'ouvrage de Jacques **HOUBART** sur Jean-Paul Sartre, *Un Père dénaturé* (« *Marxisme. Existentialisme. Structuralisme* »), à deux ouvrages, *Sociologie des maladies mentales* par Roger **BASTIDE** et *Mythologie de notre temps* par Alfred **SAUVY** (sans titre), aux thèses du sociologue américain Vance **PACKARD** sur les techniques clandestines de persuasion et de surveillance visant la société (« *Liberté surveillée* »).

– **ROSTAND** (Jean). 6 lettres autographes signées. 1931-1942 et s.d. Correspondance du biologiste et philosophe concernant ses ouvrages *État présent du transformisme* (1931), *La Vie des crapauds* (1933), *La Vie des libellules* (1935), *Mœurs nuptiales des bêtes* (1939), *Hommes de vérité* (1942 »).

– **SIEGFRIED** (André). 3 lettres (une autographe signée, 2 signées). 1927-1928. Correspondance du sociologue, géographe et historien sur son ouvrage *Les États-Unis d'aujourd'hui*.

– Lettres et pièces d'Alphonse **AULARD**, Jean-Pierre **BABELON**, Roger de **BEAUVOIR**, Anne-Marie **CABRINI**, Pierre **CHAMPION** (manuscrit, incomplet, d'un texte sur sainte Claire), Georges **CAIN**, Armand **DAYOT** (dont une lettre concernant une pétition protestataire à faire signer par des critiques d'art et des écrivains, s.d.), Guillaume **DEPPING**, Georges **DUVEAU**, Hector **FLEISCHMANN**, Gabriel **HANOTAUX** (dont une lettre sur une affaire de faux ayant visé l'impératrice Eugénie), Ernest **LAVISSE**, Jean **LUCAS-DUBRETON**, Ernest **MAINDRON**, Émile **MÂLE** (1940-1943, concernant notamment ses propres travaux, l'histoire de Rome, Stendhal, le Maroc), François-Auguste Alexis **MIGNET**, Armand-Alexis **MONTEIL**, Jacques Romanet dit Jacques **MORTANE**, Louis **PASSY**, René **PICARD**, Eugène-Melchior de **VOGÜÉ**.

262. HISTOIRE NATURELLE. – Ensemble d'une quarantaine de lettres et cartes.

400 / 500

Une majeure partie en est adressée au botaniste Eugène Bourgeau, et concerne les herbiers que celui-ci constituait lors de ses voyages.

Le botaniste écossais John Hutton **BALFOUR** (1860, sur la flore de la Lycie dans l'actuelle Turquie), le naturaliste Joachim **BARRANDE** (Prague, 1880, sur son ouvrage *Système silurien du centre de la Bohême* ; ancien précepteur du comte de Chambord), le botaniste Constant **BILLOT**, le botaniste suisse Edmond **BOISSIER** (1861, sur les îles Canaries, les îles Sandwich et le Pérou), le botaniste et horticulteur François **CELS**, le botaniste Ernest **COSSON** (1854, sur la flore d'Algérie), le biologiste et botaniste Joseph **DECAISNE**, le botaniste suisse Philippe **DUNANT** (1860, concernant la flore de Lycie), le botaniste Michel-Charles **DURIEU DE MAISONNEUVE**, le naturaliste et anatomiste Isidore **GEOFFROY SAINT-HILAIRE**, le botaniste anglais William Joseph **HOOKE** (1861, entre autres sur la flore des îles ioniennes), le botaniste et homme politique Hippolyte François **JAUBERT**, le botaniste Jean-Louis **KRALIK** (1862, concernant la flore d'Égypte et de Corse), le botaniste allemand Carl-Sigismund **KUNTH**, le botaniste danois Johan **LANGE** (concernant la flore de l'Asie mineure), le botaniste et homme d'affaires Alphonse **LAVALLÉE** (1857, lettre avec liste d'arbres), le botaniste suisse Louis **LERESCHE** (1860, concernant la flore des îles Canaries), le botaniste allemand Georg **METTENIUS** (1857, concernant la flore des Açores et de l'Algérie), le botaniste François-André **MICHAUX**, le naturaliste Alfred **MOQUIN-TANDON**, le naturaliste Jules **MORIÈRE** (1862-1870, concernant entre autres des prismes de basalte et de la fluorine), le naturaliste et médecin allemand Karl **RENARD** (Moscou, 1858, concernant le journal *Cosmos*), le botaniste Wladimir de **SCHOENEFELD**, le botaniste anglais Philip Barker **WEBB** (1850, concernant la flore de l'Espagne et de l'Inde), le botaniste allemand Moritz **WILLKOMM** (concernant la flore de Lycie), etc.

263. MATHÉMATIENS. – Ensemble d'une trentaine de lettres et pièces.

300 / 400

Adhémar Jean-Claude **BARRÉ DE SAINT-VENANT** (2 lettres), Joseph **BERTRAND** (3 lettres dont une citant Claude Bernard, et une carte de visite), Carl Wilhelm **BORCHARDT** (Berlin, concernant un portrait en daguerréotype du philosophe Friedrich Heinrich Jacobi et l'appréciation de Heinrich Heine qui trouvait le cliché parfaitement ressemblant), Francesco **BRIOSCHI**, Emmanuel **CARVALLO** (2 lettres), Michel **CHASLES** (11 lettres), Luigi **CREMONA** (au mathématicien Jean-Victor Poncelet), Gaston **DARBOUX** (3 lettres), Louis-Benjamin **FRANCEUR** (2 lettres et une pièce), Jean-Nicolas Pierre **HACHETTE** (lettre à l'astronome François Arago), Paul **PAINLEVÉ**, Émile **PICARD** (3 cartes dont une sur les *Leçons de mécanique* de Poincaré, 1909, et une lettre sur le prix Nobel de physique Gabriel Lippmann, 1931), etc.

264. PHILOLOGUES et divers. – Ensemble de 22 lettres et cartes.

300 / 400

– **LITTRÉ** (Émile). 16 lettres autographes signées, dont 15 au médecin Pierre Rayer, 1847-1860 et s.d. Correspondance concernant une description de *speculum* (26 mai 1847), la parution d'un volume de Pline (1^{er} février 1848), son admission à la Société de biologie en raison de sa contribution à « *l'éclaircissement de la médecine antique* » (5 décembre 1848), son édition du *Dictionnaire de médecine, de chirurgie, de pharmacie* de Pierre-Hubert Nysten, (2 septembre 1854), sur sa traduction française de l'ouvrage de David Friedrich Strauss, *Vie de Jésus* (1853), son entrée au *Journal des savants* (2 septembre et 8 décembre 1854), etc.

– **RENAN** (Ernest). 2 lettres autographes signées. 1878 et 1888. Concernant la participation du Collège de France à l'Exposition universelle de 1878, et Tullio Massarani, « *sénateur du royaume d'Italie, un des littérateurs et des patriotes les plus distingués de l'Italie, commissaire pour les Beaux-Arts à l'Exposition* [universelle de 1889]... *un des critiques d'art les plus distingués de l'Italie* ».

– **TAINÉ** (Hippolyte). Lettre autographe. Menthon-Saint-Bernard (Haute-Savoie), « 16 juin » [1878]. Sur son échec dans sa candidature à l'Académie française, face à Renan, le 13 juin 1878 : « ... *Renan est venu me trouver le lendemain en loyal camarade, et m'engager de la part de quelques amis à me présenter au fauteuil de M^r de Loménie... Vous avez peut-être lu dans Le Temps un article expliquant que, si je suis bien sage, si je répudie les vilaines alliances dans lesquelles on m'a enlacé (cela s'adresse à vous, à Al. Dumas, à Mr de Broglie), le côté gauche me pardonnera et me donnera le fauteuil que le côté droit n'a pas pu me donner. C'est tentant, comme vous voyez ; mais je vous avoue que je ne suis pas tenté... À la façon dont les journaux prennent la chose, tout acte aujourd'hui est politique ; bon gré, mal gré, on est confisqué par les uns ou par les autres ; on a beau crier : je ne suis ni de gauche ni de droite... Pour moi, je suis toujours heureux de rencontrer des gens d'esprit qui ont de la politesse quelque soit leur parti... Je réimprime L'Intelligence, et j'y ai ajouté beaucoup, surtout à propos du cerveau... »*

– Le médiéviste Joseph **BÉDIER** (1909, reçu signé adressé à Sarah Bernhardt pour la pièce *Tristan et Iseut*), l'helléniste Alexandre-Marie **DESROUSSEAUX** (carte postale autographe signée illustrée de son portrait photographique signé, de son pseudonyme **BRACKE**), l'helléniste académicien Henri **PATIN**.

- **BECQUEREL** (Antoine-César). Lettre autographe signée au physicien Andrew Crose. 1837. Intéressante lettre scientifique du physicien sur l'électricité et le magnétisme.
- **BECQUEREL** (Edmond). 3 lettres autographes signées. 1853-1876. Le physicien, fils du précédent, évoque son cours de physique au conservatoire des Arts et Métiers (1853), une médaille offerte à Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (1856), l'Exposition universelle de Paris (1878).
- **BERTHELOT** (Marcellin). 2 lettres autographes signées, 1880-1882, l'une à l'industriel et homme politique Alfred Koechlin-Schwartz, l'autre à l'épouse de celui-ci. Le chimiste félicite notamment son correspondant pour son ouvrage *Un Touriste en Laponie*, en évoquant son propre voyage en Suède (1882).
- **BERTHOLLET** (Claude-Louis). Lettre autographe signée au juriste et homme politique anglais John Whishaw. 1815. Le chimiste évoque le chimiste anglais Smithson Tennant, mort en France quelques mois auparavant : « ... *Nous avons été bien affligés du triste accident qui a terminé la vie de M. Tennant : la naïveté de son caractère, ses lumières étendues, ses vues ingénieuses avaient inspiré le plus vif intérêt à ceux qui avaient le bonheur de le connaître...* » John Whishaw publia en 1815 une notice sur Smithson Tennant.
- **BROGLIE** (Louis de). Carte autographe signée à la maison d'édition Gauthier-Villars. 1961. Le physicien et mathématicien accorde son autorisation de traduction en anglais de son ouvrage *Introduction à la théorie des particules*.
- **BROGLIE** (Maurice de). Carte autographe signée du physicien. 1929. « *C'est mon jeune frère, que vous ne connaissez pas, je crois, et qui est un peu mon élève, qui vient d'obtenir le prix Nobel [de physique] pour ses travaux mathématiques sur la nature de la lumière. Tous deux, nous vous remercions de votre aimable pensée...* »
- **CHAPTAL** (Jean-Antoine). Lettre autographe signée à ses « *chers et anciens camarades* ». 1813. « *j'ai reçu successivement... les deux demandes que vous avez adressées au ministre de l'Intérieur ; l'une et l'autre honorent votre cœur, et je les ai appuyées...* »
- **CLAUSIUS** (Rudolf). 2 lettres autographes signées [au mathématicien Joseph Bertrand]. 1884 et 1887. Le physicien allemand accompagne l'envoi de deux exemplaires d'une de ses œuvres : « *Le mémoire est un complément d'un autre, déjà envoyé, sur la théorie des machines dynamo-électriques, et contient l'application de cette théorie au transport de force par des machines dynamo-électriques...* » (1884). Il aborde également une question scientifique traitée par Bertrand : « *En parlant, dans ma dernière lettre, du coefficient constant de votre formule, j'ai supposé que l'unité de pression était la même que dans votre première formule, c.-à-d. une atmosphère. Mais plus tard j'ai vu que vous avez pris dans votre dernière formule un millimètre de mercure comme unité de pression. Ma remarque sur la valeur numérique du coefficient n'a donc pas de raison...* » (1887).
- **DAVANNE** (Alphonse). 4 lettres autographes signées. 1882-1886. Le chimiste et photographe, qui fut membre fondateur de la Société française de photographie, présente en détail les différents procédés de reproduction photographiques de son temps en indiquant pour chacun les praticiens parisiens alors en activité (1885), traite des difficultés de réalisation des contretypes photographiques (1882), etc.
- **DUMAS** (Jean-Baptiste). 5 lettres autographes signées au graveur de monnaies et médailles Jacques-Jean Barre. 1843-1859. Correspondance amicale du chimiste et homme politique, évoquant entre autres un voyage en Angleterre, les chimistes Louis-Jacques Thénard et le naturaliste Alexandre Brongniart.
- **GOLDSTEIN** (Eugen). 2 lettres autographes signées, en allemand, [adressées au physicien Charles de Watteville]. 1907 et 1911. Le physicien allemand évoque ses propres travaux de spectrographie, et félicite son correspondant pour ses publications sur le même sujet et sur la radioactivité.
- **GRAMONT** (Arnaud de). 2 lettres autographes signées. 1917 et 1919. Dont une évoquant ses travaux en spectrographie (1919).
- **HESS** (Victor Franz). Portrait photographique en couleurs signé et daté au verso. 1959. Le physicien américain d'origine autrichienne avait reçu le prix Nobel de physique en 1936.
- **LIPPMANN** (Gabriel). Lettre autographe à Pierre de Coubertin. 1907. Concernant une « *petite allocution* », probablement dans le cadre de leur travail commun au sein de l'Association pour la réforme de l'enseignement. Gabriel Lippmann recevrait l'année suivante le prix Nobel de physique.
- **MATIGNON** (Camille Arthème). 5 missives (4 autographes signées et une signée), soit 4 lettres et une carte de visite, adressées au physicien Charles de Watteville. 1915-1918. Dont une longue lettre dans laquelle le professeur de chimie au Collège de France présente un procédé d'inflammation pour lequel il envisage une application militaire.
- **PICTET** (Raoul). Lettre autographe signée. 1881. Longue lettre du physicien et chimiste suisse, relative à un projet industriel de construction d'un « *bateau rapide* ».
- **RITZ** (Walter). Lettre autographe signée. Waldkirch [en Suisse], « *15 sept.* » [probablement 1905]. Longue lettre du physicien suisse, un des précurseurs de la théorie quantique, sur ses travaux concernant les rayons infrarouges, sur sa santé délabrée.
- **SAINTE-CLAIRE-DEVILLE** (Henri). 2 lettres autographes signées. 1878. Le chimiste, qui mit au point le premier procédé industriel de production de l'aluminium, traite ici de l'organisation de l'Exposition universelle de 1878, et propose notamment d'y faire figurer le « *sidérost* » de Léon Foucault.
- Le physicien anglais Henry Wentworth Dyke **ACLAND** (portrait photographique signé au recto), le chimiste Jean-Pierre Joseph d'**ARCET** (2 lettres), le chimiste Antoine Jérôme **BALARD**, le chimiste Marcellin **BERTHELOT** (6 lettres dont une concernant l'organisation de l'Exposition universelle de 1878, et une au mathématicien Joseph Bertrand), le physicien et médecin Daniel **BERTHELOT** (2 lettres), le chimiste Claude-Louis **BERTHOLLET** (3 pièces, joint une lettre à lui adressée), le chimiste Joseph **BONJEAN** (3 lettres dont une évoquant ses travaux sur le silicate et le benzoate de

soude), le physicien Édouard **BRANLY** (4 lettres), le physicien David **BREWSTER** (sur sa participation à l'organisation de l'exposition universelle de Dublin), le physicien Marcel **BRILLOUIN** (1916, lettre sur la photographie aérienne), le physicien Louis de **BROGLIE** (carte évoquant la théorie des particules), le physicien Maurice de **BROGLIE** (spécialiste de la physique expérimentale et de la recherche atomique), le chimiste et métallurgiste Georges **CHARPY**, le chimiste Eugène **CHEVREUL** (6 lettres, dans lesquelles il invite à se rendre à l'exposition du Museum d'histoire naturelle présentant les collections naturalistes rapportées des océans Indien et Pacifique par Filhol et de L'Isle, il demande le dictionnaire de Littré, demande l'ouvrage d'Yriarte sur Venise, le classement et l'envoi à l'Exposition universelle de 1878 d'une collection de dessins naturalistes provenant des colonies espagnoles, etc.), le chimiste belge Léon **CRISMER** (1919, sur la préparation d'un tube à phosphore), l'historien des sciences Ernst **DARMSTAEDTER** (il se consacra particulièrement à l'histoire de la chimie), le physicien Charles **FABRY** (spécialiste d'optique), le chimiste et pharmacien Jean-Nicolas **GANNAL**, le chimiste industriel Aimé **GIRARD** (également agronome, 14 lettres et cartes, sur son *Dictionnaire de chimie industrielle* et ses *Recherches théoriques et pratiques sur la formation des épreuves photographiques positives*, sur son travail forcené en laboratoire, sur le procédé de distillation de Raoul Pictet, etc.), le physicien Gilberto **GOVI** (également historien et philologue, lettre sur l'Académie des Sciences, Francesco Brioschi, etc.), le physicien Charles-Eugène **GUYE** (1922, sur le prix Nobel de physique Gabriel Lippmann), le physicien, géologue et ingénieur Léon **LECORNU**, le physicien Augustin **MOUCHOT** (une « Note sur les applications de la chaleur solaire », et 4 lettres, notamment sur son procès avec Abel Pifre qui utilisa son récepteur solaire pour faire fonctionner une machine à vapeur), le chimiste Charles **MOUREU** (une carte et une lettre sur le camouflage de guerre et les inventeurs durant le siège de Paris), le chimiste Jules **PELOUZE**, le chimiste Pierre-Jean **ROBIQUET** (1835, concernant un rapport d'Eugène Chevreul sur « *le bouillon de la compagnie hollandaise* »), le chimiste Heinrich **ROSE** (fondateur de l'analyse qualitative et quantitative), le physicien et chimiste anglais Benjamin Thompson **RUMFORD**, né en Amérique, fixé en France en 1802 où il épousa la veuve de Lavoisier (1802, lettre de recommandation à Benjamin Delessert pour le fils de Lord Kinnaird), le chimiste Henri **SAINTE-CLAIRE-DEVILLE** (25 lettres et pièces, correspondance professionnelle et amicale, de celui qui mit au point le premier procédé industriel de production de l'aluminium), le chimiste Louis **TROOST** (1884, sur les huiles de pétrole), le chimiste Georges **URBAIN** (lettre sur le phénomène de phosphorescence, et manuscrit d'une allocution présentant le physicien Charles de Watteville), le chimiste Adolphe **WURTZ** (3 lettres, spécialiste de l'application de la chimie aux autres sciences, notamment à la médecine).

Joint : VERNIER (Émile Séraphin). **Plaque métallique commémorative à l'effigie de Pierre Curie**. 1907. – 10 documents manuscrits et imprimés concernant les obsèques nationales de Marcellin **BERTHELOT** et de Louis **PASTEUR**.

266. SCIENCES OCCULTES. – Ensemble de 22 lettres et cartes, la plupart adressées à la baronne de Watteville, née Krell, spirite. 500 / 600

– **BÉNÉZECH** (Alfred). 5 lettres autographes signées [à la baronne de Watteville]. Montauban, 1909-1918. Le pasteur Bénézech, spirite comme sa correspondante, déroule des considérations sur l'au-delà et le scepticisme de la société moderne à cet égard, fait l'éloge des *Extraits de communications médiumniques* de sa correspondante, annonce son propre ouvrage *Souffrir. Revivre. Le problème de la douleur. L'insuffisance des explications. La lumière par le progrès dans un autre monde*, etc.

– **FLAMMARION** (Camille). 3 cartes autographes signées à la baronne de Watteville. 1917-1919 et s.d. Concernant un périodique d'astronomie et les publications de la baronne sur le spiritisme : « ... *Le sujet m'intéresse infiniment... Le spiritisme n'est peut-être pas ce que nous croyons...* » (s.d.), « ... *Peut-être ne serai-je pas toujours de l'avis de l'Esprit, notamment sur Jupiter ; mais que de points d'interrogation ces pages font jaillir devant nos yeux ! Merci au nom de tous les chercheurs qui désirent s'approcher de la Vérité...* » (1917),

– **PAPUS** (Gérard Encausse, dit). Lettre autographe signée « *G. Encausse* » et carte de visite autographe signée « *Papus* ». S.d.

– **THÈBES** (Anne Victorine Savigny dite madame de). Carte autographe signée de la chiromancienne et voyante. S.d.

– **VALABRÈGUES** (Albin). 2 lettres et une carte de visite autographes. 1922-1924. L'auteur de comédies et d'essais philosophiques y traite de spiritisme : « *J'ai lu votre volume avec le plus vif intérêt. Les idées exprimées vous placent à mi-chemin du kardécisme, que nous respectons, et des idées que je défends... et qu'on ne respecte pas. Vous avez apporté au spiritisme un dossier très intéressant, d'une incontestable originalité de forme, et je me console de nos désaccords d'ici-bas, avec la certitude que lorsque nous serons l'un et l'autre dans l'au-delà, nous servirons la vérité avec les mêmes yeux... J'estime que vos amis servent le déterminisme... et j'estime [qu'ils] préparent indirectement les générations qui viennent à la grande et belle révélation déterministe, où sortira l'IMMENSE PITIÉ, prélude de l'immense Amour !...* » (Paris, 8 décembre 1922). Joint, le brouillon autographe signé d'une réponse de madame de Watteville à cette lettre d'Albin Valabrègue.

– Le philosophe Émile **BOIRAC** (lettre délicatement ironique dans laquelle il fait remarquer que les « amis invisibles » de madame de Watteville ont mal compris un passage de l'ouvrage qu'il a fait paraître en 1917, *L'Avenir des sciences psychiques*), le philosophe et écrivain suisse Frank **GRANDJEAN** (2 longues lettres sur « la faculté métapsychique », sur ses publications et sur celles de madame de Watteville), l'actrice Adeline **DUDLAY** (sur les communications spirites de madame de Watteville), une femme qui dit être en communication avec son fils mort à la guerre, etc.

Bruxelles 22. Octobre. 1793.

Je me croyois pas aimable. Milady en recevant la lettre
du 10 de ce mois, que ma femme avoit alors annoncée
une nouvelle aussi affligeante pour moi, vous savez
dans ^{deja} droite que La Reine de France. Le modèle des Reines et
et des femmes n'est plus. c'est La Bastille du matin, que ce
crime a été consommé, il fait fremir La Nature et
l'humanité, et mon cœur en est cruellement déchiré. Le
votre est trop sensible pour en pas partager un docteur.
elle n'est alléguée que par l'idée, que Dieu vous cette
première infortune est dévotée. Des Mors et des Chagrins
affreux que elle éprouvoit depuis qu'elle a eu et auquel son
courage seul pourroit résister. M^{me} de Fitz-James est
extrêmement affligée, nous pleurons ensemble votre perte
consommée, je tâche de lui consoler mais hélas j'ai trop
besoin moi-même de consolation, pour pouvoir lui en
donner. Je n'ai pas la force de lui dire aucun
détail sur ce triste événement. D'ailleurs ceux que vous
avez tout peu exacts. Adieu, ma chère amie, plaignez
moi, donnez moi de vos nouvelles, et croyez à la tendre
amitié que je vous ai vouée.

Mille amours à votre bonne et aimable Duchesse

Je vous envoie dans l'instant votre paquet par le Sr Elliot
et je vous renvoie votre lettre à la D^{lle} de Fitz-James
Le Sr Elliot est arrivé hier avec son et parti ce matin

HISTOIRE & VOYAGES

Les départements indiens du corregidor de Cañete

267. [PÉROU]. – TOLEDO (Francisco Álvarez de). Pièce signée en qualité de **vice-roi du Pérou**, contresigné par son secrétaire d'État Alvaro Ruiz de Navamuel y de Los Rios. Los Reyes [Lima], 12 septembre 1577. 1 p. in-folio, petite déchirure marginale due à l'ouverture. 2 000 / 2 500

Pièce rarissime.

Francisco de Toledo, organisateur du système colonial espagnol en pays inca. Après la conquête du Pérou par Francisco Pizarro, une vice-royauté fut créée par Charles Quint en 1542, qui regroupait toute l'Amérique du Sud espagnole. Le vice-roi Francisco de Toledo, en fonction de 1569 à 1581, battit et fit exécuter le dernier Inca, Tupac Amaru, et mit véritablement en place le système colonial espagnol dans cette partie du monde. Il divisa notamment le territoire sous sa férule en environ 70 *corregimientos* (régies) administrés par un *corregidor* (régisseur) espagnol, chaque *corregimiento* étant divisé en plusieurs *repartimientos de Indios* (départements indiens), sortes de districts fiscaux dans lesquels les Indiens devaient se plier à un système de travaux et achats forcés.

Acte par lequel le vice-roi Toledo ordonne que soit payé à Hernán Vázquez de Puga le salaire qui lui est dû comme *corregidor* de Cañete, actuelle San Vincente de Cañete : « *Don Francisco de Toledo mayordomo de Su Magestad, su vissorey, gobernador y capitán general en estos reinos y provincias del Perú y Tierra Firme, presidente de la Audiencia real de Los Reyes &c. Por quanto yo provey por corregidor de la villa de Cañete y de los repartimientos de Yndios de Limaguana y Pachacama y los demás del término y zuridicion d'esta ciudad de Los Reyes a Hernán Vazquez de Puga... ; acordé de dar y di la presente por la qual mando que de los bienes de las comunidades de los dichos repartimyentos y de los demás que el dicho Hernán Vazquez de Puga tiene en coregimiento se le dé y pagué lo que se le deve del tiempo que a usado el dicho oficio de coregidor de los dichos repartimyentos...* »

Traduction : « Dom Francisco de Toledo, majordome de Sa Majesté, son vice-roi, gouverneur et capitaine général en ces royaumes du Pérou et de Terre-Ferme, président du Tribunal royal de Los Reyes [Lima] &c. Comme j'ai commis Hernán Vazquez de Puga *corregidor* de la ville de Cañete et des *repartimientos* indiens de Limaguana et Pachacamac et autres des circonscription et juridiction de cette cité de Los Reyes... ; j'ai bien voulu donner et ai donné la présente par laquelle j'ordonne que, des biens des communautés desdites provinces et autres dont ledit Hernán Vazquez de Puga tient la régie, lui soit donné et payé ce qu'on lui doit pour le temps qu'il a rempli ledit office de régisseur desdites provinces... »

Créé en 1576 et confié à Hernán Vázquez de Puga, le *corregimiento* de Cañete, comprenait les *repartimientos* situés entre Lima et Cañete : Lunahuana, Chilca, Mala, Coayllo, Calango, Pachacamac, Surco, Ate, La Magdalena, Lurigancho et Huanchihuaylas.

« *L'on m'a assuré qu'ilz sont braves & courageux...* »

268. HENRI IV (Henri de Bourbon, futur). Lettre signée « *Henry* » à Jean de Harnabure. La Rochelle, 1^{er} février 1589. 1/2 p. in-folio, perforations marginales dues au système de clôture, une découpe marginale due à l'ouverture, montage ancien sur vergé azuré ajouré pour laisser voir l'adresse au dos. 1 000 / 1 500

Lettre écrite en pleine guerre de religion, peu après l'assassinat du duc de Guise qui avait conclu la rupture entre le pouvoir royal et la Ligue, et qui devait amener la réconciliation finale entre Henri III et le futur Henri IV, alors à la fois héritier légitime au trône de France et chef de l'armée protestante. Le dernier roi Valois mourrait dans la nuit du 1^{er} au 2 août 1589, mais son successeur, après avoir abjuré le protestantisme en 1593, ne serait sacré qu'en 1595.

Jean de Harnabure commandait alors une compagnie de cheval-légers au service du futur Henri IV.

« *Harnabure, je vous envoye ces quatre honnestes hommes pour estre de ma compaignye. Faictes leur faire le sarmen & les retenez & leur faictes bailler quartier. Ilz on des chevaulx, mais non trop bons ; il faudra adviser le moyen de leur en faire recouvrer de meilleurs & a bon marché, car je croy que la longueur du chemin à me venir trouver leur a ung peu faict aliger la bourse. L'on m'a assuré qu'ilz sont braves & courageux. C'est ce que vous aurez à present de moy qui prie Dieu vous avoyr, Harnabure, en sa sainte & digne garde...* »

Ami d'enfance et compagnon d'armes d'Henri IV, Jean d'Harnabure (1553-1630) était originaire de Navarre et fut donné comme compagnon de jeux à Henri de Bourbon. Il demeura fidèlement attaché à son service comme officier, et fut de tous les combats, faisant preuve d'une bravoure peu commune : il participa à la prise de Niort en décembre 1588 – où il perdit un œil et gagna le surnom de « Borgne » donné par l'amitié virile d'Henri IV –, il fut blessé à Arques en septembre 1589, combattit au siège de Rouen (novembre 1591-avril 1592) où il sauva la vie du roi et celle d'Agrippa d'Aubigné, fut au siège de Laon (1594), etc. Henri IV le fit gouverneur de Vendôme puis d'Aiguemortes. Sous Louis XIII, au début de la guerre de Trente Ans, Harnabure serait employé à la tête de la cavalerie française au sein de l'armée protestante du comte Ernst von Mansfeld, alliée à la France et engagée contre l'empereur. Il épousa la grand-tante de Montesquieu, et son fils aîné épouserait la sœur de Tallemant Des Réaux.

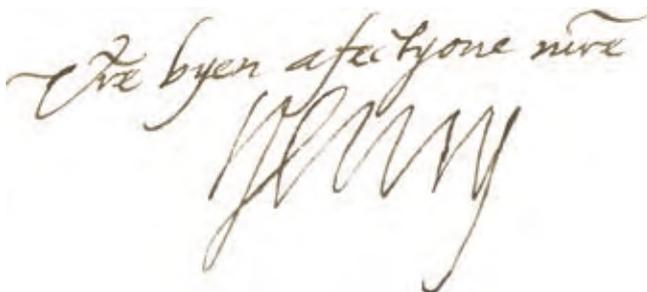
« *Faites que les habitants me viennent parler...* »

269. HENRI IV. Lettre autographe signée « Henry » à Jean de Harambure. S.l., [probablement le 16 ou 17 avril 1589]. 1 p. in-8 oblong, perforations marginales dues au système de clôture, une découpe marginale due à l'ouverture, montage ancien sur vergé azuré ajouré pour laisser voir l'adresse au dos. 2 000 / 2 500

Très rare lettre entièrement autographe.

« *Harambure, je suys byen ayse que vous soyés logé. Fetes que les habytans me vyenet parler. Je m'en vay ce soyr à Gonort. Adyeu. Votre byen afectyoné maître...* »

Le château de Gonnord, sur l'actuelle commune de Vallanjou en Maine-et-Loire, appartenait à la famille de Cossé.



Vers une réconciliation avec Henri III. Le futur Henri IV, alors roi de Navarre, était l'héritier légitime du trône depuis la mort du duc d'Anjou en 1584, et le chef du parti protestant depuis la mort du prince de Condé en 1588. Alors que se déroulait la huitième guerre de Religion, le pouvoir royal se trouvait terriblement affaibli par les succès de la Ligue que soutenait l'Espagne. Quand, en décembre 1588, Henri III fit tuer le duc et le cardinal de Guise, il souleva une véritable fureur populaire à son encontre, dut se tenir à Tours et renvoyer la Cour. Henri de Navarre, conseillé par Duplessis-Mornay, décida alors de profiter de cette situation, et, quittant la Saintonge où il se tenait prudemment, il remonta vers la Loire en mars 1589 pour entamer des négociations. Un traité fut signé le 3 avril, par lequel Henri III accordait une trêve au roi de Navarre et lui octroyait Saumur comme ville de sûreté sur la Loire. L'armée protestante put ainsi passer le fleuve par cette ville le 21 avril 1589 et, le 30 avril, le futur Henri IV rencontra Henri III à Plessis-lès-Tours : les anciens adversaires décidèrent d'unir leurs forces dans un combat commun contre la Ligue.

Après de vifs succès, ils vinrent mettre le siège devant Paris, mais Henri III fut blessé à mort par un assassin en août 1589 – il eut le temps d'appeler à reconnaître Henri de Navarre comme roi de France, et de conseiller à nouveau à celui-ci de se convertir.

Sur Jean de Harambure, brave parmi les braves, fidèle parmi les fidèles d'Henri IV, cf. *supra* n° 268.

« *Le corps de feu ma seur, la duchesse de Bar...* »

270. HENRI IV. Lettre signée « Henry », contresignée par le secrétaire d'État Nicolas de Neufville, futur marquis de Villery, adressée à Jean de Harambure. Paris, 12 mars 1604. 1 p. in-folio, adresse au dos. 1 000 / 1 500

« *Mons^r d'Harambure, vous recevrez ceste lettre par le s^r de La Tuillerie [Mathurin Coignet, seigneur de La Tuillerie], mon maistre d'hostel que j'envoye pour conduire à Vendosme le corps de feu ma seur, la duchesse de Bar [Catherine de Bourbon]. Il vous dira comme je desire qu'il soit mis auprès celluy de feu la royne, ma mere [Jeanne d'Albret].*

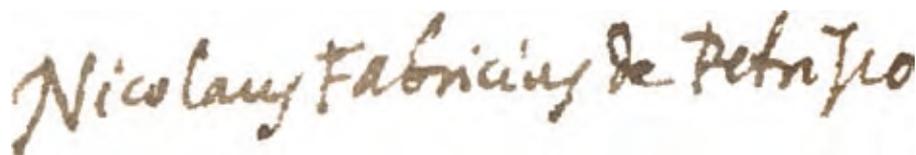
Partant, donnez ordre que mon intention soit suivie & que ledict corps de madicte seur reçoive en arrivant à Vendosme tout l'honneur qui est deub à sa qualité et à la proximité dont elle m'attouchoit, ainsi que vous entendrez plus amplement dudict mons^r de La Tuillerie, sur lequel me remectant, je prie Dieu, mons^r d'Harambure qu'il vous ayt en sa sainte garde... »

Vendôme des Bourbon. Henri IV était duc de Vendôme, et c'est dans cette ville que son père Antoine de Bourbon (de qui il tenait le duché) ainsi que sa mère la reine de Navarre Jeanne d'Albret, avaient été enterrés. Devenu roi, Henri IV avait récompensé un proche, Jean de Harambure, en le nommant gouverneur de Vendôme.

Sœur unique d'Henri IV, femme de tête et protestante inflexible, Catherine de Bourbon (1559-1604) reçut une éducation raffinée – elle écrivait elle-même des poèmes. En 1577, son frère lui confia la lieutenance en Navarre, Béarn, Bigorre, Foix, puis la régence quand il monta sur le trône de France. Elle administra ainsi ses états jusqu'en 1599, faisant notamment réaliser d'importants travaux d'urbanisme, et surmonta toutes les oppositions afin de soutenir Henri IV dans sa lutte contre la Ligue. La question du mariage demeura longtemps ouverte pour elle : son frère lui cherchait une brillante alliance mais ses projets échouèrent jusqu'en 1599. Déjà âgée de quarante ans, elle se vit mariée au duc de Bar Henri de Lorraine, qui deviendrait duc de Lorraine en 1608. Elle nourrissait en fait une passion partagée pour le comte de Soissons, et ne pardonna jamais à Henri IV la rupture qui lui fut imposée, d'autant plus que l'époux désigné était catholique. Elle ne voulut jamais se convertir, malgré les pressions de son entourage, même après l'abjuration du roi, et le pape refusa une autorisation que l'archevêque de Reims finit par accorder. Elle mourut à Nancy le 13 février 1604.

Sur Jean de Harambure, brave parmi les braves, fidèle parmi les fidèles d'Henri IV, cf. *supra* n° 268.

271. **PEIRESC** (Claude Nicolas Fabri de). Pièce signée, en latin, en qualité d'abbé commendataire de Sainte-Marie de Guîtres. Aix-en-Provence, 19 décembre 1624. 4 pp. petit in-folio, onglets, quelques mouillures. 3 000 / 4 000



Collation du vicariat de son abbaye au frère Louis Cabrier. En 1618, Peiresc avait reçu en commende l'abbaye Sainte-Marie de Guîtres, au Nord-Est de Bordeaux dans l'actuel département de la Gironde. Le système de la commende donnait la garde du bénéfice régulier d'un monastère (ses revenus) à un ecclésiastique séculier ou à un laïc, avec dispense de régularité et de résidence. Cependant, contrairement à ses pareils de l'époque, Peiresc prit à cœur de réformer son abbaye, ce qu'il fit avec succès, aidé par Louis Cabrier à qui il confia la direction effective de l'établissement par le présent acte.

« *Nicolaus Fabricius de Petrisco regius senator in suprema Parlamenti curia Provinciae, abbas commendatarius et perpetuus administrator dominusque in spiritualibus et temporalibus monasterii Beatæ Mariæ de Aquistria Ordinis Sancti Benedicti Burdigalensis diocesis provinciae Aquitaniæ, dilecto nobis in Domino venerabili patri fratri Ludovico Cabrier presbytero monacho ejusdem Ordinis Sancti Benedicti expresse professo apud monasterium Sanctorum Apostolorum Petri et Pauli de Caunis Narbonensis diocesis (unde te evocavi, et pro disciplinæ monasticæ reductione ad nostrum Aquistriense monasterium transferri curavimus), salutem in Christo... Te fecimus, creavimus et deputavimus... nostrum in dicto monasterio nostro ac ejus membris et dependentiis in spiritualibus et temporalibus vicarium generalem et specialem...* »

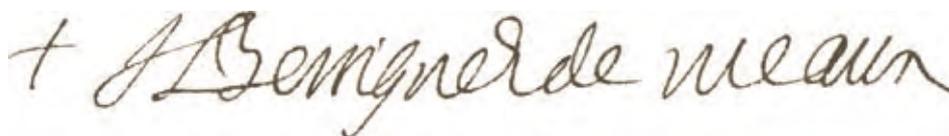
Traduction : « Nicolas Fabri de Peiresc, conseiller du roi à la cour du Parlement de Provence, abbé commendataire et administrateur et seigneur perpétuel, au spirituel et au temporel, du monastère Sainte-Marie de Guîtres de l'Ordre de Saint-Benoît, du diocèse de Bordeaux dans la province d'Aquitaine, à notre cher bien-aimé dans le Seigneur le vénérable père Louis Cabrier, prêtre et moine du même Ordre de Saint-Benoît, profès du monastère des Saints-Apôtres-Pierre-et-Paul de Caunes [aujourd'hui Caunes-Minervois] du diocèse de Narbonne (d'où nous t'avons appelé, et, pour le retour de la discipline monastique, t'avons fait transférer à notre monastère de Guîtres), salut dans le Christ... Nous t'avons fait, créé et député... notre vicaire général et spécial au spirituel et au temporel dans notre dit monastère, et ses membres et dépendances... »

Haute figure de la République des lettres, Claude Nicolas Fabri de Peiresc (1580-1637) était conseiller au Parlement d'Aix de son état. Il avait voyagé dans sa jeunesse, en Italie de 1599 à 1602, où il avait notamment rencontré Galilée, en Angleterre en 1606, où il avait vu entre autres Rubens. Il avait également séjourné un temps à Paris auprès du chancelier Du Vair, ce qui lui avait permis de fréquenter le cercle des frères Dupuy. D'une stature intellectuelle remarquable et d'une curiosité universelle, il s'occupa d'archéologie, de numismatique, de cartographie, d'ethnographie, de philologie, d'astronomie (il découvrit la nébuleuse d'Orion), d'anatomie (il découvrit les vaisseaux chylifères de l'homme), d'histoire naturelle (par exemple de l'étude des fossiles)... Il réunit à cet égard une vaste collection d'objets et de livres rares. Surtout, par son activité épistolaire (il aurait écrit plus de 40000 lettres), il se plaça au centre au centre d'un réseau de relations savantes, devenant un intermédiaire essentiel entre les érudits et hommes de science de son temps. « **À la charnière de la Renaissance et du monde scientifique moderne naissant, Peiresc fut à la fois un humaniste et un savant, qui a pressenti la nécessaire distinction entre les domaines de la science et de la foi** » (Michel Feuillas).

« Je dirai un mot aux religieuses à la grille du chœur »

272. **BOSSUET** (Jacques-Bénigne). Lettre autographe signée à l'abbesse de Faremoutiers. Coulommiers, « lundi soir », [probablement fin décembre 1691]. 1 p. in-4, adresse au dos avec vestiges de cachet armorié de cire rouge.

400 / 500



Bossuet pasteur d'âmes en son évêché. Nommé évêque de Meaux en 1681, Bossuet y déploya une intense activité, notamment auprès des abbayes : il travailla à asseoir son autorité sur celles-ci (notamment sur Faremoutiers qui avait pris des habitudes d'indépendance) et développa une pastorale spécifique, correspondant avec les abbesses, effectuant des visites régulières, composant des *Méditations sur l'Évangile* et des *Élévations sur les Mystères* à l'intention des religieuses.

.../...

« Vous croyez bien, Madame, qu'étant si proche de vous, je ne m'en écarterai pas sans me donner la consolation de vous voir.

Ce sera pour mercredi de demain : vous me donnerez à dîner si vous l'aviez agréable et après il faudra aller revoir Germigny [résidence de campagne des évêques de Meaux, au bord de la Marne].

Après la messe je dirai un mot aux religieuses à la grille du chœur et je voudrais savoir en un petit mot sur quoy vous croyez que je doive insister sans les fâcher... »

La vénérable abbaye de Faremoutiers. Fondée au VII^e siècle, cette abbaye avait décliné au XVI^e siècle jusqu'à connaître un véritable état de désolation matérielle et spirituelle. L'action réformatrice de l'abbesse Françoise de La Châtre, confirmée par les abbesses Jeanne de Plas (1643-1677) et Constance de Béringhen (1685-1721), firent de l'abbaye un modèle et lui assurèrent un rayonnement jusqu'à la Cour : les Grands y vinrent en visite, le duc de Mantoue y plaça sa fille, Louis XIV demanda à l'architecte Mansart de restaurer les bâtiments.

Cf. Jacques-Bénigne Bossuet, *Correspondance*, Paris, Hachette, vol. IV, 1911, n° 675.

Lord Sandwich négociant la paix d'Aix-la-Chapelle

273. **SANDWICH** (John Montagu, earl of). Lettre autographe signée à un Lord. Aix-La-Chapelle, 26 mai 1748. 1 p. 1/4 in-4. 200 / 300

« Nothing can exceed the joy I feel, or the obligation I think myself under to you for your kind intention of making me a visit at this place ; I shall be here waiting your amiral with the utmost impatience, & will defer entering into any of the particulars of your obliging letter till I have the happiness of seeing you... »

Traduction : « Rien ne surpasse la joie que je ressens ou l'obligation que je crois vous avoir pour votre aimable intention de me rendre visite en ce lieu ; j'attendrai ici votre amiral avec la plus extrême impatience, et remettrai à plus tard d'entrer dans le moindre détail de votre obligeante lettre jusqu'à ce que j'ai le bonheur de vous voir... »

Alors premier Lord de l'Amirauté (ministre de la Marine) depuis le début de l'année 1748, il participait comme ministre plénipotentiaire aux négociations qui allaient aboutir au traité d'Aix-la-Chapelle mettant un terme à la guerre de Succession d'Autriche. **C'est en hommage à Lord Sandwich que Cook nomma un archipel qu'il découvrit dans l'Atlantique « îles Sandwich », et que la tradition donna son nom à une collation devenue célèbre.**

274. **SAINT-DOMINGUE.** – [POLONY (Claude-Vincent)]. 2 manuscrits. 1791-1792. 800 / 1 000

Récits d'un officier de marine négrier. Le futur capitaine Claude Vincent Polony était alors lieutenant de vaisseau sous les ordres du capitaine Antoine Étienne, sur le navire *Les deux amis* armé à Nantes pour servir dans des affaires de traite d'esclaves.

– « *Relation de mon voyage à Léoganne, voulant aller au Port-au-Prince* ». [1791]. 10 pp. in-folio, incomplet de la fin. Claude-Vincent Polony raconte une aventure survenue avec des noirs insurgés, lors de l'incendie de Port-au-Prince.

– « *Journal de mon voyage au Cap* ». [1792]. 4 ff. in-folio. Polony raconte comment il a transmis les réclamations de son armateur auprès de l'Assemblée coloniale de la partie française de Saint-Domingue, et demandé l'autorisation de quitter l'île avec dédommagement pour un retard imputé aux autorités. Il explique avoir fait imprimer au Cap une pétition à cet effet.

275. **SAINT-DOMINGUE.** – [LA CROIX]. Ensemble de 3 pièces manuscrites. Novembre 1797-avril 1799. 4 pp. in-folio et 4 pp. in-4. 150 / 200

Concernant les démarches du frère et de la sœur du comte Louis de La Croix, propriétaire d'une **plantation de coton aux Gonaïves** et d'une **plantation de café au Sale-trou près des Cayes de Jacmel**, tué lors de la révolte de 1793. Ils cherchent à obtenir un certificat de décès et à se faire reconnaître comme ses héritiers.

276. **SAINT-DOMINGUE.** – BORGELLA (Jérôme-Maximilien). 4 lettres autographes signées au général Jean-Louis François. Aquin [dans l'actuel arrondissement des Cayes], 25 septembre-24 novembre 1805. 400 / 500



Rare souvenir du premier Empire d'Haïti, fondé en 1804 par le général noir Jean-Jacques Dessalines, et aboli à sa mort en 1806.

Lettres amicales du futur général et homme politique haïtien, alors commandant militaire de la place d'Aquin. Mulâtre, fils naturel d'un planteur et avocat qui avait été maire de Port-au-Prince, et d'une quarteronne de bonne naissance, Jérôme-Maximilien Borgella fut d'abord charpentier avant de participer aux événements insurrectionnels. Il atteindrait le grade de général, et jouerait un rôle militaire et politique dans l'histoire de l'île indépendante, sous Rigaud, Pétion et Boyer.

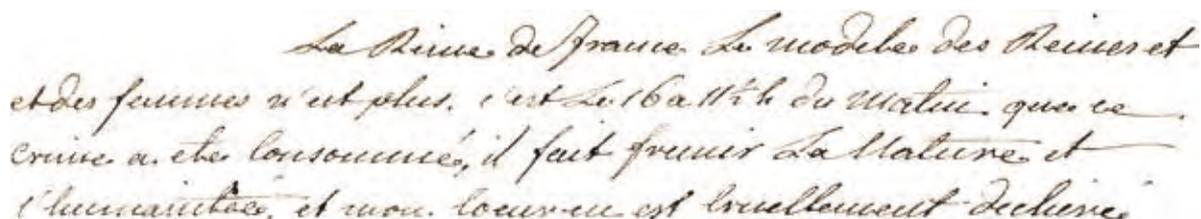
*« La reine de France, le modèle des reines et des femmes n'est plus...
Ce crime... fait frémir la nature et l'humanité,
et mon cœur est cruellement déchiré... »*

277. [MARIE-ANTOINETTE]. – FERSEN (Axel von). Lettre autographe à Elizabeth Foster. Bruxelles, 22 octobre 1793. vestige de cachet armorié de cire noire. 10 000 / 12 000

La mort de Marie-Antoinette annoncée par son chevalier servant.

« Je ne croyois pas, aimable Milady, en recevant la vôtre du 10 de ce mois, que ma réponse auroit à vous annoncer une nouvelle aussi affligeante pour mon cœur.

Vous savés sans doute déjà que la reine de France, le modèle des reines et des femmes n'est plus. C'est le 16 à 11 h. 1/2 du matin que ce crime a été consommé, il fait frémir la nature et l'humanité, et mon cœur est cruellement déchiré.



*La Reine de France. Le modèle des Reines et
des femmes n'est plus. C'est le 16 à 11 h. 1/2 du matin que ce
crime a été consommé, il fait frémir la Nature et
l'humanité, et mon cœur est cruellement déchiré.*

Le vôtre est trop sensible pour ne pas partager ma douleur. Elle n'est allégée que par l'idée que du moins cette princesse infortunée est délivrée des maux et des chagrins affreux qu'elle éprouvoit depuis quatre ans et auxquels son courage seul pouvoit résister.

M^l^{le} de Fitzjames est extrêmement affligée, nous pleurons ensemble notre perte commune, je tâche de la consoler mais hélas j'ai trop besoin moi-même de consolation pour pouvoir lui en donner. Je n'ai pas la force de vous donner aucun détail sur ce triste événement, d'ailleurs ceux que nous avons sont peu exacts.

Adieu, ma chère amie, plaignés-moi, donnés-moi de vos nouvelles, et croyés à la tendre amitié que je vous ai vouée... »

« **Je vous aime à la folie** » (**Marie-Antoinette au comte de Fersen**). Le succès du déchiffrement récent par imagerie électronique des passages caviardés dans la correspondance de Marie-Antoinette à Axel von Fersen ne laisse plus aucun doute sur les sentiments que la reine nourrissait à l'égard du jeune et beau Suédois : dans un billet chiffré du 29 juin 1791, connu depuis longtemps, elle l'appelait « le plus aimé et le plus aimant des hommes », mais dans un passage enfin révélé du billet du 4 janvier 1792, elle lui déclarait : « Je vous aime à la folie et [...] jamais je ne peux être un moment sans vous adorer ». Les sentiments d'Axel von Fersen peuvent se deviner par son action chevaleresque durant la Révolution, et par quelques documents, comme une lettre de l'ambassadeur de Suède qui, dans les années 1780, avait tout deviné mais louait la délicatesse et la discrétion de Fersen, ou par les lettres de Fersen lui-même à son père et à sa sœur, à laquelle il écrivait en 1783 qu'il ne se marierait jamais : « Je ne puis être à la seule personne à qui je voudrais être ».

Il est connu cependant que Fersen entretenait de 1789 à 1799 une liaison avec une Italienne haute en couleurs, la belle Eleonora Franchi, qui avait été la maîtresse du duc de Wurtemberg, puis de l'empereur d'Autriche Joseph II, d'un riche Irlandais, Mr Sullivan (dont elle garda le nom), et enfin de l'écrivain Quintin Craufurd, qui tint salon à Paris avant et après la Révolution. Eleonora et Craufurd furent de ceux qui participèrent à l'organisation de la fuite à Varennes, notamment financièrement, et accueillirent Fersen à Paris pour sa dernière tentative de sauver la reine en février 1792.

La présente lettre demeure un des rares documents en mains privées dans lesquels s'exprime les sentiments de Fersen à l'égard de Marie-Antoinette.

Officier suédois au service de France, Axel von Fersen (1755-1810) fut introduit à la Cour et rencontra Marie-Antoinette au bal masqué de l'Opéra le 30 janvier 1774. Il appartient à son cercle intime à partir de septembre 1778, et la fréquenta donc régulièrement à chacun de ses séjours à Paris, officiellement et en secret. Il était assez souvent absent, en raison de ses devoirs militaires et de plusieurs voyages : en Angleterre (mai 1777-août 1778), au Havre lors des préparatifs avortés d'une descente militaire en Angleterre (juin-décembre 1779), en Amérique où il servit d'aide de camp et d'interprète à Rochambeau (mars 1781-juin 1783), auprès de Gustave III de Suède en Italie et en Suède (septembre 1783-mai 1785, juillet 1786-avril 1787, avril-novembre 1788).

La cheville ouvrière de la fuite à Varennes. Quant éclata la Révolution, en juillet 1789, Fersen vint s'établir officiellement à Versailles et, à partir d'octobre de la même année, fut utilisé par Louis XVI et la reine pour leur correspondance secrète avec les princes, le baron de Breteuil (agent royal), les souverains étrangers, et notamment l'Autriche par l'intermédiaire du comte de Mercy-Argenteau, ancien ambassadeur d'Autriche à Paris alors en poste à Bruxelles. Il continuait aussi de remplir le rôle politique que le roi de Suède Gustave III lui avait confié auprès de Marie-Antoinette en 1785. Fersen devint dès lors le serviteur zélé et le principal relais du couple royal qui cherchait à obtenir qu'un congrès des puissances européennes se réunisse pour faire pression sur le pouvoir révolutionnaire. Surtout, c'est lui qui coordonna l'organisation de la tentative d'évasion du 21 juin 1791, à laquelle il participa personnellement puisqu'il conduisit jusqu'à Bondy la berline royale qui fut arrêtée à Varennes. Il se dépensa ensuite

sans compter en faveur du roi et de la reine, continuant à se charger de leur correspondance, principalement depuis Bruxelles. Il fit néanmoins un voyage à Vienne et Prague pour rencontrer directement l'empereur d'Autriche (août-octobre 1791), vint secrètement à Paris pour essayer de persuader le couple royal de tenter une seconde évasion (février 1792, occasion de sa dernière entrevue avec Marie-Antoinette), et séjourna un temps à Düsseldorf durant l'occupation française de Bruxelles (décembre 1792-avril 1793). C'est à Bruxelles qu'il apprit la mort de la reine.

Femme libre et amie anglaise de Fersen, Elizabeth Foster (1758-1824) avait rencontré Axel von Fersen en Italie où elle s'était exilée après avoir quitté son mari et ses enfants. Née Elizabeth Hervey comme fille du comte de Bristol, elle avait d'abord épousé le parlementaire irlandais John Thomas Foster, s'en était séparée puis était devenue la maîtresse du duc de Devonshire, William Cavendish. Cette relation scandaleuse se transforma en ménage à trois avec la femme de celui-ci, et elle épousa en 1809 le duc devenu veuf. Elizabeth Foster publia plusieurs romans et se lia avec madame de Staël qu'elle fréquenta lors des deux exils de celle-ci à Londres en 1793-1794 et 1813-1814.

Ce document a figuré en 1993 au musée Carnavalet dans l'exposition *La Famille royale à Paris*, sous le n° 157 du catalogue.

Reproduction page 64

« On cherche à leur suggérer de m'arrêter et de m'envoyer ligoté à Paris... »

278. **PAOLI** (Pasquale). Lettre signée au conventionnel Pietro-Paolo Colonna de Cesari-Rocca à Quenza. Corte, 27 juin 1793. 2 pp. 1/2 in-folio, adresse au dos, déchirure marginale restaurée due à l'ouverture sans atteinte au texte.

10 000 / 12 000

Très belle lettre du Père de la patrie corse ironisant sur des décrets liberticides de la Convention et se réjouissant de l'apparition d'une flotte anglo-espagnole dans les eaux corses – il prendrait bientôt des contacts pour obtenir son intervention sur l'île. Corse des Lumières, franc-maçon, ancien chef d'État en Corse (1755-1769), Pasquale Paoli était favorable aux idées libérales à l'origine de la Révolution française mais ne se reconnaissait plus dans le tour tyrannique qu'elle avait pris. Lors d'une consulte à Corte, en mai 1793, Paoli fut déclaré « Père de la patrie » et de dures critiques furent dirigées contre la Convention. Paoli lui-même conservait une position indépendante, refusant de collaborer avec les émigrés royalistes comme avec la Convention terroriste – mais faisait alors pour cette raison le jeu de Londres.

« ... Son venute le copie di due famosi decreti della Convenzione. Il primo, ch'è del 23 dello scorso maggio, è stato provocato da un sanguinario discorso, e mozione, e mozione del cittadino Barrère, deputato alla Convenzione. In virtù dell'articolo 4to, tutti li Corsi che sono stati dichiarati in istato di controrivoluzione dai commissari, sono condannati ad essere trasportati nelle carceri di Francia. Questo decreto è accompagnato da una insidiosa adresse della Convenzione ai Corsi, nella quale si cerca d'insinuare ad essi di arrestarmi, et di mandarmi legato in Parigi. Nel secondo si sospende il decreto del 2 aprile finché mandano alla Convenzione il loro rapporto sulle cose di Corsica i due commissari che sono stati nominati per venire ad unirsi ai primi tre. Giudicate voi di queste belle cose.

Le lettres de Livorno ci assiverano que **il di 14 corrente la flotta nemica combinata era alle alture di Genova. Questa flotta inglese e spagnuola è composta di 95 vascelli di guerra.** La spagnuola è di 35 e l'inglese de 60. Questa è veramente tutta roba scelta. Ci sono 21 vascelli di linea, cioè, due de cento cannone, tre de 98, quattordici de 74 e due de 64, quindici fregate, ed altri legni de diverse portate. **In questi due giorni passati, molti di questi vascelli sono stati in faccia a Bastia,** e sono stati riconosciuti dal felucone uscito di quel porto per Inglesi e Spagnuoli. Dicesi che hanno passato la punta del capo Corso, navigando all'occidente. Forse ne vedrete anche in codesti mari. Hanno gettato lo spavento nei Presidi... »

Traduction : « ... Les copies de **deux décrets fameux de la Convention** sont arrivées. Le premier, qui est du 23 mai passé, a été provoqué par un discours sanguinaire, et motion, et motion, du citoyen Barère, député à la Convention. En vertu de l'article 4, **tous les Corses qui ont été déclarés en état de contrerévolution par les commissaires, sont condamnés à être déportés dans les prisons de France.** Ce décret est accompagné d'une adresse insidieuse de la Convention aux Corses, dans laquelle **on cherche à leur suggérer de m'arrêter et de m'envoyer ligoté à Paris.** Dans le second, on suspend le décret du 2 avril jusqu'à ce que les deux commissaires, qui ont été nommés pour venir se joindre aux trois premiers, aient envoyé à la Convention leur rapport sur les affaires de Corse. Jugez vous-même de ces belles choses.

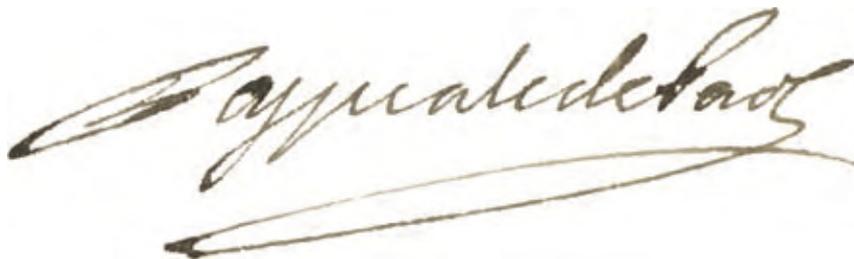
Les lettres de Livourne nous affirment que **le 14 courant la flotte ennemie combinée était au large de Gênes. Cette flotte anglaise et espagnole est composée de 95 vaisseaux de guerre.** L'espagnole est de 35 et l'anglaise de 60. Elle est de première catégorie. Il y a 21 vaisseaux de ligne, c'est-à-dire, deux de cent canons, trois de 98, quatorze de 74 et deux de 64, quinze frégates, et d'autres navires de divers tonnages. **Ces deux derniers jours, beaucoup de ces vaisseaux ont été en face de Bastia,** et ont été reconnus pour anglais et espagnols par une felouque sortie de ce

port. On dit qu'ils ont passé la pointe du cap Corse, navigant à l'Ouest. Peut-être en verrez-vous aussi en ces mers. **Ils ont semé la terreur dans les présides** [les grandes villes corses comme Bastia, où se trouvaient les garnisons françaises, et qui étaient majoritairement anti-paolistes]... »

Neveu de Paoli et personnage important de l'histoire corse, Pierre-Paul Colonna de Cesari-Rocca (1748-1821), fut député aux États généraux alors qu'il servait comme capitaine au régiment provincial corse. Il était alors favorable à la conservation de la Corse dans la République et au retour de Paoli. Général en second des Gardes nationales de Corse puis colonel dans la Gendarmerie corse et enfin général, **il dirigea une partie de la malheureuse expédition de Sardaigne en 1793, suscitée par Paoli et où Bonaparte reçut le baptême du feu**. Il fit partie de la députation ayant porté les décisions de la consulte de juin 1794 au roi d'Angleterre, et accepta un poste de conseiller d'État dans le royaume anglo-corse. Après la chute de celui-ci, il vécut plusieurs années en exil, lié aux partis contre-révolutionnaires. Napoléon lui offrit sa grâce en 1805 en lui proposant le grade de général de ses armées, mais Colonna de Cesari-Rocca la refusa et se retira simplement dans sa famille.

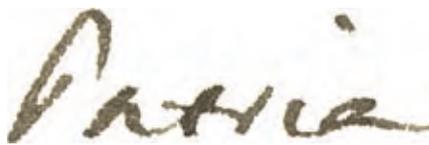
*« Les nôtres doivent se considérer non comme des soldats aux gages
mais comme des citoyens disposés à tout risquer pour leur patrie... »*

279. **PAOLI** (Pasquale). Lettre autographe signée à Francesco Saverio Frediani, commissaire du Gouvernement anglo-corse en Balagne. Rostino, 20 juillet 1794. 1 p. in-folio, adresse au verso. 6 000 / 8 000



Lettre concernant le siège de Calvi par les troupes anglo-corses de Nelson, Stuart et Paoli. Profondément libéral, hostile au tour tyrannique et sanglant qu'avait pris la Révolution, Pasquale Paoli avait décidé de s'appuyer sur l'Angleterre pour libérer la Corse des Français. Des contacts furent pris avec les Anglais, et l'amiral Hood dépêcha l'amiral Horatio Nelson en Corse pour chasser les garnisons françaises : Saint-Forent tomba en février 1794, Bastia en mai. Paoli appela dans le même temps à l'union avec le royaume britannique et une consulte réunie à Corte en juin 1794 confirma cet appel en demandant la constitution d'un royaume corse autonome dans le giron de la monarchie britannique, sur le modèle irlandais. La dernière ville tenue par les révolutionnaires, Calvi, fut alors assiégée de juin à août 1794. Nelson, à qui un éclat d'obus fit perdre un œil le 12 juillet, œuvra pour cela en coordination avec le général Charles Stuart (favorable à Paoli), avec le vice-roi de Corse, l'Écossais Gilbert Elliot (hostile à Paoli), et avec des troupes corses paolistes. Les forts de Calvi furent pris l'un après l'autre, dont le fort Mozello le 18 juillet, et la ville se rendit le 10 août après un terrible bombardement.

« Rispondendo alla vostra di ieri, devo confessarvi che mene trovo alquanto imbarazzato. Non vi è dubbio che le nostre genti devono avere delle sofferenze ; ma queste sono inevitabili negli assedi ; ed i nostri devono considerarsi non come soldati a stipendio ma come cittadini disposti a tutto risicare per la lor patria ; e quindi non devono prendersi a cuore, se per essi non vi è tutto quel riguardo che vi è per la truppa inglese.



Non so però comprendere la distinzione che soffrono nei soccorsi che si prestano alle genti di guerra in campagna senza differenza di nazione a nazione. Se non vogliono dar le mule per trasportare i nostri ammalati fatele comandare nei villaggi.

.../...

In quanto alle paghe degli ufficiali, io non potrei provvedervi senza farne inteso il popolo, perché mi somministri i mezzi, ed in tal caso potrebbersi anche pensare per la sussistenza de' soldati. Sarà costì il cavaliere Elliot. Potreste farglene parola ; e, se vi pare, potreste farne inteso anche l'ammiraglio ; ma prima di ogni altro parlatene col generale Stuart, perché io possa regolarmi e prender delle misure di sua sodisfazione. Ne ho scritto a Giampietri, il quale probabilmente farà vedere la mia lettera al generale Stuart, perché risguarda voi, Pietriconi, le paghe degli ufficiali, lo spedale, e molti altri oggetti importanti.

L'abbate Sivori vi parlerà di un certo Maraninchi, perché così gli o scritto. Guardate a prender delle misure efficaci sopra di lui...

L'assalto del Mozzello non potea essere pericoloso, ma solamente di strepito mi spiacerebbe che li nostri non fossero stati comandati a tale servizio. »

Traduction : « En répondant à votre lettre d'hier, je dois vous avouer que je m'en trouve quelque peu embarrassé. **Il n'y a pas de doute que nos gens doivent endurer des souffrances ; mais celles-ci sont inévitables dans les sièges ; et les nôtres doivent se considérer non comme des soldats aux gages mais comme des citoyens disposés à tout risquer pour leur patrie ; et donc ils ne doivent pas s'offenser s'il n'y a pas pour eux tout les égards qu'il y a pour la troupe anglaise.**

Je ne comprends pas, en revanche, la distinction dont ils souffrent dans les secours, qui se portent aux gens de guerre en campagne sans différence de nation à nation. S'ils ne veulent pas donner les mules pour transporter nos malades, faites-les commander dans les villages.

Quant aux paies des officiers, je ne pourrais vous les procurer sans en faire part au peuple, pour qu'il m'en indique les moyens, et en tel cas ils pourraient aussi penser à la subsistance des soldats. **Le chevalier Elliot** sera là. Vous pourriez lui en toucher un mot ; et, si bon vous semble, vous pourriez en faire part aussi à **l'amiral [Nelson]** ; mais avant toute chose, parlez-en avec **le général Stuart**, pour que je puisse régler ma conduite et prendre des mesures à sa satisfaction. J'en ai écrit à Giampietri [Gian Pasquino Giampietri, colonel corse paoliste], lequel fera probablement voir ma lettre au général Stuart, parce qu'elle vous concerne, Pietriconi [Balthassar Petriconi, que Gilbert Elliott a nommé lieutenant-colonel et pris comme aide de camp], les paies des officiers, l'hôpital, et beaucoup d'autres sujets importants.

L'abbé Sivori [ancien maire de Calvi, paoliste et député à la consulte de Corte en juin 1793] vous parlera d'un certain Maraninchi, parce que je lui ai écrit de le faire. Veillez à prendre des mesures efficaces à son égard.

L'assaut du Mozzello ne pouvait être dangereux mais seulement du vacarme ; cela me déplairait qu'un tel service n'eût pas été commandé aux nôtres. »

« Le fameux Robespierre, avec les siens, a été dénoncé et arrêté...

La Providence se fait une obligation de punir les auteurs de tant d'assassinats... »

280. PAOLI (Pasquale). Lettre autographe signée à Luigi Battesti. Monastère d'Orezza, 16 août 1794. 1 p. in-4, petites brûlures d'encre à la signature, document doublé. 6 000 / 8 000

Forte lettre dans laquelle Paoli annonce l'arrestation de Robespierre et voue à l'enfer les Corses terroristes. Homme des Lumières, franc-maçon attaché aux idées libérales, hostile à l'absolutisme, Pasquale Paoli avait d'abord salué l'avènement de la Révolution et considéré comme un honneur que la Corse soit alors rattachée à la France, mais l'évolution de la République vers un régime de Terreur l'en détacha absolument.

« Vi rimando i vostri raccomandati. Meglio non possono fare che di gettarsi a mani del Governo, ed implorarne la sua misericordia. La vostra intercessione sarà un gran titolo per farglela ottenere. In quanto a voi, i vostri meriti sono così bene conosciuti, che nessuno penserà mai a lasciarli indietro ; ed io in particolare mi farò sempre un impegno di farli valere al suo giusto, e ne siate sicuro.

*Vi accludo una nota di notizie interessanti che pubblicherete, anzi vele segno in poche parole. **Il famoso Robespierre coi suoi fu denunciato, ed arrestato da un partito elevatosi contro di lui il 27 luglio alla Convenzione. Un partito a lui favorevole in Parigi vi si oppose, di maniera che vennero all'armi, ma i partigiani di Robespierre furono vinti. Esso si uccise ; il fratello si precipitò da una finestra e la stragge fu grandissima fra quei scellerati. La Provvidenza s'impegna a punire gli autori di tanti assassini. Io penso che i disgraziati Corsi, que li hanno tradito la lora patria, riceveranno colà la pena dei lor delitti ; questa notizia importante, vela do per sicura, e la potete in conseguenza pubblicare...** »*

Traduction : « Je vous renvoie les personnes que vous m'avez recommandées. Ils ne peuvent faire mieux que de se jeter entre les mains du Gouvernement, et d'implorer sa miséricorde pour cela. *Votre intercession sera un grand titre pour la leur faire obtenir.*

Quant à vous, vos mérites sont si bien connus que personne ne pensera jamais à vous laisser pour compte ; et moi, en particulier, je me ferai toujours un devoir de vous faire valoir à votre juste valeur, et soyez-en assuré.

Je vous joint une liste de nouvelles intéressantes que vous publierez, ou plutôt je vous les signale en peu de mots. **Le fameux Robespierre, avec les siens, a été dénoncé et arrêté** par un parti qui s'est élevé contre lui le 27 juillet à la Convention. Un parti favorable à lui à Paris s'y opposa de manière qu'ils en vinrent aux armes, mais les partisans de Robespierre furent vaincus. Lui s'est tué ; son frère s'est défenestré et ce fut un très grand massacre parmi ces scélérats. **La Providence se fait une obligation de punir les auteurs de tant d'assassinats. Moi je pense que les Corses indignes qui ont trahi leur patrie recevront là-bas la peine de leurs fautes** ; cette nouvelle importante, je vous la donne pour sûre, et vous pouvez en conséquence la publier... »

Luigi Battesti, ancien inspecteur des milices corses, était depuis sa prime jeunesse un partisan convaincu de Pasquale Paoli et était traité amicalement par celui-ci.

- 281. ALGÉRIE. – COEN-BACRI** (Joseph). Lettre en français signée en lettres hébraïques, adressée à son commis Simon Aboucaya à Paris. Alger, 20 août 1796. 1 p. 1/4 in-4, adresse au dos. 200 / 300

Lettre d'un homme d'affaires juif concernant le gouvernement d'Alger et les places de Gènes et de Londres.

La famille juive Coen-Bacri avait monté un important consortium commercial à Alger et fut un des fournisseurs de blé du Directoire, lequel n'honora pas sa dette. Cette dette fut transférée au dey d'Alger qui la réclamerait encore en 1830, lors de l'affaire du coup d'éventail à l'ambassadeur qui déclencherait l'expédition française.

« Prisonnier de guerre à Pondichéry... »

- 282. INDE. – SONNERAT** (Pierre). Lettre signée avec 6 mots autographes, adressée au botaniste et agronome André **THOUIN**. Pondichéry, 25 septembre 1800. 2 pp. 1/2 in-4, adresse au dos, petite déchirure due à l'ouverture sans atteinte au texte. 1 000 / 1 200

Belle et longue de captivité évoquant ses travaux et projets. Fait prisonnier à Yanaon en 1793, il ne put quitter l'Inde et rejoindre la France qu'en 1813.

« Qu'il y a longtemps... que je n'ai eu de vos nouvelles et que je n'en ai reçues de personne. Je vous ai écrit cependant plusieurs fois ainsi qu'à Mr de Jussieu, mais ayant été obligé de profiter de la voie anglaise, je ne sais si elles vous seront parvenues, j'ai écrit aussi plusieurs fois à M.M. d'Angivilliers et de La Billorderie en leur adressant des graines pour votre jardin [le Jardin des plantes] et deux petits herbiers de Ceylan pour messieurs de Lamarck et de Jussieu, mais ils ne m'ont point répondu et je crains que le tout n'ait été au Muséum de Londres... Depuis sept ans prisonnier de guerre à Pondichéry sans pouvoir retourner dans ma patrie, j'ai toujours continué de travailler ; je voulois même faire imprimer à Madras un ouvrage nouveau en trois volumes, la souscription étoit presque remplie ; des raisons politiques et momentanées m'ont retardées l'impression. J'espère bien le publier soit à mon retour en France, soit à Pond[iché]ry... Je serai satisfait si vous voulez bien me donner de vos nouvelles et de celles de nos amis. Si vous voyez messieurs de Lamarck, de Lacépède, Desfontaines, Broussonet [ce nom de sa main], l'abbé Mongez, présentez-leurs, je vous prie, mes complimens. Rendez-moi le service... si, par quelques événemens que je ne puis prévoir, on avoit discontinué de payer ma pension de 300 [livres] que j'avois sur le Cabinet du roy, de vous employer auprès de Mr l'intendant du Jardin des plantes pour qu'on la paye à l'avenir et que mon fils puisse la toucher pour subvenir à ses dépenses... Je n'ai eu cette pension que pour me payer en partie de la belle collection que j'ai remis au Cabinet du roy en 1774, que mad[am]e la présidente de Bandeville vouloit me payer douze mille livres ; vous avez eu connoissance de celle que j'ai remise en 1781, collection rare et précieuse qui m'avoit coûté sept années de travail et de peine pour laquelle je n'ai reçu aucune récompense que la promesse du cordon de St-Michel, qui ne m'a pas été envoyé ainsi que M.M. de Buffon et d'Angivilliers me l'avoient promis. On ne peut donc sans la plus cruelle injustice me priver de cette pension... »

Dans cette lettre, il évoque l'ancien directeur général des Bâtiments du roi Charles Flahaut de La Billarderie, comte d'Angiviller (qui possédait une importante collection minéralogique) et le frère de celui-ci Charles-François Flahaut, comte de La Billarderie, les naturalistes Georges-Louis Leclerc de Buffon, Jean-Baptiste de Lamarck, Étienne de Lacépède, Pierre Marie Auguste Broussonet, les botanistes René Louiche Desfontaines et Antoine-Laurent de Jussieu, l'historien et orientaliste Antoine Mongez, Marie-Anne Bigot de Graveron (femme du marquis de Bandeville, président aux Enquêtes, laquelle avait réuni un impressionnant Cabinet de curiosité en sciences naturelles, mais était morte en 1797).

Naturaliste qui contribua puissamment à éveiller l'intérêt de l'Europe pour l'Inde, Pierre Sonnerat (1748-1814) fut appelé par son parent Pierre Poivre à l'île de France (île Maurice), et mena une brillante carrière coloniale qu'il acheva comme commandant de Yanaon en Inde. À partir de 1768, il explora la plupart des îles des mers de l'Inde et de la Chine. De ses voyages, il rapporta quantité d'échantillons, de dessins et de notes, qu'il transmit à Adanson, Cuvier, Jussieu, Lacépède, Lamarck, Linné le jeune. Il introduisit par ailleurs l'arbre à pin, le cacao et le mangoustan aux îles de France et Bourbon (île Maurice et de la Réunion). Son *Voyage aux Indes orientales et à la Chine*, paru en 1782, lança en Europe une certaine mode orientaliste en attirant l'attention sur la religion, les arts et coutumes de l'Inde et de l'archipel Indien (*DSB*, vol. XII, p. 537).

*Le couronnement de Napoléon
à Milan comme roi d'Italie*

283. CORVISART (Jean-Nicolas). Lettre autographe à son « fils ». Milan, 2 prairial an XIII [21 mai 1805]. 4 pp. in-4. 400 / 500

Belle lettre enjouée écrite de Milan cinq jours avant la cérémonie du couronnement de Napoléon. Corvisart montre dans cette lettre privée toutes les qualités qui le firent apprécier de l'empereur, c'est-à-dire clarté d'esprit, élévation de vues et honnêteté, mais également humour et franc-parler sans ambages.

« ... Tu connais bien M. Ruotte... Il demeure à Versailles,... tu pourrais lui en écrire... **Tu saurais en même temps s'il est toujours question que l'empereur aille à Versailles, comme on n'en peut guère douter.** Enfin, cherche, informe-toi, vois à me trouver quelque chose à quelques lieues de ce chef-lieu très probable. **On dit ici qu'on travaille au château.** Tu me feras plaisir d'aller voir mon neveu [l'officier Scipion Corvisart, qu'il adopterait, et qui participa aux campagnes impériales de 1809 à 1815] et de le recommander de ma part à ses chefs. Dis-lui que c'est un étourdi, qu'il n'a pas mis dans la lettre qu'il m'a écrite la quittance qu'il m'annonçait ; dis-lui qu'elle contenait des fautes d'orthographe et de ponctuation et que rien ne me dégoûte davantage... **Michel, en présentant mes devoirs à M. Caulaincourt** [grand écuyer et responsable des chevaux de la Maison de l'empereur], **pourrait le prier de ma part de me choisir un bon cheval noir de carosse ;** je m'y fierais plus qu'à Godine à qui tu ne feras pas cette confiance mais tous mes compliments... **J'ignore profondément le temps de mon retour, mais enfin, après le Couronnement, il faut s'attendre à tout** et être en mesure... Est-ce que tu ne pourrais pas me trouver dans tes courses quatre, cinq ou six chaises (cela est égal) en acajou, propres, légères et solides, pour mon cabinet ? Tu es paresseux comme un J. F. [jean-foutre]. **Tuez-vous des lapereaux à Maisons** [chez son ami le maréchal Lannes, au château de Maisons-Lafitte] ? Le maréchal m'a parlé plus d'une fois de son chien, lui as-tu envoyé ? J'espère que ta femme aura été contente de la lettre que je lui ai écrite [...]. Baise-la mieux, et ne la b... pas tant, entends-tu ?... »

Grand clinicien, Jean-Nicolas Corvisart (1755-1821) chercha à donner des bases scientifiques à la médecine en la fondant sur l'anatomie pathologique. Il utilisa la méthode de percussion pour le diagnostic des maladies cardiaques et créa l'enseignement clinique au lit du malade. **Il fut le médecin personnel de Napoléon I^{er}.**

\$\$\$NB : Officier de cavalerie, Scipion Corvisart (1790-1866), neveu et fils adoptif de Jean-Nicolas, participerait aux campagnes de 1809 en Autriche (blessé à Wagram), de Russie en 1812, de Saxe en 1813, de France en 1814, et de Belgique en 1815.

TABLE DES MARÉCHAUX. – Cf. ISABEY (Jean-Baptiste), n° 146.

284. BONAPARTE (Louis). Lettre signée « Louis Napoléon » en qualité de roi de Hollande, à Antoine Jay. Palais royal d'Amsterdam, 31 mai 1810. 1 p. in-4. 200 / 300

« **J'ai reçu l'exemplaire que vous m'avez envoyé du Tableau littéraire de la France pendant le 18^e siècle.** J'ai lu avec intérêt ce discours où vous rendez un juste hommage au siècle qui a reculé les bornes de toutes les sciences et soutenu avec éclat la gloire littéraire, acquise à la France dans celui qui l'a précédé.

Le prix que vous a décerné la classe de la langue et de la littérature françaises de l'Institut est à la fois la palme due au talent de l'auteur, et la preuve du mérite de l'ouvrage. Je désire que les suffrages que vous obtenez, et auxquels je joins avec plaisir le mien, vous engagent à poursuivre dans la carrière où vos premiers pas sont marqués par un succès aussi éclatant... »

Sur l'écrivain et journaliste Antoine Jay, ami de Jefferson et client de Fouché, cf. *infra* n° 286.



Le grand-maréchal Henri-Gatien **BERTRAND**, le général Francesco **BORGHESE** (titré prince Aldobrandini puis prince Borghese après la mort de son frère Camille qui était l'époux de Pauline Bonaparte, 3 lettres), le duc Claude-Antoine-Gabriel de **CHOISEUL-STAINVILLE**, **FIAUD** (lettre à l'abbé Henri Grégoire pour lui proposer une grammaire et un dictionnaire Quechua manuscrits établis par le mathématicien et astronome Louis Godin, qui, membre de l'expédition de La Condamine en Amérique du Sud, y est ensuite resté quinze ans), le naturaliste Bernard-Germain de **LACÉPÈDE** (en qualité de grand-chancelier de la Légion d'Honneur), le roi **LOUIS XVI** (secrétaire, 1792), le ministre de la Justice Claude-Ambroise **RÉGNIER** (amnistie pour fait d'émigration, signée de sa griffe, contresignée par le secrétaire général du ministère Charles-Antoine Saladin), le général et historien Philippe-Paul de **SÉGUR**, le maréchal Jean-de-Dieu **SOULT**, la maréchale **SUCHET**, le général Louis-Marie **TURREAU**.

Des erreurs « qui effacent de nouveau les traces du chemin de la liberté... »

286. **LA FAYETTE** (Gilbert Du Motier, marquis de). Lettre autographe signée [à Antoine Jay]. Château de La Grange [près de Courpalay dans l'actuelle Seine-et-Marne], 1^{er} septembre 1816. 1 p. 1/4 in-4. 600 / 800

La Fayette incitait alors Antoine Jay à écrire l'histoire de la Chambre des Cent Jours, selon lui calomniée. Les deux hommes y avaient été députés.

« ... Sans trop savoir encore si mes griffonnages vous conviennent, j'en ai dicté quelques autres, bien confidentiellement comme vous savés, mais sans aucune autre prétention que l'espérance de vous indiquer quelques objets dont la gazette n'a pas parlé. Si j'ai réussi à porter votre pensée sur deux ou trois observations dont vous puissés faire usage avec la supériorité de votre talent, je serai bien dédomagé de l'inconvenance de mes bavardages. Pour peu que vous y voïés la moindre chance de vous être utile, je rechercherai dans ma mémoire ce qui a rapport à mon triste voiage d'Hagenau [La Fayette fit partie, après la déchéance de Napoléon I^{er}, de la délégation de représentants envoyée par la Chambre en juin 1815 pour demander la paix aux souverains alliés, alors à Hagenau, mais sans succès] et aux dernières journées de notre session. Quand vous n'aurés plus besoin, en supposant que vous en aïés quelque besoin, de tout ce fatras, je vous prierai de me le rendre... Je persiste à croire que le patriotisme français ne peut trouver contre l'opposition étrangère de véritables ressources qu'en lui-même... Permettéz-moi de vous renouveler mes instances pour l'achèvement de votre ouvrage. Parmi les chances diverses de l'époque actuelle, je n'en connais pas une qui ne rendît cette publication éminement utile. D'ailleurs tous les faits sont défigurés par la calomnie et même la grande partie par la bienveillance. Les erreurs relatives aux individus ont peu d'importance, mais il en est qui tiennent à l'honneur national, à celui de la Chambre, il en est qui effacent de nouveau les traces du chemin de la liberté. Dire la vérité ne suffirait pas ; il faut qu'un talent supérieur la développe, et fasse trouver du plaisir à l'entendre... »

Ami de Jefferson, client de Fouché, le journaliste libéral Antoine Jay (1770-1854) avait une formation de juriste et embrassa les idées révolutionnaires. Exilé de 1796 à 1803 aux États-Unis, il s'y lia avec le président Thomas Jefferson. Devenu précepteur des fils de Fouché, qui avait été son professeur chez les Oratoriens, il fut employé auprès de lui au bureau littéraire du ministère de la Police générale. Élu représentant sous les Cent Jours, il devint une des voix du parti libéral sous la Restauration : il dirigea le *Journal de Paris*, fonda avec Fouché et Marc-Antoine Jullien le journal *L'Indépendant* devenu *Le Constitutionnel*, et fut un rédacteurs avec Benjamin Constant de la *Biographie des contemporains* – une de ses notices lui valut un séjour en prison. Sous la monarchie de Juillet, il participa à la vie politique comme député, conseiller général et maire, mais en adoptant des vues plus conservatrices. Il publia de nombreux ouvrages littéraires et historiques, et fut élu à l'Académie en 1832.

« Les doctrines américaines et les sentiments de notre majorité de 89... »

287. **LA FAYETTE** (Gilbert Du Motier, marquis de). Lettre autographe signée à Antoine Jay. Château de La Grange [près de Courpalay dans l'actuelle Seine-et-Marne], 27 décembre 1816. 1 p. 1/3 in-8, adresse au dos, petite déchirure au feuillet d'adresse due à l'ouverture. 1 000 / 1 500

Très belle lettre politique.

« C'est dans la retraite où je suis rentré... que j'ai reçu votre article du Constitutionnel. Je regrette que vous n'y aïés pas placé le passage de Hume sur le Sénat électif à vie qu'il regarde comme la seule barrière efficace entre le Trône et une Chambre des communes où le peuple anglais serait vraiment représenté. Je ne crois pas être abusé par mes .../... »

inclinations américaines lorsque je pense que le passage d'un auteur roialiste aurait été assez piquant. Vous le trouverés dans l'édition anglaise de Londres 1788, volumes d'essais. Il me semble que c'est le 1^{er} où j'ai remarqué, page 416, une opinion très piquante aussi sur l'aptitude des grands États, tels que la France et la Grande-Bretagne, de préférence aux petits, pour être organisés en République. Mais je doute que mon ami le docteur Regnault [Jean-Baptiste Regnault, que La Fayette connut en émigration à Hambourg, devenu ensuite médecin consultant de Louis XVIII] vous passât cette seconde citation, même sous la forme d'hérésie. Si j'eusse été investi de son emploi, j'aurais pris la liberté de vous demander s'il ne convenait pas de dire que le comité de Constitution avait proposé l'élection d'un Sénat à vie. Cette combinaison s'accordait mieux avec les doctrines américaines et les sentiments de notre majorité de 89 que celle d'une hérédité législative et quelquefois judiciaire. Celle-ci se trouvait à la vérité dans

Les Doctrines Américaines

la nuance d'opinion qui distinguait une portion très estimable de la droite de l'Assemblée, mais quoique Mounier, Lally, Clermont-Tonnerre, Malouet [députés aux États généraux], eussent des opinions plus monarchiques ou moins américaines que la majorité, ainsi qu'on le voit par leurs discours et leurs écrits, ils ne proposeront point une Chambre des pairs héréditaire. Ce point de fait est moins éclairci dans l'article que l'excellente révélation de la conduite des Ultra de ce tems-là. N'auriés-vous pas bien fait d'observer aussi que les Républicains de l'an trois avaient divisé le Corps législatif en deux Chambres.

Continués à nous donner des morceaux instructifs et patriotiques, conformes autant que possible à l'espoir de ce manifeste du 5 juillet, où se trouvent réunies les principales bases de la liberté française... [Allusion à la « Déclaration de la Chambre des représentants » du 5 juillet 1815, esquissée par Marc-Antoine Jullien, proposée par Dupont de l'Eure et adoptée par le Corps législatif, affirmant les aspirations du « peuple français »]

Sur l'écrivain et journaliste Antoine Jay, ami de Jefferson et client de Fouché, cf. *supra* n° 286.

- 288. LA FAYETTE** (Gilbert Du Motier, marquis de). Lettre autographe signée à Adélaïde-Gillette Billet Dufrénoy. Château de La Grange [près de Courpalay dans l'actuelle Seine-et-Marne], 13 juillet 1823. 1 p. in-12, adresse au dos, petite déchirure au feuillet d'adresse due à l'ouverture. 200 / 300

« ... Vous verrés qu'il m'est impossible de voir M^{lle} Alauzet avant jeudi matin. Vous savés d'avance que je ne suis guères à portée, dans les circonstances actuelles et sous aucun rapport, d'être utile à cette intéressante famille. Mais je suis trop touché de la confiance qui m'est témoignée, surtout lorsqu'elle se rattache à vous, Madame, pour ne pas chercher s'il est en mon pouvoir d'y répondre. En attendant, ne pourrions-nous adresser M^{lle} Alauzet à nos amis Ségur qui auraient peut-être quelque bonne idée pour lui rendre service ?... »

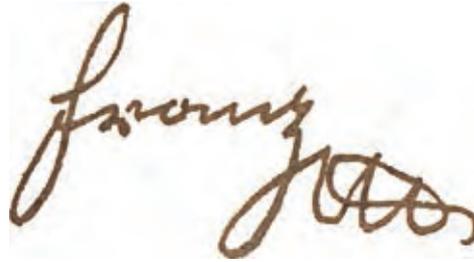
La poétesse et publiciste Madame Dufrénoy (1765-1825), fille du joaillier Jacques Billet et veuve de l'homme d'affaires de Voltaire, Simon Petit-Dufrénoy, fut ruinée par la Révolution, et retrouva un semblant de fortune grâce à Napoléon I^{er} – elle demeura ensuite liée au mouvement libéral par fidélité à l'Empire. Elle fréquenta des personnalités telles que Condorcet, Fontanes, Gérando, Camille Jordan. Son fils Armand Dufrénoy (1792-1857), géologue, minéralogiste, ingénieur des Mines et membre de l'Académie des Sciences, était le beau-père d'Antoine Jay.

La vie de l'Aiglon à la Cour d'Autriche

- 289. REICHSTADT** (Napoléon-François Bonaparte, duc de). Lettre autographe signée « Franz », en allemand, adressée à l'un de ses précepteurs, Johann-Baptist von Foresti. Château de Persenbeug (sur le Danube entre Linz et Vienne), 11 août 1823. 2 pp. in-12 en allemand. 5 000 / 6 000

Belle et très rare lettre du fils de Napoléon I^{er}, mort de la tuberculose à vingt-et-un ans.

Fils de Napoléon I^{er} et prince autrichien, Napoléon-François Bonaparte (1811-1832) fut dès sa naissance proclamé roi de Rome. Napoléon I^{er} abdiqua en sa faveur le 22 juin 1815 mais, s'il fut alors reconnu par la Chambre des Cent jours sous le nom de Napoléon II, les Alliés s'y refusèrent catégoriquement. Il vécut ensuite auprès de son grand-père maternel l'empereur François II d'Autriche : rapidement sevré de son entourage français, il fut fait duc de Reichstadt en 1818 et intégré à la Cour de Vienne. Son éducation reçut la même attention que celle des archiducs, et il fut confié aux mains d'un gouverneur, Moritz von Dietrichstein, grand seigneur cultivé ami de Beethoven, assisté du capitaine Johann-Baptist von Foresti. Plusieurs précepteurs se succédèrent en outre auprès de lui pour lui enseigner les différentes matières nécessaires.



« *Lieber Herr v. Foresti ! Wir sind in dem lieben und schönen Persenbeug, welches Ihnen einst auch so gut gefiel, glücklich angekommen ; wenn es nur auch nicht regnen möchte, denn gestern regnete es fast den ganzen Tag.*

In der Früh gingen wir gestern mit meiner Mutter spazieren und wurden von einem sehr starken Guss überrascht ; wir waren damahls in den Gegend vom Rothenhof, den Sie auch kennen, und wurden, bis wir nach Hause kamen, ganz nass ; ebenso erging es uns Nachmittag.

Graf Neipperg nahm seinen Sohn mit hieher und behielt ihn bey sich bis gestern ; letzterer bat mich auch Ihnen viel schönes zu schreiben, und Ihnen zu denken für die Güte die Sie gegen ihn halten.

Gestern Abend nahm ich von der Gräfinn Wallis einen Tanz-Lektion und Graf Dietrichstein spielte Klavier ; ich hörte ihn zum ersten Mahl spielen. Eher als ich Ihnen jetzt schrieb, wiederholte ich in der italienischen Grammär ein Paar Gespräche. Heute speist der regierende Herzog von Coburg bey uns, welcher Krainburg gekauft hat und dort diesen Sommer zubringt.

Ich bitte, erhalten Sie in ihrem Andenken Ihren Sie innigst liebenden Zögling Franz.

P.S. : meine Empfehlungen an die Gräfin und den Grafen Dal Verme. »

« [Traduction :] Cher Monsieur von Foresti ! Nous sommes arrivés heureusement dans le cher et beau Persenbeug, lequel, jadis, vous a aussi si bien ravi ; même si j'aimerais seulement qu'il ne pleuve pas, car hier il a plu presque toute la journée.

Tôt hier, nous sommes allés nous promener avec ma mère [Marie-Louise] et nous avons été surpris par une forte averse ; nous étions alors dans les parages de Rothenhof, que vous connaissez aussi, et avons été tout mouillés jusqu'à ce que nous rentrions à la maison ; il en alla de même l'après-midi.

Le comte Neipperg a amené son fils avec lui et l'a retenu près de lui jusqu'à hier ; ce dernier m'a prié aussi de vous écrire beaucoup de bonnes choses et de penser à vous pour la bonté que vous manifestez à son égard.

Hier soir j'ai reçu une leçon de danse de la comtesse Wallis et le comte Dietrichstein a joué du piano ; je l'entendais jouer pour la première fois. Avant, comme je vous l'ai déjà écrit, j'ai révisé quelques conversations dans la grammaire italienne. Le duc régnant de Coburg prend un repas avec nous aujourd'hui ; il a acheté Kraiburg [un château en Haute-Bavière] et passe l'été là-bas.

Je vous prie de conserver en mémoire votre disciple qui vous aime profondément, Franz.

P.S. : mes respects à la comtesse et au comte Dal Verme [Giulio et Lucrezia Zileri dal Verme degli Obbizi, aristocrates du duché de Parme où régnait l'impératrice Marie-Louise]. »

290. **TALLEYRAND** (Charles-Maurice de). Lettre autographe signée en tête à monsieur Rogers. [Londres], 14 février 1831. 1/2 p. in-12. 150 / 200

« *Le p. de Talleyrand a l'honneur de remercier Monsieur Rogers du présent qu'il a la bonté de lui faire. Sa collection des écritures des hommes célèbres sera fort enrichie par les deux lignes écrites de la main de Monsieur Rogers qui sont à la tête du précieux ouvrage qu'il lui envoie...* »

Le prince de Talleyrand était alors en poste comme ambassadeur de Louis-Philippe I^{er} auprès de la Cour d'Angleterre. Le destinataire de cette lettre est probablement **le poète anglais Samuel Rogers**, qui avait publié en 1830 une édition de luxe de son recueil *Italy*, avec illustrations d'après le peintre Turner.

291. **LEROUX** (Pierre). 3 lettres autographes signées et une lettre signée. 1831-1866. 200 / 300

Intéressant ensemble de documents émanant du publiciste, philosophe et homme politique saint-simonien, qui fit partie des fondateurs du journal *Le Globe*, et qui fut aussi un grand ami de George Sand.

Lettre autographe signée et lettre signée à l'avocat et futur homme politique Charles **RENOUARD**. Paris, 24 août 1830. Au sujet du journal *Le Globe* qu'il avait fondé, et dont Renouard était actionnaire. Joint, un exemplaire du *Globe* du 8 janvier 1831. — Lettre à l'écrivain Hippolyte **LUCAS**. Versailles, 12 juillet 1863. « *Je vous remercie d'avoir bien voulu parler de mon livre. Je n'ai rien trouvé dans votre article qui indique l'intention contre laquelle vous protestez. Et d'ailleurs, d'où viendrait pareille intention ? Il y a quarante ans (ce n'est pas un jour) que nous nous connaissons, et que nous sommes dans les meilleurs termes. N'était la couleur du journal où vous avez parlé si favorablement d'un obstiné socialiste, votre sympathie m'aurait été encore plus favorable...* » — Lettre autographe signée à son éditeur Édouard **DENTU**. Grasse, 21 octobre 1866. Sur l'édition de son livre *Job*.

.../...



292. ITALIE. – PILS (Isidore). Correspondance de 38 lettres (37 autographes signées et une autographe), adressées à son père. La quasi-totalité en Italie, 1838-1844. 10 lettres et pièces jointes. 400 / 500

Le peintre à l'Académie de France à Rome.

Mémorial couvrant la totalité de son séjour en Italie comme grand prix de Rome : traversée des Alpes aller et retour, promenades dans Rome, séjours de santé sur l'île d'Ischia, à Subiaco, etc., voyages d'étude à Florence et à Naples, contemplation des grands tableaux du passé, travaux personnels, notamment sur ses envois à l'Académie. Il évoque également la villa Médicis, où il est logé et où se trouve son atelier. Il évoque Jean-Auguste-Dominique Ingres, qui était directeur de l'Académie de France à Rome au début de son séjour (visite à son arrivée, messe à Saint-Louis-des-Français avec lui, départ d'Ingres « un peu chagrin d'avoir fini son temps » à la villa Médicis), etc.

Élève de Lethière à l'école des Beaux-Arts, Isidore Pils (1815-1875) remporta le grand prix de Rome en 1838 et séjourna alors plusieurs années en Italie. D'abord peintre religieux, sa participation à la guerre de Crimée l'orienta vers les sujets militaires, de même qu'un séjour en Algérie contribua à le faire aborder la matière orientaliste. Rencontrant le succès, il reçut plusieurs commandes officielles, dont le plafond de l'escalier de l'Opéra Garnier, et obtint un poste de professeur aux Beaux-Arts.

Son père est le célèbre François Pils, grenadier d'élite ayant servi auprès du maréchal Oudinot (dont il resta proche ensuite), et qui laissa des dessins et un *Journal de marche* publiés en 1895.

Joint, copie de la main d'Isidore Pils des rapports de l'Académie sur deux de ses envois de Rome ; et un ensemble de 10 lettres et pièces à lui adressées, concernant ses travaux et dignités (1848-1868).

293. SECOND EMPIRE. – Ensemble de 11 pièces. 600 / 800

– **PRINCE IMPÉRIAL** Lettre autographe signée « Napoléon » à Jean-Baptiste Franceschini-Piétri. Flüelen [au bord du Lac des Quatre-Cantons, en Suisse], 5 septembre 1874. « **Je crois utile que vous vous rendiez à Ajaccio pour appuyer la candidature de mon cousin le prince Napoléon-Charles** [petit-fils de Lucien Bonaparte] **au Conseil général de la Corse.** Votre présence, en faisant connaître ma pensée, contribuera à maintenir dans la population la modération et le calme dont je voudrais qu'on ne se départisse jamais. Vous aviez la confiance de l'empereur, vous possédez aujourd'hui la mienne, et je compte sur votre attachement et votre zèle pour mettre un terme aux incertitudes et faire connaître mon opinion. Croyez à ma sincère amitié... » Jean-Baptiste Franceschini-Piétri (1834-1915) fut successivement le secrétaire particulier de Napoléon III, du Prince Impérial et de l'impératrice Eugénie.

- **BONAPARTE** (Mathilde). 6 lettres autographes signées et une carte autographe. Dont une belle lettre écrite peu après la fin de l'Empire : « *J'ai l'espoir... de vous revoir bientôt parmi nous. Nous pourrions causer de tous les événements qui ont marqué ces derniers temps. Je suis pleine de confiance dans l'avenir, dans le bon bon sens de notre cher pays... qui réagit toujours...* »
- **MORNY** (Auguste de). Lettre autographe signée à une dame. S.l., « *ce lundi* ». « *Je viens de voir le C^e Royer... Recevez-le, seule, soyez aussi aimable et spirituelle avec lui que vous avez bien voulu l'être avec moi, et cette ennuyeuse affaire sera finie...* »
- **SIMON** (Jules). 3 lettres autographes signées. 1852-1866. Dont une importante lettre sur l'insurrection polonaise et le bellicisme français à l'égard de la Russie.

294. XIX^e-XX^e SIÈCLE. – Ensemble d'environ 80 lettres et pièces.

400 / 500

– L'homme politique Jules **BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE** (3 lettres dont une en qualité de secrétaire général du chef du pouvoir exécutif Adolphe Thiers, Versailles, 4 mai 1871), le cardinal archevêque de Bourges Jean-Pierre **BOYER**, le diplomate Charles-Adolphe Pineton de **CHAMBRUN**, le futur préfet et conseiller d'État Edgard **COMBES** (fils d'Émile), l'évêque d'Orléans Félix **DUPANLOUP**, l'avocat, journaliste et homme politique Jules **FAVRE**, l'historien et homme politique François **GUIZOT** (5 lettres à Elme-Marie Caro, 1867-1871, joint une lettre de son fils l'homme de lettres Guillaume Guizot), le vicaire général de l'archevêché de Bourges Auguste **MARCHAL**, l'archevêque de Bourges Charles-Amable de **LA TOUR D'AUVERGNE-LAURAGUAIS** (2 lettres), Adolphe **THIERS**, l'ingénieur fouriériste Louis-Léger Adolphe **VAUTHIER**. – **Joint**, 2 imprimés : *LETTRE-JOURNAL DE PARIS. Gazette des absents*. N° 20. Paris, 28 décembre 1870. Périodique destiné à être expédié en province par ballon monté, pour donner des nouvelles principalement militaires sur Paris assiégé. – *LE RÉPUBLICAIN*. [N° 1]. Paris, 15 mai 1871. Il s'agit en fait du n° 21 du journal *Le Bien public*, d'Henri Vrignault, qui, interdit par la Commune à laquelle il était hostile, devint clandestin sous trois titres successifs : *La paix* (28 avril-1^{er} mai 1871), *L'Anonyme* (11-12 mai 1871), *Le Républicain* (14-19 mai 1871).

– L'essayiste et publiciste anglais, Normann **ANGELL**, prix Nobel de la paix en 1933 (2 lettres signées, Londres, 1923, relatives à la traduction française de son ouvrage *The Fruits of victory* parue sous le titre *Les Illusions de la victoire : forces économiques et luttes politiques*, suite de son pamphlet pacifiste *The Great illusion* dont Jean Renoir reprit le titre pour son film, joint deux lettres de son traducteur), le président de la République Vincent **AURIOL**, le ministre Louis **BARTHOU** (une lettre et une carte de visite), le député et futur ministre Léon **BÉRARD** (2 lettres), le premier ministre Pierre **BÉRÉGOVOY** (portrait collectif de son Gouvernement, signé par lui-même), le diplomate Philippe **BERTHELOT**, le président du Conseil Léon **BLUM**, l'ancien président du Conseil Joseph **CAILLAUX** (1936, sur la crise d'Agadir avec l'Allemagne en 1911, traitée par Jules Romains dans un des volumes du cycle romanesque *Les Hommes de bonne volonté* : « *Le récit de M. Jules Romains est infiniment romancé... Quant à mon ministre des Affaires étrangères, il se dénommait M. de Selves. personnage falot que j'avais embarqué sur mon bateau parce qu'il était le neveu de l'homme d'état qui avait nom M. Freycinet, aussi parce que M. Clemenceau, avec lequel j'étais fort bien alors, m'avait conseillé de le choisir. Je le savais médiocre mais je le croyais loyal. Et puis, je ne prévoyais pas la gentille surprise que les Allemands me préparaient...* »), l'écrivain, critique d'art et conservateur de musées Jean **CASSOU** (2 lettres), l'épouse de Winston **CHURCHILL**, Clémentine Hozier (joint, un portrait photographique conjoint d'elle et de Churchill en pantoufles), l'historien et député Claude **COCHIN** (sur les œuvres d'art des musées du Nord emportées par les Allemands en déroute en octobre 1918), le président du Conseil Édouard **DALADIER** (une carte et une lettre), le futur président de la République Gaston **DOUMERGUE** (6 lettres dont une avec apostille d'Albert Sarraut, et 5 cartes), le sociologue et directeur jésuite de la revue *Études* Henri **DU PASSAGE** (sur les rapports entre la littérature, la morale et la foi), Charles de **GAULLE** (1969, vœux), le président du Conseil Pierre **LAVAL** (sur une pièce contresignée par Aristide Briand), le président de la République Albert **LEBRUN**, le maréchal Hubert **LYAUTEY** (10 lettres et cartes), le philosophe et diplomate Jacques **MARITAIN** (une lettre évoquant Léon Bloy et une carte), l'épouse de Jacques **MARITAIN**, Raïssa Oumansov (évoquant Léon Bloy et Henri Bergson), l'écrivain et essayiste Henri **MASSIS** (2 lettres dont une sur la littérature et la jeunesse des années 1930), le président des États-Unis Richard **NIXON**, le chef cuisinier Raymond **OLIVER**, le maréchal Philippe **PÉTAÏN** (une lettre au général Decamp concernant le général Vauthier, et 2 cartes manuscrites), le président du Conseil Raymond **POINCARÉ** (2 lettres), le futur président de la République Georges **POMPIDOU** alors premier ministre (lettre à Jean-Louis Barrault, le félicitant pour son adaptation et sa mise en scène de *Henri VI* de Shakespeare, donnée la veille au théâtre de l'Odéon), Giuseppe **PRIMOLI** (lettre de ce descendant de Lucien et de Joseph Bonaparte, sur la Première Guerre mondiale, la défaite de Caporetto, le rôle des Américains, des Russes, le bombardement de Paris), le diplomate et homme politique Albert **SARRAUT** (4 lettres amicales, dont une très belle sur la situation diplomatique et politique sur la Turquie, écrite en 1925 alors que Sarraut était ambassadeur de France en ce pays), le député Robert **SURCOUF**, le ministre Raymond **TRIBOULET**, le député et ancien président du Conseil René **VIVIANI** (2 lettres), le général Maxime **WEYGAND** (3 lettres).

il est possible que cela nous donne la paix. Je suis
mais mon cher ami je ne puis y croire, car
je le sçais; on dit que l'empereur a été très
affecté de la mort de petit napoléon; je
suis bien impatient ma chère Louise, de ne pas
avoir la fin de tout ceci je suis dégouté à
tel point que j'abolis mon état; ou mieux
à tout sçait que je ne sçais pas de ne
pas partir; je te jure ma chère amie, que
je suis sûr de sçavoir d'avoir de l'argent pour
pour la gloire de l'... j'ai toujours été
fidèle de mon attachement pour lui; il n'aime
que par bonté c'est adieu quand il s'agit de
vous je suis triste je voudrais être plus de
toi et de mes enfants adieu ma bonne amie,
elle moi s'occupant toujours pour moi ton ami, et
 toute la famille

Camille

LETTRES PROVENANT DES PAPIERS DU MARÉCHAL LANNES

*« Je suis souvant fâché d'avoir versé mon sang
pour la gloire de l'[empereur]... »*

295. LANNES (Jean). Lettre autographe signée à sa seconde épouse Louise Guéhenneuc. Marienburg [actuellement Malbork en Pologne], 25 mai 1807. 2 pp. in-4, adresse au dos avec marque postale « n° 48. Grande Armée ».

2 000 / 2 500

Extraordinaire lettre sur ses relations avec Napoléon I^{er}, sur la campagne de Pologne, sur la mort du fils de Louis Bonaparte et d'Hortense de Beauharnais. Blessé à la bataille de Pultusk qu'il avait remportée en décembre 1806, le maréchal Lannes avait dû rentrer en France se reposer. De retour en Pologne en mai 1807, il assista à la prise de Dantzig le 20 du mois, assisterait à la bataille de Heilsberg le 10 juin, et commanderait le centre à la bataille de Friedland le 14 juin.

« Je suis bien fâché contre toi, ma vilaine amie, il a falu que je reçoive une lettre qui détruit toutes les excuses que tu me dis pour que je te le pardonne ; de quoi diable viens-tu me parler de contaisse, et-ce que toutes les contaises du monde peuvent me faire oublier un seul instant ma Louise que j'adore ? Oui, ma chère Louise, je t'aime trop pour penser à d'autres que toi, ainsi sois bien tranquile, et demande moi pardon dans toutes tes lettres ; que je suis content, ma bonne Louise, que ton ami aille bien [le futur comte et sénateur François-Scholastique Guéhenneuc, père de Louise]. Dis-lui combien j'usse été affecté si je n'eusse appris en même tems que sa maladie son rétablissement.

Je suis revenu depuis hier de devant Dantzit ; cette place a capitulé ; il est possible que cela nous donne la paix. Pour moi, ma chère amie, je n'ose pas y croire, tant je la désire.

On dit que l'empereur a été très affecté de la mort du petit Napoléon.

*Je suis bien impatient, ma chère Louise, de ne pas voir la fin de tout ceci. Je suis dégoûté à tel point que j'aborre mon état ; on m'en a tant fait que je ne répons pas de ne pas partir ; je te jure, ma chère Louise, que **je suis souvant fâché d'avoir versé mon sang pour la gloire de l'[empereur]**.*

J'ai toujours été victime de mon attachement pour lui, il n'aime que par boutades, c'est-à-dire quand il a besoin de vous.

Je suis triste, je voudrais être près de toi et de mes enfans. Adieu, ma bonne amie, écris-moi souvant, embrase pour moi ton ami, et toute la famille... »

« La bataille de Tudela est la plus belle que nous ayons jamais eu... »

296. LANNES (Jean). Lettre autographe signée à son épouse Louise Guéhenneuc. Tudela, 25 novembre 1808. 2 pp. in-4, adresse au dos avec marque postale « n°13 armée française en Espagne » ; petites déchirures due à l'ouverture sans atteinte au texte sur le feuillet d'adresse.

1 500 / 2 000

Lettre triomphante sur sa victoire de Tudela. Lors de la campagne menée personnellement par l'empereur en Espagne pour redresser une situation mettant le trône de son frère Joseph en péril, Lannes fut chargé des opérations contre le général espagnol Francisco Javier Castaños – le vainqueur de Bailén –, et remporta la victoire décisive de Tudela le 23 novembre 1808.



*« Je t'avois écrit, ma bonne amie, de Burgos que je comptois rester auprès de l'empereur. Je reçus l'ordre le même jour de venir prendre le commandement du corps d'armée de monsieur le maréchal Mançay [Bon-Adrien Jeannot de Moncey] et de la division du général Lagrange [Joseph Lagrange] ; **je me suis [mis] en marche de Logron [Logroño] pour venir attaquer l'ennemi qui étoit ici au nombre de cinquante mille hommes commandés par Castagnos.***

Dans une position épouvantable, il a été culbuté de toute part par six mille hommes. Juge de la valeur de cette canaille, j'espère que tout sera pris avant quatre jours. On a été à leur poursuite de tous les côtés. Il n'a plus un seul canon, nous lui avons pris toute son artillerie, fait jusqu'à présent six mille prisonniers. Ainsi... voilà ses armées si redoutables totalement détruites.

.../...

Louis a eu un cheval tué sous lui et a été un peu touché sur les dents, cela n'est rien, il fait son service [Louis Guéhenneuc, frère de Louise, aide de camp du maréchal Lannes, futur aide de camp de l'empereur et général d'Empire]. Je suis un peu fatigué, je compte partir dans deux jours pour revenir près de Sa Majesté. Le g^l Lagrange a eu le bras traversé d'une balle, il est ici avec moi mai il n'y a rien de cassé, il sera guéri avant un mois. je te prie de dire à madame Lagrange d'être bien tranquille, elle verra son mari dans un mois ; il part pour France. Et toi aussi, ma bonne amie, sois bien tranquille, nous ne pouvons plus avoir d'affaire, il n'y a plus d'armée ennemi.

La bataille de Tudela est la plus belle que nous ayons jamais eu ; on serait entré dans Saragose si on eût bien exécuté mes ordres.

J'espère, ma chère Louise, que tu seras bien raisonnable, que tu ne viendras pas à Bayonne, que tu soigneras bien ta santé. Nous ne pouvons pas être longtemps à revenir en France ; ne sois pas étonnée si tu ne reçois pas de mes lettres plus souvent, quand on est détaché du quartier impérial on n'a aucun moyen de faire parvenir les lettres. Parle-moi de mes enfans dans le plus grand détail dans toutes tes lettres. Dis à ton ami [le futur comte et sénateur François-Scholastique Guéhenneuc, père de Louise] que je ne lui écris pas, embrasse-le pour moi ainsi que ta maman et toute la grande et petite famille ; mille choses à Corvisart [le médecin personnel de Napoléon I^{er}, Jean-Nicolas Corvisart dont il était très proche], dis-lui que je n'oublierai pas qu'il m'a recommandé les Anglois, il ne faut que les tracasser... »

Joint, une lettre autographe signée de l'aide-de-camp du maréchal Lannes, Joseph-César de SAINT-MARS, adressée à l'épouse de celui-ci, Louise Guéhenneuc. Quartier impérial [d'Aranda de Duero], 26 novembre [1808] : « Madame la maréchale, les Espagnols viennent de donner à monsieur le maréchal un nouveau triomphe. À la tête du corps du m^{al} Moncey et de la d^{on} Lagrange, M. le m^{al} Lannes a battu entièrement l'armée espagnole devant Tudela le 23 novembre. Louis [Guéhenneuc] a eu un cheval tué sous lui d'un coup de balle. Un boulet tombé entre lui et le maréchal l'a étourdi fortement, mais il va bien... M. le maréchal est bien portant, et ne tardera pas à revenir au quartier g^l de l'empereur où j'ai été envoyé pour annoncer cette victoire... Le général Lagrange a reçu une balle dans les chairs du bras droit. Cela n'est pas dangereux. »

« Il falloit autant d'habitude que moi pour auser... attaquer »

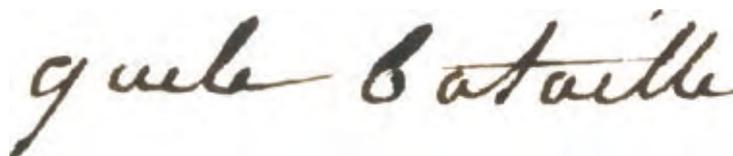
297. LANNES (Jean). Lettre autographe à son épouse Louise Guéhenneuc. Burgos, 7 décembre 1808. 1 p. in-4.

1 500 / 2 000

Superbe lettre sur la bataille de Tudela, remportée le 23 novembre 1808 sur les troupes espagnoles du général espagnoles de la junte dirigées par le général Francisco Javier Castaños – l'ancien vainqueur de Bailén. Le maréchal Lannes l'avait déjà évoquée dans la lettre ci-dessus sa femme, mais la satisfaction de son amour-propre et surtout les difficultés et incertitudes de communication le poussèrent certainement à y revenir dans la présente lettre – il réitère également son allusion à l'opinion du docteur Corvisart sur les Anglois.

« Tu auras resté quelques jours sans avoir de mes nouvelles, ma chère Louise ; à la guerre, on ne fait jamais ce qu'on veut, il n'y a rien qui me contrarie autant que de ne pas pouvoir t'écrire aussi souvent que je le voudrais ; j'espère être plus heureux auprès que je vais joindre l'empereur.

Quelle bataille, ma chère amie, 15 mille François contre 80000 mille Espagnols qui ont été foulés aux pieds ; il falloit autant d'habitude que moi pour auser non seulement attaquer, mais encore regarder leurs positions et leur nombre, aussi ai-je été le seul de l'avis de livrer bataille...



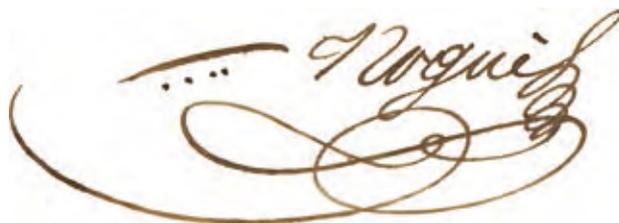
Adieu, ma chère amie, embrasse toute la famille. Mille choses au docteur [le médecin personnel de Napoléon I^{er}, Jean-Nicolas Corvisart dont Lannes était très proche], dis-lui qu'il me tarde de voir les Anglois, il me les a recommandés... »

La nomination de Lannes comme général

298. PETIET (Claude-Louis). Lettre signée en qualité de ministre de la Guerre, adressée au futur maréchal Jean LANNES. Paris, 3 germinal an V [23 mars 1797]. 1 p. in-folio imprimée avec ajouts manuscrits, en-tête imprimé « Le ministre de la Guerre » avec vignette gravée sur bois à l'effigie de la République ; adresse au dos. 400 / 500

« Le Directoire exécutif ayant jugé à propos, citoyen, de vous confirmer dans le grade de général de brigade et employer en cette qualité près les troupes qui composent l'armée d'Italie, j'adresse en conséquence les lettres de service qui vous ont été expédiées, au général commandant en chef de cette armée [Napoléon Bonaparte]... »

299. **NOGUÈS** (Jean-François). Lettre autographe signée au futur maréchal Jean **LANNES**. Toulouse, 17 frimaire an VIII [8 décembre 1799]. 2 pp. 1/2 in-folio, en-tête imprimé « Jean-François Noguès, adjudant-général » avec vignette gravée sur bois à l'effigie de la République ; adresse au dos ; quelques taches. 200 / 300



Belle lettre amicale du futur général Noguès qui serait nommé aide de camp de Lannes en 1800.

« ... Dans l'après-midi de la journée d'hier, j'eus l'occasion de voir quelques patriotes de cette commune et qui me paroissent vous être on ne peut pas plus attachés ; j'ai été bien aise de les rassurer sur les bruits allarmants que la malveillance s'étoit plue à répandre ici sur **la situation politique des départements des Bouches-du-Rhône, du Var et de Vaucluse, qu'on disoient en pleine insurrection depuis la nouvelle de l'heureuse révolution du 9 brumaire** ; mais je leur ai déclaré que l'ordre et le calme le plus parfait règnent dans cette partie des contrées méridionales (et c'est la vérité) qui, à l'exception néanmoins de quelques intrigants, tout le monde y bénit les événements qui se sont succédés et desquels on attend les meilleurs résultats. La tactique des méchants est quasi partout la même, et j'en acquis la certitude par les nouvelles fâcheuses que certaines gens débitoient à Marseille au moment de mon départ sur le compte des Toulousains ; **mais on a beau faire, tous les partisans du trouble seront comprimés, et la République sortira triomphante de l'abyrne où la trahison, l'impéritie et les diplomates d'un jour l'avoient plongée...** »

300. **CAFFARELLI DU FALGA** (Marie-François-Auguste de). Lettre autographe signée (1 p. in-4 avec en-tête imprimé de la Garde des consuls) et pièce signée (2 pp. 1/4 in-folio), adressées au futur maréchal **LANNES**. Paris, 22 messidor an VIII [11 juillet 1800]. 150 / 200

Invitation à la fête du 14 juillet au palais des Tuileries, comprenant une lettre du futur général Caffarelli, et un programme des festivités présidées par Bonaparte établi par le conseiller d'État Pierre Bénézech, inspecteur du palais des Tuileries où il tenait lieu de maître des cérémonies.

Joint, un second programme des mêmes festivités, celui-ci imprimé par ordre du ministre de l'Intérieur **Lucien Bonaparte** (À Paris, de l'Imprimerie de la République, messidor an VIII).

« Je les ai battus partout et dans tous les temps... »

301. **BOUDET** (Jean). Lettre autographe signée au futur maréchal Jean **LANNES**. Mirandola, 3 fructidor an VIII [21 août 1800]. 1 p. 1/4 in-folio, en-tête imprimé à son nom. 400 / 500

Belle lettre sur son désir de retourner se battre à Saint-Domingue où il s'était couvert de gloire. Le général, qui venait de nouveau de s'illustrer à Marengo en combattant sous les ordres de Desaix, serait effectivement renvoyé dans les Antilles où il servirait de février à septembre 1802.

« Étant à l'armée..., je t'avois fait part de mon dessein de retourner à La Guadeloupe et autres îles du vent ; j'en avoit parlé à Bonaparte qui me promet de se rappeler l'objet de mes désirs. Aujourd'hui que l'armistice permet de croire que la paix peut en être le résultat, je reviens à mon projet et j'écris, ci-joint, une lettre à Bonaparte pour me remettre à sa mémoire. Je le prierai de vouloir bien la lui donner toi-même en l'appuyant, et de tâcher d'obtenir une réponse favorable à ma demande.

Les colonies des îles du vent reprises par moi sur les Anglois, le bonheur dont ce pays a joui lorsque j'y commandois, le vœu des habitans qui m'y appelle et plus encore le mal que je peux faire aux Anglois par la connoissance que j'ai des lieux, tout me fait désirer ardemment d'y retourner.

Ajouterai-je que j'ai aujourd'hui une vengeance particulière à exercer contre les Anglois. Ils viennent de me prendre un bâtiment, Le Favori, venant de Cayenne, et cette prise cause presque ma ruine et celle de ma famille. Depuis que cette nouvelle m'est parvenue, je brûle de trouver l'occasion d'humilier leur insolent orgueil et j'y réussirai si l'on m'en fournit l'occasion. Je les ai battus partout et dans tous les temps... »

302. **LAGRANGE** (Joseph). 3 lettres autographes signées au futur maréchal Jean **LANNES**. Marseille, 1801. Dont 2 avec mouillures dues aux mesures prophylactiques de l'époque au lazaret. 500 / 600

Lettres intimes du général, de retour d'Égypte où il avait combattu avec Lannes (ce dernier étant rentré plus tôt, avec Bonaparte). Tous deux originaires du Gers, ils avaient noué une forte amitié qui ne se démentirait jamais.

– Lazaret de Marseille, 12 brumaire an X [3 novembre 1801]. Très belle lettre : « ... *Ma quarantaine finit le 22 de ce mois, ainsi ne me retarde pas et réponds moy le plus tôt possible, principalement pour la demande de la permission, ou l'ordre que je t'ay prié d'obtenir pour moy du ministre de la Guerre, afin de pouvoir me rendre à Paris. Et ensuite, pour les effets que le général Bonaparte avoit laissé en Égypte, et dont la plupart... ne valent pas la peine d'être envoyés. Quoique j'en aye fait prendre le plus grand soin, la mer en a cependant gâté une très grande partie, du reste... l'argenterie... étoit de peu de valeur. Toutes les troupes du Kaire sont presque... arrivées. Celles d'Alexandrie arrivent à force... À quelques hommes près plus soigneux de leur fortune que de leur honneur, l'armée... rentre pauvre, il luy est dû un ariéré considérable. Il n'en est pas de même des employés aux administrations ou à la trésorerie presque tous sont riches et les personnes qui ont voyagé avec eux disent qu'il est inconcevable, l'argent que tous ces gens empochent. Ces hommes nous ont encore fait beaucoup de mal ; tu penses bien que, leurs poches étant pleines, ils n'ont pas été des derniers à s'acoler à ce parti qui constamment a voulu l'évacuation de l'Égypte, même quelque honteuse qu'elle peut-être. Que veux-tu... chés eux l'honneur n'a pas pu balancer l'argent ; quelle misérable et détestable engeance ?... »*

– Lazaret de Marseille, 15 brumaire an X [6 novembre 1801]. Lagrange remercie Lannes qui lui a offert un crédit sur lui et une voiture. Il lui annonce sa venue à Lectoure (ville natale de Lannes).

– Marseille, 28 brumaire an X [19 novembre 1801]. « *Me voici enfin... sorti du Lazaret depuis trois ou quatre jours... J'ay fait remettre chés le général Cervony tous les effets appartenant au g^{nl} Bonaparte. Si tu me marques leur destination avant que je quitte Marseille, on s'y conformera ; dans tous les cas le g^{nl} Cervoni fera passer tout à Paris. Je viens aussi... de faire partir à ton adresse une caisse renfermant deux quintaux de caffè moka d'une excellente qualité ; tu le partagera avec madame Bonaparte à laquelle je te prie de le présenter de ma part. Je l'ay remis à Rap qui s'est chargé de te le faire passer exactement. À peu de choses près toute l'armée est arrivée. Le général Menou est à Toulon, et doit y faire sa quarantaine ; Rampon... et tous les autres sont ici au Lazaret. J'ay écrit plusieurs fois au ministre depuis mon arrivée, non seulement il ne m'a pas répondu, mais encor il ne m'a pas accusé la réception du rapport que je luy ay adressé d'une partie des événemens qui se sont gravés en Égypte. Que signifie ce silence, je n'en sais rien ? Et-ce ainsi qu'on traite ceux qui ont tout bravé pour soutenir l'honneur et les intérêts du Gouvernement ? Si, comme les autres, j'eusse voulu m'enrichir et trahir mes devoirs, certes, je ne me fusse pas fait d'ennemis. Persuade-toi bien... qu'il y a eu des époques où aucune séduction n'a été négligée et qu'il a falu peut-être du courage pour y résister, mais je l'ay fait, parce que c'étoit mon devoir. En cela, j'ay le témoignage de ma conscience et cela me suffit... »*

303. **BOURRIENNE** (Louis-Antoine Fauvelet de). Lettre autographe signée au futur maréchal Jean **LANNES**. S.l., « 16 thermidor » [an VIII ou IX, 4 août 1800 ou 1801]. 1 p. in-12. 100 / 150

« *Mon cher général, vous aimez à faire de bonnes actions ; en voici une belle occasion. Un père de 23 enfans dont 7 aux armées, 4 morts pour la patrie, demande pour un de ses fils qui a 8 ans de service et 2 blessures, l'entrée dans les chasseurs de la Garde que vous commandez... Lui refuserez-vous la grâce qu'il vous demande par mon organe ? J'abuse de votre complaisance, mon cher général, mais vous m'y avez accoutumé... »*

Ancien condisciple de Napoléon Bonaparte au collège de Brienne, il débuta une carrière dans la diplomatie mais s'attacha à partir de 1797 à la fortune du général, et devint sous le Consulat, son secrétaire particulier. Compromis dans la faillite frauduleuse des frères Coulon, il fut renvoyé. Nommé chargé d'affaires à Hambourg, il fut à nouveau destitué en 1813 en raison d'incessants trafics.

304. **CORVISART** (Jean-Nicolas). Lettre autographe signée [au futur maréchal Jean **LANNES**]. Paris, 22 germinal an X [12 avril 1802]. 3 pp. in-4. 600 / 800

Superbe lettre spirituelle de son ami le plus proche évoquant l'arrivée de Lannes à son poste d'ambassadeur à Lisbonne.

« *Enfin, mon cher général, par la grâce de Dieu, de st Jacques de Compostelle, de Notre Dame de Castille et de tous les saints et saintes révéérés en Espagne, vous voilà donc à Lisbonne après le plus charmant voyage ? Vous êtes né coëffé ou je ne m'y connais pas. Tout autre que vous, en traversant les pays que vous avez parcourus, aurait embourbé, versé,*

brisé mille fois ; mais le doigt de la Providence ne vous a pas abandonné, pour quoi vous lui devez, au maître-autel de la métropole portugaise, un beau Te Deum en faux-bourdon. Invitez votre secrétaire particulier Heim [Alexandre Heim] à y chanter sa partie ; il a une très belle voix, sans que ça paraisse, et une très belle bouche comme vous savez, vous verrez qu'il enchantera tous les fidèles de la ville capitale qui ont du goût pour la musique de la chasse au lion. **À propos de votre secrétaire, dites-moi bonnement, vous ai-je trompé ? Bon enfant, bon caractère, serviable, intelligent, honnête homme. Écoutez, si vous en êtes mécontent, f...-le à la Sainte Inquisition, et faites-moi brûler le faquin dans un joli petit auto-da-fé.** C'est un spectacle dont un ambassadeur peut bien se régaler sans tirer à conséquence. Je voudrais voir la grimace qu'il ferait, il a tout ce qu'il faut pour être plus laid que le Diable, quand il commencerait à sentir le chaud.

Dites-moi donc, général, entre nous (car il ne faut pas que les Relations extérieures le sachent), dites-moi, **est-il vrai qu'il vous a été dit, dans vos instructions secrètes, de m'envoyer de tout ce que vous trouveriez de bon sur votre route ? Pruneaux, cuisses d'oies, jambons, et puis du vin qui va venir, et puis... et puis... ma foi le Gouvernement n'a pas pu mettre plus de délicatesse dans sa conduite envers mon estomac.** Malgré cela, comme je ne suis sensé connaître que vous dans cette affaire, et que vous avez bien gardé le secret, c'est à vous que j'en dois les remerciements ostensibles.. Je tue toujours, par ci par là, quelques lapins. Nous avons été décadé dernier à St-Germain où nous avons fait une jolie chasse. En passant, nous avons aperçu la Garenne de Colombe, et j'ai juré, sacré après vous, tout comme si vous aviez été là présent dépouillé tout un de vos qualités ; car, à la réflexion, je sais qu'on ne jure point la personne d'un plénipotentiaire. Qu'elle me permette cependant d'oublier la qualité éminente pour lui dire dans le langage de la simple amitié : **"Adieu, mon cher général, je vous embrasse, et je vous souhaite joie, santé et prospérité au gré de vos désirs..."** »

Grand clinicien, Jean-Nicolas Corvisart (1755-1821) chercha à donner des bases scientifiques à la médecine en la fondant sur l'anatomie pathologique. Il utilisa la méthode de percussion pour le diagnostic des maladies cardiaques et créa l'enseignement clinique au lit du malade. **Il fut le médecin personnel de Napoléon I^{er}.**

- 305. CHASSELOUP-LAUBAT** (François de). Lettre signée au maréchal Jean **LANNES**. Alessandria [Piémont], 28 messidor an XIII [17 juillet 1805]. 2 pp. 1/4 in-4, adresse au dos. 200 / 300

« Il y a sans doute une attraction entre les bons et honnêtes gens, je lui obéis en vous faisant part du désir et presque du besoin que nous avons d'avoir de vos nouvelles, je dis nous, car ma femme, pénétrée, comme moi, de la douceur et des bontés de madame la maréchale, s'en inquiète et me demande souvent si je vous ai écrit... Nous sommes à la campagne, mais je suis plus souvent sur les chemins ; mes travaux manquent de bras et de beaux tems, nous avons des séries d'orages qui leur nuisent beaucoup ; il me faudrait un régiment de plus et une absence de pluie de deux mois ; l'empereur doit m'envoyer le régiment, je ne sais à qui m'adresser pour avoir le reste. Sa Majesté est sortie de l'Italie sans prendre de décrets me concernant, je n'en suis pas moins confiant dans ses bontés [Napoléon était venu se faire couronner roi d'Italie en mai 1805]... Vous devez être sans doute un des premiers de l'Ordre de la Couronne de fer [équivalent de la Légion d'honneur dans le nouveau royaume d'Italie]. **J'aime à croire que S. M. se rappellera que j'ai fait toutes les guerres d'Italie, que j'ai usé pour cet État ma santé, que j'y ai employé tous mes moyens et sacrifié mon agrément, j'ose dire même une partie de ma fortune, car, pour n'avoir pas pu aller dans ma province, je viens de perdre 50.000 f... Si je reste toujours pauvre, il faut du moins que les honneurs me dédommagent...** »

Le général de Chasseloup-Laubat, qui servait en Italie pratiquement depuis 1796, serait admis peu après dans l'Ordre de la Couronne de Fer et nommé en août 1805 à la tête de l'artillerie de l'armée d'Italie sous les ordres du maréchal Masséna.

*Brouille du maréchal Lannes avec Napoléon I^{er}
après Austerlitz*

- 306. COMPANS** (Jean-Dominique). Lettre autographe signée au maréchal Jean **LANNES**. Schönbrunn, 7 janvier 1806. 3 pp. 2/3 in-folio. 400 / 500

Longue et belle lettre amicale adressée au maréchal qui, sur une fâcherie avec l'empereur, avait brusquement quitté la Grande Armée après la campagne d'Austerlitz. Le motif de cette saute d'humeur demeure inconnu, mais probablement lié à ce que Lannes aurait estimé être un défaut de reconnaissance à son égard. Chef d'état-major du maréchal Lannes dans la campagne d'Austerlitz, le général Compans connaissait intimement celui-ci depuis leur service de campagne en 1794 dans l'armée des Pyrénées-Orientales.

Le général lui donne des nouvelles des hauts officiers de leur connaissance, dont Mortier, qui venait de succéder à Lannes, et Soult dont Compans venait de devenir chef d'état-major (« il n'a pas perdu une occasion de me sourire. Mais quel sourire ! ») : « ... Dans les quatre premiers jours de mon arrivée à Vienne, il y eut à Schowbron [le palais de Schönbrunn], deux parades auxquelles j'assistai. Je me vis entouré, pris, laissé, repris par **cent personnes qui toutes cherchèrent ou à m'arracher des détails sur les circonstances qui avaient motivé votre départ, ou à découvrir jusqu'à quel point je pouvais exprimer mon mécontentement de n'être pas porté sur la liste des promotions.** Mes réponses furent prudentes. J'étais trop bien sur mes gardes pour me laisser surprendre. **Si j'ai rencontré quelques courtisans qui ne pouvaient dissimuler la joie qu'ils éprouvaient de votre départ, combien n'ai-je pas vu de personnes recommandables qui en ressentent le plus vif regret, qui désirent ardemment votre réconciliation** et qui espèrent

qu'elle suivra immédiatement le retour de l'empereur à Paris. Du nombre de ceux-ci sont très certainement le prince MURAT, le ministre de la Guerre [Louis-Alexandre BERTHIER], le général OUDINOT, le général MARESCOT et le général ANDREOSSI. **Je ne vous parlerai pas de l'opinion de l'armée. C'est la voix du peuple : elle rend toujours justice au mérite...** L'empereur avant son départ pour Munich, où il paraît qu'il est encore, a accordé à son armée beaucoup d'avancement et de décorations de la Légion d'honneur. Un de ses arrêtés fixe le nombre des décorations accordées à chaque division et à chaque état-major général. Ce travail est ajourné pour les divisions Suchet et Gazan et pour l'état-major du 5^{me} corps... **Quant à l'avancement... rien n'indique n'annonce que votre corps ait été moins bien traité qu'un autre...** [Il cite alors ceux dont les promotions sont de notoriété publique : les généraux Beker, Dupas, Kirgener, les futurs généraux Legendre d'Harvesse, Subervie, Vedel, etc.] **On assure que les généraux St-Hilaire, Vendame et Legrand seront grands cordons et que le g^{nl} Oudinot sera maréchal d'Empire.** Un bâton de maréchal équivaut-il à trois grands cordons ? C'est une question que le général Suchet pourrait résoudre, personne ne sait mieux évaluer que lui toutes ces grâces & ne prend un intérêt plus vif à leur dispensation. Il ne peut dissimuler son regret de n'en avoir encore obtenu aucune. Il est du nombre de ceux qui désirent ardemment votre réconciliation. Est-ce à lui ou à vous qu'il en rapporte les avantages, je me garderais de le décider... **Le général Oudinot a fait dessiner le passage du pont de Vienne. Votre action y est si bien caractérisée qu'on croirait que ce morceau de dessin n'a été fait que pour le rappeler dans son éclat.** Le général Mathieu Dumas se propose de la mentionner dans l'historique de la campagne. Il paraît en être bien pénétré... »

307. **VICTOR** (Claude-Victor Perrin, dit). Lettre autographe signée au maréchal Jean LANNES. Copenhague, 11 janvier 1806. 1 p. in-4. Joint, un manuscrit, le tout relié par un ruban de soie bleue. 400 / 500

Belle lettre amicale et admirative du futur maréchal, alors ambassadeur au Danemark, évoquant la gloire du maréchal Lannes après Austerlitz.

« ... **Les triomphes de nos armées sur la troisième coalition m'ont pénétré ainsi que tous les Français qui sont près de moi, d'une admiration difficile à décrire. L'ouvrage poétique que tu trouveras ci-joint, rédigé par Mr Desaugiers l'aîné, premier secrétaire de ma légation, explique nos sentiments, l'analyse qu'il fait de la vie de Sa Majesté l'empereur et roi, de ses actions incomparables et immortelles, des dangers qu'il a courus, de son infatigable et tendre sollicitude pour le bonheur et la prospérité de la France, des perfidies sans nombre comme sans exemple de ses ennemis, de la force et de la sagesse de son génie pour les déjouer, cette analyse forme le portrait en raccourci mais vrai du premier et du plus grand des mortels... Je t'adresse donc cet ouvrage, mon bon ami, parce que je suis persuadé que le plus zélé serviteur du Grand Napoléon, le compagnon fortuné de sa gloire militaire le lira avec plaisir.** Permetts que je saisisse cette occasion pour te féliciter sur tes nouveaux et brillants exploits. Je t'ai suivi (de loin, malheureusement pour moi), je t'ai vu constamment le maître de la victoire et ajouter au titre de brave, des titres non moins glorieux... »

Joint, le manuscrit en question du diplomate et littérateur Auguste-Félix Désaugiers dit **DÉSAUGIERS AÎNÉ**. Long poème autographe signé intitulé « La Troisième coalition » : « ... Et vous bravez la main à vaincre accoutumée ! / C'est le même héros et c'est la même armée : / Quelle est votre espérance et votre ambition ? / Sa valeur, pensez-vous, sur le trône sommeille. / Votre voix la réveille, / Et toujours Bonaparte est dans Napoléon !... » (13 pp. in-4).

*« Je perds en lui un de mes meilleurs amis,
et l'empereur le meilleur soldat de l'armée... »*

308. **RAPP** (Jean). Lettre autographe signée au consul général de France à Dantzig Nicolas Massias. Quartier impérial d'Ebersdorf [à la limite Sud-Est de Vienne en Autriche], 31 mai [1809]. 1 p. in-4, adresse au dos, petite déchirure due à l'ouverture au feuillet d'adresse. 1 200 / 1 800

Poignante lettre écrite le jour même de la mort du maréchal Lannes, après une longue agonie due à la blessure qui lui fut infligée le 22 mai au cours de la bataille d'Essling.

« **J'ai malheureusement la plus triste nouvelle du monde à vous annoncer, c'est la mort de notre pauvre Lannes, elle a eu lieu ce matin à cinq heures.**

la mort de notre pauvre Lannes

Hier à huit heures il a envoyé un de ses aides de camp à S.M. pour lui dire qu'il désirait encore la voir, ainsi que moi ; nous y avons été ensemble tous deux à pied. Il nous a reconnu parfaitement bien. En sortant, l'empereur m'a envoyé chercher à Vienne le célèbre docteur Frank [Johann Peter Frank, qui était entre autres le médecin de Beethoven].

Je l'ai amené à une heure après minuit. À peine a-t-il vu notre malheureux malade qu'il l'a condamné. J'ai resté avec lui jusqu'à trois heures du matin, je l'ai quitté l'âme déchirée.

Il est mort à cinq heures au moment où S. M. venoit encore le voir.

Je perds en lui un de mes meilleurs amis, et l'empereur le meilleur soldat de l'armée.

Je vous embrasse... »

Le général **RAPP**, aide de camp de l'empereur dans la campagne d'Autriche, venait de se couvrir de gloire à Austerlitz où il fut blessé. Il s'était lié d'amitié avec Lannes lors de la campagne d'Égypte. Le diplomate Nicolas **MASSIAS** avait connu le maréchal en 1794 alors que tous deux servaient dans un bataillon du Gers à l'armée des Pyrénées-Orientales, et il avait connu le général Rapp quand celui-ci était gouverneur de Dantzig en 1807.

*La mort du maréchal Lannes,
« triste nouvelle qui cause un deuil universel »*

- 309. CAMBACÉRÈS** (Jean-Jacques Régis de). Lettre signée en qualité d'archichancelier de l'Empire, adressée à François-Scholastique Guéhenneuc. Paris, 9 juin 1809. 1 p. in-12 carré. 400 / 500

« Je fais mes compliments à monsieur Guéhenneuc, dont on m'annonce le retour. Je le prie de témoigner à madame la maréchale duchesse de Montebello combien je suis empressé de lui rendre mes devoirs, et de lui exprimer la part bien sincère que je prends à sa juste douleur. Si madame la duchesse ne pouvait pas me recevoir, je prie monsieur Guéhenneuc de vouloir bien se rendre auprès de moi aujourd'hui dans la matinée ; je lui remettrais une lettre pour mad. sa fille, que S.M. l'empereur lui écrit, et qui m'est arrivée en même temps que la triste nouvelle qui cause un deuil universel... »

Beau-père du maréchal Lannes, François-Scholastique Guéhenneuc avait été nommé directeur général des Eaux-et-Forêts en 1801, et serait fait comte d'Empire et membre du Sénat conservateur en 1810.

*« "J'exècre la guerre", me disoit-il, "je l'ai dit à l'empereur.
Le premier bruit de guerre me fait frissonner ;
mais aussitôt que j'ai fait les premiers pas, je ne songe qu'au métier"... »*

- 310. LANEFRANQUE** (Jean-Baptiste Pascal). Lettre autographe signée à la belle-mère du maréchal Lannes, la comtesse Guéhenneuc, Marie-Louise Henriette Charlotte Crépy. Schönbrunn, 24 juin 1809. 3 pp. 1/2 in-4. 1 500 / 2 000

Récit de la mort du maréchal par un des médecins de la Maison de l'empereur qui le soignèrent. Médecin en chef de l'hospice de Bicêtre, il était très apprécié du docteur Jean-Nicolas Corvisart, médecin personnel de Napoléon I^{er} et par ailleurs ami intime du maréchal Lannes. Il fut donc attaché à la Maison de l'empereur lors de sa constitution, et participa donc à de nombreuses campagnes. Quand le maréchal Lannes fut blessé le 22 mai lors de la bataille d'Essling, Lanefranque fit partie des médecins qui suivirent son agonie.

« ... Trois ou quatre jours avant que Mr le maréchal ne partît du quartier impérial de Schoenbrunn pour Ebersdorf, c'est-à-dire, avant la fatale bataille, je le voyois, tous les matins, chez lui. Le dernier de ces jours, il me retint auprès de lui, depuis huit heures jusqu'à une heure. Il me parla constamment de sa famille, de Maison [le château de Lannes, actuellement Maisons-Laffitte], du bonheur de Corvisart à la Garenne [le château des Tournelles, de son ami intime le docteur Jean-Nicolas Corvisart, à La Garenne, près de Colombes], de l'originalité des discussions de Corvisart avec Mr Guéhenneuc, des difficultés de l'art militaire, bien plus grandes que celles de la médecine, malgré tout ce que Corvisart pouvoit dire en faveur de la médecine.

La question de la guerre fut celle sur laquelle il insista beaucoup, et qu'il ramena à plusieurs reprises... "J'exècre la guerre", me disoit-il, "je l'ai dit à l'empereur. Le premier bruit de guerre me fait frissonner ; mais aussitôt que j'ai fait les premiers pas, je ne songe qu'au métier... Nous perdons ici du temps depuis six jours. Je voudrois déjà avoir rejoint les Autrichiens... Vous entendez la musique de ce régiment ? (Elle passoit dans ce moment sous les croisées de l'appartement) Eh, bien ! C'est pour étourdir les hommes et les mener à la mort sans qu'ils s'en doutent... Il faut que tous les officiers paroissent sur les champs de bataille, aux yeux du soldat, comme s'ils étoient à la noce... N'est-ce pas que j'ai de jolis enfans ? Ce petit Napoléon est plein d'intelligence. Lorsqu'il entendit que j'allois partir à l'armée d'Allemagne, il me dit : "il faut donc, papa, que tu ailles toujours à la guerre, jusqu'à ce que tu sois tué." Mr le maréchal répéta les propos de son fils, dans le courant de notre entretien, toujours avec une préoccupation d'esprit, toute particulière, qui resta fortement imprimée dans ma mémoire... » Lanefranque relate les progrès de la fièvre, les visites de l'empereur, de Berthier, des aides de camp de l'empereur, des généraux Dumas, Rapp et autres, des officiers supérieurs...

*« L'empereur... resta quelques instant dans le silence,
qu'il rompit ensuite en disant : "Au surplus, tout finit comme ça". »*

Joint, du même, une correspondance manuscrite de l'époque de 9 lettres au docteur Jean-Nicolas Corvisart, provenant des papiers de la famille Lannes. Vienne, 24 mai 1809, Ebersdorf, 25-31 mai 1809, et Schönbrunn, 11 juin 1809. Les 8 premières sont des bulletins de santé relatant au jour le jour l'agonie du maréchal Lannes, par exemple, de Vienne le 24 mai 1809 : *« Vous êtes l'ami par excellence ; il n'y a que vous au monde qui puisse se charge[r] d'informer et de consoler de cet affreux malheur la famille de Mr le maréchal... »*

La dernière lettre est un récapitulatif évoquant en outre les discussions avec les autres médecins, Yvan, Larrey, etc., et ajoutant des anecdotes : « ... Mr le maréchal éprouva une faiblesse de cinq ou six minutes avec perte absolue de connoissance. MM. Larrey et Yvan arrivèrent, nous nous empressâmes de ranimer ses sens. Je promenois un flacon d'ammoniaque sous ses narines, lorsqu'il se ranima brusquement. Il m'aperçut tenant le flacon ; et aussitôt il s'écria avec fureur : "Comment, drôle ! Mettre sous le nez d'un maréchal d'Empire des cochonneries. Mes aides de camp ! Quarante grenadiers ! Qu'on traîne cet homme dehors, par les cheveux..." » « ... Il demanda à être seul avec l'empereur. MM. les chirurgiens se retirèrent ; et l'empereur passa encore demi-heure avec Mr le maréchal ; après quoi, il sortit. MM. Larrey et Yvan retournèrent auprès du malade. L'empereur étant dans l'antichambre, avec ses aides de camp, ceux de Mr le maréchal, où je me trouvais aussi..., dit : "Il a voulu me parler, et n'a pu rien dire de suivi"... Le 31 mai à 6 heures du matin, Mr le maréchal n'existoit plus. Un quart d'heure après, l'empereur se présenta à cheval à la porte de l'habitation de Mr le maréchal. **Le général Frère accourut annoncer à l'empereur la mort de Mr le maréchal. L'empereur resta à cheval. Il parut consterné.** Quatre ou cinq minutes après, il demanda à quelle heure étoit mort Mr le maréchal ; s'il avoit été agité. Le général Frère répondit qu'il avoit été très agité, la veille, et auparavant. L'empereur, "Mais comment donc ! Yvan ! Pourquoi ne m'avoir pas averti avant son délire ?" "Sire ! le délire n'a paru qu'hier, quelques instant avant votre arrivée auprès de Mr le maréchal." Personne n'osa démentir cette assertion. L'empereur demanda ensuite le docteur Frank [Johann Peter Frank]. Il se présenta. "Eh bien ! De quoi est mort le maréchal." "Sire ! D'une fièvre pernicieuse contre laquelle on a tout employé." Le docteur ajouta quelques mots de respect pour la personne de S.M. et de regret de n'avoir pu mieux faire dans l'invitation honorable qu'il avoit reçue ; et il se retira. **L'empereur parut frappé d'une profonde douleur. Il ordonna que le corps de Mr le maréchal fût embaumé. Il resta quelques instant dans le silence, qu'il rompit ensuite en disant : "Au surplus, tout finit comme ça". Il partit aussitôt...** »

311. [LANNES]. – Ensemble de 8 lettres adressées au beau-père de Jean Lannes, le comte François-Scholastique Guéhenneuc (sauf une mais à lui remise). Juillet 1809-juillet 1810. 400 / 500

Correspondance concernant la mort du maréchal et l'organisation de ses funérailles. Le corps du maréchal Lannes, mort au combat lors de la bataille d'Essling en mai 1809, fut embaumé et rapatrié à Strasbourg où il demeura un an. Napoléon I^{er} ordonna qu'on organise des funérailles somptueuses le 6 juillet 1810 à la date anniversaire de la victoire de Wagram.

– **GUÉHENNEUC** (Louis). Lettre autographe signée. S.l., 19 juillet [1809]. « ... Je t'envoie... le détail de ce que j'ai reçu et dépensé pour le m[aréc]al. On n'a trouvé à sa mort que 90 napoléons... Cette somme paraît bien petite et peut-être a-t-il été volé ; cependant je crois qu'il avait emporté peu d'argent... Eh bien ! Nous avons fait de bonne besogne, n'est-ce pas ; il faut croire que ce brillant armistice nous donnera la paix... » Louis Guéhenneuc était le beau-frère du maréchal Lannes dont il fut l'aide de camp avant de devenir celui de l'empereur et d'être nommé général d'Empire.

– **SANSON** (Nicolas-Antoine). 5 lettres signées. 11 juin-3 juillet 1810 et s.d. Le général Sanson, en charge de l'organisation des funérailles, demande à recevoir le manteau et la toque du maréchal, son buste, son cheval de bataille et sa voiture, etc.

– **CLARKE** (Henry). Lettre signée « duc de Feltré » en qualité de ministre de la Guerre. Paris, 9 juillet 1810 : « J'ai l'honneur de vous adresser, pour la famille de monsieur le maréchal duc de Montebello [Jean Lannes], six médailles en argent semblables à celle qui a été déposée sur son cercueil, et un programme de la cérémonie qui a eu lieu dans l'église des Invalides et celle de Sainte-Geneviève... »

– **DARU** (Pierre). Lettre signée en qualité d'ancien intendant général de l'Autriche occupée, adressée à M. Collières. Paris, 10 juillet 1810 : « J'ai reçu... les décorations que portait S. E. monsieur le duc de Montebello au moment où il fut blessé à mort. J'ai l'honneur de vous en faire le renvoi, parce que je pense que c'est à la famille que la remise doit en être faite, mais qu'il convient que le mérite en appartienne à la personne qui l'a recueillie... »

312. [LANNES]. – 2 lettres adressées à la famille du maréchal Lannes. 200 / 300

– **DUROC** (Géraud Christophe Michel). Lettre autographe signée en qualité de grand-maréchal du Palais, [à Louis Guéhenneuc]. Compiègne, 24 mars [1810]. « L'empereur, Monsieur, pense qu'il est convenable que pendant les jours de la célébration de son mariage [avec Marie-Louise] et des fêtes qui auront lieu [1-2 avril 1810], madame la duchesse de Montebello puisse ouvrir sa maison, y recevoir et donner des dîners surtout aux étrangers qui seront à Paris à cette époque. Veuillez vous en occuper avec Mr votre père et faire préparer pour cela ce que vous croirez convenable... » (bords supérieur et inférieur légèrement effrangés). Louis Guéhenneuc était le beau-frère du maréchal Lannes dont il fut l'aide de camp avant de devenir celui de l'empereur et d'être nommé général d'Empire.

– **CAULAINCOURT** (Armand Augustin Louis de). Lettre autographe signée « Caulaincourt duc de Vicence », adressée à la maréchale LANNES. Saint-Avold, 16 [avril 1813], « à 10 h. du matin ». Avec cachet armorié de cire rouge et contresceau de franchise autographe en qualité de grand-écuyer. « L'empereur arrive à l'instant, en très bonne santé. Il déjeune et repart pour être demain matin à Mayence... Le télégraphe Metz a du donner à S. M. [l'impératrice Marie-Louise] des nouvelles de l'empereur. » Napoléon I^{er} était en route pour l'Allemagne où il allait diriger une nouvelle campagne militaire contre les Alliés. La veuve du maréchal Lannes, Louise Guéhenneuc, était alors dame d'honneur de l'impératrice Marie-Louise.

CONDITIONS GÉNÉRALES DE VENTE

ALDE est une sarl de ventes volontaires de meubles aux enchères publiques régie par la Loi du 10 juillet 2000 au capital de 10000 €, enregistrée au RCS de Paris. En cette qualité, ALDE agit comme mandataire du vendeur qui contracte avec l'acquéreur. Les rapports entre ALDE et l'acquéreur sont soumis aux présentes conditions générales de vente qui pourront être modifiées par des avis écrits ou oraux qui seront mentionnés au procès-verbal de vente.

1 - Le bien mis en vente

a) Les acquéreurs potentiels sont invités à examiner attentivement les biens pouvant les intéresser avant la vente aux enchères, et notamment pendant les expositions. ALDE se tient à la disposition des acquéreurs potentiels pour leur fournir des rapports sur l'état des objets présentés.

b) Les indications données par ALDE sur l'existence d'une restauration, d'un accident ou d'un incident affectant le lot, sont exprimées pour faciliter son inspection par l'acquéreur potentiel et restent soumises à son appréciation personnelle. L'absence d'indication d'une restauration d'un accident ou d'un incident dans le catalogue, les rapports, les étiquettes ou verbalement, n'implique nullement qu'un bien soit exempt de tout défaut présent, passé ou réparé. Inversement la mention de quelque défaut n'implique pas l'absence de tous autres défauts.

2 - La vente

a) En vue d'une bonne organisation des ventes, les acquéreurs potentiels sont invités à se faire connaître avant la vente auprès de la société ALDE, afin de permettre l'enregistrement de leurs identités et références bancaires.

b) Toute personne qui se porte enchérisseur s'engage à régler personnellement et immédiatement le prix d'adjudication augmenté des frais à la charge de l'acquéreur et de tous impôts ou taxes qui pourraient être exigibles. Tout enchérisseur est censé agir pour son propre compte sauf dénonciation préalable de sa qualité de mandataire pour le compte d'un tiers, acceptée par ALDE

c) ALDE pourra accepter gracieusement de recevoir des enchères par téléphone d'un acquéreur potentiel qui se sera manifesté avant la vente, sous réserve que l'estimation de l'objet soit supérieure à 300 €. ALDE ne pourra engager sa responsabilité si la liaison téléphonique n'est pas établie, est établie tardivement, ou en cas d'erreur ou d'omissions relatives à la réception des enchères par téléphone. ALDE se réserve le droit d'enregistrer les communications téléphoniques durant la vente. Les enregistrements seront conservés jusqu'au règlement du prix, sauf contestation.

d) ALDE pourra accepter gracieusement d'exécuter des ordres d'achats qui lui auront été transmis avant la vente et que la société ALDE aura acceptés. En cas d'ordres d'achat d'un montant identique, l'ordre le plus ancien sera préféré. ALDE ne pourra engager sa responsabilité en cas d'erreur ou d'omission d'exécution de l'ordre écrit.

e) Dans l'hypothèse où un prix de réserve aurait été convenu avec le vendeur, ALDE se réserve de porter des enchères pour le compte du vendeur jusqu'à ce que le prix de réserve soit atteint. En revanche, le vendeur n'est pas admis à porter lui-même des enchères directement ou par mandataire.

Le prix de réserve ne peut dépasser l'estimation basse figurant dans le catalogue.

f) ALDE dirigera la vente de façon discrétionnaire tout en respectant les usages établis. ALDE se réserve le droit de refuser toute enchère, d'organiser les enchères de la façon la plus appropriée, de déplacer certains lots lors de la vente, de retirer tout lot de la vente, de réunir ou de séparer des lots. En cas de contestation, ALDE se réserve le droit de d'adjudger, de poursuivre la vente ou de l'annuler, ou encore de remettre le lot en vente.

g) L'adjudicataire sera la personne qui aura porté l'enchère la plus élevée pourvu qu'elle soit égale ou supérieure au prix de réserve, éventuellement stipulé. Le prononcé du mot « adjudgé » entraîne la formation du contrat de vente entre le vendeur et le dernier enchérisseur retenu. L'adjudicataire ne pourra obtenir la livraison du lot qu'après règlement de l'intégralité du prix. En cas de remise d'un chèque ordinaire, seul l'encaissement du chèque sera considéré comme règlement.

3 - Les incidents de la vente

a) Dans l'hypothèse où deux personnes auront porté des enchères identiques par la voix, le geste, ou par téléphone et réclament en même temps le bénéfice de l'adjudication après l'adjudication, le bien sera immédiatement remis en vente au prix proposé par les derniers enchérisseurs, et tout le public présent pourra à nouveau porter des enchères.

b) Pour faciliter la présentation des biens lors de ventes, ALDE pourra utiliser des moyens vidéos. En cas d'erreur de manipulation pouvant conduire pendant la vente à présenter un bien différent de celui sur lequel les enchères sont portées, ALDE ne pourra engager sa responsabilité, et sera seul juge de la nécessité de recommencer les enchères.

c) Pour faciliter les calculs des acquéreurs potentiels, ALDE pourra être conduit à utiliser à titre indicatif un système de conversion de devises. Néanmoins, les enchères ne pourront être portées en devises, et les erreurs de conversion ne pourront engager la responsabilité d'ALDE.

4 - Prémption de l'État

L'État dispose d'un droit de préemption des œuvres vendues conformément aux Lois des 31 décembre 1921 et 10 juillet 2000.

L'exercice de ce droit intervient immédiatement après l'adjudication, le représentant de l'Etat manifestant alors la volonté de ce dernier de se substituer au dernier enchérisseur, et devra confirmer la préemption dans les 15 jours.

5 - L'exécution de la vente

a) En sus du prix de l'adjudication, l'adjudicataire devra acquitter par lot et par tranche dégressive les commissions et taxes suivantes :

1) Lots en provenance de l'Union :

• Frais de vente : 22 % TTC.

2) Lots hors Union : aux commissions et taxes indiquées ci-dessus, il convient d'ajouter la TVA à l'importation, (7 % du prix d'adjudication).

3) Les taxes (TVA sur commissions et TVA à l'importation) pourront être rétrocédées à l'adjudicataire sur présentation des justificatifs d'exportation hors Union. Un adjudicataire membre de l'Union justifiant d'un numéro de TVA intracommunautaire sera dispensé d'acquitter la TVA sur les commissions. Le paiement du lot aura lieu au comptant, pour l'intégralité du prix, des frais et taxes, même en cas de nécessité d'obtention d'une licence d'exportation. L'adjudicataire pourra s'acquitter par les moyens suivants :

- en espèces : jusqu'à 1 000 € frais et taxes compris pour les ressortissants français, jusqu'à 15 000 € frais et taxes compris pour les ressortissants étrangers sur présentation de leurs papiers d'identité.
- par chèque ou virement bancaire.
- par carte VISA.

b) ALDE sera autorisé à reproduire sur le procès-verbal de vente et sur le bordereau d'adjudication les renseignements qu'aura fournis l'adjudicataire avant la vente. Toute fausse indication engagera la responsabilité de l'adjudicataire. Dans l'hypothèse où l'adjudicataire ne se sera pas fait enregistrer avant la vente, il devra communiquer les renseignements nécessaires dès l'adjudication. Toute personne s'étant fait enregistrer auprès d'ALDE dispose d'un droit d'accès et de rectification aux données nominatives fournies à ALDE dans les conditions de la Loi du 6 janvier 1978.

c) Le transfert de propriété dès l'adjudication, entraîne l'entière responsabilité de l'acquéreur quant à d'éventuels dommages qui pourraient survenir. La responsabilité de la société ALDE ne pourra être engagée, dans l'hypothèse où par suite du vol, de la perte ou de la dégradation de son lot après l'adjudication, l'indemnisation qu'il recevra de l'assureur d'ALDE s'avèrerait insuffisante.

d) Le lot ne sera délivré à l'acquéreur qu'après paiement intégral du prix, des frais et des taxes. Dans l'intervalle, ALDE pourra facturer à l'acquéreur des frais de magasinage, et éventuellement des frais de manutention et de transport. À défaut de paiement par l'adjudicataire, après mise en demeure restée infructueuse, le bien est remis en vente à la demande du vendeur sur folle enchère de l'adjudicataire défaillant ; si le vendeur ne formule pas cette demande dans un délai d'un mois à compter de l'adjudication, la vente est résolue de plein droit, sans préjudice de dommages intérêts dus par l'adjudicataire défaillant. En outre, ALDE se réserve de réclamer à l'adjudicataire défaillant, à son choix :

- des intérêts au taux légal majoré de cinq points,
- le remboursement des coûts supplémentaires engendrés par sa défaillance,
- le paiement de la différence entre le prix d'adjudication initial et le prix d'adjudication sur folle enchère s'il est inférieur, ainsi que les frais de remise en vente. ALDE se réserve d'exclure de ses ventes futures, tout adjudicataire qui aura été défaillant ou qui n'aura pas respecté les présentes conditions générales de vente.

ALDE est adhérent au Registre central de prévention des impayés des Commissaires priseurs auprès duquel les incidents de paiement sont susceptibles d'inscription.

Les droits d'accès, de rectification et d'opposition pour motif légitime sont à exercer par le débiteur concerné auprès du Symev 15 rue Freycinet 75016 Paris.

e) Les achats qui n'auront pas été retirés dans les sept jours de la vente (samedi, dimanche et jours fériés compris), pourront être transportés dans un lieu de conservation aux frais de l'adjudicataire défaillant qui devra régler le coût correspondant pour pouvoir retirer son lot, en sus du prix, des frais et des taxes.

Crédit du Nord

Paris Luxembourg
21, rue de Vaugirard 75006 Paris

BIC NORDFRPP

Banque	Agence	RIB	N° de compte	Clef RIB
30076	02033	17905006000		92

IBAN : FR76 3007 6020 3317 9050 0600 092

ALDE

Sarl au capital de 10 000 €
Siret : 489 915 645 00019

Agrément 2006-583

ALDE

*Maison de ventes spécialisée
Livres-Autographes-Monnaies*

ORDRE D'ACHAT

Lettres & manuscrits autographes

30 octobre 2017

Nom, Prénom :

Adresse :

Ville :

Téléphone :

Fax :

Courriel :

ORDRE D'ACHAT : après avoir pris connaissance des conditions de vente, je déclare les accepter et vous prie d'acquiescer pour mon compte personnel aux limites indiquées en euros, les lots que j'ai désignés ci-dessous. (Les limites ne comprenant pas les frais légaux de 22 %).

ENCHÈRES PAR TÉLÉPHONE : je souhaite enchérir par téléphone le jour de la vente sur les lots ci-après.

Lot n°	Description du lot	Limite en Euros

Informations obligatoires :

Nom et adresse de votre banque :

Nom du responsable de votre compte :

Téléphone :

Ci-joint mon Relevé d'Identité Bancaire (R.I.B.)

Je n'ai pas de R.I.B., je vous précise mes références bancaires :

code banque code guichet n° de compte clé

Je confirme mes ordres ci-dessus et certifie l'exactitude des informations qui précèdent.

Signature obligatoire :

Date :

ALDE

MAISON DE VENTES AUX ENCHÈRES

1, rue de Fleurus 75006 PARIS

Tél. 01 45 49 09 24 - Fax 01 45 49 09 30

contact@alde.fr - www.alde.fr

LIBRAIRIE LES NEUF MUSES

ALAIN NICOLAS - PIERRE GHENO

41, quai des Grands Augustins 75006 PARIS

Tél. 01 43 29 72 59

neufmuses@orange.fr

